



EST-OUEST:

Transferts et réceptions dans le monde du livre en Europe (XVII^e–XX^e siècles)

Edité par Frédéric Barbier

EST – OUEST :

Transferts et réceptions dans le monde du livre en Europe (XVII^e-XX^e siècles)

Edité par Frédéric Barbier

L'Europe en réseaux.
Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650–1918

Vernetztes Europa.
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens. 1650–1918

Edité par / Herausgegeben von
Frédéric Barbier, Marie-Elisabeth Ducreux, Matthias Middell,
István Monok, Éva Ring und Martin Svatoš

Volume II

Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences
sociales, Paris, Centre des Hautes Etudes, Leipzig, Centre européen d'histoire du
livre de la Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest

EST – OUEST :
Transferts et réceptions dans le monde
du livre en Europe (XVII^e-XX^e siècles)

Edité par Frédéric Barbier



Leipziger Universitätsverlag 2005

Die Deutsche Bibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliographie. Detaillierte bibliographische Daten sind im Internet über <http://dnb.ddb.de> abrufbar.

Publié avec l'aide de la Région Rhône-Alpes et
de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Equipe d'accueil 3479

© Leipziger Universitätsverlag GmbH, Leipzig 2005
Oststr. 41, D – 04317 Leipzig
Tel./Fax: (0341) 99 00 440
www.univerlag-leipzig.de
info@univerlag-leipzig.de

Satz: K & M Satz- und Verlagsbüro, Leipzig
Druck: APRESYS, Leipzig
Bindung: Buchbinderei Prade, Leipzig
ISBN 3-86583-043-9
ISBN 3-86583-056-0 (Band 1-3)

Table des matières

Frédéric Barbier

L'imprimé, les transferts et l'Europe centrale et orientale

9

Cadres et reseaux

Lucia Lichnerová

Die Ost-West-Beziehungen in der Buchkultur
des 16. und 17. Jahrhunderts in der heutigen Slowakei

39

Stephan Niedermeier

Internationale Beziehungen böhmischer und tschechischer Buchhändler

51

Claire Madl

Les importations de livres français en Bohême à la fin du XVIII^e siècle

61

Michail Fundaminski

Der deutsche Beitrag zum russischen Buchwesen
des 18. Jahrhunderts

77

Vladimir A. Somov

La librairie française en Russie du XVIII^e siècle

89

Norbert Bachleitner

Produktion, Tausch und Übersetzung im österreichischen Buchhandel
im 19. Jahrhundert

109

Jean-Yves Mollier

Les réseaux de libraires européens au milieu du XIX^e siècle : l'exemple des correspondants de la maison d'édition Michel Lévy frères, de Paris

125

Modèles et transferts

Viliam Čičaj

Das französische Buch und der mitteleuropäische Leser
in der Periode der Neuzeit

143

Otto S. Lankhorst

Le transfert des livres entre la Hollande et l'Europe centrale
(XVII^e-XVIII^e siècles)

151

Daniel Baric

L'imprimé en langue allemande en Croatie, 1815–1848

165

Thomas Serrier

Sur les marches orientales de l'« Empire du livre » : Le livre et
l'intégration des provinces polonaises de Prusse au XIX^e siècle

179

Dorottya Lipták

Die Sozialgeschichte der Literatur oder die übersetzte Literatur in den
Wochenzeitschriften Prags und Budapests gegen Ende des 19. Jahrhunderts

191

Paradigmes

Martin Svatoš

Un long voyage : le *Bellum grammaticale* de Guarna en Europe centrale

209

Jaroslava Kašparová

Rabelais, Cervantes et la Bohème. À propos de la réception de leur œuvre
par les lecteurs tchèques du XVI^e au début du XX^e siècle

221

István Monok

Influences françaises dans les lectures hongroises 1660–1760

235

Olga Granasztói

Lecteurs hongrois de livres français. Diffusion et réception de la littérature
française en Hongrie vers la fin du XVIII^e siècle

247

Éva Ring

Les philosophes des Lumières dans les bibliothèques de l'Hongrie

255

Marie-Elizabeth Ducreux

Langue et Histoire. L'Europe centrale entre l'érudition et la tradition,
1760–1810 (ou : quelques réflexions autour de Schlözer, Herder,
Dobrovský et Dobner)

263

Jacques Le Rider

Les projets éditoriaux de Hugo von Hofmannsthal durant la
Première Guerre mondiale : de la *Bibliothèque autrichienne* à la
Bibliothèque tchèque

283

L'imprimé, les transferts et l'Europe centrale et orientale

Frédéric Barbier

Les évolutions géo-politiques de ces vingt dernières années, l'intégration de plus en plus sensible et l'image même du « village global » cher à Marshall McLuhan expliquent le renouveau de la réflexion sur les transferts¹ qu'a enregistré l'historiographie récente. La chute du Mur de Berlin a rendu visible la fin du bipolarisation du monde, pour nous confronter à une logique plus floue, où la généralisation d'un modèle occidental (surtout anglo-saxon) se heurte à des situations très complexes, tandis que les échanges de tous types s'accroissent, mais aussi le poids des impératifs environnementaux. On le voit, c'est peu de dire que la question des transferts et de l'intégration se posait avec une particulière acuité aux initiateurs du programme de recherche sur « Livre, cultures et nationalités en Europe centrale et orientale aux XVII^e-XVIII^e siècles ». C'est peu de dire, également, que ces mêmes interrogations se posent aujourd'hui non seulement à l'historien, mais plus largement à l'honnête homme souhaitant mieux appréhender une histoire qui se construit tous les jours, et qui parfois semble s'accélérer et lui échapper.

La problématique est ambitieuse : le rattrapage et l'intégration de la géographie de l'Europe centrale et orientale par rapport à l'Europe occidentale se font notamment par le biais d'un processus de transferts, dont un élément majeur résiderait les textes et leurs supports². La typologie est très large : les transferts qui se déploient autour de l'écrit et de l'imprimé portent en effet à la fois sur les objets (les livres) et leurs contenus (les textes), mais aussi sur des concepts, des catégories intellectuelles et des modèles culturels, sur des savoirs professionnels, des techniques de fabrication et

¹ Michel Espagne/Michel Werner, „Deutsch-französischer Kulturtransfer als Forschungsgegenstand. Eine Problematik“, dans *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris 1988, pp. 11-34.

² *Histoire et nation en Europe centrale et orientale, XIX^e-XX^e siècles*, dir. Marie-Élisabeth Ducreux, numéro spécial de *Histoire de l'éducation*, Paris 2000. Frédéric Barbier, « Vergleichende Buchgeschichte und Transfer-Problematik: Buch, Staat, Nation », dans *Marianne – Germania: deutsch-französischer Kulturtransfer im europäischen Kontext*, Leipzig 1988, 2 vol., t. I, pp. 61-69.

des pratiques d'appropriation. Cette perspective dépasse les seuls cadres nationaux, pour envisager l'histoire de l'Europe sous un aspect avant tout comparatiste, tout comme elle dépasse les chronologies universitaires, notamment la chronologie universitaire française organisée autour de la rupture Moyen Âge/modernité/époque contemporaine. Dès lors que l'on aborde des espaces aussi différents que peuvent l'être ceux de notre « veille Europe », on aborde presque nécessairement des échelles chronologiques qui sont elles-mêmes très différentes : si le concept, pourtant déjà ancien, d'« espace-temps », utilisé par les physiciens depuis les travaux d'Einstein, reste en règle générale bien obscur pour les non-spécialistes, il n'en trouve pas moins un champ privilégié d'application dans le domaine historique.

Enfin, l'histoire du livre reste partie de ce bloc que Pierre Chaunu désigne, avec sons sens de la formule, comme celui de l'« histoire du troisième niveau » : une histoire qui, sans négliger, bien au contraire, les *realia* d'ordre économique, sociale ou encore politique, s'attache d'abord aux phénomènes relevant de la culture et de la représentation – une histoire qui, par définition, se déploiera sur les rythmes les plus amples.

Grammaire d'une histoire

L'Europe centrale et orientale constitue pour l'historien du livre occidental un espace en course de redécouverte, très complexe et souvent mal connu³ – au point qu'il pourra apparaître nécessaire de rappeler d'entrée quelques-uns de ses traits principaux. Nous nous bornerons à proposer ici quelques remarques générales visant à mieux repérer les spécificités de cet espace-temps sur lequel nous voulons travailler et réfléchir.

L'« autre Europe » ?

L'espace que nous abordons est celui de ce que nous pourrions appeler l'« autre Europe », l'Europe que les administrateurs de notre tournant des années 2000 désignent assez peu élégamment comme celle des « PECO » (*alias* les pays d'Europe centrale et orientale). Mais nous nous tournerons plutôt vers Élias Canetti se souvenant de son enfance à Roustchouk, sur le Danube, avant 1914. La frontière est celle, politique, religieuse, culturelle, de l'Empire ottoman :

³ Si l'on prend comme référence la géographie du « bassin des Carpates », on ne peut que remarquer que l'*Apparition du livre* de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin ne lui consacre que moins d'une page (1^{ère} éd., Paris 1958).

Comme ville portuaire sur le Danube, Roustchouk avait une certaine importance dans le passé. Le port avait attiré des gens de partout, et il était constamment question du Danube (...). Quand quelqu'un remontait le Danube vers Vienne, on disait : il va en Europe ; l'Europe commençait là où finissait autrefois l'empire ottoman...⁴

Canetti n'avait évidemment aucun moyen de percer l'avenir et d'imaginer l'Europe occupée à nouveaux en deux, plus à l'Ouest cette fois qu'à l'époque des Ottomans, par le rideau de fer.

Vu de l'Ouest, cet ensemble pourrait presque se définir aujourd'hui par sa négation, ou plutôt par ce qui lui est extérieur : il s'agit de pays qui, pour le sens commun, ne font pas partie d'une Europe occidentale aux structures plus anciennes, plus pérennes et surtout plus visibles. Les PECO constituent un bloc qui, en gros, prend en écharpe l'Europe orientale : telle carte d'un atlas hongrois contemporain les présente se déployant entre la Baltique (le golfe de Botnie) et l'Égée, comme un mosaïque de territoires coincés entre les grands États occidentaux et, à l'Est, la masse de l'ensemble russe, dans une moindre mesure la Turquie⁵. Cette structure géographique semble induire une forme de problématique historiques : les PECO poseraient d'entrée une problématique de la périphérie, et leur géographie même suggère la métaphore de la diffusion de l'innovation. Pour faire référence au domaine de l'histoire du livre, l'invention de la typographie en caractères mobiles se fait à Strasbourg et à Mayence dans les décennie 1440, puis la technique nouvelle se diffuse progressivement, en cercles concentriques, à travers l'ensemble de l'espace européen – l'écharpe des PECO pourrait tracer, simplement, comme l'une de ces vagues de diffusion, plus tardive et progressivement moins puissante⁶. La définition de

⁴ *Histoire d'une jeunesse*, trad. Fr., n^{elle} éd., Paris 1900, pp. 9 et 10.

⁵ *Köztes-Európa 1763–1993*, Budapest 1997, p. 29.

⁶ Frédéric Barbier, « Géographie typographique et modernité : la géographie typographique incunable », à paraître dans les *Actes* du colloque de Prato (2001), *Centre et périphérie dans le monde du livre*. Id., « L'impérialisme communicationnel : le commerce culturel des nations autour de la Méditerranée aux époques modernes et contemporaine », postface de *Des Moulins à papier aux bibliothèques : le livre dans la France méridionale et l'Europe méditerranéenne (XVI^e-XX^e siècles)*, dir. Roland Adréani [et al.], Montpellier 2003, 2 vol., t. II, pp. 675-704. Pour ce qui regarde l'invention de l'imprimerie et sa première diffusion, nous renvoyons au très beau dossier de cartes proposé par Philippe Nieto, « Géographie des impressions européennes du XV^e siècle », dans *Le berceau du livre : autour des incunables. Études et essais offerts au Professeur Pierre Aguilon par ses élèves, ses collègues et ses amis*, dir. Frédéric Barbier, Genève 2003, pp. 125-174, cartes, ill. (*Revue française d'histoire du livre*, 118-121).

l'espace que nous étudions sera, en définitive, d'ordre historique plus que géographique.

Régions naturelles et pôles structurants

Une carte des bassins hydrographiques montre que l'essentiel de cet ensemble géographique est d'abord structuré par le réseau du Danube, jusqu'à la Mer Noire, au point que le fleuve est souvent vu par le sens commun comme l'élément désignant l'Europe centrale et orientale dans son ensemble⁷. Mais la Bohême, la Silésie et la Petite Pologne regardent vers la mer du Nord et la Baltique ; Prague, sur la Vltava (la Moldau⁸), fait partie du bassin hydrographique de l'Elbe, et son débouché naturel est celui du Nord (Hambourg) et de l'Ouest.

Les façades maritimes jouent d'autre part un rôle décisif, surtout à un époque où les échanges se font le plus commodément par voie d'eau. La Baltique est le premier espace de transition entre la Hollande, l'Allemagne, le Danemark et la Suède, d'une part, et la Russie de l'autre. Vers le Sud, nous entrons dans une géographie totalement différente, qui est celles des Balkans et de l'Adriatique⁹, et qui se trouve longtemps soumise à l'influence ottomane. La mer n'est jamais très loin, les positions vénitienes, même si elle se rétractent peu à peu, matérialisent la permanence de routes commerciales qui sont aussi des routes par lesquelles transitent, à côté des marchandises, les hommes et les idées, voire les formes esthétiques, et l'on sait que les Îles ioniennes sont l'un des pôles sur lesquels s'appuie, depuis le XVIII^e siècle, le processus d'occidentalisation de la Grèce nouvelle¹⁰. La Russie, enfin, constitue un monde en soi, dont l'entrée

⁷ András Ronai, *Atlas of Central Europe*, n^{elle} éd., Budapest, 1993, p. 31 (1^{ère} éd. 1945). Jacques Le Rider, *La Mitteleuropa*, 2^e éd., Paris 1996.

⁸ La diversité linguistique témoigne moins de l'identité des groupes de population, que de la juxtaposition et de l'interpénétration d'histoires profondes différentes.

⁹ Jacques Ancel, *Peuples et Nations des Balkans*, 1^{ère} éd., Paris 1930. N^{elle} éd., *ibid.*, 1992.

¹⁰ Corfou et les Sept Îles (dont elle est partie) jouent un rôle principal après la chute de la Crète : « quand les Turcs se sont emparé de Candie, en 1669, et y ont arrêté une riche floraison littéraire, c'est (...) vers les Sept-Îles que s'est portée la civilisation néo-hellénique. Sous des circonstances politiques favorables, elle a pu s'y développer librement et, aujourd'hui encore, si Athènes prend peu à peu la suprématie, il s'en faut que se soit sans conteste ; nombreux sont les Ioniens qui, chez eux ou dans la capitale même, maintiennent une glorieuse tradition... » (Émile Legrand, *Bibliographie ionienne : description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs des Sept Îles ou concernant ces îles du XV^e siècle à l'année 1900...*, Paris 1910, 2 vol.).

en scène s'accélère de manière spectaculaire à partir du règne Pierre le Grand, et dont l'avancée se prolonge bientôt en direction de la Mer Noire, donc du Bosphore¹¹.

Dans un espace où la présence des villes est souvent faible, les pôles politiques et commerciaux ont un rôle encore plus important dans la structuration fonctionnelle des réseaux par lesquels transitera la majorité des échanges. Vers le Nord, c'est la Baltique, avec la théorie des ports s'achevant, depuis le règne de Pierre le Grand, à Saint-Pétersbourg, ville qui se substitue à la capitale historique de Moscou. Vers le Sud, c'est le monde de la Méditerranée centrale et orientale, voire le Mer Noire, où la lutte militaire constante ne fera jamais disparaître le réseau des grandes routes commerciales vénitiennes et italiennes, puis néo-grecques. Vers l'Ouest enfin, ce sont les grands pôles d'échanges (Francfort, et surtout Leipzig¹²), qui sont aussi des pôles de commandement. La Hollande donne ici un exemple bien connu, par Pierre le Grand, de la nouvelle technique typographique à Pétersbourg se fait précisément par le biais des Provinces-Unies :

Le czar (...) conçut alors le dessein de sortir de ses États et d'aller, comme Prométhée, emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin, il l'alla chercher chez les Hollandais...¹³

Christianisations

Pour l'historien (et si nous laissons de côté la présence romaine dans des provinces comme la Pannonie et la Dacie), les PECO forment un bloc dont l'entrée dans l'histoire remonte le plus souvent au tournant du premier au second millénaire de notre ère (X^e-XI^e siècles), dans la suite de la christianisation de la Germanie, puis des pays scandinaves, à partir du VIII^e siècle¹⁴. La fondation des archevêchés de Brême, Magdebourg et Hambourg

¹¹ Frédéric Barbier, « La librairie parisienne, la Russie et les puissances du Nord au XVIII^e siècle », à paraître dans les *Actes* du colloque d'Arkhangelskoïe (2004), *Les Échanges culturels européens à l'époque de Catherine II*.

¹² Frédéric Barbier, « Construction d'une capitale: Leipzig et la librairie allemande, vers 1750–1914 », dans *Capitales culturelles, capitales symboliques : Paris et les expériences européennes, XVIII^e-XX^e siècles*, dir. Christophe Charle, Daniel Roche, Paris 2002, pp. 335-357.

¹³ Voltaire, *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, dans *Œuvres historiques*, Paris 1957, p. 323.

¹⁴ *Europas Mitte um 1000 : Beiträge zur Geschichte, Kunst und Archäologie*, éd. Alfried Wiczorek, Hans-Martin Hinz, Stuttgart 2000, 2 vol. [catalogue d'exposition comportant une série d'importantes études et une riche bibliographie].

permet d'engager les missions du Nord et de l'Est : un évêché est fondé à Meissen en 968, un autre à Prague en 973 pour la Bohême, et enfin à Olmütz (Olomouc) en 975 pour la Moravie¹⁵, les deux derniers suffragants de Mayence – nous restons toujours dans l'orbite de l'Empire et de la liturgie occidentale. Des sièges archiépiscopaux sont créés à Gnesen (Gniezno) en 1000 et à Gran (Esztergom) en 1001, qui sont à l'origine du développement de l'Église que l'on pourrait dire territoriales en Pologne et en Hongrie¹⁶.

Avec le christianisme, c'est aussi le modèle occidental de la royauté qui s'impose : István (Étienne) I^{er} (997–1038) est couronné roi de Hongrie hors de la cérémonie du sacre à Esztergom en 1001, avec la couronne envoyée par Sylvestre II. De même, Prague est à la tête d'un duché, devenu royaume en 1061, puis royaume héréditaire en 1197. Enfin, avec le christianisme, ce sont aussi les monastères (pour ne pas quitter la Hongrie, on pensera à Pannonhalma), les premières bibliothèques institutionnelles, et la civilisation de l'écrit et du livre qui sont progressivement introduits.

Il est impossible de s'étendre sur ces phénomènes de première importance, non plus que sur la problématique extrêmement complexe entraînée par la présence d'autres constructions politiques, religieuses et culturelles en Europe du Sud et de l'Est : d'abord, l'Empire et l'Église de Byzance, dont la domination politique tend à se rétracter de plus en plus (au XII^e siècle, il ne s'agit déjà plus que de la Grèce et d'une partie d'Asie mineure), mais qui engage les choix religieux à très long terme. Choix religieux, donc aussi pratiques d'écriture, et livres : en gros, la géographie de la chrétienté romaine est celle de l'alphabet latin, tandis que celle de l'orthodoxie correspond aux grec et aux variantes du cyrillique. L'Albanie fournit ici un remarquable exemple. La langue est attestée seulement au milieu du XVI^e siècle, et les pratiques d'écriture sont multiples : alphabet latin pour les catholiques (avec quelques caractères spéciaux), grec pour les orthodoxes, arabe pour les musulmans (malgré les difficultés rencontrées pour transcrire par ce biais une langue non sémitique), sans oublier une pléthore de pratiques propres à de petits groupes plus ou moins isolés. Un alphabet spécifique, de cinquante-trois lettres, est lithographié à Bucarest en 1843,

¹⁵ Déjà parcourue par Cyril et Méthode. Les manuscrits glagolitiques anciens ne seront définitivement abandonnés qu'à la fin du XI^e siècle.

¹⁶ *A Thousand years of christianity in Hungary. Hungariae christianae millennium*, éd. István Zombori, Pál Cséfalvay, Maria Antonietta De Angelis, Budapest, [s.n.], 2001 (important catalogue d'exposition donnant une bibliographie récente).

mais c'est seulement le congrès de Monastir (Bitola) qui, en 1908, mettra en place l'alphabet albanais unique¹⁷.

Bien entendu, il faudrait aussi faire référence aux Ottomans musulmans. Dont l'influence monte en puissance jusqu'à son apogée des XV^e-XVI^e siècles, mais aussi aux hérétiques et aux minorités, dont les Juifs, les Arméniens, etc.¹⁸ Bref, l'Europe qui nous intéresse est un espace parcouru, sur le plan religieux, par des lignes de fractures à la fois multiples, profondes et pérennes. Dans ces terres d'Hérésies, et des luttes souvent tragiques (pensons à la Bohême), l'articulation entre les dimensions religieuses et politiques toujours étroites, ce qui n'empêche pas que les espaces plus privilégiés ou plus isolés n'apparaissent comme terres de compromis et de tolérance : la tolérance appliquée dans la principauté de Transylvanie à l'époque moderne montre bien qu'une localisation périphérique peut aussi présenter des avantages¹⁹.

Le temps des principautés

Au Moyen Âge « classique » et jusqu'au XV^e siècle, les principautés qui s'organisent jusqu'à hauteur de la « ligne des trois fleuves », Vistule, Tisza et Drave, sont activement engagées dans un processus d'intégration au modèle politique alors en cours de développement rapide en Europe occidentale. Un bon indicateur du mouvement des idées et de la construction progressive d'entités politiques modernes sera donné par la fondation des grandes écoles et des Universités : à Prague est fondée la première université du Saint-Empire (1348), et l'arrivée des étudiants fait se développer l'activité de librairie. Mais voici bientôt Cracovie (1364), Vienne (1365), Fünfkirchen (Pécs 1387), plus tard Leipzig (1409), Greifswald (1456) et Presbourg (1467) ... Le roi de Bohême, à Prague, est le premier des électeurs laïcs et l'un des princes les plus riches et les plus puissants de son temps, au point que certains représentants de la maison de Bohême occuperont à plusieurs reprises le siège impérial. Mais il faudrait encore citer le duc (Habsbourg) d'Autriche, ou encore les rois de Pologne et de Hongrie.

¹⁷ Même problématique, à son époque plus ancienne, dans le cas de la Croatie : *Drei Schriften, drei Sprachen : Kroatische Schriftdenkmäler und Drucke durch Jahrhunderte*, Zagreb 2002.

¹⁸ *Voyage de l'intelligence. Passage des idées et des hommes : Europe, Israël, Palestine*, dir. Dominique Bourel, Gabriel Motzkin, Paris 2002.

¹⁹ *Kurze Geschichte Siebenbürgens*, Budapest 1990 (il existe également une traduction en français).

La dynastie d'Anjou occupe dans cet ensemble une place remarquable, qui facilite le transfert des modèles occidentaux vers l'Est²⁰ : Charles Robert et Louis d'Anjou, qui règnent en Hongrie de 1342 à 1382, font de leur royaume l'un des plus puissants de l'Europe et y facilitent la diffusion du gothique et de la scolastique²¹.

La montée en puissance des voies commerciales se poursuit, qui s'appuie sur les villes de foires et les grandes villes négociantes, Nuremberg, Ratisbonne et Francfort s-/Main, Leipzig, Breslau, Cracovie, et encore Prague. Wolfgang von Stromer a souligné le rôle de cette dernière ville dans les transferts techniques et culturels entre l'Est et l'Ouest, et à très longue distance²² : les milieux d'inventeurs identifiés par lui dans la capitale de la Bohême sont en rapports, même indirects, avec les marchands et voyageurs d'Orient et d'Extrême-Orient, au point que les techniques métallurgiques mises en œuvre à Avignon par Procope Waldfoghel (un autre Pragois), voire à Strasbourg par Gutenberg peuvent, d'après von Stromer, être en partie le résultat des influences extrême-orientales. Prague et Nuremberg seraient les deux pôles majeurs d'un réseau d'échanges et de transferts qui s'étendrait ainsi à l'échelle du continent eurasiatique.

Le tournant du XV^e siècle marque une sorte d'apogée, que l'on peut symboliser par la montée en puissance du royaume de Hongrie, sous le règne de Mathias Hunyadi, dit Mathias Corvin (1458–1490). La cour royale s'impose comme l'un des centres de la Renaissance européenne, avec la célèbrissime *Bibliotheca Corviniana*, qui a pu compter quelque deux mille volumes (surtout auteurs antiques et philosophie)²³. L'imprimerie s'établit précocement à Buda (Ofen), où l'Allemand Andreas Hess imprime dès 1473 la *Chronica Hungarorum*²⁴, tandis les rapports de la cour sont étroits

²⁰ *L'Europe des Anjou: aventures des princes angevins du XIII^e au XV^e siècle*, Paris 2001.

²¹ Sandor Csernus, « Charles-Robert et Louis le Grand », dans *L'Europe des Anjou*, op. cit., pp. 154-167. Pál Engel, « La Hongrie des Anjou : économie, urbanisme, société », *ibidem*, pp. 168-177.

²² Wolfgang von Stromer, *Le Mystère Gutenberg: de Tourfan à Karlstein: Les origines chinoises de l'imprimerie*, trad. fr., Genève 2000. Id., « Au berceau des médias de masse : l'invention de l'impression des textes et des images », dans *Le Berceau du livre...*, op. cit., pp. 9-24, ill.

²³ La bibliographie ancienne est donnée par A. de Hevesy, *La Bibliothèque du roi Mathias Corvin*, Paris 1923. L'ouvrage de référence récent est celui de Csaba Csapodi/Klára Csapodine-Gardonyi, *Bibliotheca Corviniana*, 4^e éd., Budapest 1990.

²⁴ *Chronica Hungarorum*, Ofen [Pest], Andreas Hess, in vigilia Pentecostes (5 juin) 1473.

et constants avec les plus grands *scriptoria* de l'Italie de la Renaissance, surtout à Florence. Mais la géographie de cette Europe centrale en voie de structuration est brisée par l'invasion ottomane : après la chute de Constantinople, l'avance des Ottomans se poursuit. À la suite de la bataille de Mohács (1526), le royaume de Hongrie disparaît pratiquement, la Hongrie royale ne correspond plus qu'aux territoires regroupés autour de Presbourg, tandis que les principautés orientales, Transylvanie, Moldavie et Valachie, sont, en théorie du moins, assujetties à l'empire ottoman.

[Les généraux] firent avancer l'armée jusques près la ville de Mohács, située sur le bord de la Danube, des dépendances de l'évêché des Cinq Églises [Fünfkirchen/Pécs] (...). Solyman y étoit en personne, et avait beaucoup augmenté son armée (...). Le jour fatal arriva pour le malheur des Hongrois.

[Le soir,] le roy Louys s'y trouva noyé et suffoqué au-dessous de Mohács, près d'un village nommé Czely, où son corps fut trouvé tout armé, et son cheval sous lui : perte la plus grande la Hongrie ayt jamais receu, perdant misérablement un prince sage, judicieux, aigu et si plein de valeur qu'il pouvoit par ses vertus redonner son premier lustre à ce désolé royaume (...). Là sont gisants à terre 20 des plus grands seigneurs du païs, un archevesque et cinq évesques y sont aussi estendus morts (...). Le lendemain, Solyman fit trancher la teste à quinze cens Hongrois pris en ce combat (...). Après qu'une partie du ravage fut achevée, que les victorieux immolés aux flammes et au fer tout ce qu'ils trouvèrent devant eux (...) et que la ville des Cinq Églises ne fut plus que les restes d'un grand buscher, Solyman rassembla ses troupes dispersées et prit le chemin de Bude, et trouvant la ville capitale du royaume sans garnison, la prit, la pilla et y mit le feu (...). Mais hélas, entre tant de lieux de matière au feu, je vois ardre une belle bibliothèque, enrichie de tant de beaux livres, le trésor qui enserrait les précieux conceptions et estimables œuvres de plusieurs rares esprits : le tout autrefois diligemment recueilly par le soing de ce grand roy de Hongrie Mathias Corvin, qui sçavoit chérir les deux déesses tutélaires d'un royaume, les lettres et les armes...²⁵

Le passage tragique sous la domination de cet « autre » par excellence qu'est l'infidèle ottoman nous fait entrer dans tout un système de représentations : la Hongrie ottomane est arrachée au modèle occidental, à la civilisation – et au livre. Michel Baudier (1589–1645) trace lui-même, dans le

²⁵ Michel Baudier, *Inventaire de l'histoire générale des Turcs, où sont descriptes les guerres des Turcs, leurs conquestes, séditions et choses remarquables, tant aux affaires qu'ils ont eu contre les Chrestiens, comme Grecs, Hongres, Polonois, Bulgares, Moldaves, Transsylvains, Valaques, Slavons, Vénitiens, Espagnols, chevaliers de Rhodes et de Malte, que contre les Infidèles, comme Tartares, Perses, Aegyptiens, Arabes et autres, depuis l'an 1300 iusques en l'année 1631*, 1^{ière} éd., Paris, S. Chappelet, 1617. Nous avons utilisé la 3^{ième} édition, Paris, Henri le Gras et Jean Guignar, 1631.

titre de son *Inventaire générale des Turcs*, le jeu des oppositions majeures entre les Chrétiens, les Turcs et les autres « Infidèles », mais aussi celui des oppositions mineures, au sein de la Chrétienté, entre les différentes communautés susceptibles d'avoir des rapports avec l'Empire ottoman : « Grecs, Hongres, Polonois, Moldaves, Transsylvains, Valaques, Slavons, Vénitiens, Espagnols, chevaliers de Rhodes et de Malte ... »²⁶

Modernité et acculturation

Le repli ottoman, qui devient visible et s'accélère dans la seconde moitié du XVII^e siècle. A partir de l'échec du siège de Vienne (1683), se poursuivra de fait jusqu'au traité de Sèvres avec la Turquie. Cet échec inspire rapidement tout un ensemble de réflexions politico-culturelles particulièrement riches publiées en Occident, comme par exemple l'*Histoire de l'empire othoman, où se voyent les causes de son aggrandissement et de la décadence, avec des notes très instructives*, par les prince Démétrius Cantemir de Moldavie :

« Ces changements d'États qui frappent nos yeux, ces catastrophes, quelque subites et surprenantes qu'elles soient, nous occupent à peine : leur récit ne fait sur nous qu'une modique impression, et n'épuise pas notre esprit en réflexions. On se figure un cercle de révolutions inévitables, entraînées sous les roues de la fortune : elles se succèdent en effet, et les dernières n'étant que l'image des précédentes, on voit la scène changer de face sans en être ému... »²⁷

Le repli ottoman est concomitant de l'apparition d'un nouvel acteur, en l'espèce de la Russie de Pierre le Grand, mais aussi de la montée en puissance des Habsbourg qui, à l'époque de l'*Aufklärung*, entreprendront d'organiser systématiquement leurs territoires héréditaires en un État moderne autour de leur capitale de Vienne. Mais le XIX^e siècle, surtout après la bataille de Sadowa (1866) et la proclamation de la double monarchie par le Compromis de 1867, voit le processus s'infléchir : la Hongrie est devenue un État quasi-indépendant, et Budapest s'impose à la fois comme la capitale et le principal pôle de modernité susceptible de structurer une

²⁶ *Ouvr. cité.*

²⁷ Démétrius Cantemir, prince de Moldavie, *Histoire de l'empire othoman, où se voyent les causes de son aggrandissements et de sa décadence, avec des notes très instructives...*, Paris 1743. Mais le succès de librairie le plus connu est celui des *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, dont la première édition est donnée à Amsterdam en 1784 et qui sont très rapidement rééditées et traduites. Édition récente donnée par Ferenc Tóth, Paris 2003.

grande partie de l'espace danubien. Après les réseaux viennois de Trattner, c'est l'imprimerie de l'Université royale de Pest, à compter de 1804, étend le cercle de ses cent soixante-six correspondants à travers tout le royaume et à Vienne, d'Ödenburg/Sopron à Fiume/Rijeka, Zagreb/Agram, Temesvár/Timisoara et Lemberg/Lvov...²⁸ Sur le plan des contenus, il semble significatif que, par exemple, ce soit à Buda-Pest que sont donnés le classique de Johann von Hammer-Purgstall sur l'histoire de l'empire ottoman²⁹, ou encore, après le manuel de Sinkay sur la langue valaque³⁰, la grammaire slavo-ruthène de Michael Lutskey...³¹ L'urbanisme de Pest témoigne, malgré les destructions, de la marche en avant engagée dans le dernier tiers du XIX^e siècle : malgré les événements de 1919-1920, l'importance de la capitale hongroise est encore plus évidente sur tel atlas publié en 1945³², et elle devient aujourd'hui à nouveau plus visible.

Transferts : propositions pour une problématique

Face à un espace très complexe et toujours lourdement chargé de symboles, l'historien du livre est susceptible, peut-être, d'apporter un éclairage original. Le concept que nous avons choisi de placer au centre des réflexions du colloque de Lyon, comme étant le plus opératoire, est celui de transfert. Quelques axes principaux nous paraissent susceptibles d'en orienter la problématique, le champ le plus immédiatement observable étant d'abord, tout naturellement, celui du monde physique.

Physique des transferts

1) Les hommes. Dans le domaine de l'écrit et de l'imprimé, voire l'image, les transferts ne se conçoivent que par rapport à un environnement donné et leurs premiers vecteurs, ce sont bien entendu les hommes. Voici, d'abord, les professionnels eux-mêmes, dont la page du titre de l'*Histoire*

²⁸ Eva Ring, « La Typographie Royale de Buda », dans *Les Trois révolutions du livre*, Genève 2001, pp. 169-208, ill. (*Revue française d'histoire du livre*, 106-109).

²⁹ Johann Freiherr von Hammer-Purgstall, *Geschichte des osmanischen Reiches...*, Pest, 1827-1835, 10 vol.

³⁰ *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae, emendate, facilitata et in meliorem ordinem redacta*, Budae 1805.

³¹ *Grammatica slavo-ruthena seu vetero-slavicae, et actu in montibus carpathicis parvo-russicae, seu dialecti vignentis linguae*, Buda 1830.

³² András Ronai, *Atlas of Central Europe*, n^{elle} éd., Budapest 1993, p. 31 (1^{ière} éd., 1945).

de *l'Empire othoman* publiée à Paris en 1743 nous permet de passer comme la revue³³ : l'auteur, ici le prince Cantemir ; puis le traducteur, le chanoine de Joncquières ; le libraire-éditeur, Despilly, rue Saint-Jacques, est l'un des principaux libraires de Paris ; mais voici encore une épître dédicatoire du P. Desmoletz au compte de Noailles, sans oublier bien sûr l'imprimeur, le cas échéant les graveurs, les libraires assurant la diffusion du volume au détail, les bibliothécaires et, pour finir, les lecteurs eux-mêmes... Dans le cas de l'édition française de Chandler, le réseau de diffusion organisé par Arthus-Bertrand et Buisson s'étend, et si l'on en croit la liste donnée au verso de l'avant-titre, à Angers (Fourie-Mame), Bayonne (Gosse ; Bonzom). Bordeaux (Melon et C^{ie}), Brest (Égasse frères), Bruxelles (Lecharlier ; Stapleaux), Douai (Tarlier), Genève (Paschoud), Hambourg (Perthes), La Hayes (Wancleef), Lille (Wanackère), Riom (Salles) et Rouen (Vallée frères)³⁴.

À côté des professionnels, nous trouvons tout l'environnement culturel ou négociant : les cours princières, une partie plus ou moins large des diverses sociétés urbaines, les professeurs et les étudiants (songeons au rôle décisif de la *peregrinatio academica* pour l'arrivée en nombre des livres en Transylvanie)³⁵, les écrivains, ou encore les revendeurs de toutes sortes (alld. *Gemischthwarenhändler*). D'une manière générale, il faudrait pouvoir peser le rôle des « voyageurs », pèlerins, diplomates³⁶, militaires, bientôt aussi, celui des « touristes ». Le rôle de ces groupes est d'autant plus grand que la logique de l'innovation se joue, à la base, sur des populations qui

³³ Démétrius Cantemir, *Histoire de l'Empire ottoman...*, op. cit. Antiochus Dimitrievich Cantemir († 1744), très jeune ambassadeur à Londres et à Paris, est un intermédiaire culturel très actif et traducteur entre le latin, le français et le russe.

³⁴ Richard Chandler, *Voyages dans l'Asie mineure et en Grèce faits aux dépens de la société des Dilletanti dans les années 1764, 1765 et 1766...*, traduit de l'anglais et accompagné de notes géographiques, historiques et critiques par MM. J.-P. Servois et Barbié du Bocage, Paris chez Arthus-Bertrand et Buisson, 1806, 3 vol., 8°, cartes.

³⁵ *Wegenetz europäischen Geistes, II: Universitäten und Studenten. Die Bedeutung studentischer Migration in Mittel- und Südosteuropa vom 18. bis zum 20. Jahrhundert*, hrsg. von Richard Georg Plaschka, Karlheinz Mack, München 1987.

³⁶ Les commis du ministère des Affaires étrangères, à Versailles ou à Paris, interviennent souvent comme intermédiaires, parfois même comme traducteurs, comme dans le cas de l'ouvrage de Pallas : Pierre Simon Pallas, *Voyage de M. P. S. Pallas en différentes provinces de l'Empire de Russie, dans l'Asie septentrionale*, trad. Gauthier de la Peyronie, commis des Affaires étrangères, Paris, Maradan (imprimerie vve. De Ballard et fils), 1789-1793, 5 vol. Cette ensemble de problèmes a été abordé par le colloque d'Aix-en-P^{ce} : *Les Intermédiaires culturels*, Aix-en-Provence/Paris 1981, mais la problématique serait aujourd'hui à reprendre.

peuvent être très peu importantes : au XV^e siècle, le tout petit groupe d'inventeurs et d'entrepreneurs innovateurs que von Stromer désigne de l'épithète d'« archimédiens », parmi lesquels Johann Genfleisch, dit Gutenberg, se trouve très largement minoritaire.

On devine, inversement, la présence des personnages originaires de l'Europe centrale parmi les premiers professionnels de l'imprimé oeuvrant en Occident, à l'image d'un Mathias Moravus. Scribe originaire d'Olmütz, Moravus copie en 1468 un manuscrit des *Lettres (Epistolae)* de saint Jérôme, sur une commande de l'évêque de Belluno Moses Buffarello († 1571)³⁷. Puis il s'installe comme imprimeur à Gênes, où, avec un certain Michael de Monaco (Michael von München), il donne le *Supplementum Pisanellae* de Nicolas de Ausmo (1474)³⁸ : parmi les ouvriers travaillant dans l'atelier, on rencontre Johannes Bonus, qui continuera quelques mois durant à exercer à Gênes avant de se transporter à Savone pour y ouvrir la première imprimerie de cette ville (1474)³⁹. Pour Haebler, Michael von München pourrait d'ailleurs être identifié avec l'imprimeur Michael Schopf (Michele Scopo), originaire de Munich, mais qui apprend l'imprimerie chez Johann Zainer à Ulm⁴⁰. Moravus est à Naples dès 1475 : il est appuyé dans l'installation de son atelier par Blaisius Romero, un moine d'origine catalane, et son activité se développe jusqu'en 1491, année à partir de laquelle nous retrouvons son matériel typographique dans des éditions de Meinard Ungut et Stanislaus Polonus à Séville – deux de ses anciens ouvriers, dont le second est sans doute lui aussi, si l'on en croit son nom, originaire de l'Europe centrale ...

Ces phénomènes de transferts de savoirs-faire et de technologie par le biais des professionnels se retrouveront jusqu'au XIX^e siècle. Pratiquement partout, l'imprimerie est introduite ou réintroduite par des étrangers, notamment des Allemands, mais aussi des Français, sans négliger l'importance des communautés juives ashkénazes et sépharades, voire des Arméniens : les Soncino, par exemple, qui quittent dès le XV^e siècle cette petite cité d'Italie du Nord pour essaimer sur toute la côte de l'Adriatique,

³⁷ Chantilly, Musée Condé, ms. 1328 et 1329. Belluno est passé depuis 1420 sous la domination vénitienne.

³⁸ Nicolaus de Ausmo, *Supplementum Summae Pisanellae et Canones poenitentiales fratris Astensis*, Genova, Mathias Moravus et Michael de Monacho, 22 juin 14[7]4, 2^o.

³⁹ Konrad Haebler, *Die deutschen Buchdrucker des XV. Jhs. im Auslande*, München 1924, p. 46.

⁴⁰ Ibid., p. 75.

puis dans la Méditerranée orientale et jusqu'à Constantinople⁴¹. Paradoxalement, les réseaux les moins matériels et les plus difficiles à contrôler sont peut-être les plus efficaces. Ainsi des réseaux capitalistiques : la technique typographique vient de l'Occident, les principaux libraires aussi sont, notamment, d'origine allemande, française ou encore hollandaise, et ce sont eux qui disposent des capitaux indispensables pour financer telle ou telle opération de librairie (comme le montre l'exemple du Pragois Calve).

2) Les échanges. Les échanges ne se font évidemment pas au hasard, mais répondent à des jeux de logiques imbriquées. Il faut d'abord que le transfert soit possible, autrement dit que les conditions matérielles elles-mêmes le rendent envisageable : les difficultés sont grandes, dans une géographie très compartimentée (par le relief, mais aussi par la présence des forêts, etc.). Au-delà de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie, la population devient plus clairsemée, les villes plus isolées et de moindre d'importance, les niveaux d'alphabétisation et de scolarisation progressivement plus médiocre. Lorsque, à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle, les Glykis, à Venise, expédient des livres vers la Méditerranée orientale, ils privilégient deux routes, toutes deux pareillement lentes, plus ou moins sûres et certainement coûteuse. Dans la première, les caisses sont envoyées par mer vers Corfou, puis à dos de mulets vers Jannina et Salonique et enfin par cabotage vers les autres villes de la péninsule. Dans la seconde, l'expédition se fait directement par mer jusqu'à Constantinople, d'où les livres sont, le cas échéant, réexpédiés vers la Bulgare, la Moldavie et la Valachie, et, par la Mer Noire, vers la Russie⁴².

Les transferts s'opèrent dans des cadres d'ordre économique, mais aussi juridique (la protection des « œuvres de l'esprit » et des éditions imprimées) et culturel : il faut que le transfert soit « reçu », d'une certaine manière il faut qu'il s'insère dans un marché donné, même s'il ne s'agit que

⁴¹ Voir par exemple les listes données par David Paisey pour la première moitié du XVIII^e siècle, dans *Deutsche Buchdrucker, Buchhändler und Verleger, 1701–1750*, Wiesbaden 1988 (« Beiträge zum Buch- und Bibliothekswesen », 26). La diffusion de la littérature spécialisée constituerait un indicateur très puissant ; ils serait, par exemple, très intéressant de pouvoir repérer les exemplaires conservés en Europe centrale et orientale (et leurs provenances) du traité de technique de l'imprimerie publié par Christian Gottlob Täubel, *Neues theoretisch-practisches Lehrbuch der Buchdruckerkunst für ausgehende Schriftsetzer und Drucker in den Buchdruckereyen ...*, Wien, Binzische Buchhandlung, 1810.

⁴² Georg Veloudis, *Das griechische Druck- und Verlagshaus „Glikis“ in Venedig (1670–1854)*, Wiesbaden 1974.

d'un marché potentiel – d'où le poids de facteurs comme les taux d'alphabétisation, le niveau de scolarisation, voire la présence de telle ou telle communauté dans telle ou telle ville. Si Mitau (Ielgava), sur la Baltique, apparaît au premier plan dans la liste des souscripteurs de la *République allemande des lettres* (*Die deutsche Gelehrtenrepublik*) en 1774, si la ville prend également rang dans la série peu nombreuse des villes de l'Europe centrale et orientale avec lesquelles la librairie parisienne travaille directement à la fin de l'Ancien Régime, c'est d'abord parce qu'elle abrite une forte communauté germanophone, relativement aisée, de confession réformée et active dans le domaine du négoce. Enfin, il intervient encore des logiques d'ordre social, professionnel, voire familial : songeons à la géographie de l'apprentissage dans les grandes familles de libraires imprimeurs, et aux liens de famille qui, souvent, réunissent ces personnalités les unes avec les autres. À ce niveau, l'analyse prosopographique se révélerait une méthode d'approche particulièrement efficace.

3) Les réseaux. Nous nous trouvons donc devant une structure en réseaux imbriqués, qui se déploie à partir de nœuds principaux : les plus importantes villes de résidence et capitales, les centres universitaires, les villes de foires (spécialisée ou non), etc. Ce sont, toujours en 1781, Copenhague, Danzig et Breslau, Saint-Petersbourg, Vienne et Pest, voire, en retrait, Amsterdam, Leipzig, Francfort s/Main, Venise⁴³ – et, au XVIII^e siècle, les ports de la côte méditerranéenne, comme Livourne, Gênes, ou Marseille, où résident notamment des communautés de la diaspora hellénique. Certains libraires jouent un rôle décisif grâce à leurs correspondants, comme un Fontaine à Mannheim⁴⁴, dont les catalogues se rencontrent partout en Allemagne et au-delà. Les volumes venant de Mannheim portent une étiquette précisant, en français, que

Matthias Fontaine, Libraire à Mannheim, fournit non seulement les Livres que renferme son Catalogue, mais encore les Ouvrages anciens qui n'y sont point compris, & toutes les nouveautés, au plus juste prix...⁴⁵

⁴³ Spyros Asdrachas, « Faits économiques et choix culturels : à propos du commerce des livres entre Venise et la Méditerranée orientale au XVIII^e siècle », dans *Studi Veneziani*, XIII, 1971, pp. 587-621.

⁴⁴ Étudiée par Jürgen Voss dans différents travaux, depuis son article « Un centre de diffusion de livres français dans l'Allemagne du XVIII^e siècle : la librairie Fontaine à Mannheim », dans *Les Relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris 1988, pp. 261-272.

⁴⁵ Anikó Dee Nagy, *A Marosvásárhelyi Teleki-Bohai Könyvtár ex librisei*, Budapest 2001, n° 205.

Nombre d'autres cas pourraient être cités, comme celui de Deubner à travers différentes villes de Russie à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle⁴⁶.

4) Les objets. Le dernier ensemble constitutif de notre « physique des transferts » est celui des objets échangé eux-mêmes : nous reviendrons sur le problème des livres, imprimés et écrits de toutes sortes, mais bien d'autres approches seraient à envisager. En principe, il faudrait d'abord aborder le problème de la circulation des matériels : les presses à imprimer et autres outils servant à la typographie, mais aussi les caractères (les fontes typographiques) et leurs adaptations éventuelles à d'autres alphabets. Longtemps, surtout dès lors que nous quittons la Bohême, le matériel doit être importées d'Occident, y compris les fontes, qui représentent les quatre-vingtièmes de la valeur totale d'une imprimerie d'Ancien Régime.

C'est ainsi que les débuts de la typographie néo-hellénique sont très étroitement liés à la famille des Didot. Dès l'insurrection de 1823, Ambroise-Firmin Didot fait don à la Grèce d'une imprimerie montée, qu'il souhaite expédier à Athènes, mais qui commencera à tourner à Hydra. Le Comité philhellénique de Londres offre l'année suivante le matériel pour trois autres ateliers installés à Missolonghi, Nauplie et, enfin, Athènes – cette dernière imprimerie sera cependant détruite lorsque les Turcs reprendront la ville, le 24 mai 1827. Lorsque la première imprimerie officielle du nouveau Gouvernement grec est montée à Égine en 1830, elle fonctionne aussi avec des caractères que Didot a fait expédier, et c'est encore chez Didot que, grâce à l'entremise du prince Soutzo, Andréas Koromélas fait son apprentissage et commande le matériel pour son imprimerie athénienne en 1834⁴⁷.

Cette question des signes et des fontes reste absolument essentielle, comme le montre l'exemple du grand-père de Canetti à Roustchouk vers 1900 : il

⁴⁶ Leipzig, Deutsche Bücherei, Geschäftsrundbrief des Börsenvereins.

⁴⁷ « Avant de s'établir à Athènes, André Koromélas installa à Égine l'imprimerie que M. A. Firmin Didot lui avait envoyée en 1834. Néophytos Ducas y fit imprimer une collection de classiques grecs, avec traduction et commentaires de lui, en l'année 1834 (...) *L'Iliade et l'Odyssée, avec commentaires*, (...). La dédicace, en vers grecs, est adressée à Canaris. – Euripide avec commentaires (...) et la dédicace en vers à Eynard ». (Brunet, *Manuel du libraire*, article « Égine »). Sur ces problèmes, le lecteur francophone pourra consulter la présentation historiographique faite par Loukia Droulia, « Histoire du livre grec : état des recherches et tendances actuelles », dans *Revue française d'histoire du livre*, 1996, n° 92-93, pp. 313-345.

ne connaissait que les caractères araméens dont on se servait pour écrire l'ancien espagnol, et il ne lisait de journaux que dans cette langue. Ceux-ci portaient des noms espagnols, comme « El Tiempo » (...), « La Voz de la Verda » (...). Ils étaient composés en caractères hébraïques et ne paraissaient, me semble-t-il, qu'une fois par semaine. Il arrivait à déchiffrer les lettres latines mais non sans mal. Et c'est pourquoi, tout au long de sa longue vie (...), il ne lut jamais (aucun livre en tout cas) dans aucune des langues des nombreux pays où il avait eu l'occasion de séjourner...⁴⁸

On voit comment, insensiblement, nous glissons de l'objet même à son contenu – voire à sa représentation : si nombre d'impressions publiées en Hongrie sortent sous de fausses adresses allemandes, c'est aussi à titre d'argument publicitaire et pour en faciliter la vente⁴⁹, et on sait que, en France notamment, l'idée qu'un certain livre est interdit constitue en elle-même un puissant facteur qui en favorise la diffusion – et la lecture.

Contenus des transferts

1) Textes. Les transferts portent sur des contenus – autrement dit, des textes. Le problème de la langue et de la forme y est central, selon une typologie qui distinguera langue originale, langue véhiculaire et langue étrangère, ou encore traduction, adaptation, etc. L'importation ou la circulation des modèles occidentaux se fera le cas échéant moins par traduction que par circulation en original – pensons à la Russie du XVIII^e siècle, où les princes et leur entourage utilisaient communément le français et l'allemand plutôt que le russe. La production imprimée russe reste en tout état de cause trop faible pour pourvoir aux besoins : dix mille titres sont imprimés en Russie pour l'ensemble du XVIII^e siècle, dont une proportion importante en langue étrangère.

2) Formes et pratiques. Mais le transfert porte aussi sur une forme matérielle, comme le souligne à nouveau, avec une grande sensibilité, le jeune Canetti :

Il y aurait beaucoup de dire de l'influence de l'Autriche sur nous, à l'époque reculée de Roustchouk déjà. Non seulement mon père et ma mère étaient-ils allés à l'école de Vienne et parlaient-ils l'allemand ensemble, mais mon père lisait aussi journallement la Neue Freie Presse (...). Je cherchais à savoir ce que ce journal pouvait bien avoir de si attirant ; au début, je pensais que v'était son odeur ;

⁴⁸ *Ouvr. cité*, p. 129.

⁴⁹ Judit Ecsedy, *Alte ungarische Bücher mit falschen deutschen Druckorten, 1561–1800: Ergänzung zu Emil Wallers Repertorium Die falschen und fingierten Druckorte*, Budapest 1999.

quand j'étais seul et que personne ne me voyait, je grimpais sur la chaise et je flairais avidement le journal...⁵⁰

Avec l'objet, c'est non seulement un contenu qui circule, mais également une écriture, une forme matérielle, des dispositifs de mise en page et de mise en livre, des choix esthétiques enfin. Autant d'éléments chargés de significations qu'il conviendrait de décoder aussi précisément que possible, et véhiculant un certain type de pratiques et de représentations, implicites ou non, qui s'imposeront, ou non, à leurs nouveaux lecteurs. Ainsi, ce n'est pas le texte, mais l'utilité d'un savoir (apprendre à lire et à écrire, et parler l'italien), voire, peut-être une certaine idée du progrès, qui sont déterminantes pour ces parents grecs qui, malgré les objurgations de l'Église orthodoxe, envoient leurs enfants chez un capucin français. Celui-ci en effet leur

montre à lire, à chiffrer & à parler italien. Et ce qui vaut encore mieux, il leur enseigne le Catéchisme à l'usage du concile de Trente, traduit en grec vulgaire & imprimé à Venize. Quoy que les erreurs des Grecs y soient formellement condamnées, les parens passent par dessus & n'écoutent pas l'archevesque qui s'en fache...⁵¹

À la fin du XVIII^e siècle, un pas de plus sera franchi, quand la mise en page des livres grecs sortant des presses de Vienne s'opposera en tous points à celle, traditionnelle, des éditions grecques imprimées à Venise, pour se rapprocher des modèles occidentaux. Cette rupture manifeste la volonté de la diaspora de s'intégrer au mouvement des Lumières européennes et de travailler à la progressive acculturation de la population hellène restée en Grèce même – un objectif articulé, dans cette logique, avec celui du progrès et de l'indépendance de la Grèce historique⁵².

Ne quittons pas la Grèce, ni l'époque de la renaissance nationale. La publication des usuels de base, un dictionnaire de la langue ou encore une encyclopédie, est tout particulièrement révélatrice. À Athènes, Koromélas travaillera d'abord à favoriser le processus d'acculturation, en donnant, en 1837, le *Dictionnaire français-grec* de Bentotis et Zalik en un volume in-octavo. Mais, lorsqu'il s'agit de reprendre le *Thesaurus linguae graecae* de

⁵⁰ *Ouvr. cité*, p. 43.

⁵¹ De la Guilletière, *Athènes ancienne et nouvelle et l'estat présent de l'empire des Turcs, contenant la vie du sultan Mahomet IV...*, Paris, Étienne Michallet, 1675, ici p. 225.

⁵² Frédéric Barbier, « Vienne et la Grèce. Notes de lecture », dans *Le Livre grec et l'Europe*, n° spécial de la *Revue française d'histoire du livre*, 1998, pp. 98-99, pp. 111-138, ill.

Henri Estienne (1852), la question de l'adaptation se pose : l'éditeur scientifique, Skarlatos de Byzance, en accord avec Koromélas, explique dans l'introduction, avoir préféré

à l'ordre étymologique adopté par H. Estienne, et qui fut suivi à tort pour les éditeurs de Londres, l'ordre alphabétique, selon l'exemple donné par Ambroise-Firmin Didot...

Le cas de Didot nous a donné l'exemple d'un transfert volontaire correspondant à un engagement politique. On pourrait aussi penser à certaines entreprises de prosélytisme religieux, notamment dans le cadre de la reconquête catholique, tandis que cet ex-libris gravé en taille-douce et remontant sans doute aux années 1792 témoigne du projet d'exporter la révolution nouvelle (un cartouche sommé d'une couronne de lauriers, avec la mention « Offert / par le Gouvernement / de la / République française »)⁵³.

Enfin, à terme, l'« autre Europe » est également de plus en plus perçue comme cet espace intermédiaire par lequel on transitera pour toucher une géographie plus lointaine mais progressivement intégrée aux réseaux et aux rêves occidentaux : l'Angleterre ne s'y trompe pas, lorsqu'elle succède à la France napoléonienne comme puissance contrôlant Corfou et, avec Corfou, la première route maritime, par les Sept-Îles et le cap Matapan, vers la Méditerranée orientale, l'Égée, Constantinople et la Mer Noire, ainsi que l'Égypte... Et la lutte de l'influence entre Églises, puis entre puissances, qui culmine avec la guerre ouverte, n'est pas sans incidences dans le domaine éditorial : sans nous arrêter à la cartographie⁵⁴, c'est, ainsi, la Commission de géographie du Service géographique de l'armée qui publiera, à Paris encore en 1915, une remarquable *Notice sur la péninsule des Balkans*...⁵⁵

3) Représentations. Nous voici en effet dans l'ordre du prosélytisme, des projets et des représentations. De nombreux exemples montrent que l'entrée de livres et surtout de textes en Europe centrale et orientale est portée par des groupes bien précis.

Ce sont surtout les couches sociales supérieures, les souverains et leur cour ou encore certains membres de la noblesse, qui travaillent à la diffu-

⁵³ Anikó Deé Nagy, *op. cit.*, notice n° 202.

⁵⁴ Par ex. W. Pokorny (Hrsg.), *Die k. und k. Militärgrenze*, [s. l.], 1847.

⁵⁵ *Notice sur la péninsule des Balkans : Thrace, Macédoine, Serbie méridionale*, Paris 1915.

sion d'une culture écrite longtemps nécessairement importée⁵⁶. Dès les XVI^e et surtout XVII^e siècles, le seigneur, entouré d'une clientèle parfois considérable, joue un rôle majeur dans le domaine du livre, des bibliothèques, éventuellement de la scolarisation, et le passage à la Réforme, lorsqu'il est couronné de succès, accentue encore le phénomène. On pourrait citer les familles Zvinyi en Croatie ou encore les Nádasdy à Sárvár, et bien d'autres⁵⁷. Balthazar Batthyány fait de sa *Residenz* de Güssing (au Burgenland) un pôle de la culture humaniste réformée, il y attire des savants, y réunit une bibliothèque et, un temps, y fait tourner une imprimerie, tandis que Sárospatak devient un centre calviniste, avec collège et bibliothèque grâce à Rakóczy.

À partir du XVIII^e siècle, le modèle qui tend à s'imposer est celui d'une modernité occidentale très généralement associée à l'imprimerie. Pierre le Grand s'appuie systématiquement sur le média de l'imprimé lorsqu'il entreprend d'ouvrir son empire sur l'« Europe », tandis que, dans la seconde moitié du siècle, les Grecs de la diaspora s'inscrivent dans une perspective analogue. C'est elle qui, par exemple, pousse un Johannis Pringos, négociant grec établi à Amsterdam, à expédier en 1762 huit cents volumes à destination de Zagora, son village d'origine, pour y créer une bibliothèque :

L'imprimerie est une belle chose. Elle a rendu les livres moins chers, de sorte que l'homme ordinaire peut également en acheter (...). La lecture ouvre les yeux du lecteur, et fait de lui un homme conscient...

Et, à la fin du XIX^e siècle, c'est encore le prince Georges Mavrocordatos († 1902) qui établit le programme d'une bibliothèque rétrospective grecque, et qui le finance⁵⁸. Il est significatif que la plupart des grandes librairies « occidentales » installées au XIX^e siècle insistent, dans leurs prospectus et autres documents publicitaires, sur le fait qu'elles sont notamment en mesure

⁵⁶ Gerhard Schwerhoff, « Zivilisationsprozeß und Geschichtswissenschaft », dans *Historische Zeitschrift*, 266 (1998), notamment p. 570 et suiv.

⁵⁷ Après la disparition de Andreas Hess et des premiers imprimeurs hongrois de l'époque des incunables, l'imprimerie ne réapparaîtra dans le pays qu'en 1539 précisément à la cour de Sárvár.

⁵⁸ Il s'agit de la série des *Bibliographie helléniques* d'Émile Legrand : Émile Legrand, *Bibliographie hellénique, ou Description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs...*, Paris 1885–1906, 4 vol. Id., *Bibliographie hellénique, ou Description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs au XVII^e siècle*, Paris, 1894–1903, 5 vol. Cette seconde série est financée par Picard. Id., *Bibliographie hellénique, ou Description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs au XVIII^e siècle*, Paris 1918–1928, 2 vol.

de faire venir des livres d' « Europe ». Ainsi Deubner, lorsqu'il ouvre une succursale à Odessa en mai 1859 :

Das im Süden Rußlands stets dringender werdende Erforderniss, einer gut fundierten deutsch-französischen Buchhandlung, die dem in diesen Provinzen lebenden Gelehrten, Privatmann und Handwerker seinen Bedarf an Büchern rasch zu mässigen Preisen liefert, veranlaßt mich, hierorts ein für sich bestehendes Geschäft unter der Firma J. Deubner in Odessa zu gründen...⁵⁹

5) Transferts et rétro-transferts. Refermons notre tour d'horizon avec la problématique des rétrotransferts. Depuis les missions engagées au XV^e et XVI^e siècles pour enrichir en manuscrits grecs les grandes bibliothèques d'Occident, l'ancienne géographie byzantine est parcourue d'un nombre croissant de voyageurs partis à la recherche de manuscrits et, de plus en plus, d'antiquités – comme le rapporte Wheller lui-même à plusieurs reprises.

Mais les représentations aussi joue ici un rôle croissant. Bornons ici à rappeler, en manière de clin d'œil, l'immense fortune, dans le long terme, de la figure du vampire. Michel Baudier traite du règne de Vlad (Vladus), la créature infernale n'apparaît pas, il ne s'agit encore que des « horribles et effroyables cruautés d'Vladus »⁶⁰. Pourtant, plus tard, la figure du vampire des Carpates sera admise même par Dom Calmet, ce qui n'est pas sans étonner les rédacteurs de l'*Encyclopédie* :

C'est le nom que l'on a donné à des prétendus démons qui tirent pendant la nuit le sang des corps vivants & le portent dans ces cadavres d'où l'on voit sortir le sang par la bouche, le nez et les oreilles. Le P. Calmet a fait sur ce sujet un ouvrage absurde dont on ne l'aurait pas cru capable, mais qui sert à prouver combien l'esprit humain est porté à la superstition...⁶¹

Et le vampire devient un topos de l'époque contemporaine, comme le montre, une dernière fois, le Roustchouk à Canetti :

Les loups sont les premiers animaux sauvages dont j'ai entendu parler. Dans les contes que me faisaient les jeunes paysannes bulgares, il était souvent question de loups-garous, et mon père me fit terriblement peur, une nuit, en se montrant à moi avec un masque de loup sur le visage...⁶²

⁵⁹ Leipzig, Deutsche Bücherei, Geschäftsrundbrief des Börsenvereins.

⁶⁰ Baudier, *op. cit.*, p. 106.

⁶¹ Où le mot est classé dans l'« Histoire des superstitions ».

⁶² *Ouvr. cité*, p. 9.

En conclusion : quelques concepts opératoires

Quelles sont les principales catégories autour desquelles l'articulation entre le concept de transfert et l'espace-temps que nous envisageons ? Quelques concepts nous semblent ici plus particulièrement opératoires, sur lesquels les communications présentées par le colloque ont permis de mettre l'accent, sans toujours pouvoir, il va de soi, les explorer pleinement.

Passons, en le conservant présent à l'esprit, sur le complexe principal, fonctionnant autour des concepts de transfert, et, dans une perspective chronologique, d'appropriation/acculturation.

1) La frontière. Un premier champ de réflexion porte sur la frontière, déjà implicitement désignée par la formule de l'« autre Europe ». Les acceptions du terme sont infinies, que désigne la présence d'épithètes comme « politique » (frontières politiques), « naturel » (frontières naturelles), etc. Parmi ces frontières d'autant plus sensibles qu'elles sont parfois « invisibles » (Étienne François), on trouvera, sans doute, les frontières inter-européennes. Dans l'espace qui nous intéresse, les jeux de frontières s'interpénètrent sans cesse, variant selon les catégories d'analyse, et la cartographie de tradition allemande travaille à perte de vue à tracer le plus précisément possible les cadres physiques de phénomènes échappant, parfois, à la clôture de l'espace. Le concept fait l'objet d'une véritable institutionnalisation avec la formule de la *Militärgrenze* (la « frontière militaire ») qui sépare, après 1762, les territoires habsbourgeois et l'Empire ottoman. Même quand le système aura disparu en théorie, il restera bien présent :

On sait que les Confins des bords de l'Una et de la Save – ces deux rivières qui séparent l'empire austro-hongrois de la Turquie – ont été supprimés il y a quelques années. De militaire, l'administration y est devenue civile (...). Le régime militaire des Confins, officiellement aboli, n'en subsiste pas moins dans les districts que nous traversons. L'ancien capitaine de compagnie est aujourd'hui le chef de l'administration civile (...). Dès l'âge de vingt ans, tout homme né dans la zone militaire était un soldat pour la vie (...). Au lieu d'être partagé en cercles ou districts, le pays était divisé en régiments ou communes militaires...⁶³

La frontière moderne devient la règle⁶⁴, elle est présentée comme une caractéristique à la fois du monde occidental et de la modernité, et comme

⁶³ Victor Tissot, *La Hongrie, de l'Adriatique au Danube. Impressions de voyage*, Paris 1883, pp. 47-48.

⁶⁴ « Les limites de la Turquie d'Europe ont subi tant de variations par sa politique ; elles sont si peu déterminées quant à présent, si exposées à des contestations à venir, qu'il est impossible de les fixer de manière *positive*. Nous examinerons la *contrée* qu'on

une évidence naturelle – mais elle est tout, sauf naturelle. Bachelard a raison de souligner toute la charge contenue dans l'idée d'une frontière qui tracerait comme la limite entre le soi et l'autre⁶⁵. À la base de sa *poétique*, on trouve la figure de la « maison » et les jeux d'oppositions binaires qu'elle sous-tend : dedans/dehors, oui/non, en-deça/au-delà, soi-même/autre, proche/étranger, connu/inconnu, blanc/noir, etc.⁶⁶ Autant d'oppositions qui glissent facilement vers une opposition de valeurs, voire vers l'agressivité (bien/mal). La frontière marque comme la matérialisation de cette tension, elle est la limite ultime d'un connu « bordé par le néant ».

2) Centre et périphérie. Le problème de la périphérie se révèle plus ambiguë que l'on ne penserait *a priori*. L'historien sait bien qu'une position excentrée, sur la frontière, peut être un élément favorable à l'innovation, voire à une certaine modernité. L'histoire des techniques a montré que l'innovation naissait plus facilement dans une espace intermédiaire, où les échanges sont plus vigoureux et les situations acquises moins pesantes, tandis que la frontière et les « nouveaux territoires » pourront, le cas échéant, échapper à des catégories géo-politiques traditionnelles, comme celles de l'émiettement féodalo-dynastiques, ou encore à des contrôles trop étroits et souvent tâillons.

On observe la même logique dans le domaine des échanges de librairie. Les échanges directs entre, par exemple, la France et les pays de l'Europe centrale et orientale restent longtemps peu importants, et contrôlés par un groupe très étroit de grands libraires, surtout parisiens (un Briasson notamment), pour lesquels il ne s'agit que d'un domaine d'activités parmi d'autres. La conjoncture commence à évoluer dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, avec l'accroissement des flux échangés et, conjointement, l'affirmation d'un groupe de professionnels qui, très souvent, sont eux-

est habitué à appeler Turquie, et les races diverses qui s'y croissent de toutes parts, sans nous occuper des revendications de nationalités, ou des occupations étrangères qui tendent tous les jours à modifier la carte, et nous étudierons le pays comme s'il était dans une situation *régulière* » (René Menard, *Géographie artistique*, Paris 1881, p. 555. Les différents mots sont soulignés par nous). Les publications sur les régions frontières sont particulièrement intéressantes sous cette optique, comme par exemple Josef Müller, *Albanien, Rumelien und die österreichische Gränze, oder Statistisch-topographische Darstellung der Pashaliks Skutari, Ipek, Priserend, Töli-Monastir, Jakova, Tirana, kavaja, Elbassan und Ohridfa, sowie die Gränzdistricts von Budua in österreichisch-Albanien...*, Prag 1844.

⁶⁵ Gaston Bachelard, *Politique de l'espace*, n^{elle} éd., Paris 1984.

⁶⁶ Bachelard parle d'écartèlement dont « la géométrie évidente nous aveugle », et de « cancérisation géométrique ».

mêmes originaires d'une géographie intermédiaire : la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, dans une certaine mesure aussi la Suisse (Bâle) et l'Allemagne du Sud. Le rôle principal est ici tenu par des Strasbourgeois, qui s'installent souvent à Paris : les Levrault, la grande librairie internationale de Treuttel et Würtz, ou encore les frères Gay⁶⁷. Ces derniers sont tout particulièrement représentatifs des tendances nouvelles : de 1783 à 1790, les frères Jean et Jacques Gay tiennent une librairie à Paris rue du vieux Colombier, et une autre à Strasbourg, mais aussi une imprimerie et une librairie à Vienne – dont un catalogue est conservé – et on repère encore les Gay à Saint-Petersbourg et à Moscou. À Strasbourg, ils sont parmi les correspondants les plus importants de la Société typographique de Neuchâtel. À partir de Vienne, ils travaillent notamment avec la Hongrie, mais nous les retrouvons occasionnellement en Europe centrale : nous connaissons ainsi un catalogue des titres qu'ils proposent, en 1790, à l'occasion de la foire de Varsovie...⁶⁸ Dans un second temps, cette spécialité sera reprise par des professionnels allemands, qui s'installeront à travers toute l'Europe : déjà en 1814, la nouvelle édition de *De l'Allemagne* est publiée à l'adresse de Friedrich Arnold Brockhaus, à Leipzig et à Paris⁶⁹.

3) Identité, solidarité. Articulé à l'idée de frontière, voici les deux concepts majeurs d'identité et de solidarité, sur lesquels les communications qui suivent suggèrent deux ordres de réflexion.

La construction d'une identité collective s'appuie, certes, sur un espace géographique plus ou moins nettement enfermé dans des frontières. Renouvelant les perspectives classiques d'Immanuel Wallerstein⁷⁰, Joël Bonnemaison propose le paradigme du territoire pour désigner le mode d'articulation entre l'espace géographique considéré comme neutre, la re-

⁶⁷ Frédéric Barbier, *Trois cents ans de librairie et d'imprimerie : Berger-Levrault*, Genève 1979. Id., « Une librairie 'internationale' : Treuttel et Würtz à Strasbourg, Paris et Londres », dans *Revue d'Alsace*, 111, fascicule 589, 1985 (2), pp. 111-123.

⁶⁸ *Catalogue des livres se trouvant chez Gay cadet, libraire, maison de M. Berneaux, vis-à-vis Marie-Ville, Varsovie, diette de 1790*, 8° (*Bibliothek des Börsenvereins*, III, p. 976).

⁶⁹ Germaine de Staël, *De l'Allemagne (...), nouvelle édition précédée d'une introduction par M. Charles de Villers...*, Paris/Leipzig, F. A. Brockhaus, 4 vol., 1814. L'établissement des libraires allemands à Paris a notamment été étudié par Helga Jeanblanc, *Des Allemands dans l'industrie et le commerce du livre à Paris (1811-1870)*, Paris 1994.

⁷⁰ Immanuel Wallerstein, *The modern world system*, New York, 1974, 3 vol. (notamment le t. I).

présentation de cet espace sur un plan abstrait et, par le biais de cette relation, d'identification d'une collectivité autonome et reconnue⁷¹ :

L'espace est une réalité physique, c'est un support qui renvoie pour l'essentiel à des rapports de productions (...). L'espace produit par le système-monde ou par l'économie de marché s'expliquerait par le jeu des centres et des périphéries : il serait d'abord une unité fonctionnelle déterminée par l'économie (...). Le territoire peut être défini comme l'envers de l'espace. Il est idéal et même souvent idéal, alors que l'espace est matériel. Il est une vision du monde avant que d'être une organisation ; il ressort plus de la représentation que de la fonction, mais cela ne signifie pas qu'il soit pour autant démunie de structures et de réalité...

Le territoire est, en définitive, construit par la représentation et la médiation, et il ne correspond donc pas nécessairement à une espace géographique clos ni même très précis.

La construction de l'identité possible s'appuie aussi sur la langue⁷², la religion et l'histoire commune⁷³, et passe pour le transfert d'un modèle historiographique occidental et la publication de séries d'ouvrages de référence et d'« histoire ». Il conviendrait d'en proposer une typologie et une chronologie précises, qu'il s'agisse de l'Adriatique et de la Méditerranée⁷⁴, de la Grèce, de la Carniole⁷⁵, de la Transsylvanie⁷⁶, de la Moldavie et de la Valachie⁷⁷, du banat de Temesvar⁷⁸, etc., sans oublier la Russie. Mais les solidarités ne sont pas seulement d'ordre géographique, linguistique, religieux ou diplomatique, et le modèle occidental sera d'autant plus prégnant, à compter du XVIII^e siècle, que l'on s'élèvera dans l'échelle sociale : le français, déjà courant dans le milieu curial allemand, devient la seconde, voire parfois la seule langue de la noblesse russe, et il est largement pratiqué par les couches dominantes à travers les territoires des Habsbourg.

⁷¹ Joël Bonnemaïson, *La Géographie culturelle*, Paris 2000, pp. 127 et suiv.

⁷² Tilman Berger, *Nation und Sprache am Beispiel des Tschechischen und des Slowakischen*, [s.l., s.d., dactyl.].

⁷³ Jacques-Olivier Boudon/Jean-Claude Caron/Jean-Claude Yon, *Religion et culture en Europe au XIX^e siècle (1800–1914)*, Paris 2001.

⁷⁴ *L'invention scientifique de la Méditerranée: Égypte, Morée, Algérie*, Paris 1998.

⁷⁵ J.-L. Schönleben, *Carniola antiqua et nova*, Labaci (Laibach/Ljubljana), Mayr, 1680–1681, tome I (seul paru) en 2 vol.

⁷⁶ J. Benko, *Transsilvania, sive magnus Transsilvaniae principatus olim Dacia Meditteranae dictus*, Vindobona [Wien], 1778, 2 vol.

⁷⁷ Ces monuments sont, parfois, publiés à l'extérieur de la géographie considérée, et dans une langue véhiculaire : J.-L. Carra, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie, avec une Dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces*, Paris, Saugrain, 1778.

⁷⁸ Fr. Criselini, *Versuch einer politischen und natürlichen Geschichte des Temeswarer Banats*, Wien 1780, 2 part. en 1 vol.

Encore à la veille de la Seconde guerre mondiale, la vente de la bibliothèque Apponyi à Prague souligne la prégnance de la tradition culturelle et de la « distinction » occidentale⁷⁹ : Apponyi possède une remarquable collection sur « l'histoire de l'Europe centrale et orientale et sur celle des Balkans »⁸⁰, collection ouverte avec Balbin⁸¹, les éditions de source et les classiques de l'érudition (Mabillon, Montfaucon, Fabricius, etc.). Cette composante savante voisine avec des éditions relevant de la bibliophile (une série de trente-six Bodoni⁸²) et du modèle de la culture littéraire occidentale, notamment française : parmi plusieurs dizaines de titres français de la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, on remarque particulièrement un exemplaire du *Voltaire* de Kehl, ou encore les éditions originales du *Génie du christianisme*, de 1802, et de l'*Itinéraire...*, de 1811. Treuttel et Würtz sont à nouveau présents, dont nous retrouvons le nom à l'adresse des *Œuvres* de Duval⁸³ comme de celles de Louis XIV⁸⁴ ou encore de Madame de Staël...⁸⁵

Le paradigme de l'intégration nous semble moins opératoire en ce que, s'il articule bien évidemment avec celui des transferts, il se décline à tous les niveaux, qu'il s'agisse d'un groupe, d'une collectivité, d'une nation, voire d'une ensemble de nations jusqu'à son avatar ultime de la mondialisation. À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, et plus encore au XIX^e, l'intégration économique, mais surtout culturelle et politique, gagne : avec l'ouverture vers l'Ouest, on se rapprocherait du modèle regardé comme souhaitable du développement et de la civilisation. Zimmermann n'hésite-il pas à déclarer que « les Grecs, dans leur origine, ne s'élevoient guère au-dessus de brutes ; leur commerce avec les étrangers en fit des hommes »...⁸⁶

⁷⁹ *Knihovna-Bibliothek comes Apponyi*, Prag/Wien 1939.

⁸⁰ „Zahlreiche gesuchte Quellenwerke zur Geschichte Mittel- u. Osteuropas, sowie des Balkans“.

⁸¹ Bohuslav Balbin, *Epitome historica rerum bohemicarum*, Praha, 1677.

⁸² „Eine umfangreiche Sammlung von prachtvollen Bodoni-Drucken“.

⁸³ V. J. Duval, *Œuvres, précédées des Mémoires sur sa vie*, Saint-Pétersbourg, 1784, 2 vol. (et se vend à Strasbourg, chez Johann Georg Treuttel).

⁸⁴ Louis XIV, *Oeuvres*, Paris, Treuttel et Würtz, 1806, 6 vol.

⁸⁵ Germaine de Staël, *Œuvres complètes*, Paris, Treuttel et Würtz, 1820–1821, 17 vol.

⁸⁶ Zimmermann, *op. cit.*, p. 47. Nous retrouvons ici le concept anglo-saxon de la *frontier*, limite toujours reculée qui marque l'avancée de la « civilisation » face à la « barbarie » de l'« autre ».

En définitive, l'historien européen travaillant sur les transferts et sur les livres travaille, aussi, sur lui-même, sur l'histoire de sa discipline et sur sa propre histoire individuelle. Étudiant un « autre monde » à la fois dans l'ordre du passé et dans celui de l'espace, il retrouve sa problématique la plus générale : toute histoire n'est-elle pas discours sur quelque chose d'autre, donc aussi histoire d'une altérité, d'une limite et d'une construction qui s'opère dans l'échange entre l'historien et son objet inaccessible ?

Cadres et réseaux

Ost-West-Beziehungen in der Buchkultur des 16. und 17. Jahrhunderts in der heutigen Slowakei

Lucia Lichnerová

Das Thema meines Beitrags entstand im Ergebnis einer dreijährigen Forschungsarbeit über die in der Slowakei erschienenen Drucke des 16. und 17. Jahrhunderts. Der Buchkulturforschung widmet man heute hohe Aufmerksamkeit. Deswegen sollten auch nahestehende Themen beachtet werden, weil es vor allem der Buchdruck und die damit verbundene Buchkultur waren, die im Mittelalter zur Verbreitung und Weiterentwicklung der Ost-West-Kontakte beitrugen. Wenn man die Beziehungen zwischen der heutigen Slowakei, als Teil des ehemaligen Ungarns, und den westlichen Ländern im 16. und 17. Jahrhundert beurteilen will, muß man als ihre Voraussetzung vor allem den Buchdruck nennen, der sich dank Johann Gutenberg auch in Ungarn verbreitete.

Die ersten Kontakte waren eng mit Deutschland als der „Wiege des Buchdrucks“ verbunden. Eine Beziehung entstand etwas später, als Johann Gutenberg aus Mainz sein erstes Werk mit beweglichen Lettern druckte. Die Bedingungen für die Kontakte waren vorhanden, es war aber eine Frage der technischen Möglichkeiten, bis der Buchdruck auch in Ungarn an Bedeutung gewann. Daneben sorgte auch die Lage des Landes in der Nähe der bekannten und hochentwickelten Druckorte dafür, daß zuerst die Buchdruckereien aus Krakow, Böhmen und Deutschland die Bedürfnisse der Einwohner des damaligen Ungarn befriedigten. Auch der niedrige Bildungsgrad in diesem Territorium, dessen Ursache ein rückständiges Schulwesen war, trug zur verzögerten Entwicklung der Druckereien in Ungarn selbst bei.

Nach dem Beginn der Reformation, in den Jahren nach 1521, erlebte das Schulwesen seinen Höhepunkt. Es genügte nicht mehr, Literatur zu importieren, deshalb kam es zu ersten Druckversuchen auch in der heutigen Slowakei. Nach den ersten Buchdruckern, die als Wanderdrucker bezeichnet

wurden und die auch eigene Werke herausgaben (sie wirkten seit ca. 1560¹) kam es gegen Ende des 16. Jahrhunderts zu einem Wandel im Typ des Druckers: Der Drucker wurde zum Unternehmer, der entweder konfessionell abhängig oder unabhängig war. In diesem Prozeß spielte besonders die Nachfrage nach der Literatur eine wichtige Rolle, nach deren Charakter die Buchdrucker ihre Produktion richteten.

Weil die Reformation den Charakter des Buchdrucks auf dem Gebiet der heutigen Slowakei sehr stark beeinflusste, sind auch die Ost-West-Verhältnisse von der neuen Religion gekennzeichnet – evangelische Buchdrucker, Autoren, Leser, Buchbesitzer traten auf. Diese Kontakte lassen sich an mehreren Aspekten der Buchkultur beobachten, aber die Bedingungen für die Akzeptanz des Buchdrucks, der Reformation und schließlich der deutschen Drucke existierten schon früher. Ohne den Buchdruck zu unterschätzen, kann man der deutschen Bevölkerungsgruppe, die in der heutigen Slowakei seit der deutschen Einwanderung im 12. Jahrhundert wirkte, eine kaum zu überschätzende Rolle für die Entstehung dieser Kontakte zuschreiben.

Die Deutschen übten in drei Territorien des ehemaligen Ungarn einen dominierenden Einfluß aus: im Gebiet der Bergbaustädte, in der Umgebung von Pressburg und in der Zips. Die Anzahl der Deutschen in diesen Städten war erheblich. Meier führt diese Angaben an:

Im Jahre 1560 waren 84 Prozent Einwohner Leutschau Deutsche (...); im Jahre 1650 gab es 71,5 Prozent Deutsche (...). In Käsmark waren im Jahre 1557 86,6 Prozent der Bewohner Deutsche (...). Vom Herrscher bekamen die Deutschen immer mehr Privilegien und so wirkten sie als vollwertige Bürger am Stadtrat und reihten sich in kulturelles, politisches und religiöses Leben ein. Oft war die Beherrschung des Deutschen in Wort und Schrift eine der wichtigsten Voraussetzungen für die Anstellung des Personals am Stadtrat. Im 16. Jahrhundert wurde Deutsch in vielen Kanzleien eine dominante Sprache der rechtlichen und administrativen Kodifizierung ...²

So wurde das Karpatenbecken schon früh zum multikulturellen Raum, in dem mehrere Nationalitäten nebeneinander lebten³, eine Fortentwicklung, die zur Zeit der lutherischen Reformation noch verstärkt wurde.

¹ Man vermutet, daß die ersten Druckereien in Ungarn schon 1477 in Pressburg, 1515 in Leutschau in Betrieb waren; diese Vermutungen wurden aber zum Teil nicht bewiesen, oder es gibt Zweifel über die Namen und Herkunft der Drucker.

² Meier, 1999, S. 134 ; Meier 2000, S. 156-157.

³ Außer den Slowaken und Deutschen lebten hier noch die Ungarn und Kroaten.

Die Buchdruckereien

Unter diesen Bedingungen war das Gebiet der heutigen Slowakei ein guter Raum für die Verbreitung des Buchdrucks. Weil dieser aus dem „Westen“ kam, lernten die ersten Buchdrucker die „schwarze Kunst“ bei den erfahrenen Buchdruckern Deutschlands und Österreichs, wenn sie nicht selbst deutschen oder ungarischen Ursprungs waren. Unter den Deutschen ist als einer der ersten Drucker David Gutgesell zu erwähnen, der sein Studium in Wien absolvierte und später eine Druckerei in Bartfeld gründete (1577–1600). Er gehörte zur Gruppe der evangelisch orientierten Buchdrucker, deren Tätigkeit vom katholischen Herzog Rudolf II. 1584 verboten wurde. Im Widerspruch zu einer Anordnung, nach der nur die Drucker mit einem Privilegium des Landesherrn in Ungarn tätig sein durften, gelang es David Gutgesell, eine Bewilligung des ihm wohlgesonnenen Rats der Stadt Bartfeld zu bekommen. Er druckte Werke deutscher Prediger⁴, die hier wirkten und ihre Streitschriften gegen die in der Zips lebenden Calvinisten⁵ veröffentlichten.

Auch die erste evangelische Druckerei in Pressburg wurde 1669 wahrscheinlich von einem Drucker deutschen Ursprungs, Gottfried Gründer, eingerichtet. Man vermutet, daß dieser aus Deutschland kam, um hier als privilegierter Drucker des evangelischen Lyzeums zu dienen. Weil er aber nicht der katholischen Kirche anhing, wurde er wegen seiner Reformationspredigt *Oedenburgisches Rath-Havs* im Jahre 1673 aus der Stadt verwiesen. Gründers Nachfolger Johann Ferdinand Sonntag lernte das Druckerhandwerk bei dem Nürnberger Drucker Balthasar Joachim Ender und bat 1698 den Stadtrat von Pressburg um eine Bewilligung, in der Stadt zu drucken, doch ohne Erfolg.

Im 17. Jahrhundert wirkte in Leutschau die Druckerei Brewers (1625–1700), eine der bekanntesten Druckerfamilien. Der Gründer, Lorenz Brewer (1625–1664) lernte in verschiedenen ausländischen Druckereien. Später erreichte er in seiner eigenen Druckerei eine typographische Ausstattung, die den Drucken aus Deutschland und den Niederlanden gleichkam. Außerdem unterhielt Lorenz Brewer rege Verhältnisse zur Wittenberger Universität und wirkte auch als Buchhändler in Deutschland⁶. Es ist eine Leichenpredigt des deutschen Predigers Balthasar Bachmann aus Ulm⁷

⁴ Mento Gogreff aus Lupfurt und Albert Grawer aus Weimar.

⁵ Caspar Pilz und Sebastian Ambrosius Lam.

⁶ Valach (1987), S. 135.

⁷ Čaplovič (1972), Nr. 74.

überliefert, die er bei Lorenz Brewer 1642 drucken ließ und die die Annahme nahelegt, daß Brewer auch nach Aufträgen deutscher Verfasser arbeitete.⁸

Sein Sohn Samuel Brewer (1664–1669) und sein Enkel Johann Brewer setzten diese Tradition fort. Johann, der in Deutschland Medizin studierte, kehrte ins Heimatland zurück, und zusammen mit dem Freund Martin Endtner aus Norimberg führte er die Druckerei, die im Jahre 1709 nach Bartfeld übersiedelte.⁹ Diese Druckerei war mit der Veröffentlichung von 156 von insgesamt 299 deutschen Titeln die wichtigste für die deutschen Drucke.

Ein anderes Kapitel bildet die Tätigkeit des Graner Erzbischofs, Miklós Oláh, der noch vor der Gründung der katholischen Druckerei in Tyrnau mit dem Rektor des Wiener Jesuitenkollegiums Johann Alfons Vittori die Möglichkeit diskutierte, einen ausgebildeten Drucker aus Wien nach Tyrnau zu schicken. So kamen 1561 der Korrektor der Wiener Jesuitendruckerei Anton Ghuse und später Nikolaus Flander nach Tyrnau; sie blieben aber nicht lange, die geplante Druckerei konnte nicht gegründet werden. Außer zu Wien wurden Kontakte zu Brüssel geknüpft, als Oláh 1561/1562 Franz Beller aus Brüssel nach Tyrnau kommen ließ, doch auch dieser Versuch ist fehlgeschlagen¹⁰. Erst der Bischof von Pécs, Miklós Telegdi, konnte endlich eine „gegenreformatorische“ Druckerei in Tyrnau gründen, als er nach mehrjähriger Tätigkeit in der habsburgischen Hauptstadt¹¹ eine jesuitische Druckerei¹² von Wien nach Tyrnau brachte¹³.

Ausstattung der Druckereien

Die Ausstattung der Druckereien war mit der der westeuropäischen Länder verbunden. So verwendeten üblicherweise die ersten Druckereien auf unserem Gebiet Druckschriften, die sie im Ausland gekauft hatten. Als Beispiel dient die schon erwähnte katholische Druckerei in Tyrnau,

⁸ Es ist nicht bewiesen, daß Bachmann in der Slowakei gewirkt hätte. Die Leichenpredigt verfaßte er für den Pfarrer aus Kobersdorf, Abraham Bigelwair.

⁹ Valach (1987), S. 139.

¹⁰ Davon berichtet Valach (1987), S. 53.

¹¹ *Krátká knizka o základoch kresťanstva*, erschienen in Wien bei Michael Apffel und *Evangelia*.

¹² Štetina (1970), S. 68) führt an, daß er die kleine Druckerei von den Jesuiten für 2000 Gulden kaufte und in seinem Haus unterbrachte.

¹³ Er erwarb die Druckerei vom Rektor des Wiener Kollegiums Lorenz Maiga im Jahre 1577 (Valach 1987, S. 55).

die kleinere Schrifttypen aus Deutschland und Frankreich – aus Lyon von Sebastian Gryphe – verwendete. In dieser Druckerei waren auch niederländische und wienerische Schriften aus der Schriftgießerei Hoffhalter und Kraft vertreten ...¹⁴

In der Bartfelder Druckerei von Jacob Klöss dem Jüngeren (1622–1655) verwendete man eine Schrift, die aus der Schriftgießerei von Christian Egenolff aus Frankfurt stammte. Auch die Kupferstecher, die in den Druckereien tätig waren, waren meistens ausländischer Herkunft: Georg Hoefnagel, aus Brüssel und der Wiener Singrenius arbeiteten in der Tyrnauer Druckerei von Telegdi (1578–1586). In derselben Stadt wirkte zur Zeit der Erzbischöflichen Druckerei (1619–1621) der Niederländer Heinrich Ulrich, der eine der bekanntesten Kupferstiche für die *Directio methodica* verfertigte. In der Zeit des Bestehens der Universitätsdruckerei (1648–1773) lebte in der Stadt der ebenfalls aus den Niederlanden stammende Johann Porten (1658) sowie der deutsche Kupferstecher Mauritz Lang¹⁵, der eines der bekanntesten Gebete *Jesvs der Sieg und Frieden Fürst*¹⁶ gestaltete. Später kamen weitere ausländische Künstler nach Tyrnau: Aus den Niederlanden kamen Justus van den Nypoort (1682), Bartolomäus Kilian (1685–1690) und Elias Nessenthaler (1686–1702), dazu die Wiener Hans Frank von Landgraff (1688–1708), Johann Martin Lerch (1689–1691) und Tobias Sadler (1694–1730) und schließlich M. Wussim (1693), ein Stecher Prager Herkunft¹⁷.

Die im 16. Jahrhundert bestehende Druckerei Gutgesells in Bartfeld (1577–1599) kaufte ihre Initialen bei dem deutschen Stecher Jakub Lucius. In Bartfeld wirkte später der aus Halle stammende Stecher Peter Eisenberg, in der Druckerei von Jacob Klöss dem Jüngeren (1622–1655) tätig, der im Jahr 1652 eine moralische Vorstellung in Epperies veranstaltete. Als Ergebnis entstand ein Theaterstück¹⁸, das er mit zwölf Kupferstichen und Illustrationen ausschmückte. Seine Kupferstiche waren von guter Qualität und sind noch heute für die Theatergeschichte von Bedeutung. Aber auch inhaltlich überstieg dieses Werk alle Erwartungen: die Regieanmerkungen,

¹⁴ Valach (1987), S. 61.

¹⁵ Er kam aus Augsburg und wirkte in der Stadt im Jahre 1658.

¹⁶ Siehe bibliographische Eintragung Nr. 437b. bei Čaplovič (1972), nach der „Lang auch in Pressburg wirkte und nach älteren Angaben dieses Gebet hier herausgeben sollte. Das ist aber unwahrscheinlich, weil in Pressburg zu der Zeit [1682] keine Druckerei wirkte; man kann vermuten, daß das Werk im Ausland erschien“.

¹⁷ Štetina (1970), S. 170–172.

¹⁸ *Ein zweifacher poetischer Act*, Leutschau, J. Klöss, 1652. Siehe auch Čaplovič (1972), Nr. 206.

die Struktur des Theaterstückes, in die Rollen aller auftretender Personen gegliedert, zeugen von den Regiefähigkeiten des Stechers Eisenberg.

Diese Tätigkeit der Buchdrucker und Stecher stand aber nur am Anfang des Aufschwungs der Ost-West-Kontakte. Den wirklichen Beitrag für die Entfaltung der Ost-West-Beziehungen leisteten alle in deutscher Sprache druckenden Buchdrucker mit ihrer gesamten deutschen Produktion.

An der deutschen Produktion des 16. und 17. Jahrhunderts beteiligten sich auf dem Gebiet der heutigen Slowakei insgesamt 33 Drucker, unter denen man die Familiendruckereien (vier Familien: Klöss in Bartfeld, Brewer in Leutschau, Wokal in Trentschin und Dadan in Sillein¹⁹), die institutionellen Druckereien (Erzbischöfliche Druckerei in Pressburg, Universitätsdruckerei in Tyrnau und städtische Druckerei in Bartfeld²⁰) und schließlich die kleineren Druckereien, in denen nur der Meister tätig war (neun Drucker²¹) unterscheiden kann. Ihre Produktion war evangelisch orientiert. Eine Ausnahme bildeten die institutionellen katholischen Druckereien in Pressburg und Tyrnau²², die ein Gegengewicht zu den evangelischen Druckereien bilden wollten und im Rahmen des gegenreformatorischen Kampfs katholische Literatur herausgaben.

Während des 16. und 17. Jahrhunderts wurden insgesamt 299 deutsche Drucke herausgegeben²³, die die Ost-West-Kontakte noch heute beweisen.

¹⁹ Jacob Klöss der Jüngere (1622–1655) und der Ältere (1599–1617, mit Pausen) in Bartfeld und der Schwiegersohn von Klöss Johann Fischer (1610–1614) in Kaschau; Lorenz Brewer (1624–1664), sein Sohn Samuel Brewer (1664–1669), die Erben der Brewers Familie (1665) und die Witwe Sofia Brewer (1691–1705) in Leutschau; Wenzel Wokal (1637–1640), seine Witwe Dorothea (1640–1647) und der Bruder von Dorothea Nikodem Cizek (1655–1663) in Trentschin; Johann Dadan der Ältere (1655–1673), seine Witwe Elisabeth (1676–1683) und Johann der Jüngere (1684–?) in Sillein.

²⁰ Nur diese Zwischenmeister druckten auf Deutsch: Georg Sambuch (1668–1669), Thomas Scholtz (1669–1670) und Leonard Ocherlan (1683–1684) in Bartfeld und Matej Srmensky (1680–1683), Johann Adam Friedl (1690–1693), Johann Andreas Hörmann (1693–1695), V. M. Schneckenhaus (1655–1663), J. J. Wanschleb (1675) und Martin Thomas (1676) in der Universitätsdruckerei Tyrnau.

²¹ Johann Walo (1594) und Gottfried Gründer (1669–1673) in Pressburg, David Gutgesel (1577–1599) in Bartfeld, Daniel Schultz in Leutschau (1617–1624) und Kaschau (1623–1629); Johann Festus (1614–1621), Maria Schultz (1629–1640), Valentin Gevers (1642–1655), Johann David Türsch (1655–1669) und Johann Klein (1691–1694) in Kaschau.

²² Die erzbischöfliche Druckerei in Pressburg und die Universitätsdruckerei in Tyrnau.

²³ Davon sind 36 Drucke nicht überliefert, 169 Drucke bilden heute den Bestand slowakischer historischer Bibliotheken und 94 befinden sich in ausländischen Bibliotheken, die Mehrheit in Országos Széchényi Könyvtár in Budapest.

Im Vergleich mit der gesamten Druckproduktion in der Slowakei²⁴ war die deutsche Produktion niedrig. Sie wurde von mehreren Faktoren bestimmt: Schulwesen, Reformation, Alltagsgebrauch, weswegen diese Drucke oft nicht überliefert sind. Der markanteste Faktor war aber ohne Zweifel der Buchhandel.

Der Buchhandel

Der Buchhandel sorgte dafür, daß die Nachfrage nach importierten Werken lange Zeit sehr niedrig blieb.

Die Mehrheit der Bücher kam aus Deutschland. Die besten Quellen bilden hier die Nachlaßverzeichnisse²⁵, in denen man viele deutsche Bücher finden kann, die in Ungarn nie gedruckt wurden. Ferner dokumentieren auch diese Listen die Buchhandelswege: am häufigsten kamen die Bücher aus Wittenberg, Lüneberg, Jena, Augsburg und einigen anderen deutschen Städten. Die importierten Titel wurden auf dem Gebiet der heutigen Slowakei nicht gedruckt, z. B. Luthers Bibel, oder andere Drucke der Fachprosa, wie Kräuterbücher, Kosmographien, historische Bücher usw. Aus den Nachlässen sind sehr enge Verbindungen zu Deutschland nicht nur auf dem Gebiet der Literatur, sondern auch auf dem Gebiet des Stadtrechts ableitbar. Daß sich in den Nachlässen viele Sachsen- und Schwabenspiegel befanden, ist kein Zufall, da die slowakischen Städte ihre Stadtrechte aus Deutschland übernahmen. Die älteste Rechtsverleihung nach Magdeburger Recht (Sachsenspiegel) galt im Jahre 1238 der Stadt Tyrnau, zehn Jahre später übernahm auch Neutra das Magdeburger Recht.²⁶

Ein weiteres Gebiet, in dem das Magdeburger Recht galt, war die Zips und die Bergbaustädte Schemnitz und Kremnitz. Die Stadt Kaschau bildete ihr Stadtrecht nach dem süddeutschen Schwabenspiegel²⁷, und das Recht der Zipser Städte wurde später unter Zipser Willkür kodifiziert. Neben einigen besonderen Aspekten wie z. B. der Präsenz naturwissenschaftlicher Literatur in den Bergbaustädten blieb die Struktur der Nachlässe bei den Zipser Bürgern (die Städte Leutschau und Kaschau) und in den Bergbaustädten sehr ähnlich. Im Ganzen überwog zwar die religiöse Literatur ge-

²⁴ Nach der *Bibliographie der Drucke, die in der Slowakei bis 1700 herausgegeben wurden* von Ján Čaplovič (1972, 1984), wurden bis 1700 rund 2725 Drucke veröffentlicht, davon zumeist auf lateinisch, dann auf ungarisch, auf deutsch und auf slowakisch.

²⁵ Siehe Viliam Čičaj (1985) und István Monok *et al.* (1990, 1992).

²⁶ Meier (2000), S. 157.

²⁷ Ebenda, S. 158.

genüber der weltlichen²⁸, doch auch die Anzahl der weltlichen Literatur war relativ groß²⁹.

Die deutsche Produktion

Der gut entwickelte Buchhandel, in enger Symbiose mit dem Buchdruck, war die Ursache, warum auch die deutsche Buchproduktion zumeist religiösen Charakters war: nur 86 von 299 Werken waren weltlichen Charakters (29 Prozent), davon gehörte die Hälfte zur Fachprosa (42 Drucke). Bei diesen Drucken handelte es sich meistens um Lehrbücher (Grammatiken und Arithmetiken) oder Wörterbücher, die nach den Schulregeln der evangelischen Schulen in den Unterricht eingeführt werden sollten. Die Verfasser waren Lehrer³⁰, die diese Bücher für die Bedürfnisse ihrer Schüler herausgaben. Den Rest bildeten die Drucke der Sachprosa, die das private oder öffentliche Alltagsleben der Gesellschaft abbildeten. Es handelt sich um verschiedene Ordnungen, Regeln, Berichte, Pläne und Kalender, die meistens die Städte in der Stadtdruckerei veröffentlichen ließen.

Daß in der Slowakei im 16. und 17. Jahrhundert keine deutsche Bibel herausgegeben wurde, lag auch am Buchhandel. Weil fast jeder Bürger in seiner Bibliothek eine importierte deutsche Bibel hatte, war es nicht notwendig, sie zu drucken. Im Vergleich mit der ungarischen Produktion war das umgekehrt: Die Ungarn mußten alles selbst drucken lassen, auch die Bibeln, Gesangbücher, Postillen. Deshalb war die ungarische Buchproduktion in deutscher Sprache viel größer als die deutsche oder slowakische³¹. Die Ungarn verwendeten selbstverständlich auch im Ausland herausgege-

²⁸ Čičaj (1985, S. 73) schreibt dazu: „Man kann das auch mit der Tatsache erklären, daß sich unter den Besitzern der Literatur sehr viele Prediger befanden, oder Bürger der mittleren Schicht, die zu ihrem Leben und für ihre Profession keine Werke der Fachprosa brauchten.“

²⁹ Čičaj (1985, S. 71-73) nennt folgende Angaben: In Schemnitz bestand im 16. Jahrhundert die Literatur zu 63,7 Prozent aus weltlicher und 32 Prozent aus religiöser Literatur, in Neusohl waren es umgekehrt 68,9 Prozent religiöse und 25,5 Prozent weltliche Literatur. Es gab Unterschiede zwischen einzelnen Städten, was vor allem von der Bevölkerungsstruktur abhängig war, aber im Ganzen überwog die religiöse Literatur.

³⁰ Johann Amos Comenius aus Böhmen, Johann Bubenka aus der Slowakei, Johann Rhenius aus Deutschland.

³¹ „Die Bücher für die Slowaken wurden aus Böhmen oder Polen eingeführt (ein Vorteil war die Sprachähnlichkeit). Es war auch viel einfacher und billiger, diese Bücher aus Böhmen zu importieren. Viele Bücher tschechischer Schriftsteller wurden absichtlich in tschechischen oder mährischen, technisch gut ausgestatteten Druckereien für den slowakischen Rezipienten gedruckt“ (Čaplovič, 1972, S. 12).

bene lateinische oder deutsche Werke; aber Werke für den Gottesdienst und für breitere Leserschichten mußten sie drucken lassen.³²

Mit 213 Drucken bildete die religiöse Literatur mehr als 71 Prozent der Gesamtproduktion. Obwohl die die Reformation unterstützenden Werke (Polemiken, evangelische Predigten, Gesangbücher, Dogmatiken, Katechismen) im Vergleich zu den Werken der Gelegenheitspoesie und -literatur (Trauerverse, Hochzeitsverse, Gratulationsverse und Leichenpredigten) in der religiösen Literatur weniger vertreten waren (41 Prozent), verbreiteten sie zusammen mit den importierten Büchern die neue Religion im Land. Die Trauer- oder Hochzeitsverse waren nicht nur ein Mittel, Mitleid oder Gratulation auszudrücken, sondern zeigten auch das gesellschaftliche Prestige der Betreffenden. Nach der Analyse der Autoren und der Dedikanten wird klar, daß sich Evangeliker aus höheren Schichten an der Herausgabe dieser Drucke beteiligten: Prediger, Schriftsteller, Ärzte oder Juristen. Diese Schicht der evangelischen Intelligenz erstarkte durch die neue Religionsbewegung.

Schulwesen

Nach dem Beginn der Reformation war es notwendig geworden, die neue Lehre mit Hilfe der Bildung zu verbreiten. Da zu dieser Zeit Mangel an protestantischen Lehrern und Predigern in Ungarn herrschte, kamen sie aus Deutschland. Hier übten sie ihre Profession aus und schrieben religiöse Werke oder Fachliteratur für ihre Schüler. So verbreiteten die in deutscher Sprache schreibenden Lehrer zusammen mit den Buchdruckern bzw. Buchhändlern die Kenntnis der deutschen Sprache durch die Schulen, dank derer der Bildungsgrad der slowakischen Bürger wuchs. Das evangelische Schulwesen entwickelte sich so im engen Zusammenhang mit Deutschland bzw. der deutschen Kultur, und die Universitäten Wittenberg und Jena übten einen besonders großen Einfluß aus.

Mehrere evangelische Schulen wandten sich an Wittenberg, um gute Lehrer zu bekommen. So schickte 1666 Abraham Calovius, Professor in Wittenberg, Samuel Pomarius³³ an das Kollegium in Epperies, später auch Jakub Röser. Infolge einer Nachfrage aus Bartfeld kam 1669 auch der Rek-

³² Čaplovič (1972, S. 13): „Zuerst nutzten sie ausländische Druckereien in Krakow oder Wien; später nutzten sie die Dienste slowakischer Buchdrucker, oder gründeten selbst eigene Druckereien“.

³³ 1624 (Winzig)–1683 (Lübeck). 1667 wurde er zum Ersten Rektor des evangelischen Kollegiums Epperies.

tor Johann Schwarz.³⁴ Aus Jena kam Christian Chemnitz (1615–1666), der die Studenten im Hebräischen, Griechischen und in der Philosophie unterrichtete. Nicht nur die deutschen Pädagogen, sondern auch deutsche Schulordnungen halfen beim Aufbau des evangelischen Schulwesens³⁵. In allen Schulen wurde die Schulregel von Johann Bugenhagen (1485–1558) übernommen, in Schemnitz waren es die von Johann Haunold, in Neusohl die *Schulordnung* (...) 1580 von Paul Halvepapius³⁶. In Bartfeld und Epperies war das Schulwesen von den Ideen Melanchthons beeinflusst, besonders unter dem Rektor Leonard Stöckel, Autor der *Leges scholae Bartphensis*. Unter den deutschen Schulordnungen waren besonders bekannt die Schulregeln des Johann Sturms, Rektors des Gymnasiums Lawingen: die Ordnung des evangelischen Lyzeums Pressburg³⁷ und des Lyzeums Epperies³⁸ folgte ihrem Muster. Leutschau und Käsmark richteten ihre Schulen nach der Bartfelder Schulordnung von Leonard Stöckel (1540), die 1596 in Käsmark vom Rektor Johann Mylius und in Leutschau vom Rektoren Johann Röser eingeführt und bearbeitet wurde³⁹.

Die Schulregeln hatten großen Einfluß auf die Pflichtliteratur. So sollte man z. B. für das Erlernen von Fremdsprachen die *Janua lingvarum reseratae aurea* von Comenius und das *Compendium* von Johann Rhenius verwenden, für die Theologie die Katechismen Martin Luthers und Konrad Dietrichs⁴⁰. Wenngleich dies nicht absolut verbindlich war, reagierten Buchdrucker und Buchhändler darauf, und die Literatur, die in der Slowa-

³⁴ Ružička (1974), S. 202-203.

³⁵ „Die Einheit des evangelischen Schulwesens verstärkte sich organisatorisch erst nach der Einnahme der einheitlichen evangelischen Kirchenordnungen im Jahre 1610 [Synode in Sillesburg] und 1614 [in Kirchdorf] und dann, als ostslowakische Städte 1559 die *Confessio Pentapolitana* und Bergbaustädte *Confessio Heptapolitana* annahmen. Das Schulwesen blieb aber weiter von der Kirche abhängig, was auch der XVIII. Artikel der Synode in Kirchdorf beweist: *Die Rektoren an den Schulen kann man nur mit der Zustimmung des Pfarrers ernennen, sonst werden sie nicht als Rektoren betrachtet* (...). Artikel XIX: *Die Lebensweise und die Pflichten der Rektoren sollen die Pfarrer kontrollieren*“ (nach Ružička [1974], S. 23 und 102).

³⁶ Ružička (1974), S. 101.

³⁷ Ebenda, S. 117: „Bei der Bildung dieser Schulordnung war auch der Pressburger Inspektor Simon Heuchelius und der Palatin J. Thurso anwesend.“

³⁸ Ebenda, S. 114: „Nach der Eröffnung des ev. Kollegiums in Epperies wurde ein ausführlicher Lehrplan wahrscheinlich von Elias Ladiver dem Jüngeren aufgestellt, weil Ladiver nach Epperies eingeladen worden ist, um die Lehrmethode von Johann Sturm, verbessert durch Johann Amos Komensky, in die lutherischen Schulen einzuführen.“

³⁹ *Noves leges conditae*.

⁴⁰ Ružička (1974), S. 79.

kei nicht veröffentlicht wurde, wurde aus Deutschland importiert. Die beiden Funktionen des Buchdrucks und des Buchhandels waren im 16. und 17. Jahrhundert nicht getrennt; so verkauften die Buchdrucker vor allem ihre eigene Produktion oder die Titel, die sie aus Deutschland meistens durch Tausch kommen ließen. Alle Aspekte des Dreiecks Reformation – Buchhandel – Buchdruck beeinflussten sich auch gegenseitig.

Die Frage, ob in der Menge der 2750 Drucke, die in der Slowakei bis 1700 gedruckt wurden, die 299 deutschen Drucke überhaupt ins Gewicht fielen, beantwortet Uwe Neddermeyer mit dem Wort: „Die Bücher sind nicht zum zählen, sondern zum lesen.“ Bücher als Quelle historischer Forschung muß man zwar quantitativ auswerten, doch dabei darf man die qualitativen Aspekte nicht unterschätzen. Nicht die Anzahl, sondern die Funktion der Drucke gilt es zu beurteilen. Auf unserem Gebiet dienten die deutschen Drucke nicht nur privaten Zwecken der evangelischen Gesellschaft, sondern auch ihren pädagogischen, alltäglichen und religiösen Bedürfnissen, und so gelang es, das evangelische Schulwesen und die damit verbundene neue Religion in der heutigen Slowakei aufzubauen.

Abschließend muß gesagt werden, daß die Ost-West-Kontakte zwischen dem Karpatenbecken und den westlichen Ländern eng mit dem Gebrauch der deutschen Sprache auf unserem Territorium und deshalb vor allem mit Deutschland verbunden waren. Die deutsche Sprache im Raum der Slowakei spielte die kaum zu überschätzende Rolle eines Vermittlers zwischen Deutschland, Ungarn und Österreich, im Bereich der Literatur, der Kunst, der Politik oder der Kultur im allgemeinen. Nach der Erfindung des Buchdrucks erweiterte sich diese Vermittlerrolle – eine unterschätzte Problematik. Das deutsche Buch und die deutsche Kunst des Buchdrucks bildeten eine einzigartige Möglichkeit, das deutsche Wort am schnellsten und in einem größeren Umfang zu verbreiten, ob es sich um wertvolle literarische Stücke oder um Gelegenheitsliteratur handelte.

Die große Bedeutung der deutschen Sprache und des deutschen Buchs in der slowakischen Buchkultur bestätigt das erst unlängst erschienene *Handbuch deutscher historischer Buchbestände in Europa: Slowakische Republik*⁴¹, das als Ergebnis der Zusammenarbeit zwischen der slowakischen Nationalbibliothek in Martin und der Westfälischen Wilhelms-Universität Münster erschien. Das Handbuch enthält Informationen über mehr als 58 Buchbestände in der Slowakei, in denen deutsche Drucke enthalten sind.

⁴¹ Elena Midriaková, Blažej Belák, *Handbuch deutscher historischer Buchbestände in Europa: Slowakische Republik*, Hildesheim, Zürich, New York 2000.

Der Wert des *Handbuchs* liegt nicht nur in den Studien über die Geschichte der verschiedenen Bibliotheken, den Charakter und den Inhalt ihrer Bestände, sondern auch im Autoren- und Sachregister. Es beweist noch heute die engen Beziehungen zwischen der Slowakei, Deutschland und anderen europäischen Staaten.

Bibliographische Hinweise:

- Ján Čaplovič, 1972: *Bibliografia tlačí vydaných na Slovensku do roku 1700, Diel I*, Martin, Matica slovenská, 1972.
- Ján Čaplovič, 1984: *Bibliografia tlačí vydaných na Slovensku do roku 1700, Diel II*, Martin, Matica slovenská, 1984.
- Viliam Čičaj, 1985: *Knižná kultúra na strednom Slovensku v 16.-18. storočí*, Bratislava, Veda, 1985.
- J. Kuzmík, 1987: *Knižná kultúra na Slovensku v stredoveku a renesancii*, Martin, Matica slovenská, 1987.
- Jörg Meier, 1999: „Städtische Textsorten des Frühhochdeutschen: die Leutschauer Kanzlei im 16. Jahrhundert“, in *Beiträge zur historischen Stadtsprachenforschung*, Wien, Ed. Praesens, 1999, S. 131-157.
- Jörg Meier, 2000: „Deutsche Fachprosa des späten Mittelalters und der frühen Neuzeit in slowakischen Archiven“, in *Historische Soziolinguistik des Deutschen*, Stuttgart, Verlag Hans-Dieter Heinz, 2000, S. 155-170.
- István Monok *et al.*, 1990: *Kassa Város Olvasmányai 1562–1731*, Szeged, 1990.
- István Monok *et al.*, 1992: *Magyarországi Magákönyvtárak II. 1588–1721*, Szeged, Scriptum, 1992.
- Uwe Neddermeyer, 1998: *Von der Handschrift zum gedruckten Buch*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998.
- Jozef Repčák, 1948: *Prehľad dejín kníhtlačiarstva na Slovensku*, Tur. Sv. Martin, Neografia, 1948.
- Jozef Repčák, 1975: *Kníhtlačiareň Dávida Gutgesela v Bardejove 1577–1599*, Martin, Matica slovenská, 1975.
- Vladislav Ružička, 1974: *Školstvo na Slovensku v období neskorého feudalizmu*, Bratislava, SPN, 1974.
- Michal Štetina, 1970. *Trnavské tlačiarne 1578–1968*, Bratislava, Slavín, 1970.
- Ján Valach, 1987: *Staré tlače a tlačiarne na Slovensku*, Martin, Matica slovenská, 1987.

Internationale Beziehungen böhmischer und tschechischer Buchhändler

Stephan Niedermeier

Vorweg ein terminologischer Hinweis: das Wort „Buchhändler“ schließt auch den Verleger mit ein. Mit der Unterscheidung zwischen böhmischen und tschechischen Buchhändlern möchte ich die Nationalitätenverhältnisse verdeutlichen. „Böhmisch“ kennzeichnet das Miteinander von deutschen und tschechischen Buchhändlern in Böhmen, „tschechisch“ dagegen eine nationale Buchhändlergemeinschaft, die sich in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts aus dem größeren mitteleuropäischen Verbund emanzipiert.

Die internationalen Beziehungen dieser Gruppen sind einerseits Handelsbeziehungen, andererseits ideologische Beziehungen. Nicht immer besteht zwischen beiden ein engerer Zusammenhang, aber es gibt natürlich viele Übergänge. „International“ bedeutet für böhmische und tschechische Buchhändler Verschiedenes. Während für die Integration auf Landesebene – böhmisch – der im Wesentlichen einheitliche politische Raum als „Inland“ gelten kann, also Österreich oder ab 1867 Cisleithanien, sind aus Sicht der nationalen Gruppe der Tschechen Kontakte mit anderen nationalen Gruppen auch innerhalb Österreichs bereits internationale Kontakte. Ich möchte im Folgenden von der böhmischen Interpretation ausgehen und internationale Beziehungen als Kontakte nach Ungarn und über die Grenzen der Österreichisch-ungarischen Monarchie hinaus definieren.

Ich werde zunächst über die Auslandsbeziehungen böhmischer oder im engeren Sinne deutschböhmischer Buchhändler sprechen und danach zur tschechischen Buchhändlergemeinschaft übergehen. Für diese Gruppe werde ich kurz auf die wichtigsten Bezugsräume eingehen. Das sind Deutschland, Frankreich, Amerika, Ungarn und die slawische Welt.

Die Erforschung des böhmischen Buchhandels wird durch das Fehlen von Nachlässen und Zeitzeugenberichten zu einzelnen Firmen und Personen erschwert. Als Gruppe lassen sich die böhmischen Buchhändler in vielen Fällen nicht von den österreichischen Buchhändlern trennen. Ich möchte hier nur auf die Fälle einer eigenständigen böhmischen Außenpolitik eingehen. Sie betreffen die Aufwertung des Kommissionsplatzes Prag im

internationalen Handel und die Reduzierung von Wechselkursrisiken. Hier geht es vor allem um die Interessen der Prager Sortimenten, also solcher Buchhändler, die in ihrem Geschäft auch fremden Verlag verkauften. Im Gegensatz dazu wurde die Außenpolitik des tschechischen Buchhandels von den Verlegern beherrscht. Getragen wurde die Sortimenterpolitik vom Prager Buchhändlergremium, einer Genossenschaft, der alle Buchhändler Prags angehörten. Treibende Kraft war der langjährige Gremialvorsteher Hermann Dominicus. Dominicus erreichte die Aufnahme direkter Bücher-sendungen zwischen Stuttgart und Prag. Man sparte so den teuren Umweg über Leipzig. Da Stuttgart und Prag Kommissionsplätze waren, bestand in beiden Städten die notwendige Infrastruktur, um die Sendungen von und für die Buchhändler eines Ortes zu einem großen Paket zusammenzufassen. Das Konzept war daher nicht ohne weiteres übertragbar. Versuche, Direktverbindungen auch zu anderen süddeutschen Städten aufzubauen, scheiterten. Die Stuttgarter Direktverbindung wurde im Herbst 1866 eingerichtet. Bis in die 80er Jahre hinein profitierten auch Firmen in der böhmischen Provinz von ihr. Nachweisbar ist die Direktverbindung bis 1897. Zuletzt erreichten die Stuttgarter Sendungen beachtliche Warenwerte von mehreren 10 000 Reichsmark.

Wenig Erfolg hatten die Prager in der Wechselkursfrage. Wegen der politischen Krise im Sommer 1866 und der wirtschaftlichen Krise im Sommer 1876 hatten sie darum gebeten, die eigentlich sofort fälligen Zahlungen für die Lieferungen von Fortsetzungswerken und Journalen aussetzen zu dürfen, sobald der übliche Wechselkurs zwischen deutscher und österreichischer Währung deutlich zu ihrem Nachteil unterschritten würde. Nur wenige deutsche Firmen stimmten dem zu.

Die Abhängigkeit vom Wechselkurs macht deutlich, daß die deutschen Staaten für böhmische Buchhändler wirtschaftlich gesehen schon immer Ausland waren. Auch Zensur- und Zollbestimmungen trugen dazu bei. Dennoch verband sich mit Deutschland bis in die 80er Jahre hinein keine Fremdheitserfahrung. Viele böhmische Buchhändler waren aus Deutschland zugewandert oder hatten dort einen Teil ihrer Ausbildungszeit verbracht. Auch war es für sie selbstverständlich an der Reformdebatte des Börsenvereins der deutschen Buchhändler teilzunehmen. Der Führer der deutschen Sortimenterbewegung der 70er und 80er Jahre war der bereits erwähnte Prager Gremialvorsteher Hermann Dominicus. Dominicus stammte aus Altenburg in Thüringen, war evangelischer Christ und Wagnerianer, sah sich aber als Teil der österreichischen Buchhändlergemeinde.

Sein Tod im Jahre 1889, in zeitlicher Nähe zum Abschluss der Reformdebatte im Börsenverein (Krönersche Reform) sowie zum Umzug des großen Deutschprager Verlegers Friedrich Tempsky nach Wien, markiert einen Wendepunkt. Der inzwischen emanzipierte tschechische Buchhandel übernahm nun die Führung der buchhändlerischen Außenpolitik.

Die Tschechen verbanden mit Deutschland sehr wohl eine Fremdheits Erfahrung. Schon die Sprache war ihnen fremd. Zwar wurde in den böhmischen Buchhandlungen vom tschechischen Personal im Allgemeinen die Kenntnis beider Landessprachen verlangt. Doch scheint die Verbreitung deutscher Sprachkenntnisse gegen Ende des 19. Jahrhunderts zurückzugehen. Die 1898 endgültig etablierte Prager Buchhändlerfachschule bot daher auch Deutschkurse an. Die Begründung muss erstaunen: die Nähe zum Deutschen Reich, die Bedeutung der deutschen Literatur und die Zugehörigkeit zum deutschen Buchhandelssystem wurden genannt. Daß in Böhmen auch Deutsche lebten, daß man in Wien Deutsch sprach, interessierte nicht.

Dieses Beispiel ist typisch für die Weltsicht der tschechischen Buchhandelsnation seit der Jahrhundertwende. Die enormen Fortschritte, die der tschechische Buchhandel in den letzten zwanzig Jahren des 19. Jahrhunderts gemacht hatte, führten zu einer gelegentlich maßlosen Selbstüberschätzung der Tschechen. Ihr Rückstand gegenüber den Magyaren bei der Einlösung des nationalen Programms hatte ein Gefühl der Kränkung, der Zurücksetzung zur Folge. Die Nationsbildung, die in ständiger Abgrenzung und Bezugnahme ausgerechnet auf die größte europäische Buchhandelsnation, die Deutschen, erfolgte, bewirkte einen kompensatorischen Hegemonialanspruch über die slawischen Völker sowie imperialistische Versuche, den eigenen Markt auf Amerika auszudehnen.

Ich biete Ihnen hier eine ideologiekritische Sicht auf das Thema an. Man kann das Ganze auch anders interpretieren. Begriffe wie „Hegemonialanspruch“ und „imperialistisch“ sind auf den Buchhandel bezogen sicher starke Metaphern. Sie sollen nur die Konstellation verdeutlichen. Die tschechischen Buchhändler sahen sich in einem ambivalenten Verhältnis zu Deutschland und Ungarn. Die Beziehungen zu Russland, den anderen slawischen Völkern, Amerika und Frankreich sind von dieser Basiskonstellations aus zu interpretieren. Im Handel waren die Tschechen vor allem Abnehmer. Sie importierten Bücher aus Deutschland und verlegten Übersetzungen aus dem Französischen, Englischen und Russischen. Die sich emanzipierenden tschechischen Buchhändler wollten aber auch Geber

sein. Deshalb spielten bei ihnen die slawischen Literaturbeziehungen eine wichtige Rolle und die Anlehnung an das deutsche Buchhandelssystem, als dessen Musterschüler sie sich sahen. Sie konnten sich dadurch sogar als potenzielles Vorbild für Frankreich begreifen.

Deutschland

Das Deutschland-Bild wurde von Leipzig bestimmt. Nahezu der gesamte Außenhandel tschechischer Buchhändler lief über Leipzig. Die jeden Freitag in Prag eintreffenden Leipziger Bücherballen und die Leipziger Buchhändlermesse im Frühjahr bestimmten den Lebensrhythmus in den Buchhandlungen. Aus Leipzig kamen die Einbanddecken für die so genannten Prachtausgaben Prager Verleger. Die Leipziger Großbuchbindereien beherrschten den Markt zudem durch ihre Muster und Vorlagen, so daß ein tschechischer Experte für Buchgestaltung 1891 feststellen musste, daß das böhmische Buch eigentlich kein eigenes Gesicht habe. Zahlreiche Literaturkonzepte wurden aus Leipzig adaptiert: das *Konversationslexikon*, die *Universalbibliothek* und die Familienzeitschrift. Das führende Modejournal kam dagegen aus Berlin, hieß *Modenwelt* und erschien seit den 70er Jahren auch in einer tschechischen Lizenzausgabe bei Karel Vačlena in Mladá Boleslav.

In Leipzig Anerkennung zu finden bedeutete für die tschechischen Buchhändler Weltgeltung erlangt zu haben. Während zur Jahrhundertwende die Teilnahme der Tschechen an einer Literatúrausstellung in St. Petersburg als Reise zu den slawischen Brüdern interpretiert wurde, galt eine Ausstellung im Leipziger Buchgewerbehaus als Präsentation vor der Weltöffentlichkeit. Bei den Lehrern der Leipziger Buchhändler-Lehranstalt fand die Arbeit der Prager Buchhändler-Fachschule Anerkennung. Eines der Prager Lehrbücher ließen die Leipziger sogar ins Deutsche übersetzen. Leipzig war der positiv besetzte Zentralpunkt im Weltbild tschechischer Buchhändler.

Es hat einige Versuche gegeben, mit deutschen Firmen auf Tschechisch zu kommunizieren. Dabei spielte auch das Gefühl der Zurücksetzung gegenüber den Magyaren eine wichtige Rolle, die ihrer Sprache angeblich international mehr Beachtung zu verschaffen wussten. Doch waren die meisten tschechischen Buchhändler frei von solchen Eitelkeiten. Bot sich dann einmal die Gelegenheit mit einem Landsmann im Ausland auf Tschechisch zu kommunizieren, so zeigte sich, daß die gemeinsame Sprache noch keine Garantie für ein gutes Geschäft war. Die Kooperation zwischen

Josef Vilímek und der Kunstanstalt von Václav Marek in Berlin endete jedenfalls im Herbst 1899 schon nach wenigen Wochen in einem Streit über Lieferungen und Zahlungen.

Frankreich

Frankreich bestand für die Buchhändler eigentlich nur aus Paris. Zur Weltausstellung 1878 hatte der damals 18jährige Josef Vilímek, Sohn des Prager Redakteurs und Verlegers gleichen Namens, Gelegenheit, die Metropole an der Seine zu besuchen. Sein Notizbuch verrät uns, daß er hervorragend Französisch sprach. Das Notizbuch hielt auch einen tschechischen Reisebericht fest:

Endlich erfüllte sich meine brennende Sehnsucht. Die Sehnsucht meiner ganzen Jugend, der Gegenstand der Träume meiner Jugend, ja ich könnte fast sagen schon meiner Kindheit. Es war mir vergönnt, Paris zu besuchen, das Ziel meiner Sehnsüchte, das Zauberschloss meiner Fantasie, das alte und ewig neue, verfluchte und gesegnete, tausend und abertausend Mal genannte Paris, diese Herrscherin über alle anderen Städte, das Herz von ganz Frankreich, das Herz von ganz Europa. Es gibt wunderbare Städte, die wunderbare Residenzstadt künftiger Generationen, das Haupt der Menschheit ist Paris! Paris, was für ein Paradies von Gedanken fliegt bei diesem Wort durch den Kopf des Nichtfranzosen! Was aber fühlt erst der Franzose für Paris! Wir Böhmen lieben Prag gewiß über alles, aber doch anders als die Franzosen Paris. Wir lieben es ruhiger und treuer, wie eine Mutter. Dem Franzosen aber ist Paris eine Göttin, der er mit dem Feuer romanischer Begeisterung alles opfern würde und sei es auch das ganze übrige Vaterland. Denn Paris, das mit seinen 200 000 Einwohnern und 45 000 Häusern einen ganzen Staat für sich bildet, ist ihm nicht die zweite, sondern geradezu die erste Heimat, ist ihm das ganze Frankreich im Kleinen. Die Geschichte von Paris ist die Geschichte Frankreichs in einem noch umfassenderen Sinne als die Geschichte Prags die Geschichte Böhmens ist.

Vilímek war jedoch keinesfalls ein Schwärmer. Sein eigentlicher Ausstellungsbericht ist sehr sachlich. Er enthält zwei Zeichnungen: die eine zeigt eine Schnellpresse, die andere eine Setzmaschine. 1885 übernahm Vilímek Druckerei und Verlag seines Vaters und baute sie zum modernsten buchgewerblichen Unternehmen Prags aus. Vermutlich wirkten hier französische und deutsche Einflüsse gleichermaßen. In Prag stellte Vilímek jedenfalls eine Ausnahmeerscheinung dar und unterschied sich in seiner Wirtschaftsgesinnung deutlich von seinen Kollegen, gerade auch von Jan Otto. Vilímek veröffentlichte zahlreiche Übersetzungen aus dem Französischen, für die er stets die Übersetzungsrechte kaufte, was damals noch nicht allgemein üblich war. Seine Frankreichbegeisterung ging nicht auf

Kosten Deutschlands. Ich erwähne nur am Rande, daß seine Frau aus einer deutschböhmischen Familie kam.

Bei František Topič, einem Prager Verleger und Sortimentsbuchhändler, der sich 1883 selbständig machte, verband sich dagegen die Liebe zu Frankreich mit einer antideutschen Grundstimmung. Noch in den 80er Jahren baute Topič eines der größten französischen Sortimente Prags auf und bot den Kollegen in der böhmischen Provinz seine Vermittlung bei der Beschaffung französischer Literatur an.

Bei aller Liebe zur französischen Kultur wußten sich die Tschechen in ihrer Bindung an das deutsche Buchhandelssystem jedoch auf der richtigen Seite. In einem Bericht über die Weltausstellung in Saint-Louis hatte der Pariser Sortimenter Henri Le Soudier 1906 die Überlegenheit des deutschen Buchhandels anerkannt und die Übernahme einiger deutscher Errungenschaften, etwa die Lieferung gegen Jahresrechnung und die Fachschulbildung für angehende Buchhändler, gefordert. Für diese späte Einsicht hatte der Redakteur der tschechischen Buchhändlerzeitung, Josef Hovorka, nur einen spöttischen Kommentar übrig. Die Tatsache, daß acht Jahre nach Gründung der Prager Buchhändlerschule auch die Franzosen endlich auf die Idee kamen, eine ähnliche Fachschule einzurichten, mußte Hovorka, der die Prager Schule leitete, ein Gefühl der Überlegenheit vermitteln. Zugleich fühlte er sich durch die geografische Unkenntnis des Franzosen gekränkt. Le Soudier hatte behauptet, in Österreich-Ungarn gäbe es nur sechseinhalb Millionen Nichtdeutsche, aber vierzig Millionen Deutsche. Bei solch einem eklatanten Unwissen in Geografie und Statistik sei es kein Wunder, daß die Franzosen den Krieg von 1870/1871 verloren hätten, kommentierte Hovorka sarkastisch. Dabei müssen wir auch ihn zu den Franzosenfreunden in Prag rechnen. Hovorka hatte erst nach seiner Schulzeit Französisch gelernt und in den siebziger Jahren versucht, eine französischsprachige Kulturzeitschrift zu gründen.

Amerika

Die Auswanderungsbewegung hatte in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts in Amerika einen neuen Kundentyp entstehen lassen, den „Čechoamerican“, also den Amerikaner tschechischer Herkunft. In Racine (Wisconsin), nördlich von Chicago, war 1860 die erste tschechische Zeitung gegründet worden. Später wurden auch tschechische Buchhandlungen eingerichtet. 1907 gab es in den Vereinigten Staaten 16 tschechische Buchhandlungen in neun Städten, die westlichste in Omaha (Nebraska), die mei-

sten in Chicago und New York. Einige der amerikanischen Firmen ließen sich durch einen Kommissionär in Prag vertreten. Doch blieb der Umsatz weit hinter den Erwartungen der Prager Verleger zurück. Dafür gab es vier Gründe:

1) Die Čechoamerikaner hatten einen schlechten Geschmack. Sie lasen bevorzugt pornografische und blutrünstige Literatur, mit der sie vor allem August Geringer in Chicago versorgte.

2) Der Urheberrechtsschutz war unzureichend. Wollten die Čechoamerikaner gute Literatur lesen, so griffen sie häufig zu Raubdrucken, die als Beilagen čechoamerikanischer Zeitungen erschienen.

3) Die Transport- und Kommunikationsverbindungen waren aufwendig und unsicher. Die Prager Verleger beklagten immer wieder den Verlust von Büchersendungen und die schlechte Zahlungsmoral der amerikanischen Kollegen.

4) Die Čechoamerikaner assimilierten sich sehr schnell. Schon in der zweiten Generation waren sie häufig nur noch Amerikaner.

Um den Verkehr mit Amerika rationeller und sicherer zu gestalten griff der Vorstand des tschechischen Buchhändlervereins 1910 zu einem ungewöhnlichen Mittel. Er schaltete die Prager Aktiengesellschaft Bohemia Bank als Vermittlerin ein. Die Bohemia Bank verpflichtete sich gegen Gewährung eines ungewöhnlich hohen Rabattes von mindestens 50 Prozent die Bücher noch in Prag zu bezahlen, auf eigenes Risiko nach Amerika zu transportieren und dort zu verkaufen. Zu diesem Zweck gründete sie zum Jahresanfang 1911 die „Tschechische Zentralbuchhandlung Brodský und Sovák“ in New York. Allerdings konnte auch dieser Vertriebsweg keine Wunder bewirken.

Russland und die slawische Welt

Die panslawistische Konzeption einer Anlehnung der slawischen Völker an Russland wurde von den tschechischen Buchhändlern nicht geteilt. Allzu deutlich war die politische und wirtschaftliche Schwäche Russlands. Daher spielte das weiter gefasste Konzept der slawischen Wechselseitigkeit eine größere Rolle. Der Buchhandelsangestellte Schulz brachte das 1882 in nicht ganz korrektem Russisch auf die Formel: „Sie sind nicht nur ein Tscheche, sondern auch ein Slawe. Vergessen Sie das nicht!“ Er schrieb dies auf ein Gedenkblatt für den Vorsitzenden des böhmisch-slawischen Buchhandlungsgehilfenvereins. Das war der bereits erwähnte Franzosenfreund Josef Hovorka. Der tschechische Gehilfenverein war 1877 gegrün-

det worden, als die Russen die Bulgaren von der türkischen Fremdherrschaft befreiten. Ein Ziel des Vereins war die Erstellung einer vollständigen tschechischen Bibliografie. Doch in ideologischem Überschwang nahm man gleich einen Katalog aller slawischen Literaturen in Angriff, der nur in großen Abständen erscheinen konnte und die tschechische Literatur sehr lückenhaft erfasste. Als Bohuslav Foit von der bibliografischen Abteilung 1888 den Dichter Jan Neruda um Rat fragte, sagte Neruda:

Sehen Sie, junger Buchhändler, wohin Sie der Gedanke des Panslawismus geführt hat. Hätten Sie seinerzeit nicht im Slawischen Katalog die slawische Literatur propagiert, sondern Ihre Bestrebungen nur der tschechischen Literatur gewidmet, dann hätten Sie heute ein gesichertes Unternehmen und der Sache weit mehr gedient als so. Die Lücken werden sich kaum mehr schließen lassen. Manchmal kann man die guten Ideale eben nicht mit der Wirklichkeit gleichsetzen.

In den Handelsbeziehungen war von einer besonderen slawischen Wechselseitigkeit wenig zu spüren. Man interessierte sich für die Übersetzungen der großen russischen Schriftsteller, aber auch nicht mehr, als beispielsweise für Émile Zola oder Jules Verne. In Petersburg, Moskau und Kiew gab es Buchhandlungen, die auch tschechische Bücher im Angebot hatten, aber in Leipzig, Paris oder London gab es sie auch. Und wenn es um die Ausbildung ging, dann zog es die jungen Buchhändler in deutsche Großstädte oder nach Paris, nicht aber in den Osten. Der wirtschaftliche Erfolg gab den tschechischen Buchhändlern ein Gefühl der Überlegenheit über die anderen slawischen Völker. Versuche, die Slowakei in den tschechischen Buchmarkt zu integrieren, hatten jedoch kaum Erfolg. Das hatte Gründe:

1. Die mangelnde sprachliche Kompetenz der Slowaken. Tschechische Texte waren ihnen ungewohnt.
2. Das fehlende Interesse der Slowaken für die tschechische Literatur.
3. Der Widerstand der Magyaren.
4. Die Unordnung im ungarischen Buchhandel.

Über Handelsbeziehungen zu anderen slawischen Völkern ist wenig bekannt. 1913 wurden die 6 000 tschechischen Familien auf dem Balkan in einem eigenen Adressbuch erfasst, das in Zagreb erschien. Sie konnten daher gezielt beworben werden. Ob sie aber auch gute Kunden waren, ist fraglich.

Ungarn

Über die Magyaren habe ich keine positiven Aussagen im tschechischen Buchhändlerdiskurs gefunden. Wenn Budapest überhaupt erwähnt wird, dann als « Eldorado der Pornografie ». Ärgerlich war auch, daß Ungarn im westlichen Ausland viel bekannter war als Böhmen. Als der Prager Verleger Jan Laichter 1896 die Übersetzungsrechte für ein Werk des Londoner Verlages Macmillan kaufen wollte, glaubte Macmillan, es gehe um eine Übersetzung ins Ungarische. Vermutlich hatte er von Tschechen noch nie etwas gehört.

Ich habe versucht zu zeigen, daß die Entwicklung des tschechischen Buchhandels in enger Beziehung zum Ausland zu sehen ist. Abschließen möchte ich mit einem Beispiel für eine isolationistische Haltung. Es ist das einzige, das ich finden konnte. Dr. František Bačkovský eröffnete 1889 in Prag eine Buchhandlung, die er als „ryze český“, rein tschechisch, bezeichnete. Er verlegte grundsätzlich keine Übersetzungen und verkaufte in seinem Laden nur tschechische Originalliteratur. Ein wirklicher Isolationist war aber auch er nicht. 1890 führte er das „Barsortiment“ in den tschechischen Buchhandel ein. Bačkovský häufte große Schulden an und ertrank im Winter 1908/1909 in der Moldau, vermutlich war es Selbstmord. Die welt-offenen Verleger Vilímek und Otto waren dagegen zu großem Reichtum und Ansehen gelangt.

Les importations des livres français en Bohême à la fin du XVIII^e siècle

Claire Madl

Etudier l'importation de livres français en Bohême durant la seconde moitié du XVIII^e siècle constitue un moyen d'approcher trois domaines d'interrogation plus vastes et aussi vierge l'un que l'autre pour ce pays et cette période. Il s'agit non seulement des réseaux commerciaux de l'imprimé et de leurs pratiques professionnelles, mais encore des réseaux de sociabilité de l'élite intellectuelle de Bohême et de leur insertion dans des réseaux plus vastes, fonctionnant à l'échelle de l'Europe ; enfin, le thème englobe l'ensemble des processus d'échanges et de transferts culturels.

Ce sont ces différentes problématiques qui ont orienté cette étude. Il s'agit ici toutefois, au point où en sont les recherches, plus de poser des questions que d'apporter des informations synthétiques. Cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, au point de vue le plus général, la période même que j'ai choisi d'évoquer est comprise entre les grandeurs de la période dite « baroque » et les enjeux fondateurs de l'éveil national qui occupent le XIX^e siècle. Elle est trop rarement étudiée en elle-même. Du point de vue de l'histoire de l'imprimé, cela se traduit par un intérêt prépondérant manifesté par les spécialistes envers les toutes premières publications en langue tchèque qui apparaissent après la grande « pause » imposée à cette production par la reconquête catholique et donc après le quasi-monopole de la langue allemande pour tout ce qui concerne l'expression de la haute culture.

L'approvisionnement en livres de la Bohême

L'étude de l'importation du livre, du livre français, offre pour aborder les problématiques que nous venons de mentionner plusieurs intérêts. En ce qui concerne les échanges intellectuels, la pénétration des idées des Lumières puis de la Révolution française jusqu'à la Bohême est indéniable. Les ouvrages des philosophes français principaux se trouvent dans la plu-

part des bibliothèques aristocratiques et conventuelles, pour autant que nous puissions en juger. Les pratiques culturelles et les modes de sociabilité si caractéristique de l'Europe des Lumières se développent aussi en Bohême (salons, société savante, cabinets de lectures). D'autre part dans un milieu majoritairement germanophone, l'importation du livre français reste relativement facile à circonscrire. De ce fait, cette importation est, encore plus que le phénomène de la lecture en elle-même, affaire d'une élite puisque le facteur linguistique joue comme difficulté supplémentaire pour l'utilisation du livre. Enfin, l'importation de livre français est moins soumis au « hasard » des liens personnels ou des voyages, puisque les milieux français restent relativement éloignés des réseaux de la Bohême. Seuls des liens isolés semblent exister (Windischgrätz-Conorcet, quelques correspondants français de l'Académie des sciences par exemple).

L'étude de l'importation des livres français peut aussi apporter un premier éclairage sur les relations avec le milieu allemand en posant notamment la question de son rôle d'intermédiaire. Nous verrons dans quelle mesure livre français signifie livre « produit en France », livre français, réédité ou contrefait, en Allemagne, livre français écrit en français ou encore livre traduit de l'allemand...

En revanche, le choix de la période et du sujet limite et déforme la vue de l'approvisionnement et des échanges dans leur ensemble selon deux logiques principales. Si j'ai choisi la seconde moitié du XVIII^e siècle, c'est notamment parce que nous disposons de plus de sources pour cette période qui correspond, après la phase d'installation de nouveaux libraires en Bohême même, à leur rattachement aux réseaux du livre en tant qu'exportateurs.¹ Ce choix nous prive en revanche de l'analyse de la mise en place d'un véritable marché national hiérarchisé, phénomène qui ne survient que plus tard. Ensuite, l'étude d'un mouvement d'importation accentue l'image de déséquilibre du marché et de domination d'un certain groupe culturel. Ce déséquilibre en faveur des importations est réel, certes, mais nous n'aborderons pas les exportations qui pourtant existent bel et bien : l'étude des catalogues des foires de Leipzig témoigne de la occupée place au sein de l'Europe centrale par les libraires pragois, et nous savons bien, de plus, que l'élite intellectuelle de Bohême publie non seulement à Prague mais à

¹ Cf. les livres présentés aux foires de Leipzig par les libraires de Bohême en : Reinhart Wittmann, « Der deutsche Buchmarkt in Osteuropa im 18. Jahrhundert », en : *Buchmarkt und Lektüre im 18. und 19. Jahrhundert. Beiträge zum literarischen Leben 1750-1880*, Tübingen 1982, pp. 101-102.

Dresde, à Leipzig et à Vienne – ce qui correspond à un mouvement d'« exportation » dont le mécanisme reste quasiment inconnu.

Sources de l'Histoire du commerce de l'imprimé

Dans l'état actuel des recherches, nous ne disposons des papiers d'aucun libraire de Bohême pour la période considérée. Les études qui ont été faites jusqu'à présent ont donc utilisé², d'abord, les fonds de livres existant, notamment les plus vastes (Bibliothèque nationale et universitaire de l'ancien collège jésuite du *Clementinum*, bibliothèque du couvent des prémontrés de Strahov); les témoignages d'époque tel qu'on les trouve dans les journaux; les almanachs et autres annuaires; enfin, les fonds des archives officielles concernant la censure ou l'enregistrement des libraires. Les catalogues de libraires présents dans certaines collections tchèques (Strahov très souvent) ont été envisagés comme témoignage de l'activité des libraires dans son ensemble et non pas dans le détail de leur contenu. Les ressources qui ont été encore que relativement peu exploitées sont, d'une part, les fonds de livres français contenus dans des collections particulières et les documents d'archives nous renseignant sur les modes d'acquisition pratiqués par les propriétaires de ses bibliothèques, mais aussi l'offre détaillée des libraires (de Bohême ou autre) sur le marché de Prague, c'est-à-dire le détail des catalogues de libraires. Or ce sont ces sources qui peuvent nous renseigner sur les flux effectifs de l'approvisionnement en livres de la Bohême.

² Outre l'ouvrage de Zdeněk Šimeček: *Geschichte des Buchhandels in Tschechien und in der Slowakei*, Wiesbaden 2002, il s'agit principalement, par ordre chronologique des parutions, des travaux de Josef Volf: *K vývoji knihkupectví a nakladatelství v Čechách do roku 1848*, Praha 1930; *K dějinám veřejných půjčoven knih v Čechách do roku 1848*, Praha 1920 (plus large que le titre ne laisse pas penser, il s'agit d'une étude approfondie où l'offre des libraires est envisagée); « *Prodej knih v lázeňských městech českých z 1800* », Zvon, vol. XXIV. Puis l'ouvrage de référence de K. Nosovský, *Knihopisná nauka a vývoj knihkupectví čsl.*, Praha 1927. Le répertoire des imprimeurs de Karel Chyba, *Slovník knihtiskařů v Československu od nejstarších dob do roku 1860*, est paru progressivement dans *Příloha Sborníku Památku národního písmnictví Strahovská knihovna*, 1-14/15 (1968–1979), accompagné d'un inventaire chronologique des libraires, éditeurs, imprimeurs et relieurs. Le détail des sources utilisées par Chyba est donné par « Dobrovická tiskárna », dans *Ročenka Universitní knihovny v Praze*, 1958, Praha, 1959, pp. 54-97. Enfin, voir l'article synthétique de Stanislava Vidmanová, « Pražští knihkupci a nakladatelé v druhé polovině 18. století », dans *Vědecké informace základní knihovny ČSAV*, 3 (1975), pp. 43-53.

Les fonds particuliers et leurs archives

Puisqu'il est encore impossible de traiter à court terme les fonds français des bibliothèques les plus importantes de Bohême, et puisque nos recherches personnelles portent par ailleurs sur une certaine bibliothèque nobiliaire, celle du comte Hartig, ce domaine est le premier que nous avons privilégié – qui plus est, pour la réception du livre français, il est bien le plus pertinent.

La seconde moitié, surtout le dernier quart du XVIII^e siècle, voient se développer en Bohême des collections des livres très importantes, certaines nouvelles, d'autres, comme celle des Lobkowitz à Roudnice ou des Schwarzenberg à Krumlov, remontant à la période de l'humanisme et ayant déjà une longue histoire. L'ampleur de ces fonds, si elle impressionne le chercheur, a aussi constitué un frein à leur exploitation systématique par les historiens. Ni les dizaines de milliers de volumes rassemblés par le prince de Fürstenberg (1748–1787, grand-burgrave jusqu'en 1782) et aujourd'hui conservés à Křivoklát, ni ceux du comte Johann Rudolf Chotek (1748–1825, ministre des finances à Vienne) au château de Kaina, ou encore ceux des Nostitz, Franz Anton Nostitz, 1725–1794, grand-burgrave de 1782 à 1787), ne sont catalogués de façon à permettre d'en repérer les caractéristiques principales. De mêmes, les archives concernant leurs propriétaires devraient faire l'objet d'une étude détaillée (très aléatoire quant aux résultats que l'on obtiendrait), seule susceptible de faire apparaître les modes d'approvisionnement de ces bibliothèques, mais les inventaires, quand ils existent, ne sont pas suffisamment précis, surtout en ce qui concerne les correspondances. L'analyse menée sur la bibliothèque des Lobkowitz (qui compte quelque cent mille volumes) a ainsi mis en évidence le défaut de sources pour la période que nous considérons. La construction d'un échantillon représentatif permettant d'étudier ces fonds monumentaux est encore hors de notre portée. De sorte que, pour mettre en regard, la réception effective des livres avec l'offre des libraires, j'ai en fin de compte été amenée à m'en tenir à la bibliothèque que j'étudie en particulier, celle d'un noble de Bohême né en 1758 et mort en 1797 : le comte Hartig. Sa collection comptait dix mille volumes environ, aujourd'hui conservés dans leur quasi-totalité.

Les catalogues de libraires

La bibliothèque de Hartig ne conservant aucun catalogue de libraire, j'ai dépouillé les catalogues des libraires de livres français conservés dans quatre très grandes bibliothèques :

1) celle du couvent des Prémontrés de Strahov, à Prague, la deuxième plus importante bibliothèque en Bohême et qui possède pour notre période environ quatre-vingts catalogues de libraires ;

2) celle de la Bibliothèque nationale de Prague : treize catalogues ;

3) celle du château de Křivoklát, aux Fürstenberg (pour notre période, c'est le prince de Fürstenberg [1729–1787], grand-burgrave jusqu'en 1782, qui achète les livres) : cent trente catalogues ;

4) celle du château du Kaina (ayant appartenu aux Chotek [Johann Rudolf Chotek, 1748–1825, ministre des finances à Vienne]) : quinze catalogues.

Pour traiter les questions de transferts de manière complète, il faudrait bien sûr se pencher également sur la question des traductions du français et de leur diffusion³, ce qui supposerait d'analyser les catalogues de livres allemands et que je n'ai pu faire à ce stade de recherche.

Les libraires qui fournissent la Bohême

La Bohême participe sans retard à l'évolution du commerce de librairie en Allemagne, puisque c'est au milieu du XVIII^e siècle que s'y opère également une réorganisation profonde de l'organisation du commerce de librairie.

Durant la première moitié du siècle, de nouveaux libraires s'implantent petit à petit sur le marché de la Bohême. La première phase de ce mouvement, qui démarre durant la seconde moitié du XVII^e siècle, est marquée par la participation de certains professionnels allemands tchèques (Saint-Venceslas en septembre, la Chandeleur en février sont les principales, mais

³ Pour les traductions du français en tchèque durant les XVII^e et XVIII^e siècles, voir le recensement de Kateřina Culková, *Edice a překlady francouzských autorů 17. a 18. Století v českých zemích*, mémoire de maîtrise de la Faculté des Lettres, Université Charles, Prague 1975. Les chiffres des traductions allemandes sont donnés par Johann Goldfriedrich, *Geschichte des deutschen Buchhandels*, Leipzig 1886–1903, 4 vol., annexes du 3^e vol. Pour une étude de la présence de ces traductions dans les catalogues d'assortiment, voir Frédéric Barbier, « Le Commerce de livres français en Allemagne au XVIII^e siècle. Des catalogues de foires aux catalogues de bibliothèques privées », 1998 (dactyl.).

on doit aussi mentionner la Saint-Guy en juin) : c'est ce que font le Bava-rois Gregor Mangold⁴ par exemple, ou encore le Leipzigois Heinsius. Dans un second temps, les libraires allemands se font présenter à Prague par des « collecteurs »⁵. Enfin, au début du XVIII^e siècle, certains s'installent et ouvrent une succursale qui se transforme parfois en maison principale⁶, peut-être au passage d'une génération à l'autre : c'est le cas de Johann Rüdiger, de Paul Lochner et de Johann Kaspar Mayer, tous originaires de Nuremberg. Ce flux bénéficie du poids de la librairie d'Empire et des liens qui unissent traditionnellement l'imprimerie de Bohême à celle d'Allemagne du Sud d'où était venue, au XV^e siècle, la technique de l'imprimerie elle-même. Par la suite s'installent Wolfgang Gerle, de Francfort, puis les deux grands libraires Johann Thomas Trattner, de Vienne, et Georg Konrad Walther, de Dresde. Peu de libraires tchèques mettent à profit ce mouvement, à l'image d'un Kaspar Zacharias Vusín. Le moindre coût des livres fabriqués en Allemagne concurrence fortement la production des imprimeurs locaux, qui réagissent en fondant une confrérie chargée de défendre leurs intérêts⁷. Jusqu'aux années 1760, peu de catalogues de libraires ont été conservés, et les Prémontrés de Strahov collectionnent plutôt les catalogues des foires de Francfort et Leipzig. Après cette date, c'est l'inverse.

La place peu à peu gagnée par les libraires que j'appellerai praguais, c'est-à-dire qui ne publient que sous leur adresse pragoise même s'ils ont originaires d'une autre ville, devient prépondérante parmi les fournisseurs. Aussi bien les Fürstenberg que les Prémontrés de Strahov conservent leurs catalogues et les font parfois relier ou « cartonner » par année d'édition. Les pages sont cornées, les titres cochés, ce qui témoigne d'un dépouillement attentif. Indéniablement, pour les années 1760, 1770, et 1780, Mangold, Gerle, Lochner & Mayer, Hoechenberg, Samm puis Schönfeld, sont

⁴ K. Chyba, *op. cit.*, pp. 178-179. 1743 : G. Mangold est signalé comme bourgeois de la Vieille-Ville de Prague. Suivant deux générations : Felizian Mangold, puis Johann.

⁵ Voir à ce propos les relevés dans les journaux opérés par Josef Volf, *K dějinám veřejných půjčoven knih...*, *op. cit.*

⁶ C'est ce que laisse penser la comparaison des données des archives tchèques avec celles publiées par David L. Paisey, *Deutsche Buchdrucker, Buchhändler und Verleger 1701-1750*, Wiesbaden 1988 : Johann Rüdiger à Nuremberg de 1710 à 1743 ; Paul I^{er} Lochner (†1734) à Nuremberg (et Würzburg ?) de 1714 à 1732 ; Paul II Lochner à Würzburg (et Nuremberg ?) de 1748-1757 ; Johann Kaspar Mayer, à Nuremberg en 1748.

⁷ *In der Liebe des Nächsten und Barmherzigkeit begründeten Verbindung der Buchdrucker Kunstverwandten der königl. Hauptstadt Prag im Königreiche Böhmen*, Altstadt Prag, 1786 (Strahov JE VI 21 et S. Vidmanová; *op. cit.*, p. 45).

les acteurs les plus actifs du marché. La maison Walther occupe une place particulière : soit que Walther fût un commerçant habile à sa propre publicité, soit que l'on recherchât ses catalogues, ceux-ci sont représentés en séries importantes aussi bien à Strahov que chez les Fürstenberg. On trouve entre 1769 et 1797, avec toutefois une interruption dans les années 1790, non seulement les catalogues publiés pour les deux foires de Prague, Saint-Wenceslas et la Chandeleur, mais ceux des foires de Dresde. Les ouvrages français, italiens et anglais font toujours l'objet d'une publication à part, ce qui gonfle considérablement le nombre de catalogues produits et conservés. Walther est certainement un des fournisseurs principaux du marché du livre en Bohême.

Le second « géant » sur le marché tchèque est bien sûr le Viennois Trattner, dont la présence est avérée dès la seconde moitié des années 1750. Son premier catalogue conservé à l'adresse de Prague date de 1764. Il est toutefois surprenant que très peu de ses catalogues soient conservés, tout particulièrement pour les années 1780. Trattner n'éclipse nullement les autres libraires viennois, comme son prédécesseur Ghelen et son concurrent Graeffner. Dans les années 1780 justement, Fürstenberg semble faire appel de préférence à lui.

Ces échanges s'insèrent dans la logique du commerce international de la Bohême, traditionnellement tourné vers les frontières septentrionales malgré la perte de la Lusace et de la Silésie. L'attrait commercial des foires de Leipzig, auxquelles tous les libraires participent, allié au poids que semble représenter Walther à Prague, renforce *a contrario* le déficit des relations commerciales de la Bohême avec la Monarchie de Habsbourg par rapport à l'étranger en général (dans le domaine de la librairie, il s'agit au premier chef de la Saxe)⁸.

Ces grands centres commerciaux (Prague, la Saxe et Vienne) sont toujours concurrencés par des fournisseurs peut-être plus occasionnels et dispersés mais dont les services ne semblent pas moins indispensables. Le plus connu, pour l'approvisionnement en livres français, est sans doute la librairie Fontaine de Mannheim. On sait que ce libraire réalise, en 1805, une affaire en or précisément avec un aristocrate de Bohême, le prince

⁸ A. Klíma, *Manufakturní období v Čechách*, Praha, 1955, pp. 427-431, qui donne comme volume d'échange avec l'étranger pour 1768 4.110.355 fl. d'exportations et 373.902 fl. d'importations (soit 4.484.275 fl. d'échanges au total) pour 1.677.087 fl. d'exportations vers les pays de la Monarchie et 1.082.049 fl. d'importations (soit un total de 2.759.156 fl.).

Kinsky. Les prédécesseurs de Kinsky ayant fait don de la Bibliothèque familiale à la Bibliothèque universitaire de Prague en 1777, Ferdinand (1781–1812) acquiert « en bloc » à Mannheim, pour 77.000 florins, une bibliothèque de dix-huit mille volumes pour son palais pragois – où elle se trouve encore. On peut penser que Fontaine avait déjà des clients en Bohême. Trois de ses catalogues sont présents chez les Fürstenberg, celui présentant le fonds de 1767, un catalogue de livres allemands daté de 1768 et un autre réalisé pour la foire de Vienne en 1783. En revanche, Chotek n'a pas de catalogues de Fontaine, tandis que les Prémontrés, qui n'ont en général que très peu de catalogues de livres français, n'ont vraisemblablement pas de relations avec Mannheim.

Parmi les autres villes de librairie je cite rapidement, pour l'Allemagne du sud et la Rhénanie : Ratisbonne (Montag, 1761), Nördlingen (Beck, 1769), Francfort/M. (Fleischer, 1779), Hanau (Jassoy, 1788), Nuremberg (Lochner, 1778 ; Homann, 1774), Stuttgart (Metzler, 1782) ; pour la Saxe Leipzig (Crusius, 1776 et Weidmann & Reich, 1788), Altenburg (Richter, 1785) ; enfin pour l'Allemagne du nord et la Prusse Berlin (Haude & Spener 1760), Nicolai, 1787) et Hambourg (sans nom dans le catalogue, 1790). Enfin, à Paris, les Chotek font appel à Saillant & Nyon (1768), Pierre-Etienne Germain et Durant (1773), à la Société typographique (1803), peut-être aussi à Didot (1770 ?), dont les impressions stéréotypées seront répertoriées dans un catalogue spécial du Viennois Degen (sans date dans le catalogue de Kačina). Seul Chotek semble se fournir directement chez des Parisiens.

Bien sûr, on ne peut pas établir de lien direct entre la possession de certains catalogues et l'achat effectif auprès de leurs éditeurs. Toutefois, la collection de catalogues de Chotek est très révélatrice de la curiosité du comte, qui dépassait ce que pouvait offrir les libraires viennois et préfigure les trésors pour bibliophiles de sa très belle bibliothèque empire de Kačina.

L'offre de livres en français

Pour analyser l'offre en livre français de ces libraires, je me suis concentré sur un corpus de quinze catalogues provenant principalement de la bibliothèque des Fürstenberg. D'une part en effet, le fonds Fürstenberg est le plus riche dans ce domaine (la bibliothèque des Prémontrés de Strahov ne contient que peu de catalogues de livres français). Les considérations pratiques ont joué également, la bibliothèque des Fürstenberg étant, contrairement à celle des Chotek, relativement accessible pour les chercheurs.

L'éventail des fournisseurs se compose, d'abord, de libraires viennois, comme Trattner (qui ouvre la période avec un catalogue de 1764) ou encore Ghelen et Graeffer⁹. Puis viennent les libraires praguois (entendons, installés à Prague) : Höchenberg, Lochner & Mayer, Mangold, Gerle et Schönfeld, qui proposent tantôt des catalogues de nouveautés, tantôt des catalogues de tous le fonds. Enfin, j'ai analysé cinq catalogues de foires pragoises publiés par Walther, et le catalogue d'assortiment de 1767 de Fontaine à Mannheim. Si le nombre des titres ainsi mis sur le marché est difficile à évaluer, puisqu'il comprend un certain nombre de doubles, il pourrait cependant dépasser les deux mille titres.

L'étude thématique

Les résultats de l'étude thématique étonnent, car ils s'opposent avec l'image communément acquise de la popularité des Belles Lettres Française à l'époque des Lumières. Or, chez la plupart de nos libraires, c'est le rayon Sciences et Arts qui est le plus fourni : la moyenne est de 38 % du catalogue, avec des sommets à 44 % dans les catalogues de foire de Walther (1780) ou d'assortiment de Gerle (vers 1775). Les libraires spécialisés dans les Belles Lettres font ainsi figure d'exception : Fontaine (1767), Hoechenberg (1769), Schönfeld (1784) et Graeffer (1780). Les Belles Lettres représentent en général entre le quart et le tiers des titres proposés à la vente, même si les catalogues proposent nombre de grammaires et de dictionnaires français.

Le « lecteur implicite » client de nos libraires apparaît en définitive plus cultivé que ce que nous renvoie l'image communément reçue des amateurs de littérature française des Lumières. Di l'on compare ces résultats, par exemple, avec les comptages effectués sur la bibliothèque du comte Hartig, on voit que, chez celui-ci, les Sciences et les Arts sont plutôt le fait de la production allemande. Il y a donc là, peut-être un certain hiatus entre l'offre des libraires et la réception effective de la littérature française en pays de Bohême.

La catégorie « Histoire » représente à peu près le cinquième des fonds.

En ce qui concerne les livres de religion et de théologie on doit d'abord distinguer le groupe des libraires chez qui cette spécialité représente envi-

⁹ Pour lesquels nous avons des catalogues rendant compte de leur fonds et de leur assortiment. Je me suis bornée le plus souvent à y faire un sondage de soixante-quinze titres environ sur les fonds allant de mille (Ghelen) à deux milles cinq cent titres (Graeffer).

ron 10 % de l'offre : les Viennois par exemple, et surtout Fontaine (17 %) et Lochner & Mayer (23 %). La catégorie inférieure (5 % des catalogues) est représentée par Hoechenberg (1769), Mangold (1773), Gerle (fonds 1775 ; nouveautés 1786) et Schönfeld (nouveautés 1784) et, enfin, Walther – dont, il est vrai, nous ne disposons que des catalogues de nouveautés. Or, en général et comme il paraît logique, plus la proportion de livres anciens est grande dans un catalogue et plus la part des livres de religions y est importante.

On ne peut s'empêcher d'établir un classement des auteurs les mieux représentés : Voltaire domine, avec quarante et une occurrences de trente-huit œuvres ou éditions différentes ; puis viennent Bossuet (vingt-quatre occurrences), Arnaud (dix-neuf occurrences et dix-sept éditions différentes), Rousseau (seize occurrences : il s'agit des éditions genevoises de 1782), Fénelon (seize occurrences, mais aucune impression parisienne) et Madame le Prince de Beaumont (quinze occurrences de quatorze éditions différentes, dont six lyonnaises). Viennent ensuite Caraccioli, Duhamel du Monceau, Haller, le docteur Tissot, Marivaux et l'abbé Prévost.

Des livres récents ?

Tous les libraires présentent des ouvrages relativement récents, sauf Lochner & Mayer. Certains catalogues de librairie, plus importants, offrent un assortiment où le poids des nouveautés est proportionnellement moindre, mais il s'agit sans doute d'un effet de structure (catalogues Trattner 1767, Fontaine 1767, Graeffner 1780 ou bien encore Lochner & Mayer). En fait, le plus souvent, la majorité des ouvrages présentés sont très récents : la moitié du fond n'est que de deux ou trois ans antérieure à l'impression du catalogue, même lorsqu'il ne s'agit pas de catalogues de nouveautés. C'est le cas notamment des libraires pragois, le cas de Lochner mis à part. on peut se demander si cette quasi-exclusivité des nouveautés, qui est censée répondre à la demande de la majorité de la clientèle, ne révèle pas, indirectement, une certaine fragilité, puisqu'elle est le fait des libraires aux affaires les plus éphémères.

Des livres produits en France ?

Les libraires présents sur la place de Prague proposent des livres français imprimés en majorité en France¹⁰, dans les Provinces-Unies puis, mais c'est un phénomène très minoritaire, en Allemagne du nord, Saxe, Prusse ou Thuringe.

Les éditions françaises représentent, en moyenne, 37 % des titres mentionnés dans les catalogues, 30 % venant de Paris et 7 % étant constitués d'impressions provinciales. Mais, là aussi, deux groupes de libraires se dessinent. L'un où le pourcentage d'ouvrages imprimés en France est situé au-dessous des 50 % (Ghelen, Graeffer, Fontaine, Walther à ses débuts (1769) ; chez les autres, le fonds français ne contient que le quart environ d'éditions françaises (Walther, et les libraires praguois Hoechenberg, Mangold et Schönfeld). Les positions de Trattner en 1764 et de Lochner & Mayer en 1771, puis de Gerle, paraissent intermédiaire : il est possible que la réputation de Gerle comme spécialiste de livres français soit à rapporter au fait qu'il s'agit souvent, chez lui, d'éditions françaises, car son offre en tant qu'elle paraît plutôt limitée.

Les impressions des Provinces-Unies représentent 17 % des ouvrages figurant dans les catalogues, tous les libraires viennois se situant au-dessus de ce taux tandis que les rayonnages des libraires installés à Prague, Walther compris, sont en-dessous. Ces derniers font, en revanche, une plus grande place aux impressions françaises produites en Allemagne, qui sont pratiquement absentes de chez les Viennois et s'inscrivent, au total, à un taux de 9 % des titres. On peut établir une corrélation entre l'ancienneté des fonds de libraires et la présence des adresses en provenance des Provinces-Unies : plus le fonds compte de livres anciens, plus la proportion de livres hollandais est forte. L'étude menée sur la bibliothèque du comte de Hartig aboutit à des résultats encore plus nets : il s'agit, peut-être, de la pérennité de ces éditions de l'époque du « refuge » hollandais dont Pierre Bayle est comme le symbole. Enfin, les adresses londoniennes (toujours suspectes) n'atteignent pas 4 % de l'offre. Au total, nous avons donc un fonds d'ouvrages imprimés récemment mais dont le contenu n'est pas toujours nouveau. Les catalogues apparaissent d'autre part comme une bonne source en ce qui concerne les traductions françaises de l'allemand et pour analyser le poids du français comme langue de transmission de la culture allemande (traductions de Gellert, Gessner, Lessing, Wieland, Pufendorf, Justi et Schlözer...).

¹⁰ Les libraires hollandais, que les analyses des catalogues de foire de Leipzig mettent en première ligne des vendeurs de livres français, feraient donc office d'intermédiaire ? Voir Christiane Berqvens-Stevelinck, « L'édition française en Hollande », dans : *Histoire de l'édition française*, 2, Le livre triomphant 1660-1830, 2^e éd., Paris 1990, pp. 403-417. Y a-t-il une modification de leur rôle à partir des années 1775, lorsque la présence des livres français portant l'adresse des Provinces Unies chute dans nos catalogues ?

Des canaux de l'approvisionnement à l'insuffisance de l'offre des libraires

Les réseaux ainsi dessinés ne sont en rien exclusifs et nous disposons de nombreuses sources qui soulignent l'inadéquation de l'offre à la demande des amateurs de livre à Prague et en Bohême. De sorte que d'autres canaux de l'approvisionnement peuvent apparaître, au fil de la documentation.

L'analyse thématique des catalogues montre, par exemple, que les libraires proposent un très petit nombre de traductions françaises des classiques latins, qui pourtant sont très bien représentées dans les fonds particuliers et notamment chez les aristocrates. Il est sûr que Fürstenberg, pour constituer sa collection fabuleuse de quatre mille volumes des œuvres de Horace, ne s'est pas contenté de l'offre courante des libraires. Nous avons également cité le cas de Chotek, qui se fournit directement chez des libraires parisiens. Le cas du comte Hartig fait apparaître la place des libraires de Strasbourg (Librairie académique et Treuttel & Würtz). Les ventes aux enchères, non seulement à Prague mais à travers toute l'Europe et notamment dans les Provinces-Unies, à Paris, à Vienne, à Leipzig, etc., sont un canal privilégié pour acquérir des ouvrages anciens : leurs catalogues sont très nombreux dans toutes les bibliothèques que j'ai étudiées, et les fonds ainsi vendus contiennent pratiquement toujours un certain nombre d'ouvrages français. Bien évidemment, les collectionneurs peuvent se fournir directement, lors de leurs déplacements, comme c'est le cas de Hartig qui visite lui-même régulièrement la foire de Leipzig. On sait aussi que, notamment pour les bibliothèques conventuelles, les bibliothécaires bénéficient des services d'un agent chargé sur place de signaler les nouveautés plus rapidement que ne le font les libraires : pour le cas de Hartig, il semble qu'on cesse de faire appel à eux au début des années 1780 ...

Annexe : Catalogues de livres français analysés

Les catalogues sont rangés par ordre alphabétique des noms de libraires puis selon leur date de parution. En fin de notice sont indiqués la provenance de l'exemplaire consulté et sa cote.

Fontaine, 1767

Catalogue des livres français sur toutes sortes de matières, ramassés de différents endroits de l'Europe, qui se trouvent à Mannheim chez Charles Fontaine Marchand-Libraire-François MDCCLXVIII, 103 p.

Křivoklát VII g 43 (5001)

Gerle, vers 1775

Catalogue des livres françois qui se trouvent chez Wolfgang Gerle, libraire rue des Jésuites N. 550, 10 o.

Křivoklát XII h 88 (9675)

Gerle, 1786

Catalogue de livres François nouveaux, ou nouvellement arrives, avec quelques Anglois, qui se trouvent chez Wolfgang Gerle libraire. Rue des Jésuites N. 496 près du Pont, Prague, 1786, 18 p.

Křivoklát XII h 88 (9676)

Ghelen, 1775

Catalogue des livres françois anglois & italiens, qui se vendent dans la librairie de Ghelen, sur la place dite le Hohenmarkt, à Vienne, 1775, 104 p.

Křivoklát VII h 69 (5312)

Graefffer, 1780

Catalogue des livres françois qui se vendent chez Auguste Graefffer Libraire privilégié de la cour, Vienne, MDCCLXXX in seinem Buchgewölbe unter den Tuchlauben, im Sternekschen Hause Nro 571, 167 p.

Křivoklát VII h 34 (5191)

Hoechenberg, 1769

Catalogue des livres françois et italiens qui se trouvent chez François et italiens qui se trouvent chez François Augustin Hoechenberg imprimeur et libraire, Prague, 1769, non paginé [22 + 13 p. de livres français].

Bibliothèque nationale, Prague, 65 E 3131

Lochner und Mayer, [après 1771]

Catalogus dererjenigen mehrentheils raren gebundenen Büchern, welche um beygesetzte Preise, zum Theil in Prag, Nürnberg und Würzburg zu haben sind bey Paul Lochner und Mayer [4 p. ½ de livres français].

Křivoklát VII h 56 (5256)

Mangold, 1773

Catalogue des livres françois qui se trouvent à Vendre chez Félicien Mangold, et fils libraires à Prague, 1773, In der Altstadt auf dem kleinen Ringl, n° 226, [18 p.].

Křivoklát VII h 58 (5282)

Schönfeld, 1784

Verzeichniss der Bücher, welche aus der Frankfurter und Leipziger Ostermesse vom Jahr 1784 auf das neue angeschafft, und nebst andern um beygesetzte billige Preise in der von Schönfeldischen Buchhandlung auf der Altstadt in der Jesuitengasse Nro. 492 zu haben sind [en fin de vol., livres en français, anglais et italien].

Strahov EA IX 11 h)

Schönfeld, 1786

Neue Bücher, welche die von Schönfeldsche Handlung in Prag bei der letzten Leipziger Michaelmesse neu angeschafft und um beygesetzte Preise zu haben sind, Prag, im December 1786, 48 p. [en fin de vol., livres en français, anglais et italien].

Strahov EA 12 a)

Trattner, 1764

Catalogue général des livres françois qui se trouvent chez Jean Thomas de Trattnern imprimeur de la cour, 1764, 93 p.

Křivoklát VII h 63/1 (5287)

Walther, 1769

Catalogue des livres italiens et françois de la foire de S. Wenceslas, 1769, qui se trouvent à Prague, chez Georg Conrad Walther, libraire de la Cour de Saxe, Prague, 1769, In der Alt-Stadt, auf dem kleinen Ringel, in dem sogenannten Paradeys, 40 p.

Bibliothèque nationale, Prague, 4 L 135

Walther, 1775

Catalogue de livres françois italiens et anglois, pour la foire de la Purification de la Vierge, 1775, qui se trouvent à Prague, chez George Conrad Walther, libraire de la Cour de Saxe, Prague, Auf dem Altstädter kleinen Ringel No. 588, 24 p.

Křivoklát VII h 48 (5251)

Walther, 1780

Catalogue de livres françois italiens et anglois, pour la foire de la S. Vierge, 1780, qui se trouvent à Prague, chez les Frères Walther, libraires de la Cour de Saxe, Prague, 1780, Auf dem Altstädter kleinen Ringel, im sogenannten Paradeys, No. 588, 16 p.

Křivoklát VII h 48 (5258)

Walther, 1787

Catalogue de livres nouveaux, françois italiens et anglois, pour la foire de la Purification de la S. Vierge, qui se trouvent à Prague, chez les frères Walther, Libraires de la Cour Elect. de Saxe, Prague, 1787, Auf dem Altstädter kleinen Ringel, im sogenannten Paradeys, No. 588, 24 p.

Křivoklát VII h 48 (5263)

Walther, 1797

Catalogue de livres nouveaux, françois italiens et anglois, qui se trouvent comme beaucoup d'autres à Prague, pour la foire de la Purification de la S. Vierge, chez les frères Walther, Libraires de la Cour Elect. de Saxe, Prague, 1797, Auf dem Altstädter kleinen Ringel, No. 588, 13 p. [il manque les pp. 2-6].

Křivoklát VII h 48 (5264)

Der deutsche Beitrag zum russischen Buchwesen des 18. Jahrhunderts

Michail Fundaminski

In Rußland beginnt der Buchdruck mit den ersten Ausgaben des Druckers Ivan Fedorov in den sechziger Jahren des 16. Jahrhunderts. Aber ein quantitativer und qualitativer Sprung läßt sich erst im 18. Jahrhundert im Zusammenhang mit den petrinischen Reformen feststellen. Zar Peter I. betrachtete das gedruckte Wort als ein wichtiges Mittel, um nicht nur Wissen und aktuelle Informationen zu verbreiten, sondern auch zur Propagierung seiner Reformideen, schließlich diente das gedruckte Wort auch dazu, dem Leser die Langeweile zu nehmen. Um diese Ziele verwirklichen zu können, kümmerte sich der Zar intensiv um die Reform der komplizierten russischen Schrift, die bisher sowohl das Lesen und damit die Verbreitung von Bildung als auch den Buchdruck erheblich erschwerte.

Bei der Reform des russischen Buchwesens fand der Zar die Unterstützung ausländischer Spezialisten. An der Wende vom 17. zum 18. Jahrhundert waren das zuerst Holländer, doch dann ging die führende Rolle dabei allmählich an deutsche Fachleute über. Ihr Wirken läßt sich in allen Bereichen des Buchwesens feststellen. Im Folgenden möchte ich das belegen.

Zu beachten ist, daß der Buchdruck in Rußland „von oben“ eingeführt worden ist, durch den Willen des Monarchen. Lange Zeit war er Monopol der Kirche und staatlicher Institutionen. Am Ende des 17. und zu Beginn des 18. Jahrhunderts war die typographische Basis im Land noch sehr schmal, sie entsprach nicht den steigenden Anforderungen an den Buchdruck. Anfangs wurden deshalb auch im Ausland Bücher gedruckt, in Holland und in Deutschland. Zu jenen Zeiten entstanden erste Kontakte zu Verlegern in Leipzig, Königsberg und in den von Peter I. im Verlauf des Nordischen Krieges eroberten Städten Riga und Reval. In der neuen Hauptstadt Sankt Petersburg gab es damals nur drei kleine Druckereien. Eine Wende in der Geschichte des Druckereiwesens brachte 1724 die Gründung der Akademie der Wissenschaften in Sankt-Petersburg. Für lange Zeit konzentrierte sich fast das gesamte Buchwesen Rußlands (mit Ausnahme religiöser Literatur und amtlicher Publikationen) in der Akademie.

Es gehörte zu den ersten Bemühungen der neuen Akademie, deren Leiter und Mitglieder überwiegend aus dem deutschen Sprachraum stammten, eine eigene Druckerei einzurichten. Schon 1725 wandte sich der Bibliothekar und faktische Geschäftsführer der Akademie Johann Daniel Schumacher an seinen Korrespondenten in Leipzig, Verleger Thomas Fritsch, mit der Bitte, ihm einen guten Setzer und Drucker zu empfehlen.¹ Die 1727 geschaffene Akademie-Druckerei wurde von dem deutschen Fachmann Johann Brückner geleitet; schon bald wurde sie in die russische und die „deutsche“ (d. h. fremdsprachige) Druckerei aufgeteilt. Rasch wurde die akademische Druckerei zur leistungsfähigsten im Lande. Sie war hervorragend ausgestattet. Außer der eigentlichen Druckerei gehörten auch die Gravierwerkstätten (mit den Meistern Ch. A. Wortmann, G. J. Unverzagt) sowie die sogenannte „Figurenkammer“ (Zeichenatelier, mit O. Ellinger, G. Gsell) dazu, denn hier wurden die Illustrationen für die von der Akademie veröffentlichten Bücher hergestellt. Und dann gab es noch die Schriftgießerei, die „Punzenkammer“ und die „Buchbinderkammer“ (mit Krippendorf und Fr. Rosenberg). Schon im ersten Jahrzehnt ihres Bestehens hat die akademische Druckerei über 270 Titel veröffentlicht (etwa 150 russischsprachige und 120 fremdsprachige, 30 Werke sind mit parallelem russischem und fremdsprachigem Text erschienen²). Ein großer Teil der Veröffentlichungen bildeten die Werke der Akademiemitglieder.

Die Akademiepublikationen wurden von der Akademischen Buchhandlung vertrieben. Ein Teil der Auflage wurde ins Ausland verkauft, im Austausch dafür wurden von den ausländischen Partnern Bücher für die Akademie-Bibliothek und für den freien Verkauf erworben. Auch wurden Bücher auf Bestellung eingeführt. Die akademische Buchhandlung wurde im 18. Jahrhundert hauptsächlich von Deutschen geleitet:

- bis 1736 von Gottlieb Clanner aus Hamburg,
- 1736–1764 von Sigmund Preisler aus Sachsen (seit 1749 mit dem Schweizer Franz Hirt zusammen),
- 1764–1765 von Hartwig Ludwig Christian Bacmeister aus dem Ratzeburgischen,
- 1765–1768 von Johann Jakob Weitbrecht aus Leipzig,
- 1784–1799 von Johann (Boris) Altmann,
- ab 1800 von Friedrich Drechsler.³

¹ *Materialy dlia istorii Imp. Akademii nauk*, Bd. 1, S.-Peterburg 1889, S. 157.

² Elena Saveljeva, „Knigi na inostrannyh jazykah, izdannye na territorii Rossii“, in: *Rukopisnye i redkie pechatnye knigi v fondach Biblioteki AN SSSR*, Leningrad 1976, S. 86.

Diese deutschen Kommissare des akademischen Buchladens sorgten dafür, daß der Handel nach deutschen Grundsätzen organisiert wurde: mit buchhalterischer Abrechnung, klarer Abgrenzung der Verantwortlichkeiten, systematischer Korrespondenz mit vielen Handelspartnern, mit entsprechender Werbung in Form gedruckter Kataloge, einzelnen Werbeblättern und Anzeigen in den Zeitungen.

Im Laufe der Zeit entstanden parallel zu den Druckereien der Akademie der Wissenschaften, des Senats und des Synods auch bei anderen staatlichen Institutionen eigene Druckereien, so bei der Moskauer Universität, dem Kriegs- und dem Medizinal-Kollegium, den Kadettenkorps und bei anderen Lehranstalten. Jede dieser Druckereien hatte auch einen kleinen Buchladen, in dem aber meist nur die eigenen Editionen vertrieben wurden. In geringem Umfange unterhielten die überwiegend aus Deutschland stammenden Buchbinder auch einen eigenen Buchhandel. Für die Entwicklung des Buchwesens in Rußland war das Wirken deutscher Buchbinder von besonderer Bedeutung; aus ihren Reihen kamen die ersten selbständigen Buchhändler, Drucker und Verleger. Dabei befanden sich die vier grundlegenden Bereiche – Verlag, Druckerei, Binderei und Handel – vielfach in einer Hand. Nicht selten erwarb ein Buchbinder, der anfangs nur episodisch auch Bücher verkaufte, ein Grundkapital, mit dem er einen Buchladen eröffnen konnte, wobei er bestehende Verbindungen zu Druckereien, zu einheimischen und zu ausländischen Verlegern sowie zu dem bereits vorhandenen Kundenkreis nutzte. Mit den im Laufe der Zeit gewonnenen Erfahrungen des Marktes wurde ein solcher Buchhändler (oder sein Sohn) oft selbst zum Verleger, der aussichtreich erscheinende Literatur herausgab. Den Druck ließ er normalerweise bei einer bestehenden Druckerei ausführen. Im Laufe der Zeit erwies es sich aber als günstiger, eine eigene Druckerei zu führen oder die Druckerei einer staatlichen Institution zu pachten. So entstanden private Verlags- und Handelsfirmen.

Buchhandel

In Petersburg führten verschiedenen Buchbinder einen umfangreichen Handel; dazu gehörten die Buchbinder des Landkadettenkorps Johann Hecksbrei, Karl Thidzelius und Samuel Scheel; die akademischen Buch-

³ *Materialy dlia istorii Imp. Akademii nauk*, Bd. 1-10, St.-Peterburg 1889–1901 (nach Register). Vgl. auch Erik Amburger, „Buchdruck, Buchhandel und Verlage in St. Petersburg im 18. Jahrhundert“, in: *Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert*, Berlin 1977, S. 203.

binder Johann Rosenberg und Wilhelm Konrad Müller; der „Polizeibuchbinder“ Johann Hetze, der Buchbinder des Kabinetts Friedrich August Mejer, der Buchbinder beim Postamt Hans Christopher Richter; und dann wären noch die Buchbinder Christian Tornow, Johann Schubotz, Johann Friedrich Berlin, Konrad Vogter und andere zu nennen.

Von den namentlich bekannten Petersburger ausländischen Buchbindern und Buchhändlern in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts (Aleksandra Zajceva hat 91 Namen ermittelt⁴) stammten mindestens 70 aus Deutschland. Häufig zog ein in Petersburg ansässig gewordener Buchbinder oder Buchhändler aus der Heimat Verwandte und Landsleute in die russische Hauptstadt. So stammten aus Lübeck Wilhelm Konrad Müller und sein Sohn, weiterhin Johann Schubotz, Johann Klostermann, Jakob Geh und andere; aus Lindau stammten Christian Tornow sowie sein Schwiegersohn Johann Logan. Allmählich entwickelten sich Dynastien deutscher Buchhändler: so die drei Generationen der Müller, der Klostermann, der Weitbrecht.

Wilhelm Konrad Müller aus Lübeck hat als erster Buchbinder schon 1751 in der hauptstädtischen Zeitung Buchanzeigen veröffentlicht, er hat auch als erster Zeitschriften im Abonnement vertrieben, 1759 die „Fleißige Biene“ (*Трудолюбивая пчела*) Aleksandr Sumarokovs. Es ist daher nicht überraschend, daß *die erste private Buchhandlung mit russischen Büchern* im Angebot 1774 von Carl Wilhelm Müller, dem Sohn des Buchbinders Wilhelm Konrad Müller, in Petersburg gegründet worden ist. Hartwig Ludwig Christian Bacmeister hat in seiner Zeitschrift „Russische Bibliothek“ diese Buchhandlung beschrieben:

„Sein itziger Vorrath besteht aus ungefähr 7 bis 800 größern und kleinern Werken. Der Catalogus, den er unlängst darüber herausgegeben hat, ist, so wie die Anstalt selbst, in Rußland etwas neues, weil nicht nur die Titel der Bücher genauer, als hier sonst gewöhnlich ist, eingetragen, besser geordnet, und also leichter aufzufinden sind, sondern auch, ausser dem Preise, das Format, gemeinlich auch das Jahr der Ausgabe, angezeigt sind.“⁵

Aus diesen Katalogen Müllers ist zu erkennen, daß er mit fast allen Druckereien Petersburgs und Moskaus in Geschäftsverbindung stand und ihre

⁴ Aleksandra A. Zajceva, „Inostrannye knigotorgovcy v S. Peterburge v konce XVIII – načale XIX v.“, in: *Knigotorgovoe i bibliotečnoe delo v Rossii v XVII – pervoj polovine XIX v.*, Leningrad 1981, S. 29-51.

⁵ *Russische Bibliothek zur Kenntniß des gegenwärtigen Zustandes der Literatur in Rußland*, Bd. 2, St. Petersburg, Riga und Leipzig 1774, S. 471.

Produktion vertrieb. Enge Beziehungen hatte er zu dem bekannten russischen Aufklärer, dem Verleger und Buchhändler Nikolaj Novikov, besonders bei der Organisation der Übersetzung ausländischer Bücher ins Russische und ihrer Veröffentlichung. In einigen Fällen ist er selbst als Verleger aufgetreten.⁶

Einen erfolgreichen Handel mit *ausländischen Büchern* betrieb seit dem Ende der sechziger Jahre der frühere Inhaber der akademischen Buchhandlung Johann Jakob Weitbrecht. Er hatte 1768 eine eigene Buchhandlung in Petersburg eröffnet. Mehr als zehn Jahre lang konnte Weitbrecht faktisch ein unbeschränktes Monopol für den Handel mit ausländischen Büchern in Petersburg bewahren. Die ortsansässigen deutschen Buchbinder und die zeitweilig in der Stadt sich aufhaltenden deutschen, französischen und holländischen Kaufleute waren für ihn keine irgendwie ernst zu nehmende Konkurrenz. Weitbrecht hatte in allen größeren europäischen Städten seine Geschäftspartner – Schriftsteller und Wissenschaftler, Verleger und Buchhändler, Drucker und Antiquare, mit denen er geschäftliche und freundschaftliche Verbindungen pflegte. Damit war er über alle Vorgänge des intellektuellen Lebens in Europa orientiert. Als Kenner und Liebhaber der Künste begann er als erster in Rußland neben dem Buchhandel in großem Umfange auch ausländische Kupferstiche und Kopien antiker Skulpturen anzubieten, außerdem auch Musikinstrumente und Noten. Als erfahrener Kaufmann hatte Weitbrecht die Bedeutung der Werbung erkannt und setzte sie umfassend ein, um neue Kunden zu gewinnen. Regelmäßig veröffentlichte er in den Petersburger Zeitungen Informationen über sein Angebot an Büchern. Kostenlos verteilte er an seine Kunden aktuelle Kataloge. Dank seiner internationalen Verbindungen und seinen guten Kenntnissen konnte Weitbrecht zum Hoflieferanten aufsteigen; in dieser Funktion hat er nicht nur die repräsentativen Bibliotheken der Kaiserin Katharina II. und ihrer Favoriten mit Literatur versorgt, sondern er diente auch dem Kaiserhof als Vermittler beim Ankauf von Kunstgegenständen in Paris und London. Unter den Petersburger Wissenschaftlern, Schriftstellern und Journalisten galt er als anerkannte Autorität und hochqualifizierter Berater. Da er auch weniger bemittelte Kreise gewinnen wollte, eröffnete er 1770 in Petersburg die erste private Bibliothek, in der Bücher gegen ein geringes Entgelt ausgeliehen werden konnten. In der Folgezeit haben auch andere deutsche

⁶ Über Müllers vgl. Aleksandra A. Zajceva/Michail I. Fundaminski, „Knigoprodavcy Millery i načalo častnoj knižnoj trgovli v S.-Peterburge“, in: *Kniga v Rossii XVI – seređiny XIX v.*, Leningrad 1990, S. 139-153.

Buchhändler – dem Beispiel Weitbrechts folgend – Bibliotheken und „Lesekabinette“ errichtet, so J. Ch. Kaiser, J. Ch. Gewert, J. Th. Müller, E. Ziemsen und andere. Zu Beginn des 19. Jahrhunderts entwickelten sich einige dieser Bibliotheken zu einer Art Club.⁷

Am Ende des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts erlangten deutsche hauptstädtische Buchhändler und Verleger größere Bedeutung. Als erster sei der aus Dresden stammende Johann Daniel Gerstenberg genannt, mit seinem Namen ist der Beginn des Notendrucks in Rußland verbunden. Weiterhin seien Johann Meißner aus Preußen, die aus Lindau stammenden Christian Tornow und Johann Logan sowie der Lübecker Johann Hermann Klostermann genannt. Carl Wilhelm Müller, Johann Jakob Weitbrecht und Johann Karl Schnoor gehörten zu den wenigen Buchhändlern, die gegen Ende der achtziger Jahre zu Wohlstand gelangt waren. Sie ließen sich in die erste kaufmännische Gilde einschreiben, was ein angegebenes Kapital von mehr als 10.000 Rubel voraussetzte. Später folgte ihnen Hermann Klostermann. Die Mehrzahl der deutschen Buchbinder, Buchhändler und Drucker hatten sich in der dritten Gilde eintragen lassen, was einem Vermögen von 1000 bis 1500 Rubel entsprach.⁸

Einige Faktoren beeinflussten den Buchhandel negativ. Dazu gehörte vor allem der Saisoncharakter, denn die ausländischen Bücher kamen auf dem Seeweg während der Schifffahrtsaison nach Petersburg. Um die sich damit ergebenden Probleme erfolgreich meistern zu können, schlossen sich die deutschen Buchhändler zu „Compagnien“ zusammen. So entstanden gegen Ende des 18. Jahrhunderts die Gesellschaften J. Gerstenberg und Genossen, F. Dienemann & C^o und andere. Solche Gesellschaften vergrößerten für die Beteiligten die Erfolgchancen im sich verschärfenden Konkurrenzkampf auf dem Buchmarkt.

Verlags- und Druckwesen

Am 1. März 1771 erhielt der deutsche Meister-Schriftgießer Johann Michael Hartung aus Mainz die Erlaubnis der Regierung zur Errichtung der ersten privaten Druckerei in Rußland, wobei ihm nur der Druck von Bü-

⁷ Über Weitbrecht vgl.: Ivan F. Martynov, „Peterburgskij knigotorgovec i knigoizdatel' XVIII veka Iohann Jakob Weitbrecht“, in: *Knigopečatanie i knižnye sobranija v Rossii do serediny XIX v.*, Leningrad 1979, S. 39-58.

⁸ Vgl. Aleksandra A. Zajceva, Michail I. Fundaminski, „Knigoprodavcy Millery“ (wie Anm. 6), S. 145.

chern in fremden Sprachen gestattet wurde.⁹ Zur gleichen Zeit wurden die Druckereien, die bei staatlichen Stellen und Lehranstalten bestanden, an Privatpersonen verpachtet. Die Druckereien beim Artillerie- und Ingenieurkadettenkorps wurde 1773 von dem vermutlich aus Holstein stammenden Johann Karl Schnoor gepachtet, der in kurzer Zeit die ärmliche Druckerei in einen florierenden polygraphischen Betrieb umwandelte. Schon 1776 haben Schnoor und Johann Jakob Weitbrecht eine gemeinsame eigene Druckerei errichtet, die von der Regierung die Genehmigung erhielt, Bücher in allen Sprachen zu drucken. Von 1769 bis 1803 hat J. J. Weitbrecht teilweise alleine, teilweise zusammen mit seinem Kompagnon J. K. Schnoor insgesamt rund 350 Bücher und Zeitschriften in russischer, französischer und deutscher Sprache herausgegeben. 1781 trennten sich ihre Wege, Weitbrecht und Schnoor führten seitdem eigene Druckereien.

1783 erschien der berühmte Senatsukas, der allen, die es wünschten, gestattete, eigene sogenannte „freie“ Druckereien zu errichten. Im Ergebnis entstanden Dutzende privater Druckereibetriebe, die allerdings 1796 erneut verboten wurden. Zehn von den in Petersburg bestehenden 18 und sechs von den in Moskau damals bestehenden 19 Druckereien wurden von Deutschen geführt. In der Regel waren das die Besitzer der größeren Druckereibetriebe. In Petersburg waren es: Johann Michael Hartung, Johann Karl Schnoor, Johann Jakob Weitbrecht, Christian Friedrich Kleen, Bernhard Hecke, Bernhard Theodor Breitzkopf, Christoph Henning, Johann Zacharias Logan, Friedrich Meyer, Friedrich Brunkow; in Moskau: Friedrich Hyppius, Christoph Claudi, Mejer, Christian Rüdiger, Theodor Lybi, Gregor Weiß.¹⁰

Anders als in den Hauptstädten gab es in der Provinz nur vereinzelt Druckereien, aber auch hier finden sich deutsche Unternehmer. So druckte in Tambov Johann Schneider Bücher in russischer Sprache.¹¹

Eine besondere Rolle spielten die im Ergebnis des Nordischen Krieges zu Rußland gekommenen Städte Liv- und Estlands. In Riga und in Reval, den bedeutendsten baltischen Städten mit traditionell engen Verbindungen nach Mittel- und Westeuropa, hatten sich an der Wende vom 17. zum 18. Jahrhundert Buchdruck und Buchhandel voll entwickelt. Sie waren fest in der Hand deutschbaltischer Familien. Dabei waren auch dort die Buch-

⁹ *Polnoe sobranie zakonov Rossijskoj Imperii, Sobranie I*, Bd. 19, Nr. 13572.

¹⁰ Vgl.: *Svodnyj katalog russkoj knigi graždanskoj pečati XVIII veka*, Moskva 1967, Bd. V, Ukazatel' tipografij, S. 279-289.

¹¹ Ebenda, S. 290.

drucker in der Regel auch gleichzeitig Verleger und Buchhändler. Für die Buchunternehmen in diesen Gebieten war ein hoher Stand der typographischen Technik charakteristisch. Druckaufträge kamen nicht nur aus dem Lande selbst, sondern auch aus dem Ausland. Enge Kontakte bestanden zu wichtigen Verlagen und Buchhandlungen in verschiedenen europäischen Ländern. Seit der schwedischen Zeit gab es in Riga einen privilegierten Magistratsdrucker. Dieses Privileg war von 1713 bis 1762 in Besitz von Samuel Fröhlich; es ging über an seinen Sohn Gottlob Fröhlich, der die Druckerei von 1763 bis 1786 leitete. 1714 hatte Samuel Fröhlich auf Weisung von Peter I. deutsche und lateinische Schriften sowie mehrere Mitarbeiter für die Errichtung der neuen Petersburger Druckerei zur Verfügung gestellt. In seiner Druckerei wurden überwiegend religiöse Literatur und Schulbücher in deutscher und in lateinischer Sprache gedruckt. Außerdem druckte Fröhlich die Zeitung „Rigische Anzeigen“ und die ersten Rigischen Zeitschriften: „Die vernünftige Einsamkeit“ und „Der ruhige Bemerkermenschlicher Handlungen“. 1789 wurde Julius Daniel Konrad Müller privilegierter Magistratsdrucker.¹²

Ein wichtiger Konkurrent war für Fröhlich und Müller der bedeutendste Unternehmer im Buchgewerbe der Region, Johann Friedrich Hartknoch senior, obwohl er keine eigene Druckerei führte. Wie viele andere baltische Buchhändler und Drucker stammte auch Hartknoch aus Deutschland, und zwar aus Ostpreußen. Anfangs hatte er in Königsberg in der Buchhandlung von Johann Jakob Kanter gearbeitet, 1765 eröffnete er dann eine eigene Buchhandlung in Riga. Hartknoch agierte sehr rege und hatte schnell Erfolg. Er knüpfte nicht nur Verbindungen zu Buchunternehmen in Deutschland, sondern schuf sich auch Kontakte zu Verlagen in Kurland und Estland, in Moskau und Sankt Petersburg. In seiner Buchhandlung wurden die Werke französischer, englischer und deutscher Philosophen und Schriftsteller der Aufklärungszeit verkauft. Einen Schwerpunkt seines Buchhandels bildeten Rossica. Noch erfolgreicher als der Buchhandel war seine verlegerische Tätigkeit. Für seinen Verlag nutzte er Druckereien in Leipzig, Berlin und Mitau (Elgava). Bei Hartknoch erschienen viele Schriften von Immanuel Kant, von Johann Gottfried Herder, deutsche Übersetzungen der Schriften Rousseaus und Voltaires. Er gab deutsche Übersetzungen von Schriften Lomonosovs, Peter und Nikolaj Ryčkovs heraus, er veröffentlichte die deutschen Ausgaben der Schriften der Petersburger Freien Ökonomi-

¹² Vgl.: M. A. Lacis, „Knižnoe delo v Latvii v XVIII veke“, in: *Knigopečatanie i knižnye sobranija v Rossii do serediny XIX v.*, Leningrad 1979, S. 59-75.

schen Gesellschaft und der physikalisch-medizinischen Schriften der Petersburger Akademie der Wissenschaften. Damit leistete er einen gewichtigen Beitrag für die deutsch-russischen Kulturbeziehungen jener Zeit. Zu seinen beachtenswerten Leistungen gehört auch die Herausgabe von Schriften deutsch-baltischer Autoren (Friedrich Gadebusch, August Wilhelm Hupel und anderer) sowie verschiedener Bücher in lettischer Sprache. Nach seinem Tode führte sein Sohn Johann Friedrich Hartknoch der Jüngere sein Werk fort.¹³

Im Estländischen Reval (Tallinn) bestand zu Beginn des 18. Jahrhunderts die Druckerei von Johann Keller, der Bücher in deutscher und estnischer Sprache veröffentlichte. In gleicher Richtung wirkte die später gegründete Druckerei von Axel Heinrich Lindfors.¹⁴

Als eine spezielle Bestätigung der besonderen Rolle der Deutschen im russischen Buchwesen sei angeführt, daß von den 3525 nach den Berechnungen von Gottfried Kratz im 18. Jahrhundert in Rußland in fremden Sprachen gedruckten Büchern 2218 Titel, also 62,9 Prozent, in deutscher Sprache veröffentlicht worden sind.¹⁵

Der Beitrag der in Rußland lebenden Deutschen zum Buchwesen läßt sich nicht nur auf Verlag und Buchhandel beschränken. Ihr Wirken ist auch in solchen übergreifenden Bereichen wie Bibliographie und Bibliothekswesen feststellbar. Dem Bibliothekar der Petersburger Akademie der Wissenschaften Johann Daniel Schumacher, der in der Akademie eine recht widersprüchliche Rolle gespielt hat, gebührt immerhin das Verdienst, die erste allgemein zugängliche Bibliothek in Rußland geschaffen zu haben, die Akademiebibliothek. Die Kataloge der deutschen Buchhändler wurden bereits erwähnt. Die ersten gedruckten Bibliothekskataloge in Rußland wurden ebenfalls von Deutschen erarbeitet. Das Klassifikationsschema für den 1742 bis 1746 veröffentlichten ersten systematischen Katalog der Bibliothek der Akademie der Wissenschaften, den sogenannten „Kammerkata-

¹³ Ebenda. Vgl. auch: Artur Poelchau, *Der Verlag von Johann Friedrich Hartknoch, Buchhändler und Verleger: Mitau 1762–1767, Riga 1767–1804. Ein bibliographischer Versuch*, Riga, 1918.

¹⁴ F. Puksoo, „Knigopečatanie v Estonii XVIII v.“, in: *400 let russkogo knigopečatanija*, Bd. 1, Mosva 1964, S. 234–235.

¹⁵ Gottfried Kratz, „Nemeckojazyčnye izdanija v Moskve i Sankt-Peterburge XVIII–XIX vv.“, in: *Nemcy v Rossii: Problemy kul'turnogo vzaimodejstvija*, S.-Peterburg 1998, S. 179–181. Insgesamt wurden in dieser Zeit laut Kratzs Berechnungen 12.481 Buchtitel veröffentlicht. Beinahe eine Hälfte deutschsprachiger Bücher (1053) erschienen in Riga, 637 Titel in St. Petersburg, 206 in Reval und 7111 in Moskau.

log“, hatte der Adjunkt Johann Friedrich Brehm ausgearbeitet. Mehrere Jahre hatte der Deutsche Burchard Adam Sellius in Rußland gelebt; er veröffentlichte in Reval 1736 einen Katalog der Rossica: „Schediasma literarium de scriptoribus, qui historiam politico-ecclesiasticam Rossiae scriptis illustrarunt“. Der Inspektor des Akademischen Gymnasiums in Petersburg Hartwig Ludwig Christian Bacmeister gab seit 1772 bei Hartknoch in Riga eine bibliographisch-referierende Zeitschrift heraus, die „Russische Bibliothek“.

Auch das Zeitungswesen in Rußland war wesentlich von Deutschen bestimmt, die in der Akademie der Wissenschaften arbeiteten. Die ersten Redakteure der von der Petersburger Akademie in russischer und in deutscher Sprache herausgegebenen „Sankt-Petersburger Zeitung“, die viele Jahre die einzige Zeitung in Rußland bleiben sollte, waren Christophor Groß, Gerhard Friedrich Müller, Johann Beckenstein, Adolph Bernhard Kramer und Johann Taubert. Sie formten das Profil der Zeitung nach dem Beispiel der deutschen Zeitungen jener Zeit. Von den deutschen Mitarbeitern der Akademie wurden auch die ersten in Rußland erscheinenden wissenschaftlichen und populärwissenschaftlichen Zeitschriften herausgegeben, die „Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae“ und die in deutsch und russisch erscheinenden „Anmerkungen über die Zeitungen“.

Viele im Buchwesen Rußlands tätige Persönlichkeiten gehörten dem Freimaurerorden an. In der zweiten Hälfte des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts waren viele Schriftsteller, Verleger, Buchhändler in Mittel- und Westeuropa Freimaurer. Das gilt besonders für den deutschen Sprachraum. Für die Handelsverbindungen war diese Gemeinsamkeit sehr günstig, sie erleichterte das Anknüpfen der notwendigen Verbindungen. Da zu jener Zeit die Freimaurerlogen vor allem die gebildeten Schichten erfaßten, die Träger der in jener Zeit fortschrittlichen Anschauungen, wurde damit auch die allgemeine aufgeklärte Richtung der Verlagstätigkeit und des Buchhandels mitbestimmt.

Das Zusammenfügen aller dieser Fakten veranlaßte Heinz Ischreyt dazu, die These zu formulieren, daß es in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts ein einzigartiges „nordosteuropäisches kulturelles Kommunikationssystem zwischen St. Petersburg und Moskau im Osten, Hamburg und Göttingen im Westen, Skandinavien im Norden und der schlesisch-böhmischen Grenzzone im Süden“ gegeben habe,¹⁶ indem der Buchhandel und die Buchhändler eine außerordentlich wichtige Rolle spielten als Bindeglied und Vermittler im Kulturaustausch, als Grundlage der Infrastruktur. In diesem

Umfeld waren beispielsweise J. J. Weitbrecht und C. W. Müller in St. Petersburg sowie N. Novikov in Moskau mit ihren Kollegen verbunden, mit J. F. Hartknoch in Riga, mit J. Kanter in Königsberg, mit J. F. Hinz in Mitau, mit M. Gröll in Warschau, mit F. Nicolai in Berlin und mit J. G. Breitkopf in Leipzig.

Es bleibt zu ergänzen, daß sich solche grenzüberschreitende Kommunikation nicht auf Freimaurer beschränkte. In der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts konnten die Freimaurer eine solche zentrale Funktion übernehmen, für die in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts die religiös-ethischen und aufgeklärten Bestrebungen der deutschen Pietisten mit ihrem Zentrum in dem zu Preußen gehörenden Halle von ähnlicher Bedeutung waren. Die leitende Persönlichkeit war der Hallenser Theologieprofessor August Hermann Francke. In Rußland hatten die Pietisten ein gut ausgebautes Netz von Vertrauensleuten, die in vielen deutschen lutherischen Kirchengemeinden Einfluß besaßen und engen Kontakt zu Lutheranern im russischen Staatsdienst unterhielten.

In Halle hat man zu allen Zeiten die Bedeutung des gedruckten Wortes zu schätzen gewußt. In den dreißiger bis fünfziger Jahren des 18. Jahrhunderts haben die Pietisten durch ihre Anhänger viele Schriften religiösen Inhalts und Schulbücher für die Gemeindeschulen nach Rußland gebracht. Mit großen Mühen wurden in Halle Übersetzung und Druck pietistischer Werke in russischer Sprache organisiert. So wurde eine russische Ausgabe von Johann Arndts „Vier Bücher vom wahren Christentum“ in der für damalige Zeiten hohen Auflage von 3000 Exemplaren gedruckt. Aber alle Bemühungen der Pietisten, mit Hilfe von Druckschriften eine aktive Arbeit in Rußland zu leisten, stießen auf den energischen Widerstand der orthodoxen Kirche und blieben daher ohne größere Erfolge.¹⁷ Die Einwirkungen der Pietisten auf die russische Kultur insgesamt und auf das russische Buchwesen insbesondere waren also erheblich geringer als der Einfluß der Freimaurer.

Im Verlauf des 18. Jahrhunderts ging in Rußland das Monopol von Kirche und Staat in so einem ideologisch wichtigen Bereich wie Buchwesen zu Ende, das Buch wurde zu einem Massenprodukt, es wurde zu einer alltäglichen Erscheinung für ständig wachsende Bevölkerungsschichten.

¹⁶ Heinz Ischreit, „Buchhandel und Buchhändler im nordosteuropäischen Kommunikationssystem (1762–1797)“, in: *Wolfenbütteler Schriften zur Geschichte des Buchwesens*, Bd. 4, 1981, S. 249–269.

¹⁷ Eduard Winter, *Halle als Ausgangspunkt der deutschen Rußlandkunde im 18. Jahrhundert*, Berlin 1953, S. 199–254.

täglichen Erscheinung für ständig wachsende Bevölkerungsschichten. Die Rolle der Deutschen dabei ist kaum zu überschätzen.

Im 18. Jahrhundert sind in Rußland mit dem Wirken von Ausländern, vor allem aus dem deutschen Sprachraum, praktisch alle Bereiche des Buchwesens in Verbindung zu bringen: Abfassen des Textes, Verlag, Druck, Vertrieb der Druckerzeugnisse einschließlich Import und Export auf dem russischen Markt. Viele der fremden Drucker und Buchbinder beschäftigten russische Arbeiter und Lehrlinge. Es sind keine Beispiele bekannt, daß russische Gehilfen bei ausländischen Buchhändlern ausgebildet worden wären. Aber beobachten, wie ein gutorganisierter europäischer Buchhandel mit internationalen Geschäftsbeziehungen, mit Werbung und Katalogen funktioniert, konnte jeder. Über die Buchhandlung N. I. Novikovs am Voskressenskij-Tor in Moskau äußerte M. N. Longinov, sie sei nach „preußischen Vorbild“ organisiert.¹⁸

Seit den sechziger Jahren des 18. Jahrhunderts etablierten sich auf den russischen Buchmarkt auch einheimische Verleger, Drucker und Buchhändler. Der bedeutendste von ihnen, gewissermaßen der Wegbereiter, war Nikolaj Novikov, aber ihm folgten andere. Sie wurden zu einer spürbaren Konkurrenz für die deutschen Unternehmungen, deren Lage auf dem russischen Markt Anfang der neunziger Jahre im Zusammenhang mit der politischen Reaktion auf die Französische Revolution recht kompliziert wurde. Von der Regierung wurden die ausländischen Buchhändler und Verleger verdächtigt, „aufrührerische“ Ideen zu verbreiten; durch Beschränkungen und durch Verschärfung der Zensurbestimmungen wurde die Einfuhr und der Verkauf ausländischer Druckschriften immer stärker beeinflußt und dann völlig verboten. Viele ausländische Unternehmer gingen Bankrott oder verließen das Land. Diese Tendenz setzte sich im 19. Jahrhundert fort – und nach 1812 dominierten bereits die einheimischen Unternehmen auf dem russischen Buchmarkt.

¹⁸ M. N. Longinov, *Novikov i moskovskie martinisty*, Moskva 1867, S. 158.

La librairie française en Russie au XVIII^e siècle*

Vladimir A. Somov

La Russie du XVIII^e siècle présente un cas exemplaire de transfert culturel. Sous Pierre I^{er} le Grand (1682–1725), l'empire prend le chemin des réformes et de l'intégration à la civilisation d'Europe occidentale. L'industrie et le commerce du livre faisaient partie des premiers domaines concernés : le tsar encourage l'achat des ouvrages étrangers indispensables à son projet, et le tarif douanier de 1724 déclare libre de taxes l'importation de librairie, disposition qui restera en vigueur sous ses successeurs. Vers 1750, les livres allemands dominaient dans les bibliothèques privées de Saint-Pétersbourg, mais, à partir des années 1760, le français s'impose comme deuxième langue de la haute noblesse et les livres français deviennent prépondérants tant dans les collections impériales que dans les bibliothèques aristocratiques. On sait comment l'impératrice Catherine II (1762–1796) acheta les vrais trésors du siècle des Lumières, la bibliothèque de Voltaire et celle de Diderot¹. Saisie par les troupes russes à Varsovie, la bibliothèque Zaluski est à l'origine de la Bibliothèque Impériale publique fondée en 1795 à Saint-Pétersbourg : elle comportait un grand nombre des livres français. Au total, à la fin du XVIII^e siècle, tant à Saint-Pétersbourg qu'à Moscou, on réunit des livres français ou en français par centaines de milliers.

En outre, des éditions en français étaient imprimées en Russie même², et ce vaste corpus de textes se trouva lui-même à l'origine d'innombrables traductions. Si on examine la liste de livres imprimés en Russie à cet époque, on constate que la plupart des titres sont des traductions de textes en

* Cette étude a bénéficié de l'aide financière du RGNF, projet N 02-01-00318a.

¹ On sait que les livres appartenant à Voltaire sont conservés à la Bibliothèque nationale de Russie (ancienne Bibliothèque impériale publique). Les dernières recherches montrent que la bibliothèque de Diderot est également à Saint-Pétersbourg. Voir : *Bibliothèque de Voltaire. Catalogue des livres*, Moscou-Leningrad 1961. Sergeï V. Korolev, « Dva avtorskich dara iz biblioteki Diderot », *Bibliophile*, Moscou 2000, 3, pp. 119-125.

² *Svodnyi katalog knig na inostrannykh iazykakh, izdannykh v Rossii v XVIII veke : 1701–1800*, Leningrad 1984-1986, 3 tomes en 3 vol.

latin, néerlandais, allemand, anglais, et bien sûr aussi en français³. Néanmoins il faut se rendre compte de ce qu'au XVIII^e siècle, le livre français constitue en Russie un objet de luxe. Les imprimés importés de l'étranger sont chers et circulent dans un milieu restreint – les aristocrates, la noblesse des capitales, les membres du « haut tiers » et les étrangers. Pour avoir une idée du contenu des bibliothèques privées de la moyenne et de la petite noblesse, du clergé et des marchands, la documentation fait encore défaut.

L'importation des livres français reste soumise aux fluctuations de la politique gouvernementale⁴. Il est à noter que, durant presque tout le XVIII^e siècle, il n'existe pas en Russie d'institutions destinées à surveiller les livres étrangers, à côté de la censure : on contrôlait des livres à la douane, et comme la Librairie Académique est longtemps restée la seule entreprise en Russie à faire le commerce de la librairie étrangère, le Gouvernement pouvait facilement par ce biais empêcher la diffusion des ouvrages jugés dangereux. Dans la plupart des cas, les interdictions concernaient des *Russica*, et surtout des *Russica* français, c'est-à-dire des écrits en français sur la Russie. Beaucoup de ces textes ont connu une grande popularité en Russie, plus encore qu'en Occident : pour les Russes, les ouvrages français traitant de la biographie de leurs monarques, des gens de la cour ainsi que des événements politiques, ont constitué l'une des rares sources de leur histoire nationale, puisque ces sujets étaient restés interdits des siècles durant⁵ par suite d'ordonnances ou de lettres impériales, parfois secrètes.

Ainsi, Catherine II, par une lettre au chancelier Mikhaïl, Vorontzov interdit en 1763 les *Mémoires pour servir à l'histoire de Pierre III* de Gou-

³ Voir *Svodnyi katalog russkoï knigi grajdanskoï petchaty XVIII veka : 1725–1800*, Moscou 1962–1967, 5 vol. Nicolas A. Kopanév *Frantzouzskaja kniga i russkaja kouloura v seredine XVIII veka* (*Le livre français et la culture russe au milieu du XVIII^e siècle*), Léninegrad 1988. Un champ de recherches prometteur porte sur les sources étrangères des livres russes du XVIII^e siècle. Mentionnons p. ex. les travaux de chercheurs de l'Institut de littérature russe de l'Académie des sciences (Maison Pouchkin) comme Vadim D. Rak, *Russkie literaturnye sborniki i perioditcheskie izdaniia vtoroi poloviny XVIII veka. Inostrannye istotcniki, sostav, tekhnika kompliatzii*, Saint-Pétersbourg 1998.

⁴ *Histoire de l'édition française*, tome 2 (*Le livre triomphant, 1660–1830*), 2^e éd., Paris, Fayard, Cercle de la Librairie, 1990, p. 399.

⁵ Vladimir A. Somov, « Frantzuskaia 'Rossika' epokhi Prosvetcheniia i tzarskoe pravitel'stvo (1760–1820e) », *Russkie knigi i biblioteki v XVI-pervoi polovine XIX veka*, Léninegrad 1983, p. 106-120.

dar (Francfort et Leipzig, 1763). Lorsque, quelques mois plus tard elle apprend qu'on trouve ce livre à la Librairie Académique, elle édite une ordonnance consacrée à cet ouvrage et, pour cacher ses vrais sentiments, elle interdit aussi l'*Émile* de J.-J. Rousseau et les *Lettres juives* du marquis d'Argens⁶. Les libraires privés observaient ces restrictions, en tout cas officiellement : Chr. Rüdiger, commissionnaire de l'université de Moscou demande à la Société typographique de Neuchâtel « des ouvrages historiques et voltairiens, mais rien de ridicule contre notre état ». Weitbrecht, de Saint-Petersbourg, est plus courageux lorsque, en 1778, il réclame douze exemplaires de l'*Histoire d'Ivan Antonovitch, assassiné à Schlisselbourg*⁷ et de l'*Histoire de Pierre III*⁸, deux titres inspirés par les événements sanglants du règne de Catherine. Mais il demande que l'on envoie ces ouvrages en feuilles et en les cachant parmi les autres⁹. C'était là la pratique habituelle, et malgré les proscriptions les ouvrages français sur la Russie figuraient en nombre dans les bibliothèques privées, comme en attestent les catalogues anciens et les exemplaires conservés¹⁰.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle tous les livres français, même interdits en France¹¹, traversent la frontière de l'Empire presque sans obstacles, à l'exception des ouvrages attentatoires au pouvoir russe. Les organismes de censure et de surveillance, destinés surtout au contrôle des livres étrangers, ne sont établis en Russie qu'à la fin du siècle, en réaction aux événements

⁶ Vladimir A. Zapadov, « Kratkii otcherk istorii russkoï tzenzury 60-90e XVIII ve-ka », *Russkaia literatura i obtschetvenno-politicheskaïa bor'ba XVII-XIX vekov*, Lénin-grad, 1971. p. 132. V. V. Sipovskii, « Iz prochlogo russkoï tzenzury », *Russkaia Starina*, 1899, 4, p. 165.

⁷ Probablement, E. de Mauvillion, *Histoire de la vie, du règne et du détronement d'Iwan III*, Londres 1766.

⁸ À cet époque, il y avait trois ouvrages sous le même titre : le livre de Goudar, celui de Jean Pierre Louis de Beauclair (*Histoire de Pierre III*, Londres, 1774) et celui de Christian Friedrich Schwan (*Histoire et anecdotes de la vie (...) de Pierre III*, Londres, 1766).

⁹ Michel Schlupp, « La diffusione del libro francese vista de Neuchatel (1755-1788) », dans *Gli spazi del libro nell'Europa del XVIII secola. Atti del Convegno di Ravenna (15-16 dicembre 1995)*, éd. Maria Cioa Tavoni, Françoise Waquet, Bologna 1997, p. 35-45.

¹⁰ Vladimir A. Somov, « Les 'Russica' français du siècle des Lumières et les lecteurs russes », dans *Frantzouzskaa kniga v Rossii* (Le livre français en Russie), Léningrad 1986, p. 187-193.

¹¹ Robert Darnton, *Édition et sédition : l'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris 1991.

de la Révolutions française. Une ordonnance de Catherine II (septembre 1796) confirmée par Paul I^{er} (1796–1801) établit des postes de contrôle à St. Pétersbourg, Riga et Moscou. Un français d'origine suisse, Ch. F. Ph. Masson, qui séjourne en Russie une dizaine d'années à la fin du règne de Catherine II, observe les tentatives russes pour établir un contrôle efficace :

Les souverains eurent leurs jours de terrorisme, comme la république française ; et l'on a souvent vu dans ces Mémoires les mesures plus ou moins extraordinaires, plus au moins barbares ou extravagantes, qui furent prises en Russie, durant cette mémorable époque, pour se préserver de la révolution. On ordonna à tous les libraires de Pétersbourg de transporter dans une chambre désignée de la maison de police un exemplaire de tous les livres et de tous les tableaux qu'ils avaient dans leurs magasins, pour que l'on pût en faire l'inspection générale et juger si aucun ne renfermait des idées dangereuses. Il y a dans cette ville une vingtaine de libraires, qui n'ont ordinairement qu'un exemplaire des ouvrages volumineux. Plusieurs, et Gay surtout, avaient des originaux des plus grands peintres, qu'ils avaient fait venir à grands frais de Paris : les exposer dans une chambre à la merci des laquais et des passants, c'était les perdre ; et cette chambre ne pouvait d'ailleurs contenir tous ces livres et tous ces tableaux. Les libraires présentèrent une requête à Catherine II, où ils lui représentèrent tous les inconvénients d'un pareil déplacement. Elle le sentit, et ordonna alors au lieutenant de police de se transporter lui-même dans les librairies et dans les magasins, pour faire son inspection...¹²

À l'époque de Paul I^{er}, la censure est soumise au Conseil de l'Empereur. Les documents conservés nous permettent d'établir les listes des livres interdits et le nombre des exemplaires saisis, et d'étudier la situation des librairies¹³. C'est le bureau de Riga qui joue le rôle le plus important, puisque cette ville était le premier centre d'importation du livre étranger en Russie. La censure était dirigée par un savant et homme de lettres, Fédor Tumanski, ancien étudiant de Göttinguen, à la fois très sévère et efficace, et dont les méthodes influencèrent la pratique de la censure dans les autres villes.

Les conflits entre les bureaux de Riga et certains libraires (Friedrich Hartknoch, ou encore Wilhelm Christian Muller), par suite des pertes de

¹² Ch. F. P. Masson, *Mémoires secrets sur la Russie pendant les règnes de Catherine II et de Paul I^{er}*, Paris 1859, p. 413-414.

¹³ RGIA (Archives historiques de l'État), Fonds 1146. Inv. 1. Dossier 163 ; Fonds 1373. Inv. 7. Dossier 6. Les procès-verbaux des réunions du Conseil furent publiés dans *Arkhir Gosudarstvennogo Soveta*, Saint-Pétersbourg, 1888, t. 2, p. 425-514.

ceux-ci, furent parfois durs ¹⁴. En quatre ans (1797–1800) en effet, les censeurs russes saisirent plus de mille éditions étrangères : surtout des titres allemands – huit cents titres environ – mais aussi deux cent cinquante titres français, il est vrai souvent imprimés en Allemagne. Cette géographie ne surprend pas à Riga, où le public s'intéresse surtout aux lettres allemandes, alors qu'à Saint-Petersbourg le rapport est plus équilibré entre ouvrages allemands et français arrêtés par la police ¹⁵. Rappelons en outre que les relations officielles entre la France et la Russie sont rompues à partir de 1792. Les libraires connaissaient la politique de la cour impériale, ils n'importaient plus de livres interdits ou suspects et réorientaient leur assortiment tout en essayant d'éviter un contrôle de leurs magasins. Néanmoins, la situation reste paradoxale : on prévoit de surveiller surtout les livres français, mais dans la pratique les censeurs s'occupent d'abord de livres allemands, qui sont les plus nombreux et que l'on peut plus facilement arrêter. Ce sont surtout les titres traitant des événements politiques, les écrits des philosophes et les périodiques qui sont surveillés. Mais, d'autre part, considérant la diffusion de certains ouvrages, le Conseil autorise *Du Contrat social*, *Candide* et *l'Histoire de Russie* (par Lévesque), trois textes déjà très répandus à travers tout le pays ¹⁶. L'opinion des libraires quant à la politique censoriale est exprimée par le revue francophone publié à Kiel, *Le Nord littéraire*, en 1798 :

Tous écrits venant de l'étranger et paroissant dangereux aux censeurs seront brûlés sur le champ, et pour les livrer à la censure on les fera traduire auparavant en langue russe (...). On ne s'arrêtera pas à remarquer qu'un des plus légers inconvénients, qui ait résulté de ces nouveaux arrangemens, a été de réduire à la misère des milliers de personnes, qui vivoient au travail de l'imprimerie, mais on ne peut s'empêcher de remarquer que par un contraste singulier tel ouvrage (le Spectateur du Nord par exemple) est proscrit à Pétersbourg et à Paris, malgré la différence des principes ; tant il est vrai que les extrêmes se touchent... ¹⁷

¹⁴ RGIA Fonds 1374. Inv. 7. Dossiers 3, 6, 49, 76, 114, 133 et 315. RNB (Bibliothèque nationale de Russie), manuscrits, fonds 859, carton 33, dossier 3. Voir Vladimir A. Somov, « Tsenzura inostrannyx izdaniï v Rigue v kontze XVIII veka », *Latvijas PSR Zinatnu Akademijas Vestis*, 1990, 4 (513), p. 53-58.

¹⁵ Vladimir A. Somov, « Das deutsche Buch unter russischer Zensur am Ende des 18. Jhs. », dans *Die Deutschen in Russland. Fragen der kulturellen Wechselbeziehungen*, Saint-Petersbourg 1998, p. 192-196 (en russe).

¹⁶ *Arkhip Gosudarstvennogo Soveta*, Saint-Petersbourg, 1888, t. 2, p. 443.

¹⁷ *Le Nord littéraire, physique, politique et moral ouvrage périodique par le Professeur Olivarius de l'Université de Kiel et Holstein*, 1798, 3, p. 253-254.

Au mois d'avril 1800, Paul I^{er} défendit totalement l'importation d'ouvrages étrangers. À Saint-Petersbourg, les livres arrivés sont entreposés à la douane du port, les destinataires ne pouvant pas les recevoir, voire parfois les déclarer, tandis que les capitaines exigeaient d'être payés. On fit l'inventaire à la douane, soit environ neuf cents titres (deux mille deux cents volumes), en précisant les noms des propriétaires au départ et sur le navire. La plupart des ouvrages sont en allemand, quelque quatre cents en français¹⁸. Les livres français viennent de Londres, Stettin, Hambourg et surtout Lubeck, pour des propriétaires russes, allemands, parfois français (parmi eux chevalier de Lambert, et le négociant François Renaud), en tout une vingtaine de personnes. Les femmes donnaient leurs préférences aux livres français : une certaine dame Sadovskaïa, avec ses enfants, avait vingt-deux titres, dont l'*Émile* édité à Lille en 1793¹⁹, les *Lettres juives* du marquis d'Argens, des manuels et des livres pour des enfants. Une dame Anne Bornand (?), voyageant avec sa fille, apportait dix-huit titres français : parmi eux, les *Lettres d'une Péruvienne* de Madame de Graffigny (Lyon, 1787). Sophie Kop, de Londres, avait quatorze titres français, surtout ouvrages sur l'art et sur l'antiquité.

La plupart des livres français (quelques trois cents) énumérés sur la liste appartenaient à Mikhaïl Semenovitch Novikov, le dernier représentant de la Russie en France avant la rupture de relations en 1792. Novikov était arrivé à Kronstadt de Stettin sur le navire « La Prusse ». C'est une belle collection, surtout ouvrages d'histoire, de politique et de philosophie imprimés à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle. Nous y remarquons seulement trois éditions de l'époque révolutionnaire, ce qui prouve que le possesseur de cette bibliothèque avait anticipé les difficultés de la transporter en Russie. Une autre affaire de livres arrêtés à la douane se produit en février 1801 : les tentatives pour les renvoyer avaient échoué et, la navigation étant interrompue, il avait fallu attendre le printemps. Mais, en mars, c'est l'assassinat de Paul I^{er}, un empereur détesté par la haute société de Saint-Petersbourg (et la surveillance des livres a sans aucun doute contribué à cette haine). Le nouvel empereur, Alexandre I^{er} (1801–1825), annula nombre des ordonnances de son père, y compris sur l'interdiction des livres étrangers, et il supprima les institutions de la censure. Son premier règle-

¹⁸ RGIA Fonds 1374 Inv. 7. Dossier 356. Voir Vladimir A. Somov, « Frantzuskaia 'Rossika' », art. cité, p. 112-114.

¹⁹ Cette édition ne paraît pas être signalée par Bn Opale.

ment dans ce domaine, en 1804, était assez libéral, et la conséquence en fut un nouvel afflux d'ouvrages français ²⁰.

Outre les problèmes de police, le commerce avec la Russie se heurtait à de graves difficultés matérielles, et tout d'abord au caractère saisonnier du trafic maritime. La saison de la navigation était courte. Pendant l'hiver une partie des livres étaient transportés d'Allemagne par la voie de terre, mais ce transport était cher. Les livres de Paris étaient envoyées par mer depuis Rouen, puis par la Hollande et la Suède, ou encore par Lubeck et Dantzig : ce trajet prenait jusqu'à trois mois. Les envois de Neuchâtel prenaient à peu près six semaines. Les envois d'Amsterdam coûtaient moins cher et prenaient un mois en moyenne. Jusqu'aux années 1760, le commerce du livre étranger en Russie dépendait de l'Académie impériale des sciences, par le biais de la Librairie Académique ouverte en 1728. Une série des catalogues de la Librairie Académique permet de présenter son activité durant presque trente ans (1730–1760) ²¹. Au total, ce sont quelque sept mille titres qui sont proposés, dont trois mille nouveaux et quatre mille en stock. Il s'agit d'abord de romans, contes, mémoires, poésie et théâtre, mais nous trouvons aussi les grands titres d'histoire, de philosophie, d'architecture, d'histoire naturelle et d'art militaire, ainsi que les noms de Voltaire, Diderot, d'Alembert et Rousseau.

Ces volumes sont imprimés en France, en Suisse, aux Pays-Bas et en Allemagne. En moyenne ils furent importés en petit nombre (trois à cinq exemplaires), ce qui témoigne du caractère restreint du lectorat. En 1749, l'Académie des sciences ouvre une filiale à Moscou : la documentation de la librairie moscovite contient des renseignements sur tous les livres français importés à Moscou entre 1749 et 1761. Ainsi, on apprend qu'en mai 1749, on a envoyé de Saint-Pétersbourg quelque quatre cent soixante-dix volumes français (trois cents titres). La moitié a été vendue très vite, en trois mois à peine, et on peut observer que les livres français étaient attendus plus que les éditions de l'Académie des sciences même ²². Dans les années 1750, les demandes sont très augmentées, on achète surtout grammaires et dictionnaires, pour une clientèle étudiant le français. À ce nouveau public,

²⁰ *Histoire de l'édition française*, op. cit., p. 399.

²¹ Nicolas A. Kopanév, *Frantsouzskaja kniga...* (*Le livre français et la culture russe au milieu du XVIII^e siècle*), Léninegrad 1988.

²² N. A. Kopanév, « Rasprostranenie frantzuzskoi knigi v Moskve v seredine XVIII veka », *Frantsouzskaja kniga v Rossii (Le livre français en Russie)*, Léninegrad 1986, p. 59-172.

la Librairie de l'Académie ne pouvait suffire, et les difficultés s'accroissent par suite de la mauvaise organisation du commerce : l'Académie voulait toujours faire le commerce de livres français par le troc de ses propres éditions, procédure alors devenue évidemment insuffisante.

Les bibliothèques de la famille impériale et des grands seigneurs étaient formées en Russie, mais aussi à l'étranger, soit par des agents résidant en France, aux Pays-Bas et en Allemagne (des diplomates, des libraires-commissionnaires, etc.), soit pendant les longs voyages de ces aristocrates à travers l'Europe²³. Voici le témoignage du comte Alexandre Romanovitch Vorontzov (1741–1805)²⁴ :

Mon père, fit venir pour nous de Hollande une bibliothèque assez bien choisie, où il y avait les meilleurs auteurs et poètes français et des livres historiques ; de manière qu'à douze ans j'étais familiarisé avec Voltaire, Racine, Corneille, Boileau, et d'autres littérateurs français...²⁵

Alexandre lui-même, devenu chancelier de l'Empire, acheta sa vie durant des livres français. Le catalogue de sa bibliothèque, daté de 1766, quand ce jeune seigneur était ambassadeur auprès des États-Généraux des Provinces-Unies, comporte quelque deux mille deux cents livres français²⁶. Vorontzov possédait une belle collection de *Russica*, un grand nombre de titres de Voltaire, dont il fut le correspondant et l'admirateur, une riche série de périodiques françaises, et il acquit à la fin du XVIII^e siècle un grand nombre d'éditions de l'époque révolutionnaire. Dans une situation de déficit du marché du livre et d'absence de bibliothèques publiques, les ama-

²³ Aux archives des consulats de France à Saint-Petersbourg et à Moscou, on trouve des plaintes des libraires français contre les aristocrates russes, leurs débiteurs. P. ex. parmi les notes recommandés au marquis de Vêrac, l'ambassadeur, à son départ pour la Russie, on a inscrit la créance de Gagnery, libraire parisien, sur le prince Narichkine (MAE Nantes, ambassade de France à Saint-Petersbourg, correspondance des chargés d'affaires, XVIII^e siècle).

²⁴ Il s'agit du comte Roman Larionovitch Vorontzov, sénateur et général en chef, dont les enfants furent Semen, ambassadeur à Londres ; la princesse Ekaterina Dachkova, grande amie de Catherine II, dame d'honneur de la cour impériale et directrice de l'Académie des sciences ; la comtesse Maria Boutourlina, mère du célèbre bibliophile Dmitriï Petrovitch Botourline ; Élizaveta Polianskaïa, favorite de Pierre III.

²⁵ *Archives du prince Vorontzov*, Moscou, 1872, t. 5, 12 et 13.

²⁶ Voir *Catalogue de la bibliothèque de Son Excellence Monsieur le comte de Worontzov, ambassadeur de S. M. l'Impératrice de toutes les Russies, auprès de L. H. P. les États-Généraux des Provinces-Unies. 1766*. Ce catalogue manuscrit se trouve dans les Archives de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de Russie (St. Pétersbourg), Fonds 36, inv. 1, dossier 992.

teurs éclairés pratiquaient entre eux l'échange. La princesse Dachkova profite ainsi de la bibliothèque du chambellan Ivan Ivanovitch Chouvalov, lequel commandait les livres directement à l'étranger, mais elle demande aussi les nouveautés aux diplomates étrangers, y compris un secrétaire de l'ambassadeur Claude Carloman de Rulhière²⁷. Le comte Alexandre Sergeevitch Stroganov, mécène éclairé, ouvre sa bibliothèque pour tous les visiteurs, dont Catherine II elle-même²⁸. On empruntait chez lui nombre d'auteurs français, Voltaire d'abord, mais aussi Bossuet, Fénelon, Diderot, Helvetius, Montesquieu, d'Alembert, Buffon, Grécourt, Gresset, Regnard, Maubert de Gouvest, etc.

Les nouvelles méthodes de commerce qui permirent de développer le marché des livres étrangers furent introduites d'abord à l'Université de Moscou (fondée en 1756). Un danois, Chr. P. Vever, prit la direction de la librairie universitaire à titre privé : en 1767, le catalogue énumérera quelques quatre cents ouvrages français²⁹. À Saint-Pétersbourg aussi, on discutait de la possibilité d'établir des libraires privés : en 1768 enfin, l'Allemand Johann Weitbrecht, responsable de la Librairie Académique, reprit officiellement celle-ci³⁰. Mais, si nous avons une documentation assez riche sur le fonctionnement de la Librairie Académique, les sources sur l'activité des libraires particuliers font défaut : leurs archives ne sont pas conservées, même s'il nous reste des catalogues et des annonces des journaux. En outre, on trouve des éléments sur leurs relations avec des institu-

²⁷ Vladimir A. Somov, « Neskol'ko knig iz biblioteki E. R. Dachkovoï », *E. R. Dachkova i rossiiskoe obshchestvo XVIII stoletia*, Moscou, 2001, p. 133-135.

²⁸ Id., « Kroug tchtenia petersbourgskogo obshchestva v nachale 1760 godov (Iz istorii biblioteki grafa A. S. Stroganova) », *XVIII vek*, Sbornik 22, Saint-Pétersbourg 2002, p. 200-234.

²⁹ *Catalogue des livres français qui se trouvent dans la librairie de l'Université impériale à Moscou, 1767*, Moscou, imprimé à l'Université impériale, 1767.

³⁰ Ivan F. Martynov, « Peterburgskii knigotorgovetz i knigoizdatel' XVIII veka Johann Jacob Weitbrecht », *Knigopetchatanie i kniznye sobrania v Rossii do serediny XIX veka*, Leningrad, BAN, 1979, p. 39-58. Gennadii A. Fafourin, « Novyi istotchnik po istorii mejdunarodnoi kniznoi trgovli v Peterburgskoï Akademii nauk v poslednei treti XVIII v. », *Peterburgskaia Akademia nauk v istorii akademii mira : K 275-letiu Akademii nauk*, Saint-Pétersbourg 1999, t. 2, p. 78-92. Gennadii A. Fafourin, « Iohann Weitbrecht-postavtchik knig dlia biblioteki Ekateriny II », *Knigi i kniznye sobrania : Istoria i sud'by*, Saint-Pétersbourg 2003, p. 10-12. Felix E. Purtoy, « Deutsche Notendrucker im Petersburg des XVIII Jhs. », *Die Deutschen im Russland : Petersburger Deutsche*, éd. Galina I. Smagina, Saint-Pétersbourg 1999, p. 341-353 (en russe).

tions d'État, l'Académie des beaux-arts, le Corps des Cadets nobles et, bien-sûr, l'Académie des sciences.

Les premiers libraires de Saint-Pétersbourg furent des étrangers venus tenter leur chance en Russie, surtout des artisans et des marchands allemands. Citons les noms de Weitbrecht, Kayser, Klostermann, Muller, Pauli, Logan, Gerstenberg. Alexandra A. Zaitzeva (1927-1996) a établi une liste des libraires à partir des annonces du journal *Sankt-Peterbourgskie vedomosti* (*Gazette de Saint-Pétersbourg*) pour les années 1785–1812³¹. Il n'y a pas beaucoup des noms français sur cette liste : mentionnons les frères Gay, François-Dominique Riss (dont l'essentiel de l'activité se passait à Moscou), Jean Bouvat, le relieur Faconnier, etc. En outre, plusieurs français – relieurs, marchands de toute sorte, précepteurs (« outchitel »), fonctionnaires de l'ambassade et du consulat, voyageurs, etc., vendaient aussi des livres. Il est curieux de noter le séjour à Saint-Pétersbourg, en 1774–1775, du libraire lyonnais Pierre-Jacques Duplain, lequel avait dû quitter la France après avoir importé des livres prohibés. Grâce à la protection de Diderot, Duplain reçut pour plusieurs mois le poste très attrayant de bibliothécaire du Corps des cadets nobles. On ne trouve pas de traces de son activité commerciale en Russie, mais on peut supposer que son expérience dans la diffusion de la littérature clandestine, ses connaissances (Diderot, Malesherbes, nombre de libraires européens) pouvaient être utilement mises à profit à Saint-Pétersbourg³². On vendait les livres français en plein centre de la ville, surtout dans le quartier de l'Amirauté, près du palais impérial, du quartier aristocratique (dans les rues Millionnaïa, Lougovaïa Millionnaïa, Petite Millionnaïa, Bol'chaïa Morskaïa, sur le quai de la rivière Moïka près du pont Bleu, sur la Perspective Nevski), et sur l'île Vasilievski, où se trouvait l'Académie des sciences.

À Moscou comme à Saint-Pétersbourg, c'étaient des étrangers qui diffusaient des livres français : citons le danois Vever, l'anglais Dodsley, l'allemand Rüdiger. Mais, en comparaison de Saint-Pétersbourg, ce sont surtout les français eux-mêmes qui s'occupaient du commerce du livre³³.

³¹ Alexandra A. Zaitzeva, « Inostrannye knigotorgovtzy v Sankt Peterbourg v kontze XVIII-natchale XIX v. », *Knigotorgovlia i bibliotetchnoe delo v Rossii v konce XVIII-pervoï polovine XIX v.*, Leningrad 1981, p. 29-51.

³² Vladislav S. Rjeoutski, Vladimir A. Somov, « Frantzuzy v Rossii v epokhu Prosvetcheniia (materialy k istorii russko-frantzuzskikh svyazei 1760–1780 iz arkhiva frantzuskogo posol'stva v Peterburgue », *Zapadnoevropeiskaïa kul'tura v rukopis'iakch i knigach Rossiïskoï Natzional'noï biblioteki*, Saint-Pétersbourg 2001, p. 292-293.

Sous le règne de Catherine II, une importante colonie française, véritable communauté ethnique et confessionnelle, s'établit dans l'ancienne capitale de la Russie, ce qui favorisa l'établissement des libraires eux-mêmes. Plusieurs libraires (Courtener, Gay, Riss) venaient de Strasbourg, et se connaissaient, sans doute, bien avant leur arrivée en Russie – peut-être leur départ même était-il coordonné³⁴. Je voudrais mentionner quelques-uns des personnages les plus importants en utilisant une étude érudite de N. G. Martynova-Poniatovskaïa, étude publiée dans les années 1920, ainsi que la riche documentation du dictionnaire *Les Français en Russie au XVIII^e siècle* en cours de publication par Anne Mezin et Vladislav Rjéoutski³⁵.

1) Voici d'abord François Antoine Louis Courtener. Né à Strasbourg, il vient en Russie au plus tard en 1782. Au début il vendait notamment des bulbes de Hollande et de France. C'est en 1785 qu'il ouvrit la librairie, qu'il tint durant plus de vingt-cinq ans. Sa localisation dans un quartier aristocratique assura le succès, et il publiait régulièrement des catalogues³⁶. En février 1802, il fonde une maison de commerce à Paris sous la raison sociale « Courtener, Rebannier et C^{ie} », maison en charge des commissions pour les achats de livres. En 1804, il cède sa librairie à son gendre Jean Gautier Dufayer pour se consacrer à la création d'un cabinet de lec-

³³ N. G. Martynova-Poniatovskaïa, « Matériaux pour servir à l'histoire du commerce du livre français à Moscou », dans *Recueil de la Bibliothèque publique Lénin de l'URSS*, Moscou 1928, t. 1, p. 113-131, et t. 2, p. 153-180 (en russe).

³⁴ Vladislav Rjéoutsky, « La communauté francophone de Moscou sous le règne de Catherine II », *Revue des études slaves*, 1996, 48/4, p. 445-461.

³⁵ Anne Mezin, Vladislav S. Ržéuckij, « Projet d'un dictionnaire des Français en Russie au XVIII^e siècle », *Cahiers du monde russe*, 43/ 2 et 3, avril-septembre 2002, p. 343-353.

³⁶ *Note de livres nouveaux et autres, en vente chez Pierre Courtener, libraire à Bâle, et chez François Courtener, libraire à Moscou*, [Moscou, s.d.]. *Nouvelle librairie française de François Courtener aux Boutiques Neuves de Mr. Calinin, N° 3. rue Illinsky à Moscou*, [Moscou], 1789. *Nouveau catalogue de la librairie de F. Courtener, rue Nikolsky, vis-à-vis de Zaikonospasky monastère*, Moscou, 1794. *Catalogue méthodique des livres en vente chez F. Courtener, libraire, rue Nikolsky, maison de Schewalitscheff*, Moscou, 1797. *Supplément au Grand catalogue de François Courtener, libraire, rue Illensky à Moscou*, 1799. *Supplément au Grand catalogue de la librairie de F. Courtener, rue Nikolsky, maison de Schewalitscheff*, Moscou, 1799. *Second supplément au Grand catalogue des livres français et autres en vente chez François Courtener libraire rue Illiensky N° 3*, [Moscou, s.d.].

ture : le « Musée », ouvert en 1806, offrait près de vingt mille titres et inaugura ce genre d'entreprise à Moscou.

2) Le successeur de Courtener, Dufayer, est né à Moscou. Entré chez Courtener comme précepteur, il devint ensuite commis avant de s'établir lui-même comme libraire probablement en 1794. L'activité de la maison dura tout au long du XIX^e siècle.

3) Un autre strasbourgeois, François-Dominique Riss, le « coq de la librairie française », fut également soutenu par Courtener. Depuis 1797, il est associé à Joseph Sausset.

4) Mentionnons enfin Marie Claudine Rozet (née Germain), un des personnages marquant de la librairie française en Russie moins par le volume de ses affaires que par la qualité de ses livres et le haut niveau social de ses clients. Madame Rozet, épouse du libraire parisien Benoît Rozet, est arrivée en Russie au début des années 1770 munie d'une recommandation du célèbre astronome Joseph Jérôme François de Lalande, et elle y restera plus de dix années. Elle avait trouvé une place de gouvernante dans une grande famille et tenait parallèlement un commerce de livres. Résidant tantôt à Moscou, tantôt à Saint-Pétersbourg, elle fournissait des livres à des institutions telles que le Corps des Cadets nobles et l'Académie impériale des sciences. Durant son séjour en Russie Madame Rozet resta en contact avec Lalande, à qui elle envoyait régulièrement les éditions de l'Académie – recevant en échange des livres français. Elle réglait ses paiements en France par l'intermédiaire de Lalande, qu'elle appelait familièrement « mon homme d'affaires »³⁷. Sa clientèle comptait des aristocrates russes, des diplomates étrangers et des savants allemands de l'Académie des sciences : grâce à la protection de Lalande, elle était liée d'amitié avec Johann Albrecht Euler, secrétaire perpétuel de l'Académie, et avec l'historien Gerhard Friedrich Müller. Il n'est pas exclu qu'elle rencontra Diderot lors du séjour du philosophe à Saint-Pétersbourg en 1773–1774³⁸. La vie en Russie était difficile pour cette française qui se plaignait de la fatigue et du climat et écrivait à Euler à propos de Moscou :

³⁷ Archives de l'Académie des sciences (Saint-Pétersbourg), fonds 1, inv. 3, dossier 66, f^o 295.

³⁸ Georges Dulac, « La Vie académique à Saint-Pétersbourg vers 1770 d'après la correspondance entre J. A. Euler et Formey », dans *Académies et sociétés savantes en Europe...*, Paris, 2000, p. 221-263.

[C'est] une vilaine ville je m'ennuie beaucoup, puis l'air y est fort malsain, vive Petersbourg, surtout quand on y a des amis tels que vous...³⁹

Lorsqu'elle résidait à Moscou, elle recevait des livres via Saint-Pétersbourg grâce aux bons offices d'Euler. Un jour, elle découvrit dans ces envois deux exemplaires incomplets d'un titre de l'abbé Millot, ce dont elle accusa les douaniers dans une lettre à Euler :

Messieurs de la douane (...) feroient beaucoup mieux de demander quelque chose de complet que de prendre dans une caisse les premiers livres qui se présentent...⁴⁰

C'est à Moscou, dans la maison de la princesse Varvara Chakhovskaïa, que Madame Rozet décède en janvier 1784. Le vice-consul de France, Pierre Martin, fit procéder à l'inventaire de ses effets comme « hardes, nippes, bagues, montre, argent monnaie et en billets de banque ». Parmi ses effets, on remarque un souvenir de son mari Benoît Rozet, un bracelet avec un portrait, mais aussi des livres non vendus, quelque cent trente titres pour la plupart en deux ou trois exemplaires – dont vingt-six exemplaires de la *Géographie abrégé* de Langlet du Fresnoit, dix-neuf des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos et quelque cent tomes de la *Bibliothèque des romans*⁴¹. Il faut encore noter vingt et un exemplaires de l'*Histoire de Russie* de Pierre Charles Lévesque, un ouvrage dont Madame Rozet s'occupait tout spécialement, puisque c'est elle qui devait le remettre aux souscripteurs en 1782⁴². La liquidation de la succession impose la vente de tous les articles, vente qui se déroule au « Club étranger » de Moscou en février 1785, sans grand succès, de sorte que plusieurs assemblées particulières seront encore nécessaires. Les acheteurs des livres sont des aristocrates et nobles russes, mais aussi des Français séjournant à Moscou, parfois eux-mêmes débiteurs de Madame Rozet. En définitive, beaucoup des livres ne furent pas vendus, et seule une partie des dettes put être payée aux li-

³⁹ Archives de l'Académie des sciences (Saint-Pétersbourg), fonds 1, inv. 3, dossier 62, f^o 94 v^o.

⁴⁰ *Ibidem*, f^o 230.

⁴¹ Anne Sauvy, « Les souscriptions à la *Bibliothèque universelle des romans* (1776–1780) », *L'Europe et le livre : réseaux et pratiques du négoce de librairie, XVI^e-XIX^e s.*, Paris 1996, p. 371-382.

⁴² Vladimir A. Somov, « Prospectus de l'*Histoire de Russie* de Pierre-Charles Lévesque », *Le livre et l'historien. Études offertes en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin...*, Genève 1997, p. 353-358.

braires parisiens Debure fils aîné et Durand neveu, principaux fournisseurs et créanciers de notre libraire moscovite ⁴³.

Il faut constater que les Français introduisirent d'importantes innovations dans la vente de livres à Moscou, en l'espèce des catalogues, des cabinets de lecture, du prêts de livres tant aux Moscovites qu'aux provinciaux, et de l'annonce des nouveautés dans le journal *Moskovskie Vedomosti* (la *Gazette de Moscou*). Les catalogues de libraires du XVIII^e siècle, l'une de nos sources les plus importantes, ne sont pas bien conservés, et même ceux qui furent répertoriés dans les usuels de références sont aujourd'hui parfois introuvables ⁴⁴. La série la plus complète est celle de Christian Rüdiger, relieur de l'Université de Moscou, puis libraire et commissionnaire de cette Université : l'un de ses derniers catalogue, que l'on peut dater de 1798, enregistre au total quelque trois mille cinq cents ouvrages français, surtout dans la section des *Mélanges de littérature* ⁴⁵. Une autre série importante est celle des catalogues de Hermann Klostermann, un allemand de Saint-Petersbourg commissionnaire de l'Académie des Beaux-Arts. Son catalogue de 1794 compte quelque trois mille titres, dont beaucoup d'éditions musicales ⁴⁶. Les deux catalogues du pétersbourgeois Johann Weitbrecht, un des plus importants libraires de Russie, datés de 1773 et de 1788, montrent que, en l'espace de quinze ans, son fonds doubla presque, passant de trois mille quatre cents à sept mille six cents titres. Ce vaste ensemble touchait tous les domaines du savoir, à commencer par les belles-lettres, l'histoire et la philosophie jusqu'à la physique et à la métallurgie, sans oublier les nouveautés du marché européen et les livres anciens ⁴⁷. Outre les livres, les libraires proposaient à leurs clients estampes, partitions, instruments de musique, meubles, pierres taillées, etc.

⁴³ MAE Nantes, vice-consulat Moscou, chancellerie, 1782–1785.

⁴⁴ Voir *Svodnyi katalog knig na inostrannykh iazykakh, izdannykh v Rossii v XVIII veke : 1701–1800*, Leningrad 1986, t. 3, p. 186-193.

⁴⁵ *Catalogue des livres françois, italiens et anglois qui se trouvent en vent chez Christian Rüdiger fils et Compagnie dans la Librairie de l'Université Impériale à Moscou au Podworie Woskresenskoy rue Illensky*, imprimé à Moscou, dans la Typographie Impériale de l'Université chez Christian Rüdiger et Claudi, [1798].

⁴⁶ *Catalogue des livres françois latins, italiens et anglois qui se vendent chez Germain Klostermann, perspective de Newsky vis-à-vis la rue d'Isaak, maison de Mr. de Schagffskoy, n° 69, et au mois de janvier l'année prochaine 1795, dans la nouvelle rue d'Isaac presque vis-à-vis l'hôtel de Mr. le pr. de Galitzin ci-devant hôtel de Talyzin, n° 96, St.-Petersbourg, 1794.*

Quant à la province, normalement on commandait et faisait venir les livres de Saint-Pétersbourg ou de Moscou. Une source très intéressante est ici constituée par le catalogue de Louis Fietta, libraire à Dobno⁴⁸, petite ville du gouvernement de Volyn' mais alors centre commercial important. Ce catalogue, daté de 1802, présente quelque sept cents titres, pour la plupart des livres français des XVII^e et XVIII^e siècles. On peut s'interroger sur la provenance d'une si riche collection dans ce coin isolé de l'Empire, mais l'explication est simple : pendant le règne de Paul I^{er}, Dobno accueillit l'armée du prince de Condé, de sorte que, probablement, une partie du fonds Fietta provient des collections des émigrés ou leur était destinée. Un de ces émigrés, le comte A. Fortia de Piles, passa plusieurs mois en Russie en 1791-1792 et témoigna de l'état de la librairie :

Quoique les Russes lisent peu, et que le nombre des gens instruits soit excessivement petit, il y a plusieurs libraires à Pétersbourg (quelques-uns à Moscou) ; beaucoup, il est vrai ne possèdent pas trois mille volumes : Gay passe pour le mieux assorti des libraires, ils sont tous fort cher, sur-tout pour les livres étrangers, quoique cet article ne paye pas de droits et que le transport, ayant lieu par mer, soit à bon marché. Pour avoir le prix des livres à Pétersbourg, comparé à celui de Paris, il faut évaluer le rouble à quarante sous de France ; c'est à dire, qu'un livre dont le prix courant est de six francs (et moins pour un libraire), coûte trois roubles à Pétersbourg ; mais on ne doit pas oublier qu'il faut ici vendre à crédit ; les livres, la musique, les estampes, tout est dans le même cas. Quelques libraires (M. Veitbrech par exemple) apportent dans leur magasin cette indolence, cette paresse innée dans le Russe ; si vous demandez un objet peu considérable, ils ne vous disent pas qu'ils ne l'ont pas, ce qui seroit plus honnête, mais que c'est trop peu de chose pour prendre la peine de le chercher : comme en Allemagne leurs livres sont en feuilles, les brochures sont fort chères et les reliures d'un prix énorme...⁴⁹

Les libraires de Saint-Pétersbourg et de Moscou vendaient des livres français publié à travers toute l'Europe – en France (Paris, Lyon, Toulouse, Rouen, Versailles, etc.), aux Pays-Bas (La Haye, Amsterdam, Leyde,

⁴⁷ *Catalogue des livres français qui se trouvent chez J. J. Weitbrecht libraire de l'Académie des sciences, St.-Pétersbourg, 1773. Livres françois chez J. J. Weitbrecht, libraire de la Cour Impériale, St.-Pétersbourg 1788.*

⁴⁸ *Catalogue des livres, qui se trouvent chez Louis Fietta, libraire à Dubno, [Dubno], 1802.*

⁴⁹ [A. Fortia de Piles], *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemarck, Suède, Russie et Pologne, fait en 1790-1792*, Paris 1796, t. 4, p. 316-317. Fortia de Piles et son contemporain Masson mentionnent le libraire Gay comme un des plus importants en Russie. Il faut noter que c'est Gay lui-même qui devait diffuser le livre de Fortia de Piles à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

Maestricht), en Allemagne (Berlin, Leipzig, Hambourg, etc.), au Danemark (Copenhague) et en Suisse (Genève, Neuchâtel, Yverdon, Lausanne, etc.). Mais que savons-nous des fournisseurs ? Les catalogues de vente de la Librairie Académique pour 1730–1760 et les documents conservés dans les archives de l'Académie des sciences montrent que les éditions néerlandaises furent prépondérantes. L'Académie avait des relations avec les maisons Janssonius et Waesberg, Wetstein-Smit, Arkstée et Mercus, Schreuder et Mortier, et avec des libraires tels que Pierre Gosse, Pierre de Hondt, Jean Neaulme et Marc-Michel Rey⁵⁰. Au milieu des années 1750, un grand nombre de livres français furent également importés de Leipzig et de Berlin.

À Paris, l'Académie donna la préférence au libraire-imprimeur Antoine Claude Briasson, qui à partir de 1737 vendit les éditions académiques à Paris, envoyant en échange des livres français en Russie⁵¹. Plus tard, l'Académie entra en contact avec Desaint (1767) et Anisson-Dupéron (1787–1788). En 1792, un Lyonnais, J.-B. de La Mollière, propriétaire du fonds de Tournes, propose un échange de livres français contre des éditions académiques, ce que Saint-Pétersbourg accepte⁵². Plusieurs libraires français, entre autres Didot, Bluet, Gaugnery, Durand et Debure, avaient eux aussi des relations en Russie avec des libraires, des institutions ou des amateurs. Mais la documentation concernant les liens des libraires particuliers avec leurs collègues européens, se trouve surtout en Occident. Ainsi Michel Schlupp a-t-il étudié les liens entre la Russie et la Suisse à partir des archives de la Société typographique de Neuchâtel. Plusieurs libraires

⁵⁰ Nicolas A. Kopanev, « Marc-Michel Rey, libraire-éditeur de J.-J. Rousseau et de Catherine II », *Jean-Jacque Rousseau, Politique et nation. Actes du II^e Colloque international de Montmorency (27 septembre-4 octobre 1995)*, Paris 2001, p. 697-706. J. Fransen, « Lettres adressées à Marc-Michel Rey, libraire à Amsterdam », *Revue du dix-huitième siècle*, 1915, 4, p. 1-7. En 1760–1761, les livres envoyés par Rey furent vendus à Moscou par un certain Philippe Hernandez, précepteur dans une famille aristocratique. Hernandez publia à Moscou le *Journal des sciences et des arts* (*Dictionnaire des journaux: 1600–1789*, dir. Jean Sgard, Paris 1991, n° 712). Je tiens à remercier M. Otto S. Lankhorst (Nimègue) pour ces renseignements sur les libraires néerlandais.

⁵¹ Nicolas A. Kopanev, *Frantsouzskaja kniga...*, op. cit.

⁵² Inna I. Lubimenko, *Outchenaïa korrespondenciia Akademii nauk: 1766–1782*, Léninegrad 1937 (*Trudy Arkhiva Akademii nauk SSSR*, vol. 2) n° 209. Iudiph". Kh. Kopelevitch, Valerii I. Ossipov, Irina A. Chafran, *Outchenaïa korrespondencia Akademii nauk XVIII veka*, Léninegrad 1987 (*Trudy Arkhiva Akademii nauk SSSR*, vol. 29), n° 514, 779 et 789. Je tiens à remercier G. A. Fafurin pour les renseignements sur J.-B. de La Mollière.

de Saint-Pétersbourg (Weitbrecht, Muller, Logan, Rusconi) et de Moscou (Wohak, Rüdiger) établirent les relations avec Neuchâtel : le bruit courait même que Nicolaï I. Novikov, le plus grand homme du livre en Russie, voulut commander des éditions de la S.T.N. Il ne reste pas de traces de ce projet, mais il faut remarquer que ce furent en effet les commissionnaires de Novikov, Müller et Rüdiger, qui recevaient régulièrement des livres de Neuchâtel. Les libraires russes demandaient beaucoup d'ouvrages, mais en petit nombre d'exemplaires, le plus souvent cinq. Normalement les livres étaient transportés en feuilles, même si le public russe manifestait le « goût de la reliure de France en veau ». Rusconi écrivit en 1787 de Saint-Pétersbourg :

Observez (...) que ceux qui se trouvent reliés soient bien conditionnées ; et qu'ils n'aient pas l'air vieux ; car nos amateurs sont très scrupuleux sur cet article... ⁵³

Les liens entre la Russie et Neuchâtel eurent un prolongement lorsque, au début du XIX^e siècle, les enfants du libraire neuchâtelois Samuel Fauche essayèrent de s'installer en Russie. D'abord un de ses fils, Pierre François Fauche (1763–1814), résidant à Hambourg, ouvrit en 1788 une librairie française à Brunswick ⁵⁴. L'entreprise devint importante pendant la Révolution, alors que nombre d'émigrés trouvaient refuge chez le duc de Brunswick. A partir de 1797, Fauche s'associe à un émigré, le marquis Louis Dubois de Maisonfort, pour fonder la Société littéraire et typographique de Brunswick, laquelle publie nombre d'ouvrages politiques contre-révolutionnaires. Plus tard, vers 1802, quand Fauche fit faillite, cette société sera dirigée par le Français Alexandre Pluchart ⁵⁵, ancien ouvrier puis directeur de l'imprimerie Fauche ⁵⁶. On sait que cette entreprise

⁵³ Michel Schlupp, art. cité.

⁵⁴ Jean-Dominique Mellot, Élisabeth Queval, *Répertoire d'imprimeurs/libraires XVI^e-XVIII^e siècle. État en 1995*, Paris 1997, p. 261.

⁵⁵ Alexandre Pluchart (1777–1827), libraire-imprimeur. Probablement, descendant d'une famille d'un libraire de Valenciennes Noël Joseph Pluchart. Au début de la Révolution, il est un apprenti imprimeur. Émigré à Brunswick, il s'installe ensuite en Russie. Voir le *Dictionnaire biographique russe*, Saint-Pétersbourg, 1905, vol. Plaviltchikov-Primo, p. 134. Frédéric Barbier, *Lumières du Nord. Imprimeurs, libraires et « gens du livre » dans le Nord au XVIII^e siècle (1701–1789). Dictionnaire prosopographique*, Genève 2002, p. 417.

⁵⁶ Martina Graf, *Buch-und Lesekultur in der Residenzstadt Braunschweig zur Zeit der Spätaufklärung unter Herzog Karl Wilhelm Ferdinand (1770–1806)*, Frankfurt am Main 1994 (« Archiv für Geschichte des Buchwesens », 42).

était liée avec l'Europe de l'Est, en particulier avec Saint-Pétersbourg, mais ces contacts restent à étudier.

La documentation de la Société littéraire et typographique permet d'établir les noms des libraires recevant les imprimés de Brunswick dans les années 1798–1803 : François Courtener, Riss et Sausset, Rüdiger et fils, F. C. Engelsbach à Moscou, et les libraires de Saint-Pétersbourg Antoine Rospini, Germain Klosterman, Jean Bouvat, J. W. Ganslandt et Ernst Zimssen⁵⁷. Fauche cherche alors en Russie la possibilité de sauver son entreprise et, vers 1802, il visite Saint-Pétersbourg pour s'occuper d'une vente considérable par voie de loterie. Un peu plus tard, au moment de la fondation de plusieurs universités russes, Pierre François Fauche et son frère Abraham Louis présentent à l'empereur Alexandre I^{er} un mémoire demandant de leur confier la formation des nouvelles bibliothèques universitaires et le service de celles qui existent déjà :

Les frères Fauche, élevés dans le commerce des livres, et se trouvant en position de fonder une maison dans Paris, osent en toute humilité prendre la liberté d'offrir leurs services à Sa Majesté Impériale, pour les consacrer, avec le dévouement dont ils se sentent capables, au plus grand avantage de ses Bibliothèques et de ses Universités. Pour ne laisser aucun doute sur l'exactitude de leurs fournitures, ils donneront caution solide dans St.-Pétersbourg même du contenu, & de la bonne condition de leurs envois.

Pour expliquer leur intentions, les libraires ont dressé leur catalogue et l'ont remis à Novosiltzev, l'un des proches les plus influents de l'Empereur :

Ce volume manuscrit ne contient que des ouvrages dont le mérite est généralement reconnu ; (...) les livres rares et les manuscrits peuvent aussi être objet de leurs recherches. (...) Enfin, les frères Fauche seront à portée de faire exécuter dans Paris, et dans la perfection requise, des réimpressions de livres classiques et élémentaires à l'usage des Université de l'Empire de Russie : ils conformeront le droit de commission sur cette branche de leur service à la consommation qu'on sera dans le cas de leur procurer, et si, pour jouir de la proximité de cette fabrication, ce qui peut offrir des avantages, le Gouvernement désirait qu'elle se fit en Russie, un des frères Fauche viendrait lever un Imprimerie dans St.-Pétersbourg, pour y soigner ces réimpressions et il mettrait son ambition à cet établissement en le montant avec les caractères de Didot, dont il se procurerait les matrices, heureux si par l'agrément que daignerait y donner Sa Majesté Impériale, il se trouvait ainsi placé au nombre de ses sujets...⁵⁸

⁵⁷ Niedersächsisches Staatsarchiv Wolfenbüttel (NSA Wolfenbüttel), 2 Alt 14284, f° 61-61v.

Néanmoins, ce projet ne fut pas réalisé. Ce ne sont pas les frères Fauche, mais leur successeur et rival Alexandre Pluchart qui s'installera à Saint-Pétersbourg. Il est arrivé en Russie en 1806 sur l'invitation du Ministère des affaires étrangères pour organiser la publication du *Journal du Nord*. Deux années plus tard, le voici directeur de l'Imprimerie du Sénat, puis il fonde sa propre entreprise où durant les années 1820, il fait plusieurs éditions gravées et lithographiques comme les *Galleries des portraits des hommes célèbres* et les *Collections des vues de Moscou et de Saint-Pétersbourg*. Son fils, Adolphe, formé à Paris chez Firmin Didot, sera à la tête d'une des plus importantes maisons d'édition de Saint-Pétersbourg.

L'activité de Fauche et de Pluchart embrasse, durant une longue période (de la seconde moitié du XVIII^e au début du XIX^e siècle), une vaste aire géographique, de Paris à Saint-Pétersbourg en passant par Neuchâtel, Hambourg et Brunswick. Elle illustre certes l'importance européenne du livre français au siècle des Lumières, mais montre aussi que cette production n'est pas spécifiquement française : il s'agit d'une production de l'ensemble de la République des Lettres, soutenue par la « librairie » et les réseaux de librairie de plusieurs nations occidentales.

⁵⁸ NSA Wolfenbüttel, 2 Alt 14286, f^o 18-19.

Produktion, Tausch und Übersetzung im österreichischen Buchhandel im 19. Jahrhundert

Norbert Bachleitner

„Es ist fast gar nichts da ...“ – die Worte, mit denen Kaiserin Maria Theresia den Buchhändler Trattner zu verstärkter Buchproduktion, und da vor allem zum Nachdruck, aufforderte, sind oft als zutreffendes Urteil über das Buchwesen in Österreich aufgefaßt und auch auf spätere Epochen übertragen worden¹. Lediglich die Epoche Josephs II. mit ihrer liberalen Einstellung gegenüber der Literatur und der daraus resultierenden kurzen Blüte des österreichischen Verlagswesens ließ man als Ausnahme gelten. Solche Pauschalurteile enthalten zweifellos ein Körnchen Wahrheit, vor allem, wenn man zum Vergleich den benachbarten deutschen Buchmarkt heranzieht. Bekanntlich überflügelte Deutschlands Buchproduktion am Ende des 19. Jahrhunderts – zumindest in quantitativer Hinsicht – die Buchproduktion aller anderen Länder².

Besser als sich mit tradierten Urteilen zu begnügen ist es allemal, sich an die Fakten zu halten. Mit Ausnahme von wenigen punktuellen Beobachtungen fehlen fundierte Untersuchungen zum österreichischen Buchwesen des 19. Jahrhunderts³; insbesondere die Epoche von 1848 bis zum Ersten Weltkrieg, die einen beachtlichen Aufschwung mit sich brachte, liegt weitgehend im Dunkeln. Im folgenden stelle ich einige statistische Elemente für die Beschreibung und vergleichende Einschätzung des Buchmarkts der Habsburgermonarchie zusammen. Zunächst sind einige Angaben zur Buchproduktion insgesamt nötig, dann werde ich zum Außenhandel und schließlich zur Übersetzung übergehen. Es soll damit ein Beitrag zur Erforschung der materiellen Grundlagen der literarischen und geistigen Transfers und Rezeptionsvorgänge in der Habsburgermonarchie geleistet wer-

¹ Zit. in Ursula Giese, « Johann Thomas Edler von Trattner. Seine Bedeutung als Buchdrucker, Buchhändler und Herausgeber », in *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, 3 (1961), Sp. 1013-1454, hier Sp. 1019.

² Die Hintergründe beschreibt ausführlich Frédéric Barbier, *L'Empire du livre. Le livre imprimé et la construction de l'Allemagne contemporaine (1815–1914)*, Paris 1995.

³ Einen Überblick findet man jetzt bei Norbert Bachleitner, Franz M. Eybl, Ernst Fischer, *Geschichte des Buchhandels in Österreich*, Wiesbaden 2000.

den. Entgegen den erwähnten Vorurteilen werden die statistischen Daten, so viel kann man vorgwegnehmen, einige Besonderheiten hervortreten lassen, insgesamt aber das Bild eines im europäischen Vergleich ganz « normalen » Buchhandels ergeben.

Der Aufstieg der nationalen Buchmärkte in der Habsburgermonarchie

Es fehlt eine Bibliographie der Buchproduktion in der Habsburgermonarchie und damit die einzige verlässliche und exakte Quelle für ihre Beschreibung. Wir verfügen nur über Daten aus einigen Jahren, die sich, und das macht die Rekonstruktion der Entwicklung der Buchproduktion noch schwieriger, auf ein infolge der Grenzverschiebungen unterschiedlich großes Territorium beziehen. Dennoch kann man die Entwicklung weitgehend extrapolieren.

Für die Jahre 1816 bis 1830 wurde die Buchproduktion auf ca. 1500 bis 2000 Titel geschätzt⁴. 1840 wurden 3694 Bände (!) gezählt, was wohl noch immer ca. 1500 bis 2000 Titeln entspricht⁵. Bücher in italienischer Sprache (1471) sind dabei fast genauso stark vertreten wie deutsche Titel (1632); die Literaturen in anderen Sprachen bilden noch kleine Minderheiten. Trotz des Schwerpunkts auf deutschen und italienischen Büchern fällt schon hier die Sprachenvielfalt auf, die eine Aufsplitterung des Marktes andeutet und Probleme aufwirft, sobald die „kleinen“ Sprachen an Gewicht gewinnen. Im Jahr 1855 ist die Zahl der Sprachen noch gestiegen (Serbisch, Kroatisch und Slowenisch werden nun selbständig ausgewiesen, dazu kommt noch das Ruthenische). Deutsche (1806) und italienische Bücher (1497) sind nach wie vor annähernd gleichauf an der Spitze, stark zugelegt haben die ungarischen (640) und in geringerem Ausmaß auch die tschechischen (208) und polnischen (116) Titel. Sieht man vom Ungarischen ab, ist der relative Anteil der Sprachen ungefähr gleichgeblieben. Die Gesamtproduktion ist mit 4673 Titeln infolge des Wegfalls der Vorzensur und der Maßnahmen zur Liberalisierung der Wirtschaft stark angestiegen – es handelt sich allerdings um eine offizielle und daher gründliche Statistik des Innenministeriums auf der Basis von Pflichtexemplaren, daher ist die Zahl wohl nicht di-

⁴ Gerhard Menz, *Der Europäische Buchhandel seit dem Wiener Kongreß*, Würzburg 1941, S. 41.

⁵ Vgl. zu diesen und den folgenden Zahlen Tabelle 1.

rekt mit den früheren und späteren Daten zu korrelieren, die auf Erhebungen der Buchhändler beruhen.

Im folgenden Jahrzehnt bringt der Verlust der italienischen Besitzungen (Lombardei 1859, Venetien 1866) einen Rückfall der Produktion. Danach scheint die gesamte Buchproduktion bis zur Jahrhundertwende stagniert zu haben, bestenfalls schwach gewachsen zu sein. Das Italienische fällt bald ganz aus der Statistik weg, dieser Verlust kann allerdings von den anderen Sprachen nach und nach wettgemacht werden. 1883 (1999) und noch 1899 (2100) liegen die deutschsprachigen Bücher nur wenig über dem Niveau von 1855; im Vergleich zu 1855 verdreifacht hat sich die tschechische (863) und die polnische Produktion (329), bemerkenswert zugenommen haben auch die kroatischen Bücher; nicht verzeichnet sind die ungarischen Bücher, aber man darf von ihnen wohl Analoges annehmen. Es zeigt sich, dass besonders die slawischen Sprachen im Aufwind sind und die Buchproduktion das Erstarken des Nationalismus innerhalb der Donaumonarchie spiegelt.

Der Außenhandel: Vom Export des Nachdrucks zur Einfuhr aus Deutschland

Das 19. Jahrhundert begann mit einer Phase der Unsicherheit, den Kriegen gegen Napoleon und der daran anschließenden horrenden Inflation, die 1811 zu einem Staatsbankrott führte. Die Voraussetzungen vor allem für den Import von Büchern waren daher denkbar schlecht. Bis in die dreißiger Jahre überwiegt daher der Export den Import. Dennoch konnten die Werte der Kriegsjahre bis zu diesem Zeitpunkt verdreifacht werden⁶.

Seit den Tagen der Erfolge Trattners und anderer österreichischer Verleger mit Nachdrucken, d. h. seit ca. 1770, war Österreich eine Hochburg des zeitweise sogar vom Staat geförderten Nachdrucks. Damit dürfte zusammenhängen, daß bis zu Beginn der fünfziger Jahre die Exporte nicht bevorzugt in die deutschen Staaten gehen, die sich den Nachdrucken versperren, sondern in erheblichem Maß auch in die italienischen Staaten und in den Fernhandel über Venedig und Triest (1840: 46= 54%). 1835 einigten sich die Staaten des Deutschen Bundes, dem auch Österreich angehörte, auf ein generelles Verbot des Nachdrucks. In diesem Jahr übertrifft der Bücherimport erstmals den Export. Österreich ist fortan ein buchhändlerisches Importland.

⁶ Vgl. Tabelle 2, 1835.

Bis 1848 verhindert die Zensur, die jedes aus dem Ausland einlangende Buch peinlich genau überprüft und viele Titel zurückweist, ein stärkeres Wachstum der Außenhandelsbeziehungen. Erst in den fünfziger Jahren, in einer Phase sehr guter allgemeiner wirtschaftlicher Konjunktur, verdoppelt sich die Einfuhr (1855: 909) die eigene Produktion und damit der Export steigt erst in den sechziger Jahren wieder merklich an (1865: 714). Begünstigt wird die Intensivierung des Buchhandels durch eine drastische Zollsenkung im Jahr 1852⁷. Deutschland ist nun schon der erste Adressat österreichischer Bücher (1855: 64 Prozent). In Berichten wird die Steigerung der Exporte auf Schulbücher, die auch in Deutschland Verwendung fanden, zurückgeführt⁸, ferner auf die traditionell starke und international beachtete wissenschaftliche Produktion, vor allem im Bereich der Medizin, der Naturwissenschaften und gegen Ende des Jahrhunderts auch in der Technik⁹. Der Export wurde geradezu zu dem Faktor, der die Produktion wissenschaftlicher Literatur ermöglichte, nachdem der Binnenmarkt der Monarchie infolge der nationalen Abkapselung immer kleiner wurde. Ganz allgemein wurden die gute Typographie und die Qualität der Illustrationen österreichischer Bücher auch im Ausland geschätzt.

1870 ist der Import jedoch schon dreimal so hoch wie der Export (1878: 669t), und dieses Verhältnis wird bis zum Beginn des 20. Jahrhunderts konstant erhalten bleiben. Verglichen mit den dreißiger Jahren haben sich die Importe um das Dreißigfache vermehrt, die Exporte haben sich im selben Zeitraum nur verzehnfacht¹⁰.

Die Importe stammten schon am Beginn unseres Beobachtungszeitraums überwiegend aus den deutschen Staaten, wobei Sachsen mit dem Buchhandelszentrum Leipzig dominierte. Durch erhaltene Aufzeichnungen über die zensorische Überprüfung und Verzollung in Wien eingelangter Büchersendungen aus dem Jahr 1840 wissen wir zumindest punktuell genauer Bescheid über die Herkunft der Bücher: 60% stammten aus den

⁷ Seit 1830 waren 5 fl. (= Gulden) pro Zentner bei der Einfuhr und 12½ fl. pro Zentner bei der Ausfuhr zu entrichten, ab 1852 nur noch 3 fl. (Einfuhr) bzw. 1 kr. (Ausfuhr) pro Zentner.

⁸ *Bericht der Handels- und Gewerbekammer für das Erzherzogthum Oesterreich unter der Enns (...) in den Jahren 1861–1866*, Wien 1867, S. 261.

⁹ *Bericht der Handels- und Gewerbekammer für das Erzherzogthum Oesterreich unter der Enns (...), in den Jahren 1857–1860*, Wien 1861, S. 350. *Bericht über die Industrie, den Handel und die Verkehrsverhältnisse in Niederösterreich (...) während des Jahres 1889*, Wien 1890, S. 408.

¹⁰ Vgl. Tabelle 2, 1835 und 1905 bzw. 1910.

deutschen Staaten (53 Prozent aus Leipzig, sieben Prozent aus anderen Städten), 29 Prozent aus Orten innerhalb der Monarchie (Graz sechs Prozent, Prag vier Prozent, Salzburg drei Prozent), elf Prozent aus Paris¹¹. Das ist nicht das einzige Indiz für die Beliebtheit französischer Lektüre in Österreich (vgl. Zensur), die vor allem auf politische Literatur und Belletristik betraf. Bis zur Jahrhundertwende gibt es Belege für die extensive Lektüre französischer Bücher in Wien¹² und anderen Städten der Monarchie.

Leipzig beherrscht also neben dem deutschen auch den österreichischen Markt. Nur zwischen 1868 und 1875 wurde Sachsen von 'Süddeutschland'¹³ als Quelle der Importe überflügelt, vorübergehend sogar in drastischem Ausmaß (1873: 31 543 Tonnen aus Süddeutschland gegenüber 13 664 aus Sachsen; dasselbe Phänomen ist auch auf der Seite der Exporte zu beobachten; 1868: 6488 Tonnen nach Süddeutschland gegenüber 3634 nach Sachsen).

Bald nach der Jahrhundertmitte steigt der Anteil der Importe aus Deutschland auf 90 Prozent und darüber. Neben den deutschen Staaten bzw. dem Deutschen Reich ist quantitativ lediglich der Buchhandel mit den italienischen Staaten bis 1858 und mit Rußland ab der Mitte der sechziger Jahre, wohl eine Folge der in Rußland durchgeführten Reformen, bemerkenswert. Wiederholt ist auch vom bedeutenden Handel mit dem Orient die Rede, wobei viele österreichische Bücher nicht direkt aus Österreich, sondern gegen die Jahrhundertwende über Leipzig geliefert wurden¹⁴. Vor allem der Export, der sich seit den fünfziger Jahren, nach dem Ende des Nachdrucks und dem Fall der Vorzensur, ebenfalls nach Deutschland orientiert, enthält bis zum Ende des Jahrhunderts auch einen erheblichen An-

¹¹ *Ausweis über die in den Nachmittagsstunden vom 1. bis inclusive 30. April [1840] vorgenommenen Amtshandlungen im K. K. Zentral-Bücher Revisionsamte; Ausweis über die in den Nachmittagsstunden von 1. bis 19. Mai und vom 1. bis 11. Juni des J. [1840] vorgenommenen Revisionen der Buch-, Kunst- und Musikalienhändler Ballen und Post[pakete]* (Allgemeines Verwaltungsarchiv, Polizeihofstelle 442/1840).

¹² *Bericht über die Industrie, den Handel und die Verkehrsverhältnisse in Niederösterreich während des Jahres 1899*, Wien 1900, S. 384.

¹³ So der Terminus in den Statistiken, gemeint sein kann nur die Grenze zu Bayern und in weiterer Folge der Handel vor allem mit Stuttgart; vgl. *Ausweise über den Handel von Oesterreich im Verkehr mit dem Auslande und über den Zwischenverkehr von Ungarn und Siebenbürgen mit den anderen österreichischen Provinzen im Jahre 1831-1840* (= 1. Jahrgang), Wien 1843-1844, Jahrgang 1883 (1884).

¹⁴ *Bericht über die Industrie, den Handel und die Verkehrsverhältnisse in Niederösterreich während des Jahres 1894*, Wien 1895, S. 377.

teil von Adressaten außerhalb Deutschlands. In den Exporten bewahrt die Monarchie noch am ehesten eine eigene Physiognomie.

Vergleicht man die österreichische Handelsstatistik mit derjenigen Deutschlands und Frankreichs¹⁵, den beiden auf dem Gebiet des Verlags und Buchhandels führenden Ländern, zeigt sich zweierlei:

1. beide sind Exportländer, in denen der Export in der zweiten Jahrhunderthälfte etwa das Dreifache der Importe ausmacht. In Österreich ist das Verhältnis genau umgekehrt. Der Bücher-Transfer verläuft im 19. Jahrhundert im wesentlichen von Westen nach Osten.
2. was die absoluten Werte des Exports betrifft, hinkt Österreich bis zur Jahrhundertwende zwar hinter Frankreich nach, der Abstand verringert sich aber, und 1912-1913 übertreffen die österreichischen Exporte sogar jene Frankreichs. Stellt man die relativ schwierigen Bedingungen der Buchproduktion und des Buchhandels in Österreich – vor allem die eingangs erwähnte Nachbarschaft zu dem Buch-Giganten Deutschland und die Aufsplitterung in zahlreiche nationale Teilmärkte – in Rechnung, so ist die Bilanz des Vergleichs recht beachtlich.

Der Übersetzungsverlag

Wie schon angedeutet, herrschten in Österreich bis 1835 vor allem auf dem Gebiet der Belletristik Nachdrucke vor. Die Übersetzungen, die in der Statistik der Wiener Buchproduktion von 1827 fast zwölf Prozent ausmachen¹⁶, sind fast ausschließlich Nachdrucke deutscher Ausgaben. Die Scott-Begeisterung ist gerade am Höhepunkt angelangt, in Wien erschienen zwei Gesamtausgaben seiner Werke, natürlich Nachdrucke. Dasselbe gilt für andere Vertreter der populären Belletristik dieser Zeit wie Washington Irving, Cooper, Byron, und etwas später Bulwer und Dickens. Die *Classische Cabinets-Bibliothek oder Sammlung auserlesener Werke der deutschen und Fremd-Literatur* (1825–1829 bei Chr. Fr. Schade erschienen) setzte sich ebenfalls fast ausschließlich aus Nachdrucken zusammen, vorwiegend von Autoren der englischen und amerikanischen Literatur. Die Vorherrschaft von Übersetzungen aus dem Englischen in den zwanziger Jahren bildet eine Ausnahme. In allen anderen Jahren war die französische Literatur am stärksten vertreten, so schon 1840: von den 28 Übersetzungen dieses Jahres stammten 15, also mehr als die Hälfte, aus dem Französischen. Theater und

¹⁵ Vgl. Tabelle 3.

¹⁶ Vgl. Tabelle 4.

Romane hielten sich hier die Wage, wobei die französische Romantik und insbesondere der Feuilletonroman der dreißiger und vierziger Jahre aber bei der Zensur Anstoß erregten: viele Werke von Balzac, Dumas, Paul de Kock, George Sand, Frédéric Soulié, Émile Souvestre, Eugène Sue und anderen waren in Österreich bis 1848 verboten. Vor diesen Autoren schreckten die österreichischen Verleger zurück, weil Schwierigkeiten mit der Zensur sicher waren.

Dieses Manko wurde in den fünfziger Jahren gründlich kompensiert. 1854 waren von 546 erschienenen Nummern (d. h. Bände, z. T. dünne Lieferungen oder Hefte) ein Drittel Übersetzungen, und zwar fast nur aus dem Französischen. Maßgeblichen Anteil an diesem Boom an Romanübersetzungen hatten neugegründete populäre Reihen wie die *Romantische Lesehalle* (Wien, Stöckholzer von Hirschfeld, ab 1851), das Theater versorgte Wallishausser mit seiner Reihe *Theater=Repertoire* (1853–1886), in der ebenfalls Übersetzungen vorherrschten.

Das umfangreichste und am längsten durchgehaltene Unternehmen war aber Hartlebens *Belletristisches Lesecabinet der neuesten und besten Romane aller Nationen in sorgfältigen Übersetzungen* (Wien, Pest, Leipzig, 1846–1879). In der Reihe erschienen bis 1879 1 008 Bände Übersetzungen aus den wichtigsten europäischen Literaturen, vor allem aber französische Romane. Alexandre Dumas ist mit 63 Werken vertreten, Paul de Kock mit 60, häufig wurden auch Xavier de Montépin, Eugène Sue, Paul Féval und George Sand übersetzt. Seine beiden Spitzenautoren brachte Hartleben überdies in Werkausgaben heraus (Dumas: *Romantische Meisterwerke*, 1869–1874 in 93 Bänden; Paul de Kock: *Gesammelte neuere humoristische Romane*, 1868–1873 in 130 Bänden; *Ältere humoristische Romane*, 1875–1877 in 31 Bänden). 1873 begann er zudem mit einer autorisierten Ausgabe der gesammelten Werke Jules Vernes. Hartleben zerlegte die Romane in zahlreiche Lieferungen und setzte schon früh auf den Vertrieb durch Kolportage. Um Probleme mit dem nun eingerichteten System der Nachzensur (der Staatsanwalt konnte bei Verdacht des Verstoßes gegen ein Strafgesetz die Beschlagnahme verfügen und das Druckwerk vor Gericht bringen) zu vermeiden, ließ er aus den Romanen durch seine Übersetzer alle möglicherweise anstößigen Stellen entfernen¹⁷.

¹⁷ Vgl. Norbert Bachleitner, „Übersetzungsfabrik C. A. Hartleben. Eine Inspektion“, in *Literarisches Leben in Österreich 1848–1890*, hg. v. Klaus Amann, Hubert Lengauer u. Karl Wagner, Wien/Köln/Weimar 2000, S. 319–339 („Literaturgeschichte in Studien und Quellen“, 1).

Nicht alle Beobachter waren mit dieser Flut von Übersetzungen aus dem Französischen einverstanden. Constant von Wurzbach, Leiter der Bibliothek des Innenministeriums und Verfasser eines kritischen Jahresberichts über die österreichische Buchproduktion des Jahres 1853, rügte, daß durch die Übersetzungen nur „das Pikante, dabei Seichte, das Haarsträubende dabei die Sinne Fesselnde“ an ein großes anspruchsloses Publikum gebracht würde. Beunruhigend findet er auch die Vorliebe der übersetzten Romaniers für die „anatomische Zergliederung der grellen socialen Verhältnisse“; wozu „socialistische Tendenz“ in der Literatur führen könne, habe man in Frankreich studieren können. Aus diesen Gründen verurteilt er die kürzlich ausgebrochene „Sucht, zu übersetzen“ und insbesondere jene Verleger (gemeint ist wohl insbesondere Hartleben), die „fast allen anderen Verlag aufgegeben und so zu sagen eine Roman-Uebersetzungs-Fabrik“ errichtet haben¹⁸.

Den angesprochenen ‘Übersetzungsfabriken’ war kein langes Leben beschieden. Schon in den sechziger Jahren ist das Übersetzungswesen wieder stark rückläufig. Bis zum Ende des Jahrhunderts erreicht der Übersetzungsanteil nur mehr wenig mehr als ein Prozent. Von dem Rückgang betroffen sind in erster Linie die Übersetzungen aus dem Französischen, die von 1865 auf 1870 auf ein Drittel reduziert werden. Der Grund für diesen Rückgang liegt auf der Hand. 1866 wurde ein Vertrag zwischen Österreich und Frankreich geschlossen, der den gegenseitigen Schutz gegen Nachdruck und das Recht zur Vergabe der Übersetzungsrechte im jeweils anderen Land vorsah. (Dies war übrigens erst der zweite derartige Vertrag, nachdem 1840 eine Konvention zwischen Österreich und Sardinien abgeschlossen worden war. 1890 folgte ein Vertrag mit Italien, 1893 ein Vertrag mit Großbritannien).

Mehrfachübersetzungen eines Werkes, die von erfolgversprechenden Werken bis dahin angefertigt worden waren (z. B. von Paul de Kocks Romanen, aber auch von Ernest Renans *Das Leben Jesu*, das 1864 in drei verschiedenen Ausgaben auf den Markt kam), waren fortan unmöglich. Gleichzeitig verteuerte sich die Übersetzung aber um das nach dem zwischenstaatlichen Vertrag fällige Honorar für den Autor des Originals, das

¹⁸ *Bibliographisch-statistische Übersicht der Litteratur des österreichischen Kaiserstaates vom 1. Jänner bis 31. December 1853. Erster Bericht erstattet von Constant Wurzbach von Tannenberg*, Zweite vermehrte Auflage, Wien 1856; abgedruckt in: Norbert Bachleitner (Hg.), *Quellen zur Rezeption des englischen und französischen Romans in Deutschland und Österreich im 19. Jahrhundert*, Tübingen 1990, S. 17-21 („Studien und Texte zur Sozialgeschichte der Literatur“, 31).

die Verleger offensichtlich bei der Veranstaltung von Übersetzungen zögern ließ. (Zuvor hatten ähnliche bilaterale Verträge, vor allem jene mit Frankreich und England, zu einem beträchtlichen Rückgang der Übersetzungstätigkeit in den deutschen Staaten geführt.)

In vorwiegend Bücher importierenden Ländern wie Österreich wurden zwischenstaatliche Urheberrechts-Verträge als nachteilig empfunden. Deshalb trat Österreich auch nicht der Berner Konvention bei. Vorteile vom Nichtbeitritt versprachen sich vor allem die nichtdeutschen Nationen in der Monarchie, die im Reichsrat die Mehrheit besaßen und weiterhin ungestört nachdrucken und/oder lizenzfrei übersetzen wollten. Auch die weitgehende Abstinenz von internationalen Verträgen konnte die Übersetzer und ihre Verleger aber nicht zu größerer Betriebsamkeit animieren. Man muß also nach weiteren Gründen suchen. Da wäre etwa an die lange vorherrschende Praxis des Nachdrucks zu erinnern, die in Österreich keine Übersetzungskultur entstehen ließ. Möglicherweise sorgten die traditionell recht guten Fremdsprachenkenntnisse für eine verbreitete Lektüre der Originale. In Rechnung zu stellen wären ferner vielleicht die deutschnationalistischen Strömungen, die gegen Ende des Jahrhunderts zu einem steigenden Desinteresse des Lesepublikums, vor allem an Französischem, führten (auch in anderen Ländern geht die Übersetzungstätigkeit in den zwei Jahrzehnten vor dem Weltkrieg stark zurück). Neben diesen Faktoren ist der Hauptgrund für den Rückgang der Übersetzungen ins Deutsche aber wohl die Verkleinerung des Binnenmarktes innerhalb der Monarchie. Ab den achtziger Jahren mehren sich die Hinweise auf eine Abkapselung der nicht-deutschsprachigen Teile der Monarchie vom deutschsprachigen Buchmarkt. Nach verschiedenen Berichten wurden dort immer weniger deutsche Bücher gekauft. Ausdruck des Willens zur Eigenständigkeit ist die Gründung nationaler Buchhändlerverbände, z. B. 1878 des „Magyar könyvkereskedök egylete“. Andererseits schloß sich der österreichische Buchhändlerverein 1888 statutenmäßig dem deutschen Börsenverein an.

Im Jahr 1883 richteten die Budapester Buchhändler Gebrüder Révai ein Zirkular an den französischen Buchhandel, in dem sie ihre Absicht kundtaten,

die Bevormundung seitens deutscher Culturvermittlung durch Einbürgerung französischer Literatur und französischen Geistes zu paralysiren¹⁹.

¹⁹ „Nationaler Buchhandel“, in *Oesterreichische Buchhändler-Correspondenz*, 1883, S. 238-239, hier S. 238.

Zu diesem Zweck erbaten sie die direkte Lieferung französischer Bücher à condition, d. h. mit Rückgaberecht. In einem Brief an das Nachrichtenblatt der österreichischen Buchhändler erklärten sie, daß der Absatz deutscher Bücher in Ungarn in den letzten Jahren stark zurückgegangen sei. Die ungarischen Leser zögen die Lektüre der französischen Originale den Übersetzungen ins Deutsche vor. Um den Import zu erleichtern, hätten sie direkte Kontakte mit dem französischen Buchhandel geknüpft. Die deutschsprachige Literatur bilde fortan nur noch eine fremde Literatur unter vielen²⁰.

Der Import von fremdsprachigen Originalen war ein Ausweg unter diesen geänderten Voraussetzungen, auf dem aber nur ein begrenztes Publikum erreicht werden konnte, die Übersetzung in die Nationalsprachen ein anderer. Die in Tabelle 1 dokumentierte ansteigende Verlagstätigkeit in den slawischen Sprachen enthielt einen nicht unbeträchtlichen Anteil von Übersetzungen in die eigene Sprache, die offensichtlich an die Stelle der bisher benützten deutschen Übersetzungen traten. Die emergenten nationalen Buchmärkte produzierten nun eigene, zunehmend billige Reihen mit Übersetzungsliteratur. In Böhmen sind etwa Gründungen wie „Ottova laciná knihovna národní“ („Ottos billige nationale Bibliothek“, ab 1871), „Salonní bibliotheka“ („Salonbibliothek“, ab 1876) oder „Světová knihovna“ („Bibliothek der Weltliteratur“, ab 1897) zu verzeichnen²¹. Tabelle 5 zeigt, daß die Buchproduktion in Sprachen, die ausschließlich in der Monarchie gesprochen wurden wie das Tschechische und das Ungarische, einen deutlich höheren Übersetzungsanteil aufweisen als die Produktion in Sprachen, deren Verbreitungsgebiet vornehmlich außerhalb der Monarchie lag. Die deutsche Buchproduktion in Österreich befand sich also in einer Situation, die sich besser mit Sprachen der zweiten Gruppe vergleichen läßt, etwa mit dem Polnischen oder Rumänischen.

Wenn man im 19. Jahrhundert nach Transfervorgängen durch Übersetzung sucht, muß man in der österreichischen Monarchie also weniger nach den deutschsprachigen Ländern als vor allem nach Ungarn und Böhmen blicken. Der Vergleich der Übersetzungstätigkeit in den einzelnen Sprachen der Monarchie eröffnet ein weites und wenig übersichtliches Untersuchungsfeld. Die Rekonstruktion der Übersetzungstätigkeit in den einzelnen Sprachen stellt m. E. aber eine wichtige Voraussetzung für die Beschäfti-

²⁰ Ebd., S. 249-250.

²¹ Vgl. dazu zuletzt Alena Köllner, *Buchwesen in Prag von Václav Kramérius bis Jan Otto*, Wien 2000, S. 102-105.

gung mit einzelnen Fällen von literarischem Transfer zwischen West und Ost dar.

Tab. 1: Neuerscheinungen pro Jahr

Titel auf	1840	1855	1860	1865	1870	1883	1899 ²²
deutsch	1632	1806	1447	1401	1413	1999	2100
italienisch		1471	1497	287	404		32
ungarisch	17		465	486	454		
tschechisch		114	208	274	511	781	863
slowakisch						59	
polnisch	67	116	132	162	199	329	
serbisch		31				41	
kroatisch	44 (ill.)	29	59 (ill.)	187 (ill.)		144	
slovenisch			41				
ruthenisch			13	24	32		
andere		349	292				38
Summe	3694	4673	2688	3183	2906	3446	

Quellen:

1840: Adolf Schmidl, « Statistische Tabellen zur Literaturgeschichte Österreichs, mit Ausnahme von Ungarn », in *Oesterreichische Blätter für Literatur und Kunst*, 1844, S. 1-6.

1855: *Bibliographisch-statistische Übersicht der Literatur des österreichischen Kaiserstaates vom 1. Jänner bis 31. December 1855. Dritter Bericht erstattet von Constant Wurzbach von Tannenberg*, Wien, K. K. Hof- und Staatsdruckerei, 1857.

1860: « Der österreichische Catalog », in *Oesterreichische Buchhändler-Correspondenz*, 1862, S. 204-205.

1865: « Oesterreichischer Catalog », in *Oesterreichische Buchhändler-Correspondenz*, 1866, S. 179-180. Die dort falsch berechneten Summen wurden korrigiert.

1870: « Oesterreichischer Catalog », in *Oesterreichische Buchhändler-Correspondenz*, 1871, S. 201-202.

1883: Ernst Mischler, *Die Literaturstatistik in Oesterreich*, Wien, Hölder, 1886.

1899: *Oesterreichische Bibliographie 1 (1899)*. Hg. vom Verein der österr.-ungar. Buchhändler. Redigirt v. Carl Junker und Arthur L. Jellinek, Wien, Verein der österr.-ungar. Buchhändler, [1901].

²² Nur deutsch.

Schmidls Zahlen beruhen auf den Verzeichnissen der von der Zensur zugelassenen Manuskripte, die nicht notwendigerweise mit den erschienenen Büchern identisch ist; Wurzbachs *Übersicht* ist eine umfassende amtliche Statistik aufgrund der im Innenministerium eingelangten Pflichtexemplare; die Zahlen für 1860, 1865, 1870 und 1899 beruhen auf den der Redaktion der *Österreichischen Buchhändler-Correspondenz* gemeldeten Neuerscheinungen; Mischlers *Literaturstatistik* bezieht sich auf den *Oesterreichischen Catalog* für 1883 und spart insbesondere die ungarische Produktion aus.

Tab. 2: Import und Export von Büchern in Tonnen

Jahr	Imp.	Exp.	(Jahr)	dt. St.	and. (Imp.)	dt. St.	and. (Exp.)
1809–11	66	96					
1823–28	190	338					
1835	326	306					
1840	393	365	(1841)	80%	20%	46%	54%
1845	546	431				45%	55%
1850	495	388				45%	55%
1855	909	433		80%	20%	64%	36%
1860	1027	475		88%	12%	71%	29%
1865	1337	714					
1870	1978	669		97%	3%	71%	29%
1875	2576	1000					
1880	2610	932	(1881)	96%	4%	76%	24%
1885	3083	1134					
1890	3899	1286	(1889)	97%	3%	80%	20%
1895	5519	1677					
1900	7271	2381	(1898)	90%	10%	70%	30%
1905	9133	2941					
1910	9745	3811					
1912	9501	4877					
	(30 x)	(10 x)					

Quellen:

1809–1811: „Uebersicht der Ein- und Ausfuhr der österreichischen Monarchie, nach einem dreyjährigen Durchschnitte von 1809–1811“, in *Vaterländische Blätter für den österreichischen Kaiserstaat*, 1814, S. 593-595, 609-611 u. 622-624.

1823–1828: *Darstellung der österreichischen Monarchie in statistischen Tafeln*, Wien 1829.

1835–1880: *Ausweise über den Handel von Oesterreich im Verkehr mit dem Auslande und über den Zwischenverkehr von Ungarn und Siebenbürgen mit den anderen österreichischen Provinzen im Jahre 1831–1840* (= 1. Jahrgang), Wien 1843–1844, Jahrgang 1883 (1884).

1885–1912: *Österreichisches statistisches Handbuch für die im Reichsrathe vertretenen Königreiche und Länder*. Hg. v. der k. k. statistischen Central-Commission, Wien 1885–1912.

Tab. 3 : Verhältnis Importe-Exporte in Frankreich und Deutschland (in Tonnen)

Frankreich			Deutschland (Zollverein, ab 1871 Dt. Reich)		
Jahr	Ausfuhr	Einfuhr	Jahr	Ausfuhr	Einfuhr
1816-20	ca 600		1832	1809	1064
1850	150	1128	1845	1959	1909
1869		2517	1871	3885	14700
1880	949	3566			
1890	1621	4741	1896	3900	11500
1912/13	ca 4500		1913	7571	24298

Quellen:

Frédéric Barbier, « Le Commerce international de la librairie française au XIX^e siècle (1815–1913) », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 28 (1981), S. 94-117. Id., « Les Échanges de la librairie entre la France et l'Allemagne, 1840–1914 », in *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e et XIX^e siècles)*. Textes réunis et présentés par Michel Espagne et Michael Werner, Paris 1988, S. 231-260.

Tab. 4 : Übersetzungen ins Deutsche

aus:	frz.	engl.	ital.	ungar.	tsch.	andere	insges.	Prodkt.	%
1826	14	40	1			25	80	531 ²³	15,1
1827	12	20	3			21	56	484 ²⁴	11,6
1840	15	6	3			4	28	ca. 600	4,7
1854	154	7	3			15	179	546 ²⁵	32,7
1865	48	3	8			3	62	1497	4,1
1870	17	2	2	2		1	24	1413	1,7
1883	6	4	1	13	1	12	37	1999	1,9
1899	9	7	4	2	1	4	27	2100	1,3

Quellen:
1826, 1827: *Verzeichnis der im Monathe (...) in Wien erschienenen Werke der Literatur und Kunst*, Wien 1826–1827.
1854: *Bibliographisch-statistische Übersicht der Literatur des österreichischen Kaiserstaates vom 1. Jänner bis 31. December 1854. Zweiter Bericht erstattet von Constant Wurzbach von Tannenberg*, Wien 1854.
1865: *Oesterreichischer Catalog*, Wien, 1866.
1870: *Oesterreichischer Catalog*, Wien, 1870.
Für 1840, 1883 und 1899 wie in Tabelle 1.

Tabelle 5: Übersetzungen in verschiedenen Sprachen

a) Verbreitungsgebiet innerhalb der Monarchie

	Jahr	Werke	Übers.	
Tschechisch	1895	1430	160	11% ²⁶
Ungarisch	1898	1650	ca. 270	16% ²⁷
Slowenisch	1894–1898	530	145	27% ²⁸

²³ Nm., nur in Wien.
²⁴ Nm., nur in Wien.
²⁵ Nur Romanen.
²⁶ Davon ein Drittel aus dem Franz.
²⁷ An erster Stelle aus dem Franz.
²⁸ Vor allem aus dem Dt.

b) Verbreitungsgebiet v. a. außerhalb der Monarchie

	Jahr	Werke	Übers.	
Rumänisch (Siebenbürg.)	1896–1899	311	27	9%
Polnisch	1899	851	30	4%

Quelle:
Carl Junker, *Die Berner Convention zum Schutze der Werke der Litteratur und Kunst und Österreich-Ungarn*, Wien 1900.

Les réseaux de libraires européens au milieu du XIX^e siècle : l'exemple des correspondants de la maison d'édition Michel Lévy frères, de Paris

Jean-Yves Mollier

Alors que de nombreux travaux ont été consacrés aux réseaux de libraires européens à l'époque de la Réforme¹ ou, plus généralement, à la période qui précède l'introduction de la vapeur dans les imprimeries², les enquêtes sont moins nombreuses et moins systématiques pour le milieu ou la fin du XIX^e siècle. Pour ce qui concerne l'espace du livre francophone, le rôle des Bossange en Amérique du Nord dans les années 1790–1815 est maintenant bien connu³. De même, celui des innombrables colporteurs originaires des Alpes ayant essaimé dans la péninsule Ibérique avant la Révolution française a-t-il fait l'objet de recherches approfondies⁴. Si l'on regarde au-delà de la barrière de l'« Ancien Régime typographique », donc de la véritable naissance de l'édition au sens moderne du terme⁵, on s'aperçoit que le paysage est plus obscur, comme si la révolution des communications, contemporaine de l'arrivée des mécaniques anglaises dans les ateliers, supposait que, désormais, la vitesse avait conquis tous les esprits et bouleversé de fond en comble les habitudes anciennes.

Le choix de la maison Michel Lévy frères comme terrain privilégié d'un examen des nouveaux réseaux continentaux d'échanges en matière d'édition de littérature générale s'imposait pour plusieurs raisons. Tandis que la maison L. Hachette et C^{ie} domine de toutes sa stature le monde des métiers du livre en France après 1852, notamment grâce à son contrôle de

¹ Jean-François Gilmont, *La Réforme et le livre. L'Europe de l'imprimé (1517–vs 1570)*, Paris 1990.

² Frédéric Barbier, Sabine Juratic, Dominique Varry, éd., *L'Europe et le livre : réseaux et pratiques du négoce de librairie, XVI^e-XIX^e siècles*, Paris 1996.

³ Nicole Felkay, « La librairie Bossange », *Livre et lecture au Québec (1800–1850)*, dir. Claude Galarneau et Maurice Lemire, Québec 1988, pp. 43-58.

⁴ Laurence Fontaine, *Histoire du colportage en Europe. XV^e-XIX^e siècle*, Paris 1993.

⁵ Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne. 1836–1891*, Paris 1984.

la distribution de l'imprimé dans les gares⁶, sa rivale principale dans le domaine des Lettres demeure l'entreprise fondée par Michel, Calmann et Nathan Lévy en 1836⁷. Solidement installée rue Vivienne, à deux pas de la Bibliothèque royale puis impériale, à proximité du Théâtre-Français, de l'Opéra et du Palais-Royal, cette maison d'édition brille d'un éclat incomparable jusqu'à la mort de son créateur, Michel Lévy, en 1875. Possédant dans son écurie aussi bien Balzac que Baudelaire, George Sand que Gustave Flaubert, Gérard de Nerval et Théophile Gautier, elle attire tous les poètes et prosateurs dignes de ce nom. Débordant le secteur le plus prestigieux de la littérature et toujours soucieuse de faire connaître les plus grands noms de la scène, de Labiche à Meilhac et à Halévy en passant par Alexandre Dumas fils et Henry Murger, elle rassemble les penseurs et philosophes les plus connus du moment, François Guizot, Alexis de Tocqueville et Ernest Renan, sans pour autant négliger le roman-feuilleton puisque Dumas-père, Paul Féval et Frédéric Soulié sont également des fidèles de cette librairie. Ouverte par conséquent au commerce européen qui s'accélère après 1852, date à laquelle les grands États signent les premiers accords bilatéraux en matière de droits d'auteur et de protection de la propriété littéraire⁸, la maison Michel Lévy frères ne pouvait manquer de mettre en place un réseau de correspondants destiné à répondre à la demande internationale et à la susciter le cas échéant.

Plutôt que d'établir une simple carte des villes dans lesquelles les livres aux armes de Michel Lévy frères étaient disponibles, on essaiera de comprendre la genèse de ces nouveaux circuits et de les comparer avec ceux qui les ont précédés. Ainsi est-il remarquable que, dans le cas de la librairie scientifique, qui se développe au XIX^e siècle, Jean-Baptiste Baillière ait privilégié les liens familiaux, à l'instar de ce qui se faisait avant 1789. Grâce à ses frères et neveux, établis à Londres, New York, Newark, Melbourne et Madrid, il disposait de débouchés exceptionnels pour ses livres de médecine⁹, comme les frères Garnier, dans un autre secteur, après l'installation de Baptiste-Louis à Rio de Janeiro¹⁰.

⁶ J.-Y. Mollier, *Louis Hachette (1800–1864). Le fondateur d'un empire*, Paris 1999.

⁷ J.-Y. Mollier, *Michel et Calmann Lévy...*, op. cit.

⁸ J.-Y. Mollier, « La construction du système éditorial français et son expansion dans le monde du XVIII^e au XX^e siècle », dans *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e à l'an 2000*, dir. J. Michon et J.-Y. Mollier, Québec/Paris 2001, pp. 47-72.

⁹ J.-Y. Mollier, *L'Argent et les Lettres. Histoire du capitalisme d'édition. 1880–1920*, Paris 1988, chapitre X.

Ce qui frappe l'observateur dans ces deux cas, c'est le caractère ambigu de ces réussites. Souvent cités en exemple et comme preuve du dynamisme des éditeurs français du XIX^e siècle, ces grands professionnels du livre ont cependant résisté à la tentation de créer d'authentiques entreprises internationales rayonnant à partir d'un centre chargé d'approvisionner les succursales et d'en recevoir, à son tour, les productions. Indépendantes mais en relations constantes entre elles, ces maisons d'édition ont préféré conserver une structure héritée de l'Ancien Régime et profiter des liens familiaux pour éviter les risques inhérents au grand commerce international. Dans le cas de Michel Lévy ou, plus tard, de son confrère Édouard Dentu, que l'on évoquera également¹¹, on aborde un autre univers marchand, celui où les partenaires ne sont plus choisis dans le clan ou la parentèle même éloignée, mais en fonction de considérations strictement matérielles, financières et commerciales, ou, au contraire, culturelles et symboliques.

Une dernière raison imposait de retenir les frères Lévy plutôt que les Garnier ou les Dentu, leur écrasante suprématie sur la littérature la plus prestigieuse, celle qui s'exporte alors le mieux et qui témoigne de la domination de la France sur les autres nations en matière de transferts culturels. De ce point de vue, la part réservée à la vente en Europe de livres imprimés en français offre un éclairage précieux sur l'état de la langue dans ses rapports avec ses voisines et concurrentes. De même, la capacité des maisons d'édition française à établir des liens durables avec leurs homologues européennes pour un échange cependant inégal en nombre de volumes et d'auteurs se révèle-t-elle un bon indicateur des relations verticales qui perdurent pendant tout le XIX^e siècle dans le domaine du livre de fiction et de l'essai à vocation philosophique ou politique¹². Siècle des nationalités – et des nationalismes, ô combien ! – l'espace temporel qui court de la chute de Napoléon I^{er} au déclenchement de la Première Guerre mondiale ne revendique cependant pas nécessairement l'établissement de rapports horizontaux entre toutes les langues et littératures. Si dans l'empire des Habsbourg, les peuples dominés s'émancipent en partie de la tutelle de l'allemand, ce n'est nullement vrai à l'égard d'autres influences, mieux acceptées, voire recherchées comme des modèles implicites de cheminement vers l'indépendance, ce qui rend cette étude plus nécessaire encore puisqu'avant 1914 la France

¹⁰ *Ibid.*, ch. IX.

¹¹ *Ibid.*, ch. XII.

¹² Pascale Casanova a proposé un tableau de cette domination de la littérature française dans *La République mondiale des Lettres*, Paris 1999.

exporta très largement sa culture, sa littérature, sa langue et même son modèle politique apparu dans les années 1789–1792.

La mise en place d'un réseau de correspondants en Europe

Née de manière très classique autour de solidarités familiales typiques des liens entre les hommes avant la Révolution, la maison Michel Lévy frères a parcouru un certain nombre d'étapes avant de devenir cette plaque tournante des lettres qu'elle fut après 1855. Spécialisée au départ dans la vente de livrets d'opéra puis de pièces de théâtre, elle s'imposa dans ce secteur de l'édition avant de passer à une phase ultérieure et de viser la première place dans l'ensemble de la littérature générale. Pour parvenir à ce résultat, il fallut à la fois développer son réseau de correspondants sur tout le territoire national, et donc se passer désormais des intermédiaires, les libraires commissionnaires, et, en même temps, aller à la recherche des gloires littéraires de demain en leur imposant des contrats d'exclusivité quinquennale ou décennale. Globalement, ce travail d'accumulation des vedettes de l'écurie Michel Lévy frères et de renforcement des structures de diffusion de l'entreprise était achevé à la veille du rétablissement de la République en 1848¹³. Lors d'une dernière tournée entreprise en 1847, Michel Lévy avait installé ses antennes dans toutes les villes petites et moyennes du pays et il était convenu avec ses partenaires de leur adresser désormais toutes ses productions, inaugurant ainsi le système de l'office qui fait, aujourd'hui encore, l'une des spécificités de l'économie française du livre¹⁴.

De Paris à Marseille en passant par Lyon et la vallée du Rhône, de Toulouse à Bordeaux en suivant le cours de la Garonne, de la capitale de l'Aquitaine à Nantes puis aux pays de Loire, le libraire de la rue Vivienne avait payé de sa personne, emprunté diligences, coches d'eau, locomotives ou bateaux à vapeur pour filer aussi vite que possible vers ses rendez-vous. Ce devait être, en principe, un voyage d'agrément, puisqu'il rencontra Lamartine à Mâcon et George Sand à Nohant, mais, comme il l'expliqua à ses frères dans ses lettres, les conditions de déplacement à l'intérieur du pays étaient si précaires en dehors des grandes villes que le périple fut tout sauf une partie de plaisir. Les chemins de fer commençaient à faire partie du paysage, mais on n'en était encore qu'à l'installation des premières lignes

¹³ J.-Y. Mollier, *Michel et Calmann Lévy...*, op. cit., ch. 6 et 7.

¹⁴ *Ibid.* ch. 7.

autour de Paris – Paris-Bruxelles, Paris-Strasbourg et Paris-Lyon –, ce qui rendait les temps de parcours très longs et les incidents très nombreux.

Au-delà de ces aspects bien connus, on retiendra la médiocre qualité de l'information d'un grand éditeur national au sujet de la plus ou moins bonne santé financière des librairies avec qui il commerçait. Quand il se fiait aux données fournies par les commissionnaires, l'éditeur faisait courir des risques importants à sa trésorerie. Nombre de faillites en effet provenaient, en ces années de crise de l'économie, de l'augmentation des créances impayées plutôt que d'erreurs de gestion manifestes. L'intérêt des tournées en province visait précisément à connaître personnellement chaque correspondant, à se renseigner sur l'état de sa librairie et à diminuer la part d'incertitude inhérente à ce type d'activité. Aussi longtemps cependant que la maison Michel Lévy frères ne disposerait pas d'un noyau de représentants attitrés, chargés chacun d'une région bien déterminée et la parcourant inlassablement, les mesures adoptées demeureraient imparfaites, ce qui hâta la décision de créer, un peu plus tard, ce nouveau département au sein de la société Michel Lévy frères.

La troisième étape du développement de l'entreprise allait suivre de très près la précédente puisque, dès 1850, Michel Lévy se lançait à l'assaut de l'Europe et décidait de passer au-dessus de la tête des libraires allemands qui, tel Brockhaus, entretenaient depuis des années des succursales à Paris¹⁵. Sans refuser systématiquement tout contact avec eux, il entendait bien établir lui-même les bases des accords qui le lieraient dorénavant avec ses partenaires. Tout naturellement, Bruxelles, reliée maintenant par le chemin de fer, avait été fixée comme le point de départ de cette offensive dirigée vers l'Europe centrale et orientale, zones où, *a priori*, le livre français avait encore un avenir. Testée un an auparavant par un séjour prolongé en Suisse pendant lequel l'éditeur parisien avait pris le temps de rencontrer ses confrères de Genève, Lausanne, Berne et Bâle¹⁶, cette tournée devait permettre d'étendre considérablement le réseau des libraires correspondants et, partant, les débouchés de la librairie parisienne. À partir de Cologne, le voyage en Allemagne allait mener Michel Lévy à Berlin puis à Leipzig, d'où il passerait à Prague puis à Vienne, Bratislava, Budapest et Bucarest, terme provisoire de ce périple¹⁷. Dans la capitale allemande du livre, c'est

¹⁵ Helga Jeanblanc, *Des Allemands dans l'industrie et le commerce du livre à Paris, 1811-1870*, Paris 1994.

¹⁶ J.-Y. Mollier, *Michel et Calmann Lévy...*, op. cit., pp. 175-180.

¹⁷ *Ibid.*, p. 195-198.

avec les grands libraires Michelson et Twietmeyer qu'il a traité. À Berlin, il a ajouté les maisons Schneider et Behr à la liste de ses partenaires commerciaux et, à Vienne, les librairies Gerold et Rohrmann¹⁸. Si, dans l'ensemble, pendant cet été 1850, l'éditeur réalise peu d'affaires étant donné les troubles qui ont parcouru les territoires germaniques depuis 1848, il se dit plutôt satisfait car ses contacts personnels ont été fructueux et laissent espérer des commandes plus importantes pour l'avenir. En ce sens, le but du voyage était atteint puisqu'il s'agissait d'améliorer nettement la desserte des États allemands et de l'Autriche-Hongrie, pays qui confirmaient, comme on le verra, leur curiosité à l'égard de la littérature française. Après avoir retrouvé son frère Jules, commerçant alors établi à Bucarest, Michel Lévy reprit le bateau et rentra en France par la Mer Noire et la Méditerranée, ce qui lui permit encore de vérifier l'état de la librairie à Istanbul puis en Grèce, notamment à Athènes, et enfin en Italie où le vapeur fit escale à plusieurs reprises avant de pénétrer dans le port de Marseille, où s'acheva le périple européen de l'éditeur parisien.

Même si le résultat financier immédiat n'était pas des plus satisfaisants, le voyageur rentrait heureux à Paris car il avait vérifié dans tous les pays traversés l'impression ressentie auparavant en province : le contact personnel avec les collègues était irremplaçable et valait toutes les campagnes de publicité et de promotion existantes. Compte tenu du flou qui régnait dans les données commerciales en raison du vieillissement immédiat de tous les annuaires professionnels, y compris les meilleurs – le *Bottin du commerce* s'adapte avec un an de retard en général aux changements intervenus dans la raison sociale ou l'adresse des entreprises –, le déplacement se révélait le seul moyen efficace de gérer rationnellement une grosse maison d'édition. En ce sens, les erreurs nombreuses que Michel Lévy fut amené à corriger et à signaler immédiatement à ses frères lui servirent de leçon précieuse et le convainquirent sans doute, comme ce fut le cas de Louis Hachette au même moment, que l'étape ultérieure du processus d'amélioration du réseau commercial d'un éditeur européen serait l'ouverture d'une succursale fonctionnant toute l'année à Leipzig et d'une autre à Londres¹⁹. Toutefois, beaucoup plus exportateur qu'importateur de propriétés littéraires, Michel Lévy ne s'y résolut pas et abandonna aux professionnels de la distribution

¹⁸ La correspondance de Michel Lévy sur laquelle nous nous basons est trop lacunaire pour permettre d'établir une liste exhaustive de ses correspondants en Europe centrale.

¹⁹ Louis Hachette ouvre ces deux boutiques à la fin des années 1850.

ainsi qu'aux commissionnaires le soin de s'établir à demeure hors de France.

De ce point de vue, son itinéraire ou sa démarche apparaissent comme singuliers par rapport à ceux de ses partenaires étrangers. Ainsi Friedrich Brockhaus était-il installé à Londres depuis 1831, à Paris à partir de 1837, à Vienne dès 1864 et à Berlin depuis 1871²⁰, parce que l'organisation de la librairie allemande en réseau est une donnée ancienne et presque une nécessité pour un pays qui vit plus de la commission que de la revente des propriétés littéraires ou de l'exportation, dans sa langue, de ses grands auteurs. De même, si le belge Albert Lacroix, après le succès retentissant rencontré lors de la mise en vente des *Misérables* de Hugo en 1861, se hâtera de créer des succursales à Leipzig et à Livourne, en plus de la librairie déjà ouverte à Paris, il s'y résoudra parce que son marché intérieur – la Belgique – était insuffisant et parce qu'il lui fallait éditer des écrivains étrangers s'il ne voulait pas périr. Son échec et sa disparition, dix ans plus tard, auront de multiples raisons mais le retour d'exil de Hugo et la réduction du rôle de Bruxelles dans les transferts culturels européens ne favorisaient pas le sympathique patron de la librairie A. Lacroix, Verbeckhoeven et C^{ie}²¹. Par rapport aux Bossange, commissionnaires français ressemblant à leurs homologues allemands, la stratégie de Michel Lévy était tout à fait singulière : il s'agissait, pour lui, d'élargir ou de solidifier les débouchés naturels de la littérature française en évitant d'abandonner aux diffuseurs la part qu'ils retenaient et d'améliorer son activité d'éditeur international en profitant de la signature de conventions entre les pays pour tuer définitivement la contrefaçon et lui substituer le lucratif commerce des traductions qui allait prendre son essor en Europe après 1852²².

Le commerce européen des biens culturels après 1852

La fin du piratage des éditions nationales par les confrères étrangers peu scrupuleux marque un véritable tournant dans la genèse d'une industrie culturelle sur le continent. Résiduelle après 1852, la contrefaçon touchera

²⁰ Frédéric Barbier, « La librairie allemande comme modèle ? », dans *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde...*, op. cit., p. 41.

²¹ J.-Y. Mollier, « Émile Zola et le système éditorial français », dans *Les Cahiers naturalistes*, n° 67, 1993, pp. 245-262.

²² Hermann Dopp, *La Contrefaçon des livres français en Belgique. 1815-1852*, Louvain 1932, et J.-Y. Mollier, *Louis Hachette...*, op. cit., pour les années postérieures à l'écroulement de la Deuxième République.

encore l'éditeur de la *Vie de Jésus* après 1856 mais cette activité n'aura plus rien à voir avec ce qu'elle avait été à l'époque où Balzac la dénonçait²³ et où les éditeurs français installaient un Comptoir de vente à Bruxelles afin de lutter plus efficacement contre elle²⁴. À partir du moment où la France et la Belgique d'un côté, la France et la Grande-Bretagne de l'autre, signaient en 1852 un traité prohibant définitivement la reproduction sans autorisation d'une œuvre et protégeant le droit de traduire les auteurs des autres nations, elles ouvraient la voie d'une législation internationale qui débouche sur la convention de Berne de 1886. En même temps, ces accords imposaient la modification des contrats d'édition qui ajoutaient immédiatement la clause de la réserve des droits de traduction en faveur de l'éditeur à charge pour lui de reverser 50 % des sommes perçues à l'auteur. Ce qui existait déjà avant 1850 mais relevait de l'exception devenait ainsi la règle, et on peut voir dans l'achat par Louis Hachette du droit de répandre l'œuvre de Charles Dickens en français une parfaite illustration de ces changements²⁵. Diffuseur plus qu'éditeur de littérature générale de ce point de vue, le chef de file de l'édition française s'installait aussitôt à Londres et à Leipzig afin de nourrir ses collections de littérature britannique et germanique et de revendre à ses confrères étrangers les droits qu'il possédait sur les littérateurs français.

Dans le cas de la maison Michel Lévy frères, la situation se présentait différemment parce que le portefeuille littéraire de cette société était alors le plus prestigieux que l'on puisse imaginer, l'équivalent de celui de la librairie Gallimard au XX^e siècle²⁶. Fort des appuis qu'il vient de susciter dans toute l'Europe centrale et orientale, qui n'annulent évidemment pas ceux qui résultaient d'accords passés avec les commissionnaires allemands établis à Paris, Michel Lévy aborde la nouvelle conjoncture avec un esprit offensif. Lors de sa tournée de 1850, il avait d'abord vendu un certain nombre de pièces de théâtre, essentiellement des mélodrames et quelques vaudevilles, preuve de la renommée internationale des scènes parisiennes et du « boulevard du crime ». Ensuite il avait placé, tant à Vienne qu'à Leipzig ou à Berlin, des romans à la mode, la fameuse « nouveauté » dont la Ville-lumière était féconde, romans dus à la plume de l'infatigable

²³ J.-Y. Mollier, « L'édition en Europe avant 1850 », dans *L'Année balzacienne*, 1992, pp. 157-173.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ J.-Y. Mollier, *Louis Hachette...*, op. cit., pp. 335-338.

²⁶ Pierre Assouline, *Gaston Gallimard*, Paris 1984.

Alexandre Dumas père ou encore à celles de George Sand et de Louis Reybaud²⁷.

Outre ces écrivains éminemment représentatifs de la littérature française du moment, il avait encore commercialisé quelques volumes des *Paroles d'un croyant* de Lamennais, de l'ouvrage politique *Le Comte de Chambord. Un mois à Venise* de Blaze de Bury et de *l'Histoire de la politique extérieure du gouvernement français* d'Othenin d'Haussonville, le beau-frère du duc de Broglie, représentant, comme lui, du régime orléaniste défunt²⁸. À lire ce relevé non exhaustif des commandes passées par les correspondants étrangers du libraire parisien, on voit se confirmer le contenu de « l'article de Paris » en matière littéraire. Composé de fictions dont la renommée dépasse très largement les frontières nationales et d'essais tout à la fois politiques et philosophiques, il circulera encore très longtemps dans la langue de ses auteurs avant d'être dépassé, après 1870, par les traductions qui concernent, pour l'essentiel, un nouveau public, moins aristocratique et plus bourgeois que le précédent.

De la permanence de la lecture des œuvres sans le truchement des traducteurs témoignent les archives de la maison Michel Lévy frères (Calmann-Lévy aujourd'hui). En 1864 par exemple, Friedrich Brockhaus préférait acheter directement à son confrère parisien les clichés des *Mémoires* de Guizot en français parce que la traduction du premier volume, qu'il avait négociée dès 1858, n'avait pas confirmé les espoirs initiaux²⁹. Il en était de même des œuvres de Tocqueville, ce qui signifie que, jusqu'à la guerre franco-prussienne de 1870, les élites allemandes, prussiennes ou bavaroises indifféremment, préféraient nettement la lecture en français à celle des mêmes œuvres dans leur propre langue. Là encore, il s'agit d'une pratique en recul par rapport au XVIII^e siècle ou à la première moitié du suivant mais ce maintien assez tardif de traditions anciennes attestant le prestige de la langue française auprès des cours européennes et des savants conférait aux éditeurs de ce côté-ci du Rhin une suprématie sur leurs concurrents de la patrie de Gutenberg. Moins évidente en Angleterre mais effective en Irlande et même en Écosse, cette passion pour les écrivains français se vérifiait encore en Roumanie, en Pologne et en Russie, même s'il ne faut pas en exagérer l'importance.

²⁷ J.-Y. Mollier, *Michel et Calmann Lévy...*, op. cit., p. 196.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, pp. 296 et 439.

Michel Lévy, Louis Hachette, Gervais Charpentier et les frères Garnier comme, d'ailleurs, tous leurs confrères, avaient cependant mis l'accent sur la traduction après 1850 mais, en 1884, à la mort de l'éditeur du Palais-Royal, Édouard Dentu, la France continuait à exporter, dans sa langue, une partie de ses productions. Pour la Russie, la guerre de Crimée avait interrompu en 1854-1855 l'écoulement des volumes de la « Bibliothèque Charpentier », provoquant une grave crise dans la trésorerie de ce grand et prestigieux éditeur parisien, l'inventeur du livre de poche moderne³⁰. Ainsi les notaires chargés de l'évaluation de cette entreprise notaient-ils, en juillet 1855, que

l'état de guerre, [mais surtout] l'énorme diminution des opérations d'exportation à l'étranger des ouvrages de la Bibliothèque Charpentier et l'anéantissement complet de ces opérations dans le pays où elles étaient ordinairement les plus importantes, la Russie...³¹

avaient tari cette source de revenus. Rétablie après la signature du traité de Paris en 1856, la vente des vedettes de cette écurie, M^{me} de Staël, Alfred de Musset, Théophile Gautier et Édouard Laboulaye³², comme celle des écrivains qui n'avaient confié qu'une œuvre ou deux à Charpentier, Nerval, Nodier, Mérimée, Jules Sandeau ou Brillat-Savarin³³, demeure la preuve, elle aussi, du goût des élites européennes pour la littérature française en langue originale. À sa mort en 1884, Édouard Dentu, quant à lui, spécialiste de l'écrit du jour et des feuilletonistes à la mode, Ponson du Terrail et Xavier de Montépin notamment, mais surtout grand commissionnaire, travaillait avec deux cent cinq libraires étrangers dont cent soixante-seize installés en Europe³⁴.

La Belgique venait en tête de ce réseau, avec quarante points de vente différents, puis l'Italie, avec trente-deux boutiques, la Suisse, trente, l'Allemagne, dix-sept, et la Grande-Bretagne, quatorze, dont douze à Londres³⁵. L'Espagne, le Portugal, l'Autriche-Hongrie, les Pays-Bas, le Luxembourg suivaient, devant la Suède – essentiellement Stockholm – la Russie – cinq villes représentées – la Pologne (Varsovie), la Roumanie

³⁰ Isabelle Olivero, *L'Invention de la collection*, Paris 1999.

³¹ J.-Y. Mollier, *L'Argent et les lettres...*, op. cit., p. 206.

³² I. Olivero, op. cit., pp. 311-312.

³³ *Ibid.*, pp. 295-300.

³⁴ J.-Y. Mollier, *L'Argent et les lettres...*, op. cit., pp. 306-307.

³⁵ *Ibid.*

(Bucarest), et la Grèce³⁶. Les douze cités italiennes, représentant la totalité de la péninsule, les dix villes allemandes et les neuf cités suisses disent bien la réalité du maillage de l'Europe qui lisait encore en français. Dans la mesure où 45% du chiffre d'affaires de la maison Dentu provenaient de l'exportation de livres français, pour un montant, en 1884, de 158 081 f. (600 000 euros actuels), on peut constater l'importance de ce commerce.

Parmi les principaux acheteurs, on citera Brockhaus de Leipzig, Casanova de Turin, Dumolard à Milan, Fé à Madrid, Gérold à Vienne, Hachette à Londres, Kramers à Rotterdam, Twietmeyer et Max Rube à Leipzig ou Wolff à Saint-Petersbourg, qui constituaient en quelque sorte l'aristocratie de ces réseaux européens d'échanges de biens culturels³⁷. Dans les stocks écoulés par Dentu hors de son pays, les confrères les mieux représentés étaient Calmann Lévy, suivi de Hachette – les bibliothèques « rose » et « étrangère » –, Charpentier, Didier, tous très loin devant Ollendorff, Marpon et Rouff, qui commençaient à jouer un certain rôle dans la diffusion de la littérature industrielle française hors de son aire de naissance. À leur manière, ces grands professionnels, les anciens comme les nouveaux venus, maintenaient la tradition d'autrefois mais il va de soi que, désormais, en cette fin du XIX^e siècle, la traduction des auteurs français représentait, pour leurs éditeurs, un gain plus substantiel que l'autre activité.

Michel Lévy s'était précipité, comme Louis Hachette après 1852, sur cette source de gains importants et la totalité des contrats le liant avec ses auteurs avait été revue en ce sens³⁸. Comme nous l'avons dit, l'article mentionnant le partage des droits de traduction à égalité était désormais obligatoire et, par ce biais, la traduction de la *Vie de Jésus*, une des œuvres les plus traduites du vivant de leur auteur, rapporta énormément d'argent à Michel Lévy. Il en fut de même pour Georges Charpentier quand il négocia les droits des *Rougon-Macquart* à l'étranger, vingt ans plus tard, mais, auparavant, la translation des fictions de George Sand ou d'Alexandre Dumas père en anglais, allemand, italien ou espagnol, pour ne citer que ces langues, avait également nourri la trésorerie de la boutique de la rue Vivienne. À ces droits dérivés s'ajoutait encore un précieux avantage matériel pour les éditeurs parisiens, la commercialisation des illustrations – des bois de bout et lithographies –, qui allait alors bon train en Europe. Un exemple

³⁶ *Ibid.*, pp. 306.

³⁷ *Ibid.*, pp. 307.

³⁸ Les archives Calmann-Lévy prouvent ce changement, comme celles de Hachette et C^{ie} et de leurs concurrents les plus directs.

suffira sur ce point, celui du *Tour du Monde*, le magazine créé par Louis Hachette en 1860, et dont nous avons montré récemment que les planches gravées étaient aussitôt revendues à l'Anglais Maxwell, aux Espagnols Lasalle y Melon, à l'Allemand Hermann Meyer – le grand rival de Brockhaus dans le domaine des dictionnaires et encyclopédies – ou à l'Italien Emilio Treves³⁹. Les tractations portaient sur des dizaines de milliers de francs annuels dans chaque cas – un million de francs 2001 ou 150 000 euros de chiffre d'affaires pour ce seul périodique –, ce qui veut dire que les clichés, négociés à raison de 25 centimes le centimètre carré⁴⁰, représentaient une surface énorme et un poids considérable compte tenu des techniques de l'époque.

Que ce soit par le biais de la traduction, par celui du commerce des illustrations ou par la vente des volumes imprimés en français, édités à Paris ou commercialisés directement, grâce à la revente du clichage des textes, à partir de Leipzig ou d'une autre ville, la circulation à grande échelle des biens culturels était devenue une réalité après 1850. C'est précisément cette dimension quantitative qui est nouvelle car, depuis les débuts de l'imprimerie, pour ne pas citer les pérégrinations des manuscrits au Moyen Âge, les transferts avaient été constants d'un pays à l'autre et les libraires allemands avaient joué un rôle considérable de ce point de vue⁴¹. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle cependant, les échanges portent sur des volumes beaucoup plus importants, des stocks de livres plus considérables, et la France, pour sa part, passe de 627 tonnes en 1827 à 3874 tonnes en 1913, soit 3 136 000 f. dans le premier cas et 16 351 000 f dans l'autre⁴². Si, comparativement au total des exportations françaises, la part du livre est tombée de 0,6 % à 0,2 %⁴³, ce n'est pas tant que les œuvres françaises aient reculé en audience et rayonnement internationaux, que le signe de la systématisation de la traduction dans le commerce international des biens culturels. Au moment où Paris découvre Dostoïevsky, Tolstoï et Ibsen, les littératures de l'Est et du Nord du continent, dans les années 1880, les classes moyennes dont le poids augmente partout veulent lire des fictions et des essais, y compris rédigés en français, mais elles se les approprient dans leur

³⁹ J.-Y. Mollier, *Louis Hachette...*, op. cit., p. 387.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ F. Barbier, *art. cit.*, et *L'Empire du livre*, Paris 1995.

⁴² Olivier Godechot, Jacques Marseille, « Les exportations de livres français au XIX^e siècle », dans *Le Commerce de la librairie en France au XIX^e siècle. 1789–1914*, dir. J.-Y. Mollier, Paris 1997, p. 373.

⁴³ *Ibid.*, p. 374.

propre langue nationale, ce qui est la grande novation de la fin du XIX^e siècle.

Les derniers feux de la Ville lumière

Même si, globalement, l'influence culturelle de la France diminuera au XX^e siècle, du moins après 1945, on peut dire qu'avant 1914 la ville de Paris était demeurée la plaque tournante des échanges de biens symboliques. Quand on regarde, par exemple, la statistique des congrès scientifiques organisés en Europe entre 1880 et 1913, on s'aperçoit que la part de la capitale française est encore de 45%, celle de Bruxelles de 18%, Londres s'en attribuant 16%, ce qui laissait 21% pour toutes les autres grandes métropoles, Berlin, Vienne, Rome, Madrid, Lisbonne ou Moscou⁴⁴. Le Théâtre de la Monnaie à Bruxelles proposait des spectacles exceptionnels, tout comme la Scala de Milan, mais, jusqu'en 1870, Offenbach avait fait venir à Paris toutes les aristocraties et les bourgeoisies européennes pour applaudir ses opérettes⁴⁵. Après la chute du second Empire, le café-concert parisien attirait bien des amateurs cosmopolites et les affluences aux Expositions universelles de la Ville lumière battaient tous les records enregistrés jusque-là. Les trente-deux millions de visiteurs de 1889 et les cinquante millions de 1900⁴⁶ disent à leur manière l'exceptionnalité de la vie culturelle française, Paris concentrant jusqu'à la caricature tout ce que les provinces produisaient de meilleur. Dans cette course à l'audience ou au rayonnement international, on peut lire quelques preuves supplémentaires du *struggle of life* ou de l'universel *stepple chase* dans lesquels les nations s'étaient engagées à l'ère des impérialismes. Toutefois c'est la centralisation parisienne, héritage de l'Ancien Régime, qui consacrait sa suprématie et, parmi les raisons qui expliquent l'aura de cette cité, on retiendra la bonne tenue de l'édition française et la qualité reconnue de sa littérature.

Tant de témoignages ont été apportés pour chanter le tropisme parisien, d'Ernest Hemingway à Henry Miller⁴⁷, qu'il n'est pas besoin d'en ajouter de supplémentaires. Capitale de la République mondiale des lettres jusqu'à

⁴⁴ Christophe Prochasson, *Les Années électriques. 1880–1910*, Paris 1991, pp. 223–224.

⁴⁵ Jean-Claude Yon, *Jacques Offenbach*, Paris 2000.

⁴⁶ Anne Rasmussen, Brigitte Schröder-Gudehus, *Les Fastes du progrès. Le guide des Expositions universelles. 1851–1992*, Paris 1992.

⁴⁷ *Paris et le phénomène des capitales littéraires*, dir. P. Brunel, Paris 1986, 2 vol.

l'écroulement du mur de Berlin selon Pascale Casanova⁴⁸, Paris, bénéficiera, après 1918, du dynamisme de la librairie Gallimard, talonnée par celle de Bernard Grasset puis, après 1930, par la maison de Robert Denoël, mais, avant le déclenchement de la Grande Guerre, c'est la maison Calmann Lévy, successeur de Michel Lévy frères – elle prend le trait d'union en 1902 –, qui avait tenu le rôle de phare, les librairies Hachette, Charpentier et, accessoirement, Flammarion et Fayard, disputant à la première son leadership⁴⁹. Pierre Loti et Anatole France, deux gloires incontestées de la Belle Époque, étaient venus rejoindre Alexandre Dumas fils, Ernest Renan, Meilhac et Halévy dans cette écurie prestigieuse où D'Annunzio et Ibanez, pour les Latins, se flattaient d'avoir leur place⁵⁰. Quand, en 1924, les surréalistes entendront se faire une réputation dans les lettres et, de ce fait, tendront à rabaisser jusqu'à l'extrême leurs prédécesseurs, ils dénonceront leurs trois bêtes noires, Pierre Loti, qualifié d'« idiot », Anatole France, de « policier » et Maurice Barrès de « traître »⁵¹. C'était, à leur manière, quoique indirectement et bien malgré eux, rendre hommage à une maison d'édition qui avait laissé échapper Barrès et qui éditera *Les Plaisirs et les Jours* de Marcel Proust mais qui, surtout, avait compté parmi les toutes premières avant 1875 et qui, en recrutant Pierre Loti en 1878 et Anatole France aussitôt après, avait prouvé qu'elle demeurerait la première sur la place de Paris.

Les habitudes de la librairie changent en cette fin du XIX^e siècle, en même temps que les pratiques culturelles du plus grand nombre mais, l'alphabétisation progressant partout en Europe, la traduction des auteurs français continue à assurer le rayonnement international du pays. Les 50 000 abonnés de la *Revue de Deux Mondes* en 1939, dont une bonne partie à l'étranger⁵², et les milliers de supporters internationaux de la *Nouvelle Revue française* de Gide – la fameuse NRF⁵³ –, du *Mercure de France* ou d'*Europe* prouvent la portée universelle de cette littérature qui, par son ouverture sur l'extérieur, continue à séduire ses lecteurs, qu'ils habitent l'Amérique du Sud ou plus près de Paris. Incontestablement, dans ce main-

⁴⁸ Pascale Casanova, op. cit.

⁴⁹ J.-Y. Mollier, *L'Argent et les lettres...*, op. cit., 3^e partie.

⁵⁰ J.-Y. Mollier, *Michel et Calmann Lévy...*, op. cit., ch. 19.

⁵¹ Norbert Bandier, *Sociologie du surréalisme. 1924–1929*, Paris 1999, p. 133.

⁵² Anne Karakatsoulis, *La Revue des Deux Mondes de 1920 à 1940 : une revue française devant l'étranger*, thèse de doctorat en histoire, dir. J. Julliard, Paris 1995.

⁵³ Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la « Nouvelle Revue française »*, Paris 1978–1986, 3 vol.

tien d'une influence culturelle forte, reconnue et redoutée y compris par les nazis qui essaient de s'attacher les intellectuels français plutôt que de s'en faire des ennemis⁵⁴, on peut lire l'indice du travail des grands éditeurs français du XIX^e siècle. En se mettant au service de leurs auteurs, en cherchant à les diffuser hors de leur pays d'origine, en tissant des liens personnels avec leurs correspondants étrangers, ils ne s'étaient pas contentés d'imiter les commissionnaires allemands du passé mais avaient jeté les bases d'une pénétration en profondeur, dans toute l'étendue de l'Europe, des écrivains français les plus appréciées. Refusant de choisir entre les purs magiciens du Verbe – à la Baudelaire – et les romanciers industriels – façon Dumas –, Michel Lévy avait fortement contribué à étendre cette influence. D'une certaine manière, c'est dans ce paradoxe ou cette tension entre une littérature « pure » et une industrie culturelle naissante que se cache l'une des clefs de cette domination symbolique, Mallarmé, Rimbaud et Verlaine ou, au contraire, Ponson du Terrail, Souvestre et Allain, Leroux et Lerouge drainant vers Paris tous ceux qu'enchantent leurs poèmes ou leurs fictions policières.

⁵⁴ Ce fut la tâche d'Otto Abetz à Paris et le sens du maintien en activité de la *NRF* pendant la guerre.

Modèles et transferts

Das französische Buch und der mitteleuropäische Leser in der Periode der Neuzeit

Viliam Čičaj

Die Erforschung der Buchkultur in der heutigen Slowakei oder in Ungarn während der Neuzeit vom 16. bis zur ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts hat zahlreiche neue und auch überraschende Ergebnisse erbracht. Als ein Beispiel möchten wir hier die vielfältige Struktur von privaten und institutionellen Bibliotheken vorstellen, insbesondere unter dem Aspekt des systematischen Inhalts (der Titel), der verschiedenen Sprachen und der typographischen Geographie.

Die historische Forschung zur Buchkultur im mitteleuropäischen Raum erstreckt sich in zwei verschiedene Richtungen. Einerseits handelt es sich um die Katalogisierung der erhaltenen Buchbestände sowie um die Erforschung der Druckproduktion der damaligen Offizinen. Hier verfügen wir nun über die bekannten retrospektiven Bibliographien der Drucke des 16. und des 17. Jahrhunderts sowie über die retrospektiven Bibliographien verschiedener Städte. Als Beispiel sei der *Generalkatalog der Drucken des 16. Jahrhunderts aus der heutigen Slowakei* genannt, von dem die ersten zwei Bände die Verzeichnisse der Bestände der Slowakischen Nationalbibliothek und der Bibliotheken der Piaristen (u. a. in Trenčín) enthalten, dazu die Bestände der Diözesanbibliothek Nitra und der Slowakischen Akademie der Wissenschaften in Bratislava¹. Auch die Buchproduktion der slo-

¹ *Generálny katalóg tlačí 16. storočia zachovaných na území Slovenska I. Tlače 16. storočia vo fondoch Slovenskej národnej knižnice Matice slovenskej*, H. Saktorová, K. Komorová, E. Petrenková, J. Agnet (Hrsg.), Martin, 1993, 462 S. *Generálny katalóg tlačí 16. storočia zachovaných na území Slovenska II. Tlače 16. storočia v piaristických knižniciach*, H. Saktorová, K. Komorová, E. Petrenková (Hrg.), Martin, 1997, 534 S. *Generálny katalóg tlačí 16. storočia zachovaných na území Slovenska IX.a. Tlače 16. storočia v piaristickej knižnici v Trenčíne*, V. Strelka (Hrsg.), Martin, 1996, 102 S. *Generálny katalóg tlačí 16. storočia zachovaných na území Slovenska IX.c. Tlače 16. storočia v Diecéznej knižnici v Nitre*, L. Fábryová (Hrg.), Martin, 2000, 368 S. M. Vierikova, *Tlače 16. storočia v zbierkach Ústrednej knižnice Slovenskej akadémie vied*, Bratislava 1996, 166 S.

wakischen Druckereien bis 1700 wurde in zwei Bänden erfaßt². Es versteht sich von selbst, daß wir die Ergebnisse der ungarischen Buchforschung nicht übersehen, da die ungarische Buchgeschichte sehr eng mit der Buchgeschichte der heutigen Slowakei verknüpft ist. Bekanntlich war das Gebiet der Slowakei bis zum Ersten Weltkrieg ein bedeutender Teil des Königreichs Ungarn, und Bratislava war während der Frühen Neuzeit die Hauptstadt des Königreichs.

Andererseits befaßt sich die Forschung mit der Geschichte der ehemaligen privaten oder institutionellen Bibliotheken und Büchersammlungen und erfaßt die entsprechenden Kataloge und Verzeichnisse. Es handelt sich hier um die Aufarbeitung der früheren Kataloge und Verzeichnisse der slowakischen Bibliotheken der Neuzeit. Während ein solches Programm in Ungarn dank der Bemühungen des derzeitigen Generaldirektors der Ungarischen Nationalbibliothek (Országos Széchényi Könyvtár) in Budapest, István Monok, institutionalisiert und systematisch erforscht wird (es geht auch nicht nur um die einfache Registrierung der Kataloge und Verzeichnisse, sondern auch um deren Veröffentlichung³), ist das in der heutigen Slowakei sowie in Böhmen, wo jeweils nur einzelne Spezialisten arbeiten, etwas anders. Sie verfolgen jedoch alle dasselbe Ziel, bessere Kenntnisse über die Geschichte des Buchwesens als ein gesamteuropäisches kulturelles System zu gewinnen.

Schaut man die retrospektiven Bibliographien des 16. Jahrhunderts für die Städte der heutigen Slowakei an, so erfaßt der erste Band⁴ bereits 2009 Titel, unter denen nur zwei französische Druckorte erscheinen – Lyon mit 264 Titeln, und Paris mit 134. Insgesamt kommen 15 Prozent der Titel aus Frankreich, mit Ausnahme von zwei Titeln sind alle auf Latein. Der zweite Band des Generalkatalogs enthält die Bestände der piaristischen Ordensbibliotheken, 1861 Angaben, unter denen 145 Titel aus Lyon und 61 aus Paris kommen⁵ (etwa zehn Prozent der Titel). Bei der großen Mehrheit der

² J. Čaplovič, *Bibliografia tlačí vydaných na Slovensku do roku 1700, I-II*, Martin, 1972–1984.

³ I. Monok, *Könyvkatalógusok és könyvjegyzékek Magyarországon 1526–1720*, Szeged 1993, 95 S.

⁴ *Generálny katalóg tlačí 16. storočia zachovaných na území Slovenska I. Tlače 16. storočia vo fondoch Slovenskej národnej knižnice Matice slovenskej*, H. Saktorová, K. Komorová, E. Petrenková, J. Agnet (Hrsg.), Martin, 1993, 462 S.

⁵ *Generálny katalóg tlačí 16. storočia zachovaných na území Slovenska II. Tlače 16. storočia v piaristických knižniciach*, H. Saktorová, K. Komorová, E. Petrenková (Hrsg.), Martin, 1997, 534 S.

Titel handelt es sich um lateinische Bücher; nur drei Werke sind in französischer Sprache, sechs sind zweisprachig (fünfmal lateinisch und französisch, einmal französisch-holländisch). Natürlich können Bücher auf Französisch auch außerhalb des Königreichs gedruckt werden, insbesondere in den Niederlanden, in der Schweiz oder in Lothringen.

Ein weiteres Beispiel gibt die Privatbibliothek des europäischen Gelehrten und Humanisten Johannes Dernschwam (1494–1567) aus der Bergstadt Neusol, der viele private und wissenschaftliche Kontakte mit einer ganzen Reihe von Gelehrten hatte – unter ihnen Joachim Camerarius, Sebastian Münster, Johannes Cuspinianus und Hieronymus Wolff. Die Bibliothek wurde 1567 oder 1568 von Markus Dernschwam, dem Erben des Johannes Dernschwam, an dem kaiserlichen Hof in Wien verkauft: 1162 Ausgaben in 2100 Bänden, darunter 161 in Frankreich gedruckte Ausgaben (88 in Lyon und 73 in Paris, insgesamt 15 Prozent der Titel), aber kein einziges Buch in französischer Sprache⁶.

Mit diesen Angaben soll die allgemeine Lage des französischen Buches auf dem Territorium des ehemaligen Königreichs Ungarn umrissen werden. Es scheint bemerkenswert, daß die Zahl der Bücher in französischer Sprache so niedrig war. Möglicherweise lag das an der deutsch-französischen Rivalität, anders gesagt, an der religiösen Kontroverse mit den deutschen Reformierten während des 16. Jahrhunderts, für die alles Schlechte aus Frankreich kam; ein Autor wie Sebastian Franck meinte anfangs des 16. Jahrhunderts in seinem Werk über die Schädlichkeit des Trinkens, daß die Trunkenheit von den Franzosen nach Deutschland kam...⁷ Das Königreich Ungarn sowie dieser ganze Teil Mitteleuropas lag zur Zeit der Habsburger Dynastie unter großem deutschem kulturellem und ökonomischem Einfluß. Die deutschen Bürger hatten ihre aus dem Mittelalter kommenden Privilegien in der Mehrheit der ungarisch-königlichen Freistädte erhalten, und die Reformation verbreitete sich schnell unter diesen Bevölkerungsschichten. So wundert es nicht, daß der französische Einfluß bis zum Ende des 16. Jahrhunderts relativ niedrig blieb.

⁶ J. Berlasz, « Dernschwam János könyvtára. A hazai humanizmus történetéhez », *Magyar könyvszemle*, 79 (1963), S. 301-316; 80, 1964, S. 1-32.

⁷ S. Franck, *Von dem grewlichen laster der Trunckenheit so inn diesen lecsten zeyten erst schier mit dem frantzosen auffkommen, Was fullerey, sauffen, unnd zu trincken, für jamer, unrath, Schaden der seel unnd des leibs, auch armuth und schedlich not anricht, unnd mit sich bringt. Unnd wie dem ubel zurathen wer, gruntlicher bericht unnd ratschlag auss göttlichen geschriff, durch Sebastian Franck*, Ohne Jahr und Ort, 69 S.

Wir können die Bibliotheken aus der Neuzeit in zwei Gruppen einteilen: die privaten – bürgerlichen und adeligen – und die institutionellen Bibliotheken. Die Wirkung der Beziehungen zu Deutschland war bei dem städtischen Bürgertum besonders tief, während der ungarische Adel sich immer bemühte, seine Unabhängigkeit gegen den Wiener Hof auch durch militärische Aufstände zu verteidigen. Bei dieser politischen Konjunktur konnte ein Bündnis mit Frankreich als mächtiges Mittel erscheinen, gegen die Habsburger zu wirken. Der Einfluß der französischen Kultur wurde bei den ungarischen Adeligen früher spürbar, während die Mehrheit des städtischen Bürgertums eine deutschsprechende Bevölkerung geblieben ist. Zudem darf man nicht vergessen, daß die französische Hofkultur im 17. Jahrhundert unter Ludwig XIII. und Ludwig XIV. ihren Höhepunkt erreichte und einen immer breiteren Einfluß auf ganz Europa hatte. Der Einfluß der französischen Bücher gewann in den adeligen ungarischen Privatbibliotheken schnell an Bedeutung.

Wenn das französische Buch und seine Rezeption im mitteleuropäischen Raum untersucht wird, muß man in erster Linie die Frage nach den Besitzern stellen. Eine grobe Typologie des französischen Buches könnte vier verschiedene Fälle umfassen:

1. Die Bücher in französischer Sprache kommen nicht unbedingt nur aus Frankreich, sondern aus verschiedenen Ländern und wurden auch nicht unbedingt von französischen Autoren geschrieben; es können auch französische Übersetzungen aus anderen Sprachen sein.
2. Unter der Gruppe der französischen Bücher finden wir zudem Werke französischer Autoren, die nicht unbedingt auf Französisch geschrieben wurden und die nicht unbedingt in Frankreich erschienen sind.
3. Weiter handelt es sich um die aus verschiedenen französischen Druckorten stammenden Bücher, die wiederum nicht alle auf Französisch oder von französischen Autoren sind.
4. Und schließlich handelt es sich auch um mehrsprachige Werke, wie zum Beispiel Wörterbücher, wenn nur die französische Sprache vorkommt.

Wenn wir die Problematik der Rezeption von Büchern in französischer Sprache im städtischen Bürgertum erforschen, stellt sich die Frage der Sprachkenntnisse. Die Zahl und die inhaltliche Struktur der französischen Bücher in den bürgerlichen Privatbibliotheken beweisen, wie gering die Kenntnis des Französischen verbreitet war. Wir haben drei mittelslowakische (damals niederungarische) königliche Bergstädte, Neusol (Banská Bystrica, Besztercebánya), Schemnitz (Banská Štiavnica, Selmeczbánya) und

Kremnitz (Kremnica, Körmöcbánya) genauer untersucht, außerdem verfügen wir über vollständige Angaben über die Zipser königliche Freistadt Leutschau (Levoča, Lőcse) sowie über Ödenburg (Soprony, Šoproň) in Westungarn und schließlich über die oberungarische Metropole Kaschau (Košice, Kassa)⁸.

In Neusol zum Beispiel kennen wir 98 bürgerlichen Privatbibliotheken, unter denen nur sechs insgesamt acht Bücher auf Französisch besitzen. Die Lage wird etwas besser in Schemnitz, wo 82 sich Privatbibliotheken befanden, darunter besaßen sieben 47 französische Bücher. In Kremnitz sind es insgesamt 37 Privatbibliotheken, unter ihnen drei mit vier Büchern auf Französisch. Niedrigere Angaben stammen aus Kaschau: 141 Privatbibliotheken, darunter zwei Bibliotheken mit nur drei Büchern auf Französisch. Im westungarischen Ödenburg war die Lage folgendermaßen: Die Stadt zählte 701 Privatbibliotheken, doch nur vier Bürger besaßen etwa 20 Bücher auf Französisch. In Leutschau existierten 66 Privatbibliotheken, doch in ihnen war kein einziges Buch auf Französisch. Dazu kommen noch ein Verzeichnis aus der königlichen Freistadt Eperjes (Prešov), das sechs französischsprachige Bücher enthält, und ein weiteres aus Ofen (Buda, Budín) mit neun französischsprachigen Büchern⁹. Wenn auch die Forschung noch im Gang ist, zeigen alle bisherigen Ergebnisse, daß das französische Buch und das Lesen in französischer Sprache ein seltenes Phänomen in der städtisch-bürgerlichen Welt Zentraleuropas geblieben ist.

Die Bibliothekskataloge der Neuzeit bieten die Möglichkeit, den Zeitpunkt zu ermitteln, zu welchem ein Buch (in unserem Falle auf französisch) in diese oder jene Bibliothek gelangte. In Neusol zum Beispiel geschah dies recht spät, nämlich 1677, als die Familie Brecht zwei Lehrbücher der französischen Sprache erwarb, *Fagus lingvae gallicae* und *Wegweiser zur Frantzösischen Sprache*. In Schemnitz erschien unser erstes

⁸ *Kassa város olvasmányai 1562–1731*, H. Gácsi, G. Farkas, K. Kávéházi, I. D. Lázár, I. Monok, N. Németh (Hrg.), Szeged 1990, 226 S. *Lesestoffe in Westungarn, I. Sopron (Ödenburg) 1535–1721*, T. Grüll, K. Kávéházi, J. L. Kovács, I. Monok, P. Ötvös, K. G. Szende (hrsg.), Szeged, 1994, 578 S. Privatbibliotheken von leutschauer Bürger sind publiziert: *Magyarországi magánkönyvtárak II. 1588–1721*, G. Farkas, A. Varga, T. Katona, M. Latzkovits (hrsg.), Szeged, 1992, 374 S. (N° 76–141). Die bürgerliche Privatbibliotheken in mittelslowakischen oder niederungarischen Bergstädten haben wir selbst untersucht: V. Čičaj, *Knižná kultúra na strednom Slovensku v 16.–18. Storočí*, Bratislava 1985, 133 S. (ungarische Übersetzung: *Bányavárosi könyvkultúra a XVI–XVIII. században (Besztercebánya, Körmöcbánya, Selmechbánya)*, Szeged 1993, 142 S.).

⁹ *Magyarországi magánkönyvtárak II. 1588–1721*, G. Farkas, A. Varga, T. Katona, M. Latzkovits (Hrg.), Szeged, 1992 (Bibliotheksnummer 36 und 43).

Beispiel 1643 bei Abraham de Behaigne, mit einer Bibel auf französisch, einem französisch-lateinischen Wörterbuch (*Dictionarium gallico-latinum*) und zwei nicht genauer beschriebenen Titeln, « frantzösische Bücher ». Die älteste Angabe eines französischsprachigen Buches existierte in Kaschau, wo Johannes Schirmer 1637 in seiner Bibliothek ein nicht genauer spezifiziertes Werk von Johannes Comenius in französischer Übersetzung besitzt. In Kremnitz handelt es sich 1661 um ein lateinisch-französisches Wörterbuch von Petrus Dasypodius, und in Ödenburg/Sopron um ein nicht genauer beschriebenes französisches Buch 1665 bei Georg Poch

Die Forschungen über Eperjes wurden noch nicht systematisch durchgeführt, doch kennen wir schon einige Beispiele von Bürgern, die französische Bücher in ihren Bibliotheken besaßen. Als Sigismundus Zimmermann 1687 hingerichtet wurde, wurde seine Bibliothek in Beschlag genommen. Sie enthielt sechs Titel auf französisch: zwei Lehrbücher, ein Werk über die Dysenterie, einen *Secretarius aulae* und den *Liber fortunae pro lusu Gallicae*. Bartholomaeus Becker besaß in Ofen/Buda 1694 neun Bücher auf französisch, eine Grammatik, ein Buch über die Chirurgie, eine Beschreibung Frankreichs u. ä.

Bei der Ermittlung vollständiger Angaben über französischen Bücherbesitz stellt sich immer wieder das Problem, daß die Schreiber von Bibliotheksverzeichnissen oft die französische Sprache nicht beherrschten, so daß Eintragungen von Autoren und Titeln sehr ungenau oder mangelhaft sein können und ihre Identifikation heute schwer, wenn nicht unmöglich ist. Die bibliographischen Angaben über die französischen Bücher werden insbesondere durch die auf das 17. Jahrhundert spezialisierte Wolfenbütteler Herzog August Bibliothek zur Verfügung gestellt, außerdem sind viele „französische Bücher“ in Deutschland erschienen, zum Beispiel die französischen Lehrbücher. Für einige Fälle sind auch die bibliographischen Datenbanken der großen französischen Bibliotheken unentbehrlich.

Aufgrund des Forschungsstands über die französischen Bücher in den oberungarischen bürgerlichen Privatbibliotheken während der Neuzeit können wir einige Punkte genauer beschreiben. Bei diesen Bibliotheken sind die meisten Titel Lehr- oder Wörterbücher: in Neusol etwa fünf von acht Titeln, in Schemnitz 16 von 47, in Soprony sieben von 20. Auch wenn die Kenntnis des Französischen in der bürgerlichen Lesewelt etwas Seltenes geblieben ist, zeigen doch diese verschiedenen Titel, daß sich diese Lage allmählich zu ändern begann und daß der Besitz französischer Bücher als Teil der humanistischen Bildung nach und nach Geltung erlangte, einer

Bildung, in der die Prinzipien der Grammatik eine große Rolle spielten. Die Bibliotheken des Schemnitzer Stadtnotars Samuel Klement, des evangelischen Predigers Johannes Simonides, des privaten Bergbauunternehmers Joseph Richter, des Ödenburger Stadtratsmitgliedes Georgius Poch oder eines Sigismundus Zimmermann in Eperjes zeigen eine recht gute Beherrschung der französischen Sprache.

Im sozialen Rahmen des Adelsstandes stellte sich die Problematik des französischen Buches auf einer anderen Ebene. Diese Bücher nahmen in adeligen Bibliotheken eine ganz andere Dimension an als bei den einfachen Bürgern, wie die Bibliotheken einiger Vertreter des ungarischen Hochadels wie etwa Franciscus II. Rákóczi zeigen. Dennoch stellt sich auch hier ein Problem der kulturellen Transfers. Einerseits kann man aus der Tatsache, daß jemand ein Buch in französischer Sprache besaß, nicht schließen, daß dieser oder seine Familie dieses Buch auch gelesen hat bzw. lesen konnte. Andererseits ist der französische Einfluß viel breiter, da eine Fülle von französischen Werken nicht nur durch deutsche, sondern auch italienische, lateinische, böhmische und ungarische Übersetzungen zugänglich war. Sie wurden von Druckereien in ganz Europa veröffentlicht.

Eine weitere Frage ist die nach der Frequenz: Wie viele Exemplare eines Titels befanden sich in den adeligen oder bürgerlichen Bibliotheken? Wir haben die französischen Autoren und ihre Werke in etwa 424 Privatbibliotheken ermittelt¹⁰ und bisher die Werke von ungefähr 2500 Autoren katalogisiert.

Die folgende Tabelle gibt die Zahl der Bibliotheken an, in denen sich französische Buch befanden. Es wurden in der bisher noch nicht vollständigen Analyse insgesamt 183 französische Autoren ermittelt: die Werke von 31 Autoren befinden sich in zwei Bibliotheken, die von zehn Autoren in drei Bibliotheken, vier Autoren sind anwesend in sechs Bibliotheken usw.

Die berühmtesten unter den französischen Autoren sind Benjamin Priolus, dessen Werke sich in neun Bibliotheken befinden, Claudius Salmasius (elf Bibliotheken), Ambrosius Lobwasser (zwölf Bibliotheken) und Johannes Ravisius (fünfzehn Bibliotheken). Insgesamt beträgt der Anteil französischer Autoren etwa fünf bis zehn Prozent der gesamten Büchersammlung.

¹⁰ Die Zahl ist unsicher. In vielen Verzeichnissen wird nur die Zahl der Bücher angegeben, dagegen findet man keine Angaben über Autoren oder genauere Titel. Zum Beispiel ist von der Hälfte der 701 Privatbibliotheken in der königlichen Freistadt Soprony nur die Gesamtzahl der Bücher bekannt.

gen – ein Prozentsatz, der auch dem allgemeinen Prozentsatz französischer Bücher in der europäischen Buchproduktion des 16. Jahrhunderts entspricht.

Anzahl der Autoren	Anzahl der Bibliotheken
31	2
10	3
7	4
2	5
4	6
1	7
3	8

Im Detail sind die Bibliotheken jedoch sehr verschieden. Die Besitzer sind Handwerker (diese besitzen eine sehr kleine Sammlung, Bibel und einige Gesang- und Gebetbücher), aber auch Lehrer, Prediger, Notare, Studenten und Schüler usw. Bei einem Mitglied der städtischen Intelligenz können wir dagegen bis zu 200 Bücher mit einer viel größeren Breite der Themen und der Autoren finden.

Eine letzte wichtige Frage ist die Frage der typographischen bzw. buchhändlerischen Geographie: Woher kamen die Bücher, die sich in den mitteleuropäischen bürgerlichen Privatbibliotheken befanden? Auch wenn die Angaben der Bibliotheksverzeichnisse unvollständig sind, insbesondere für eine genaue Identifizierung der verschiedenen Titel, läuft die Forschung im Feld der Bibliotheksgeschichte in unserem zersplitterten Raum weiter.

Le transfert des livres entre la Hollande et l'Europe centrale (XVII^e-XVIII^e siècles)

Otto S. Lankhorst

Le 17 mars 1659 un contrat fut signé à Amsterdam par d'une part le fameux libraire Joan Blaeu et d'autre part Alexander Harttungh. Harttungh, qui a été élève chez Blaeu, est sur le point de partir pour la foire de Francfort. De Francfort il continuerait son chemin vers Vienne pour s'y établir comme libraire et y vendre des livres, des globes et des cartes. Il s'agissait d'une coopération, à laquelle Blaeu participait pour deux tiers et Harttungh pour un tiers¹. Ce contrat de trois ans fut prolongé en 1662 pour une autre période de huit ans. Blaeu enverrait des livres et des cartes. Harttungh les vendrait à Vienne et dans l'Empire. Les profits et les pertes seraient partagés entre eux². Les livres vendus seraient enregistrés dans des registres qui malheureusement ne sont pas sauvegardés.

Ce contrat reflète un aspect du commerce des livres entre la Hollande et l'Europe Centrale, mais de Hollande nous sommes confrontés à la difficulté de bien saisir la portée de cet échange avec Vienne, parce que mis à part le contrat mentionné ci-dessus il n'y reste pas d'autres traces dans les archives néerlandaises. Ni l'administration de l'officine de Blaeu, brûlée pendant l'incendie catastrophique de l'imprimerie en février 1672, ni les registres de Harttungh ne sont sauvegardés.

Il est néanmoins incontestable que des livres imprimés en Hollande trouvaient leur chemin partout en Europe pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, la période de gloire de nos imprimeurs et de nos libraires. Nombreux sont les éloges faits de livres sortis des presses hollandaises. Comme exemple, je cite un contemporain, Adrien Baillet, qui écrivait en 1685 à propos du succès des libraires hollandais dans son livre *Jugemens des savans sur les principaux ouvrages des auteurs* :

¹ I. H. van Eeghen, *De Amsterdamse boekhandel, 1680-1725*, vol. V-1, Amsterdam 1978, p. 78.

² M. M. Kleerkooper, W. P. van Stockum jr., *De boekhandel te Amsterdam voornamelijk in de zeventiende eeuw. Biographische en geschiedkundige aantekeningen*, vol. 2, 's-Gravenhage 1916, p. 1162-1163.

« Ce qu'on a donc particulièrement aimé jusqu'ici dans ces Impressions d'Hollande, est cette netteté & cette gentillesse des caractères qui saute aux yeux d'abord, avec cette proportion agréable & cet arrangement serré, auquel les autres Imprimeurs semblent n'avoir point encore pû parvenir »³.

La production des livres par les imprimeurs hollandais est énorme. Ils imprimaient dans toutes les langues. Bien sûr, d'abord en néerlandais pour le marché local, mais également en latin, français, anglais, allemand, hongrois, portugais, espagnol, italien, russe. Notre grand historien du livre Herman de la Fontaine Verwey (1903–1989) a introduit l'expression de 'miracle hollandais' pour désigner le fait qu'au XVII^e siècle on a imprimé en Hollande plus de livres que dans l'ensemble total des autres pays.

Rappelons brièvement les circonstances qui expliquent la rapidité avec laquelle la République des Provinces-Unies est devenu si importante dans le monde de l'édition. Particulièrement, à la fin du XVI^e siècle la Hollande a reçu un coup de fouet important grâce à l'immigration d'un nombre considérable de typographes parmi les réfugiés venant des Pays-Bas du Sud. A cause d'une politique religieuse rigoureusement appliquée par les Espagnols et ne permettant aucun écart de la doctrine orthodoxe et à cause d'une censure sévère des autorités espagnoles, Anvers, qui après Venise avait joué au cours du seizième siècle un rôle de plus en plus important dans le monde des livres, allait dès le début du XVII^e siècle perdre peu à peu cette place. La province de Hollande et particulièrement les villes de Leyde et d'Amsterdam vont reprendre ce rôle. Plus particulièrement, l'imprimerie a pu se développer et prospérer à cause du haut niveau d'alphabétisation dans la République. Il existait en ville et à la campagne un grand potentiel de lecteurs, parce que le niveau d'alphabétisation était dès le XVII^e siècle soutenu par l'important réseau scolaire et pré-professionnel. La librairie internationale pouvait ainsi profiter d'un bon fonctionnement d'une librairie 'nationale'.

De plus, l'imprimerie était d'une haute technicité et fournissait des produits de bonne qualité: des atlas, des cartes, des livres nautiques, des livres scientifiques, mais aussi des gazettes, des pamphlets, des livres de chansons. Une troisième circonstance importante qui a favorisé la librairie hollandaise était le climat de tolérance. Les autorités nationales et régionales (les États Généraux et les États Provinciaux) s'immisçaient peu dans les affaires de la librairie et de la presse, suite à une structure particulariste sur

³ A. Baillet, *Jugemens des sçavans sur les principaux ouvrages des auteurs*, tome II-1. Paris 1685.

les plans administratif et religieux. Il n'existait pas de censure préventive, il y avait seulement la possibilité d'agir contre une publication après sa parution. Une telle action venait souvent trop tard, alors que la publication concernée était déjà distribuée. Les libraires demandaient des privilèges seulement pour une mince partie des livres en vue d'une protection contre des contrefaçons. Cette liberté de la presse est ainsi saluée par Pierre Bayle dans la préface des *Nouvelles de la République des Lettres* (1684):

Elle [la République] a même un avantage qui ne se trouve en aucun autre Paÿs; c'est qu'on y accorde aux Imprimeurs une liberté d'une assez grande é, pour faire qu'on s'adresse à eux de tous les endroits de l'Europe, quand on se voit rebuté par les difficultez d'obtenir un Privilège. (...) Nos Presses sont le refuge des Catholiques, aussi-bien que des Reformez.

Enfin, la librairie internationale en Hollande a pu profiter du commerce international de la République. A l'intérieur du pays, des livres pouvaient facilement être expédié grâce à une excellente infrastructure. Ainsi, de même manière, l'envoi des livres vers l'étranger pouvait profiter des routes commerciales dont les marchands hollandais disposaient par-dessus tout l'univers. Les marchands hollandais étaient partout. Au moment qu'au début du XVII^e siècle, il s'est produit une interruption des relations entre le monde latin et le monde germanique, les libraires hollandais s'y imposaient comme intermédiaires dans le commerce du livre. Ils continuaient aussi bien d'aller à Paris et de visiter les foires de Francfort & Leipzig. Ainsi, la librairie et l'imprimerie néerlandaise ont été florissantes au niveau international jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. La production des livres pour le marché internationale (livres en latin, français, anglais, allemand etc.) entraînait évidemment une diffusion et transfert internationale de ces livres qui faisait de la République des Provinces Unies l'entrepôt intellectuel de l'Europe⁴.

Dans l'historiographie cette diffusion internationale de livres a été mieux étudiée pour certains pays que pour d'autres. Notamment pour les relations avec la France nous disposons de plusieurs études. En ce qui concerne les relations avec l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne, des recherches ont également abouti à des publications. Quant aux relations livresques avec l'Europe centrale, le nombre des articles qui y sont consacrés sont à compter sur les doigts d'une main. Néanmoins les pays allemands

⁴ Cf. G. C. Gibbs, 'The role of the Dutch Republic as the intellectual entrepôt of Europe in the seventeenth and eighteenth centuries', in: *Bijdragen en mededelingen betreffende de geschiedenis der Nederlanden*, 86 (1971), pp. 323-349.

constituaient un marché important. En plus, ils formaient le trait d'union avec d'autres pays situés plus à l'est et à u sud-est. Le libraire Gaspar Fritsch écrivit, en 1737, à son ami Prosper Marchand, à propos de Leipzig:

Cette place cy [Leipzig] (à la verité) a un commerce d'une fort grande etendue, la Pologne, la Hongrie, les Terres héréditaires de l'Empereur, Petersbourg, etc.⁵

Les libraires hollandais avaient construit un vaste réseau international. L'Europe Centrale y faisait partie, comme les annonces des libraires dans des journaux et des prospectus démontrent bien. Par exemple, le libraire Johannes Arnoldus Langerak de Leyde distribuait en 1724 un prospectus⁶ pour la publication par voie de souscription des œuvres complètes du poète et historien écossais George Buchanan. La liste des libraires chez qui on peut souscrire aux *Opera omnia* en deux volumes compte en total 131 libraires dans 65 villes d'Europe : 53 libraires à l'intérieur de la République; 14 en France; 16 dans le Royaume Uni; 3 en Italie, 8 en Suisse, 8 dans les Pays Bas espagnoles et 29 dans les pays allemandes, à savoir dans les villes suivantes: Brême, Vienne, Iéna, Duisbourg, Augsbourg, Nuremberg, Francfort, Cassel, Cologne, Strasbourg, Leipzig, Hanovre, Halle, Wolfenbüttel, Berlin, Hambourg, Dantzig, Copenhague, Stockholm et Düsseldorf.

En fait, en ce qui concerne le transfert des livres entre la Hollande et l'Europe Centrale nous disposons des éléments isolés; il est encore trop tôt pour donner une synthèse. Rappelons les sources qui sont disponibles : des archives et les livres eux-mêmes.

Quant aux archives, je me limite à celles du côté néerlandais: archives de libraires; archives de notaires; archives de douane. Les archives des libraires sont presque toutes perdues. Pour la période d'avant 1800 il nous reste uniquement deux séries d'archives substantielles de libraires: celles de la maison Luchtmans à Leyde et celles de la maison Enschedé Haarlem. Les archives d'Enschedé concernent surtout la fonderie de caractères et l'imprimerie; celles de Luchtmans sont très compliquées et jusqu'ici elles n'ont pas été étudiées d'une manière systématique. Les archives de Luchtmans ne sont d'ailleurs pas complètes: il manque toute la correspondance (d'avant 1777)⁷. Ni pour Luchtmans, ni pour d'autres libraires hollandais

⁵ Lettre de G. Fritsch à P. Marchand, 28 août 1737 (Leyde, Bibliothèque Universitaire, Mss., fonds Marchand, 2).

⁶ Il se trouve dans la National Library of Scotland, Advocates Library, 1.8 (40).

⁷ Les archives de la maison Luchtmans sont conservé à la Bibliothèque de la Koninklijke Vereeniging' van de Boekhandel, à Amsterdam. Ils sont disponibles sous forme de microfiches: Luchtmans archief.

nous ne disposons de documents relatifs aux affaires traitées aux foires de Francfort ou de Leipzig comparables à ces très riches *Cahiers de Francfort*, conservé aux archives Plantin à Anvers (à partir de 1579)⁸. Dans les archives de Luchtmans, il se trouve seulement quelques journaux de voyages, écrits par Samuel Luchtmans pendant ses expéditions aux foires de Francfort et de Leipzig. Le contenu de ces documents est intéressant quant à l'aspect humain du récit, mais en même temps en ce qui concerne les informations fournies sur la foire de livres. Par exemple, Samuel Luchtmans avait été au mois de mai 1769 à Leipzig pour assister à la foire. Dans son journal de voyage, cependant, il ne note rien sur les affaires de commerce ; en revanche il raconte ses visites à l'Église et il nomme les pasteurs dont il a écouté les sermons pendant les quatre dimanches qu'il a été Leipzig. A propos de ses relations avec des collègues allemands, Luchtmans raconte uniquement qu'il a passé un dimanche après-midi au jardin de monsieur Reich en compagnie des libraires Johann Paul Krauss (Vienne), Georg Konrad Walther (Dresde), Friedrich Nicolai (Berlin), Johann Karl Bohn et Johann Christian Brandt (Hambourg)⁹.

Bien sûr, il nous reste des lettres écrites entre des libraires, mais il s'agit des morceaux de correspondance, des fragments d'un ensemble plus vaste, mais perdu. Citons en ce qui concerne les relations avec l'Europe Centrale, entre autre la correspondance entre quelques libraires hollandais et l'Académie des Sciences à St. Petersburg¹⁰, entre Marc-Michel Rey et le libraire moscovite Philippe Hernandez¹¹, entre le libraire Élie Luzac et Jean Henri Samuel Formey à Berlin¹².

⁸ R. Lauwaert, 'De handelsbedrijvigheid van de Officina Plantiniana op de Büchermessen te Frankfurt am Main in de XVIe eeuw', dans: *De Gulden Passer*, 50 (1972), pp. 124-180 et 51 (1973), pp. 70-105.

⁹ Bibliotheek van de Koninklijke Vereeniging ter Bevordering van de Belangen des Boekhandels, Amsterdam: Samuel Luchtmans, Reijs na Leipsig, Dresden en Berlin, 1769. Voyez aussi: J. van Waterschoot, 'Samuel Luchtmans, een reislustig boekhandelaar', dans: *De Boekenwereld*, 15 (1998/99), pp. 298-306.

¹⁰ O. S. Lankhorst, « 'La correspondance est l'âme du commerce': les échanges épistolaires entre les libraires hollandais et la Russie au XVIIIe siècle », dans : G. Dulac (éd.) *La culture française et les archives russes. Une image de l'Europe du XVIIIe siècle*, Ferney-Voltaire 2004, pp. 15-25.

¹¹ J. Fransen: « Lettres adressé Marc-Michel Rey, libraire à Amsterdam », dans *Revue du dix-huitième siècle*, 1915, no. 4.

¹² H. Bots/J. Schillings (éds.), *Lettres d'Élie Luzac à Jean Henri Samuel Formey (1748-1770). Regard sur les coulisses de la librairie hollandaise du XVIIIe siècle*. Paris 2001.

Par manque des archives de libraires et imprimeurs nous devons faire appel à une autre source: les archives de notaires. Les actes notariaux sont conservés aux archives municipales des villes éditoriales : à Amsterdam, à Leyde, à La Haye, à Rotterdam, à Utrecht. Ces archives renferment des informations sur les activités commerciales des libraires et sur leurs situations financières. Grâce à des tels actes notariaux nous sommes par exemple au courant du contrat cité ci-dessus entre Joan Blaeu et Harttungh à Vienne. Dans les archives de Rotterdam nous avons retrouvé des actes notariaux par lesquels nous sommes au courant des dettes contractées par Robert Roger, libraire à Berlin, auprès de son confrère Reinier Leers en 1703¹³. Dans les archives d'Amsterdam ils se trouvent des actes enregistrant des dettes de Jean Michel Rudiger, concitoyen de Roger, auprès de Zacharie Chatelain en 1708¹⁴. A l'heure actuelle, il existe des index par noms, mais il manque des index par thème, ce qu'il complique des recherches systématiques.

En troisième lieu quelques mots sur nos archives de douane. Il nous reste peu de documents qui puissent fournir des chiffres d'importations et d'exportations pour connaître l'évolution du commerce des livres de part et d'autre des frontières. Certes, il existait un impôt ('convooien en licenten'), levé par les Collèges d'Amirauté au nom des Etats Généraux sur presque toutes les marchandises¹⁵. Pour chaque livre d'une valeur de six florins un tarif de quatre sous était dû¹⁶. Vingt sous font un florin (fl.). Les comptes des trésoriers généraux des Amirautés sont conservés pour les années 1681-1796 aux Archives Nationales à La Haye, mais ces comptes nous donnent uniquement des montants totaux de revenus mensuels, sans spécification de la marchandise¹⁷.

¹³ Arch. Municipales de Rotterdam, Oud notarieel archief, no. 1620/175: 23 juillet 1703.

¹⁴ Arch. Municipales d'Amsterdam, Notarieel archief, no. 7947 A, 471: 10 août 1708.

¹⁵ Pour l'histoire de l'impôt des 'convooien en licenten', voir: H. E. Becht, *Statistische gegevens betreffende den handelsomzet van de Republiek der Vereenigde Nederlanden gedurende de 17^e eeuw* (1579-), 's-Gravenhage 1908, notamment chapitre II, pp. 67-148 et J. L. F. Engelhard, *Het generaal-plakkaat van 31 juli 1725 op de convooien en licenten en het lastgeld op de schepen. Een studie over de heffing der in- en uitvoerrechten van de Republiek der Vereenigde Nederlanden, hoofdzakelijk tijdens de achttiende eeuw*, Assen 1970.

¹⁶ Groot Placaet-boeck, vervattende de placaten, ordonnantien ende edicten van de Hoogh Mogende Heeren Staten Generael der Vereenighde Nederlanden, vol. 1, 's-Gravenhage 1658, pp. 2489-2554.

Pour la période d'avant 1784 il nous reste seulement quelques listes isolées qui donnent des chiffres spéciaux par produit. Je retiens ici les chiffres qui regardent l'importation et l'exportation des livres par rapport à l'Europe Centrale en 1753. A Amsterdam ils notent : une exportation de livres d'une valeur de fl. 18.316 ('Duytsland en Rhynvaart') et fl. 11.290 ('Hamburg, Bremen en Kleine Oost') ; contre une importation d'une valeur de respectivement fl. 9.284 et de 2.205. Dans la même année l'exportation à Amsterdam montait en total à fl. 76.446 et l'importation à fl. 17.598¹⁸. Donc, selon cette source, presque 40% de l'exportation de livres partait en 1753 aux pays allemands (et plus loin vers l'Est et le Sud-Est) et 65% de l'importation entraient par des pays allemands. Pour les années 1789-1792 le chiffre de la valeur des livres exportés monte pour les pays allemands en total à fl. 31.689; contre une importation d'une valeur de fl. 58.627. Sur l'ensemble de notre exportation 24% partait aux pays allemands, et sur l'ensemble de notre importation 57% entraient par des pays allemands.

Bien sûr, ces chiffres doivent être appréciés avec prudence. L'historien Johan de Vries a calculé qu'en général à Amsterdam et à Rotterdam 30 à 40% des marchandises quittait ou entraient le pays en fraudant la douane¹⁹.

Les livres eux-mêmes forment une source importante pour connaître le transfert des livres. En fait, chaque livre est un livre voyageur qui part d'une imprimerie pour trouver son destin chez un lecteur. Des catalogues nous aident à saisir l'ensemble des livres qui ont voyagé au-dessus des frontières de la Hollande. D'abord il y a des catalogues contemporains, notamment des catalogues de libraires. Depuis une dizaine d'années une inventarisation est en cours de route de tous les catalogues de libraires néerlandais jusqu'au 1800. Beaucoup de ces catalogues sont conservés dans des bibliothèques hors des Pays-Bas²⁰. Parmi eux il se trouve un certain nombre

¹⁷ J. de Vries donne ces chiffres dans sa dissertation *De economische achteruitgang der Republiek in de achttiende eeuw*, Amsterdam 1959, pp. 185-193: annexe 1, *Opbrengsten der convooien in de vijf admiraliteitscolleges tijdens de achttiende eeuw* (tot 1795).

¹⁸ L. van Nierop, 'Uit de bakermat der Amsterdamsche handelsstatistiek', dans: *Jaarboek van het genootschap Amstelodamum*, 13 (1915), pp. 104-172 et 15 (1917), pp. 35-110.

¹⁹ Joh. de Vries, 'De ontduiking der Convooien en Licenten in de Republiek tijdens de achttiende eeuw', dans: *Tijdschrift voor geschiedenis*, 1958, pp. 349-361.

²⁰ Un grand nombre des catalogues est microfilmé; les microfiches sont mises en vente dans le projet *Book sales catalogues of the Dutch Republic, 1599-1800 on microfiche*. En plus la base de données du projet est accessible par Internet (par l'intermédiaire du Electronic Text Centre Leiden <<http://www.etcl.nl/goldenage/contents.stm>>).

des catalogues qui étaient destinés pour les foires de Francfort et de Leipzig. Un catalogue mentionne la présence des livres sur la foire de Breslau: « Catalogue des livres, imprimés chez Jean Neaulme, libraire à La Haye, ou dont il a acquis le droit de copie, & nombre d'exemplaires ». Ses livres se trouvent aussi à Berlin, chez Neaulme & de Bordeaux en Compagnie. Et en tems des Foires de Breslau & Leipzig, chez les mêmes Neaulme & de Bourdeaux en Compagnie²¹.

Ils donnent les titres des livres disponibles sur les foires. En plus, l'existence même de ces catalogues nous informe sur la présence de tel ou tel libraire à Francfort ou à Leipzig, ils complètent ainsi les listes annuelles des libraires mentionné dans les Messkataloge, dressées par le Codex nundinarius de Schwetschke²². Par exemple, nous disposons de plusieurs catalogues dont le titre indique clairement la présence des frères Chatelain ou de Zacharie Chatelain seul, à la foire de Francfort, malgré que leur nom manque dans le Codex de Schwetschke. En plus, Chatelain écrit dans l'avertissement d'un catalogue de 1753, au moment de quitter le commerce, qu'il a entrepris 93 voyages aux foires de Francfort pendant les 47 années de son activité comme libraire²³.

Pour connaître les livres qui effectivement sont arrivés en Europe Centrale, on peut faire appel aux catalogues des bibliothèques. Il y a d'abord des catalogues des collections privées, comme celui du comte hongrois Samuel Teleki (1739–1822), chancelier de Transsylvanie à Vienne. Le catalogue de Teleki contient beaucoup de livres imprimés en Hollande. Pendant son grand tour en Europe qu'il a fait à l'âge de 20 ans, il avait visité la Hollande et il y avait acheté 365 livres²⁴.

²¹ Ce catalogue est imprimé à la fin de Gilbert Burnet, Défense de la religion, tant naturelle que revelée, contre les infidèles et les incrédules, t. 6 (A La Haye, Chez Jean Neaulme, 1744), p. [1]-24.

²² G. Schwetschke, *Codex nundinarius Germaniae literatae bisecularis*, Halle 1850.

²³ Avertissement dans: Catalogus van een fraaye verzameling van zeer schoone Fransche en Latynsche boeken, waar onder veele voornaame copyen en alderbeste assortimenten van Z. Chatelain. Dewelke onder de boekverkoopers verkogt zullen worden, op maandag den 6 Augustus, 1753, en volgende dagen te Amsterdam.

²⁴ Sur la présence des livres néerlandais dans la collection de Teleki: A. Deé Nagy, 'Dutch cultural remains in Marosvasarhely', dans: *Een boek heeft een rug. Studies voor Ferenc Postma op het gebied van theologie, bibliofilie en universiteitsgeschiedenis ter gelegenheid van zijn vijftigste verjaardag* (Zoetermeer 1995), pp. 74-79, et: K. Bostoen/H. de Kooker, 'Nederlandse boekverkoperscatalogi uit het bezit van de Hongaarse adellijke familie Teleki', dans: *Acta neerlandica. Bijdragen tot de Neerlandistiek Debrecen*.

A Vienne, Teleki avait la possibilité de faire venir des livres directement de la Hollande des catalogues des collections privés, il existe des catalogues des bibliothèques institutionnelles. Nous sommes le mieux renseignés sur la diffusion des incunables par-dessus tout l'Europe. Le Incunable Short-Title Catalogue (ISTC) nous informe, par exemple, en quelques minutes que 607 incunables furent imprimés à Deventer (ville de Hanse dans l'est de notre pays), dont 72 sont présents à St. Petersburg, 45 à Prague, 35 à Wrocław, 20 à Budapest, 17 à Kiev, 14 à Krakow, 12 à Moscou, 10 à Poznan, 5 à Brno et à Warschau, 4 à Lublin, 3 à Riga, 2 à Olomouc, à Ceske Budejovic Krajskn, à Plzen et à Vilnius, 1 à Slupsk et à Tartu. Il faut se rendre compte que beaucoup des collections en Europe de l'Est ne figurent pas encore dans le En ce qui concerne les collections des impressions du 16e au 18e siècle il existe un grand nombre des catalogues de bibliothèques. Je me limite ici à citer un exemple : le catalogue de la Bibliothèque Universitaire de Debrecen (Hongrie), pourvu d'une introduction de l'histoire de la collection et des notices sur les possesseurs antérieurs des livres²⁵.

La production livresque des libraires hollandais fut diffusée par toute l'Europe et, par conséquence, nous la retrouvons partout. Notamment, certaines catégories des publications sont mieux conservées dans des bibliothèques hors de nos frontières qu'à l'intérieur de notre pays : catalogues de ventes, gazettes, publications académiques (thèses et disputations).

Les dernières années, plusieurs chercheurs néerlandais ont commencé à dépouiller des collections dans les pays de l'Europe de l'Est en quête des livres néerlandais et les résultats étaient riches. En Roumanie, Ferenc Postma a fait plusieurs voyages en cherchant ce que les étudiants de Transylvanie avaient emmené avec eux en rentrant de leurs séjours d'étude aux universités de Franeker, d'Utrecht et de Leyde²⁶. Karel Bostoen a découvert à Wrocław la collection du savant et pasteur historien Hieronymus

Uitgave van het Instituut voor Germanistiek van de Universiteit Debrecen, 2 (2002), pp. 101-125.

²⁵ E. Ojtozi, *Die ausländischen Frühdrucke und ihre Possessoren in der Universitätsbibliothek zu Debrecen*. Debrecen 1989.

²⁶ Ferenc Postma, 'Op zoek naar Franeker academisch drukwerk. Impressies van een drietal studiereizen naar Roemeni (1991-1993)', in: *Jaarboek van het Nederlands Genootschap van Bibliofielen*, 1 (1993), 27-47; Id., 'Op zoek naar Franeker academisch drukwerk. Enkele impressies van een vierde studiereis naar Roemeni (1994)', in: *Id.*, 2 (1994), 125-147.

Scholz²⁷. Ses recherches sont abouties à un catalogue des livres néerlandais dans la Bibliothèque Universitaire de Wrocław²⁸. Jan Konst a inventorié les livres néerlandais dans la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Gdansk (Biblioteka Gdanska Polskiej Akademii Nauk). Les marques de provenances prouvent que une grande partie était originaire de la collection de Johann Uphagen (1731–1802). Uphagen a fait son grand tour en 1754. Lors de son séjour en Hollande il a acheté une grande quantité des livres²⁹. De même, j'étais ravi de trouver quantité de catalogues de vente hollandais dans la Bibliothèque Nationale de la Russie à St. Pétersbourg³⁰.

La bibliographie nationale néerlandaise pour la période de l'Ancien Régime, le Short-Title Catalogue Netherlands (base de données automatisé) inclut jusqu'ici des collections dans les bibliothèques universitaires néerlandaises, auxquelles s'ajoute celle de la British Library à Londres. Il est évident qu'à l'avenir d'autres collections à l'étranger (entre autres en Europe Centrale) doivent être dépouillées et incluses dans le Short-Title Catalogue Netherlands, notamment pour des publications du caractère éphémère (journaux, catalogues, pièces de théâtre, thèses etc.).

Le transfert des livres de la Hollande vers l'Europe Centrale a eu lieu d'une part par des réseaux commerciaux, par des envois entre des libraires à base de change. A cause de la haute qualité des livres hollandais, le change entre des livres hollandais et des livres allemands n'était pas égale; le troc se faisait souvent à base d'un livre hollandais contre trois ou même quatre livres allemands. Le transport a lieu par bateau sur le Rhin ou par terre dans des ballots; ou bien par poste dans des petits paquets. Notamment, au XVIII^e siècle, Leipzig était devenu la foire la plus importante pour l'échange entre les libraires. Déjà en 1696, Pierre Bayle constatait ce glissement, quand il écrivit à l'abbé Du Bos:

²⁷ K. Bostoen, 'Het oude boekenbezit te Wrocław: een goudmijn voor de studie van de Nederlands-Silezische culturele betrekkingen', dans *Acta Universitatis Wratislaviensis* no. 1651, Handelingen Regionaal, Colloquium Neerlandicum (Wrocław 1994), pp. 27-41.

²⁸ A. Skura, *Catalogus van in Nederland gedrukte boeken in de Universiteitsbibliotheek van Wrocław*. I. Nederlandstalige boeken tot 1700; II. Nederlandstalig toneel tot 1800, Leiden/'s-Gravenhage 1996.

²⁹ J. Konst, 'Nederlandse literatuur 1576–1754 in de Biblioteka Gdanska', in: *De Nieuwe taalgids*, 88 (1995), 137-149.

³⁰ O. S. Lankhorst, 'Vijftien pakketten catalogi teruggevonden. Nederlandse boekhandelscatalogi in Sint Petersburg', in *De Boekenwereld*, 9(1992/93), pp. 66-76.

La foire de Francfort si fameuse autrefois en matière de Librairie n'est plus rien, celle de Leipsic au centre de l'Allemagne et loin du Théâtre de la Guerre l'a absorbée, c'est présentement à Leipsic que se trouvent des livres du Septentrion et de l'Empire...³¹

Des libraires néerlandais qui ne pouvaient pas se permettre de voyager à Leipzig ou à Francfort, mais qui désiraient néanmoins que leurs livres soient présents aux foires, les donnaient en commission chez un confrère. Selon Schwetschke, en 1736 les *Messkataloge* signalent pour la première fois des livres donnés en commission par un libraire hollandais chez un confrère allemand, à savoir chez Joh. Pet. Schmidt à Leipzig³².

En dehors des réseaux commerciaux beaucoup de livres ont trouvé leur chemin vers l'Europe Centrale par l'intermédiaire des personnes privées, des voyageurs, des étudiants, des diplomates. Les étrangers qui visitaient la République des Provinces Unies étaient souvent frappés par le grand nombre des boutiques de libraires. En plus, une abondance des ventes de livres augmentait les *possibilités* de se procurer des livres. Par exemple, pendant la première moitié du XVIII^e siècle il se tenait à La Haye moyennement 21 ventes aux enchères dont la durée variait d'une journée à quelques semaines. Quand, en 1725, le physicien Albert Haller se trouve à Leyde, il écrit qu'il ne connaît pas d'autre ville au monde où autant de personnes gagnent leur vie avec la production ou la distribution des livres : « Ganze Strassen sind voll Buchhändler, und alle Winkel voll Drukereyen. »³³ Et en 1780, l'écrivain italien Carlo Antonio Pilati note dans son journal de voyage :

Dans un pays tel que celui-ci [la Hollande], où l'on est si porté pour les arts & les sciences, où l'on a tant de loisir pour lire, où l'argent abonde (...) vous vous imaginez bien qu'il faut qu'il y ait une foule de libraires³⁴.

Les voyageurs visitaient des boutiques et des ventes pour y acheter des livres qui furent emportés ou envoyé à la maison. Quelques exemples illustres : Pierre le Grand commandait une grande quantité de livres lors de ses deux visites à la République (1697 et 1717) pour sa collection à Saint-Pétersbourg. Jozef Zaluski voyageait entre autre en Hollande et achetait des livres pour sa bibliothèque de Varsovie, qui fut ouvert au public en 1747. A

³¹ Lettre de P. Bayle à l'abbé J. B. Du Bos, [9 juin 1696], Genève, Château du Petit Saconnex, Papiers Budé.

³² G. Schwetschke, *Codex nundinarius Germaniae literatae bisecularis*, Halle 1850.

³³ *Haller in Holland. Het dagboek van Albrecht von Haller van zijn verblijf in Holland (1725-1727)*, Ed. par G. A. Lindeboom, Delft 1958, pp. 44-45.

³⁴ [Carlo Antonio Pilati], *Lettres sur la Hollande*, tome 2, La Haye 1780, p. 257.

La Haye, la bibliothèque entière du grand collectionneur George Hohen-dorf (252 manuscrits et 7000 livres) fut intégralement acquise par l'empereur Charles VI, conseillé sur ce point par le poète italien Apostolo Zeno qui vivait à la cour autrichienne. Les livres se trouvent depuis à la Österreichische Nationalbibliothek à Vienne.

Une autre catégorie de voyageurs étaient les étudiants. Pendant les 17^e et 18^e siècles les universités de Leyde, de Franeker, d'Utrecht, de Groningen et de Harderwijk avaient une grande renommée et de nombreux étudiants y sont venus faire leurs études³⁵. L'Encyclopédie de d'Alembert et Diderot fait ainsi l'éloge de l'université de Leyde:

L'académie de Leyde est la première de l'Europe. Il semble que tous les hommes célèbres dans la république des lettres, s'y sont rendus pour la faire fleurir, depuis son établissement jusqu'à nos jours³⁶.

Les étudiants se fournissaient des livres dans des librairies et également pendant des ventes de livres. A Leyde, l'université avait même ordonnée que des ventes n'auraient pas lieu au moment que des cours furent donnés pour que les étudiants n'étaient pas tentés d'y manquer. En rentrant dans leurs pays, les étudiants emportaient leurs collections des livres. A partir de 1623 (date de la fermeture de l'Université de Heidelberg) nombreux étudiants protestants de la Hongrie et de Transsylvanie venaient suivre leurs études à l'université de Franeker. Ils avaient l'obligation de rentrer à la fin des études avec un certain nombre de livres pour leur Collegium. Ainsi, Ferenc Postma a pu retrouver un grand nombre des publications néerlandais dans ces bibliothèques des Collegia en Roumanie : à Cluj-Napoca (Klausenburg), Tîrgu Mures (Neumarkt), Odorheiu Secuiesc (Hofmarkt) (Ferenc Postma).

Tous ces voyageurs (savants, étudiants, diplomates) ont laissé des traces. D'abord ils ont écrit des lettres et des récits de voyages qui mentionnent leurs achats et des envois de livres. D'autres traces sont les livres eux-mêmes, achetés en Hollande, remportés au moment du retour des voyageurs et plus tard souvent entrés dans une bibliothèque institutionnelle. Même dans une bibliothèque institutionnelle ces livres gardent leur individualité : des marques de provenance, des dédicaces, des signatures de leurs propriétaires, des annotations quant au lieu ou date d'achat. Pour mieux

³⁵ Citons ici juste une publication sur la présence des étudiants russes à Leyde : N. Hans, Russian Students at Leyden in the 18th Century, in: *Slavonic review*, 35 (1957), pp. 551-562.

³⁶ *Encyclopédie*, tome 9 (Neuchâtel 1765), p. 451, s.v. Leyde.

connaître le transfert des livres il est souhaitable que les catalogues des bibliothèques incluent ces marques de provenance dans les descriptions bibliographiques. Dans les systèmes de catalogage automatisé il est devenu plus simple à inclure de telles données. Des index par propriétaires permettront ensuite d'étudier des collections individuelles.

Parfois, les livres contiennent des remarques manuscrites fort intéressantes pour l'histoire du livre. Un exemple : l'exemplaire de la Bibliothèque Universitaire de Leyde de la traduction en hongrois de Balsamaus Gilead par Fridericus Lampe (imprimé chez Franeker en 1741) mentionne que cette traduction est faite par Istvanyai, étudiant hongrois à Franeker, aux frais de la province de Frise à l'usage des réformés en Hongrie. Cependant, la notice manuscrite continue en disant que la plupart des exemplaires n'était pas arrivé en Hongrie, parce qu'ils furent confisqué à Vienne par des jésuites.

Bien sûr, il s'agit ici des éléments particuliers qui ne forment que des détails individuels. Ecrire l'histoire du livre consiste cependant souvent à rassembler une quantité de détails pour en faire une synthèse. Comme dedit, il est encore trop tôt – en tous cas du point de vue néerlandais – d'écrire une telle synthèse sur le transfert des livres entre la Hollande et l'Europe Centrale. Il nous faut d'abord des études plus détaillées et tout d'abord mieux connaître et dépouiller des sources qui sont sauvegardées en Hollande et en l'Europe Centrale. Les livres publiés par les libraires hollandais aux XVII^e et XVIII^e siècles sont diffusés en toute l'Europe. Par conséquent, pour mieux connaître leur diffusion il faut les chercher là où ils ont trouvé leur destin.

L'imprimé allemand en Croatie, 1815–1848

Daniel Baric

La question de l'imprimé allemand dans la Croatie de la première moitié du XIX^e siècle acquiert toute sa pertinence si l'on garde à l'esprit quelques données structurantes. La Croatie fait partie depuis le XVI^e siècle, par le biais du royaume de Hongrie, de l'empire des Habsbourg. Avec le développement d'une double administration, civile d'une part dans la Croatie appelée justement « Zivilkroatien » et militaire de l'autre dans la région des Confins militaires qui suivaient les contours de la frontière avec l'Empire ottoman (Militärgrenze), la langue allemande s'est imposée comme moyen de communication dans la vie publique. A partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et en particulier dans le sillage des réformes de Joseph II, l'allemand s'impose dans l'ensemble des domaines de la vie publique et restreint la pratique des autres langues à des espaces et des groupes particuliers : le latin dans la sphère du religieux (en l'occurrence du clergé catholique) et du juridique, les différents parlers croates dans celle de la vie privée, en particulier dans les campagnes¹.

Ces modifications dans le paysage linguistique sont accompagnées (et accentuées) par des évolutions comparables dans l'édition, de sorte qu'au début du XIX^e siècle, l'imprimé allemand, c'est-à-dire édité en langue allemande, soit localement, soit dans d'autres provinces autrichiennes ou bien encore en Allemagne ou en Suisse, représente l'immense majorité des écrits en circulation en Croatie². Ne sont pas prises en compte dans cette

¹ Des informations générales sur la Croatie durant la première moitié du XIX^e siècle dans le contexte d'une réflexion sur l'histoire du livre se trouvent dans l'étude fondamentale de Wolfgang Kessler, „Buchproduktion und Lektüre in Zivilkroatien und -slawonien zwischen Aufklärung und 'Nationaler Wiedergeburt' (1767–1848). Zum Leseverhalten in einer mehrsprachigen Gesellschaft“ [Production de livres et lecture en Croatie et Slavonie civiles entre Lumières et « Renaissance nationale » (1767–1848). Le rapport à la lecture dans une société plurilingue], *Archiv für die Geschichte des Buchwesens* (16), Francfort/Main, 1976, pp. 339-790.

² L'un des manuels de la série *Handbücher deutscher historischer Buchbestände in Europa*, sous la dir. de Bernhard Fabian est consacré à la Croatie (ainsi qu'à l'Italie et la Slovénie) : vol. 9, Hildesheim/Zurich/New York, 2001. Il apparaît nettement que les fonds allemands présentés dans ce volume ont surtout été constitués au XIX^e siècle.

perspective les provinces croates du littoral adriatique, l'Istrie et la Dalmatie, vénitiennes jusqu'en 1797, et durablement rattachées à l'Empire habsbourgeois à partir de 1814: dans celles-ci, c'est l'italien qui joue un rôle comparable à celui de l'allemand en Croatie continentale³. L'intermède napoléonien, de 1809 à 1814, ne remet pas en cause la place de l'allemand et par conséquent de la production et la consommation de livres en allemand. Des phénomènes nouveaux se préparent pourtant durant les trois décennies suivantes, qui aboutiront d'une part au développement d'une production de livres en croate et d'autre part à un discours et un programme culturel puis politique centrés sur la nation croate, dont 1848 marque le premier aboutissement⁴. L'imprimé et le discours sur la nation étant liés par des liens qu'il s'agit d'exposer ici.

Les changements qui s'opèrent durant la période marquée par les bornes chronologiques de 1815 et 1848 dans le domaine du livre demandent à être examinés dans le contexte d'un espace plurilingue et polycentrique, où les logiques propres à chaque langue s'interpénètrent.

1. Situation jusque dans les années 1820 : la prédominance de l'imprimé allemand

Avant que n'interviennent des transformations majeures dans la répartition respective des langues au cours de la première partie du XIX^e siècle, la situation du marché du livre en Croatie a les caractéristiques observées dans les régions germanophones de l'Empire habsbourgeois.

Ainsi, les librairies sont relativement peu nombreuses, et concentrées dans certaines villes. En l'occurrence, il n'y a que deux librairies dans

³ En l'absence de synthèse sur l'histoire du livre dans les régions côtières, on trouvera des informations et une bibliographie dans les chapitres de *Libraries in Croatia*, sous la dir. De Aleksandar Stipčević, Zagreb, 1975, consacrés aux bibliothèques des régions concernées. Des recherches ont porté sur des villes en particulier et ont mis en relief la prépondérance de l'édition en italien dans la première moitié du XIX^e siècle. Sur la Dalmatie, on peut se référer à Pavao Galić, *Povijest zadarskih knjižnica* (Histoire des bibliothèques de Zadar), Zagreb, 1969; *Tiskarska i izdavačka djelatnost u Splitu, 1812–1918* (Imprimerie et édition à Split), cat. d'exposition sous la dir. de Ivanka Kuić, Split, Sveučilišna knjižnica, 1992; sur Rijeka : Stanislav Škrbec, *Riječka zvijezda Gutenbergove galaksije* (L'Etoile de Rijeka dans la galaxie Gutenberg), Rijeka 1995.

⁴ Le processus d'unification politique et territoriale atteint en 1848 la maturité politique : les revendications portent comme ailleurs en Europe sur des libertés politiques, mais elles sont couplées avec la demande de nomination d'un responsable pour l'ensemble des territoires croates, c'est-à-dire comprenant aussi les Confins militaires et la Dalmatie.

toute la Croatie continentale, et elles se trouvent toutes les deux à Zagreb⁵. Ces librairies ont pour débouché naturel non seulement la ville de Zagreb (environ 10 000 habitants vers 1820⁶), mais également les régions environnantes et en particulier la Croatie militaire. Ils ne proposent à leurs clients presque exclusivement que des ouvrages en langue allemande. Ainsi Suppan, l'un des libraires de Zagreb, fait circuler en 1826 un catalogue des livres disponibles chez lui. Les 65 titres proposés reflètent certainement l'état de la demande : il s'agit de livres spécialisés dans les thèmes militaires, scolaires et éducatifs au sens large (depuis la traduction du *Voyage du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy (1788) jusqu'au livre de modèles de lettres à envoyer), et enfin de lectures littéraires, sans doute destinées à un public plutôt féminin, comme le laisse supposer la collection « Damenbibliothek ». Le public visé par la brochure du libraire est d'ailleurs explicité dans l'adresse qui ouvre le catalogue : il s'agit tout d'abord des représentants des autorités ecclésiastiques, militaires et civiles, puis des nobles et enfin des « bourgeois »⁷. Ce même libraire imprime peu de temps après (sans doute vers 1827) un catalogue des livres disponibles en croate. On ne trouve là que deux auteurs, proposant des textes de catéchèse, ainsi qu'une grammaire de l'allemand et un texte bilingue sur les moyens de se protéger de la grêle et les éclairs : derrière l'aspect disparate de l'énumération transparaît la fonction éducative de cette petite production, prolongement vers le peuple à éduquer du corpus des Lumières allemandes.

L'édition montre la même prédominance de l'allemand. Dans les quatre imprimeries connues en Croatie à ce moment⁸, la part de la production en langue allemande est très majoritaire. En second lieu vient la production en latin, qui plus tard que dans le reste de l'ensemble de l'espace germano-

⁵ A comparer avec les 89 librairies réparties entre 18 villes pour l'Autriche germanophone. Kessler, op. cit., p. 446.

⁶ Ibid., p. 350.

⁷ „Gehorsamst Unterzeichneter giebt sich die Ehre, allen hohen Geistlichen-, Militär- und Civil-Behörden, wie auch einem hohen und gnädigen Adel, dann der verehrtesten Bürgerschaft geziemend bekannt zu machen...“ : NSK (Nacionalna i sveučilišna knjižnica/Bibliothèque nationale et universitaire), Zbirka letaka (collection de feuilles volantes), RVIIIa.

⁸ Zagreb/Agram (Suppan), Karlovac/Karlstadt (Prettner), Osijek/Esseg (Diwald) et Varaždin/Warasd (Sangilla, de 1820 à 1823) : Kessler, op. cit., pp. 361-371.

phone, résiste à la montée en force des langues vernaculaires. La troisième place revient aux ouvrages en croate⁹.

Les bibliothèques privées, dans la mesure où nous les connaissons, confirment ce tableau tout en le nuancant. Deux exemples sont significatifs à ce titre. La comtesse Patachich, veuve d'un représentant de l'autorité politique dans un comitat du nord de la Croatie, lui-même issu d'une famille qui s'est illustrée dans la vie religieuse et politique, fait don en 1818 d'une partie de sa bibliothèque privée à une bibliothèque publique, celle de l'Académie royale de Zagreb, l'établissement offrant le plus haut niveau d'enseignement en Croatie. La bibliothèque formera le noyau de la future Bibliothèque nationale et universitaire de Zagreb¹⁰. Parmi les 643 titres offerts, 30 sont en allemand et tout le reste de la donation est en latin¹¹. Selon toute vraisemblance, il s'agit dans ce cas d'une série de livres qui ne faisaient plus partie du fonds de sa bibliothèque qu'elle utilisait régulièrement. Le second versement effectué suite au décès de la comtesse Patachich en 1835 comporte un fonds très important de livres en allemand, pour une grande part des acquisitions récentes, ainsi que des livres français en grand nombre¹². On voit par là que la littérature en langue allemande occupe une place primordiale dans le choix de lectures de la noblesse croate. Sans doute dans ce cas cette impression d'ensemble est-elle d'autant plus probable qu'il s'agit d'une femme, qui, comme le montre la brochure du libraire de Zagreb précédemment évoquée, est ici comme ailleurs en Allemagne¹³ ou en France¹⁴, la consommatrice principale de cette production.

⁹ Kessler, op. cit., pp. 480-481.

¹⁰ Matko Rojnić, *Nacionalna i sveučilišna biblioteka* (La Bibliothèque nationale et universitaire), Zagreb 1974, p. 18.

¹¹ NSK, *Catalogus librorum Academiae Regiae Zagradiensi annis 1777 et 1818 donatorum*. R3559.

¹² Rojnić, op. cit., p. 26, fait état de 826 ouvrages en français, 784 en allemand, 124 en latin, 47 en italien, 10 en croate et 3 en hongrois.

¹³ Frédéric Barbier, *L'Empire du livre*, Paris 1995, pp. 565-567.

¹⁴ Comme le note Frédéric Barbier « le roman crée un monde illusoire, dans lequel la lectrice s'enfonce, parce que, précisément, l'accès au monde réel lui est refusé. » *Histoire des bibliothèques françaises*. Les bibliothèques de la Révolution et du XIXe siècle : 1789-1914, sous la dir. de Dominique Varry, Paris 1991, p. 610. Françoise Parent a dans ses publications sur les cabinets de lecture sous la Restauration (*Lire à Paris au temps de Balzac*, Paris 1981; « Les cabinets de lecture » in *Histoire des bibliothèques françaises*, op. cit., p. 501) montré que la lecture féminine s'inscrivait dans une temporalité et un espace détachés de la sociabilité masculine.

Un deuxième cas confirme l'ancrage profond de la production de langue allemande : il s'agit de la donation effectuée la même année et à la même institution par l'évêque de Zagreb, Maximilien Vrhovac. Sur un total de près de 700 titres, 460 sont écrits en allemand, 173 en latin, 26 en croate, 16 en français, 7 en italien et 5 en grec¹⁵. La bibliothèque du prélat présente un profil différent de celui de la famille Patachich, tel qu'il peut être reconstitué d'après les deux donations : si la présence de livres allemands est prédominante dans les deux cas, une analyse de la provenance des livres allemands montre que l'évêque s'est surtout intéressé aux livres imprimés à l'intérieur des frontières de l'empire des Habsbourg (356 titres) et relativement peu à la production venant d'Allemagne (60 titres). Dans la donation Patachich de la même année, sur 30 titres en allemand, 4 seulement venaient d'Autriche. Il est à noter que tous les titres français de cette donation ont été publiés à Vienne et que la plupart des titres italiens (5 sur 7) traitent de thèmes liés à l'Empire danubien. Enfin, les 26 titres croates témoignent d'un intérêt certain pour une production rare. Ces deux bibliothèques montrent qu'indépendamment des intérêts, de la curiosité, de la fonction dans la société, la production en langue allemande forme l'essentiel des livres disponibles.

Bien évidemment, cette situation se reflète également dans les bibliothèques publiques. Ainsi, la bibliothèque de l'Académie de Zagreb, constituée pour l'essentiel par les versements volontaires, reflète à ce moment l'état de la production et de consommation de livres. Ceci est perceptible également dans les bibliothèques créées pour la formation et la détente des militaires en poste dans les Confins militaires, comme dans cette bibliothèque inaugurée à Bjelovar, dans le nord de la Croatie en 1832, où le fonds est destiné tout d'abord exclusivement aux hauts gradés de la hiérarchie militaire avant de s'ouvrir à tous les officiers¹⁶. De même, dans la bibliothèque de prêt de Zagreb, que le libraire-éditeur Hirschfeld ouvre sur le modèle existant en Allemagne. Le catalogue des livres¹⁷ fait état de 1594 romans, 235 pièces de théâtre, 82 textes historiques ou biographies, 111 récits de voyage et 100 titres en français¹⁸.

¹⁵ NSK, *Catalogus librorum Academiae Regiae Zagradiensi annis 1777 et 1818 donatorum*, R3559

¹⁶ *Libraries in Croatia*, op. cit., p. 26.

¹⁷ Le seul retrouvé, celui de 1842. Kessler, op. cit., p. 469. La bibliothèque de prêt fut inaugurée en 1835.

¹⁸ Cette prédominance de l'imprimé allemand s'explique par le fait que les commerçants du livre ainsi que les lecteurs potentiels étaient germanophones ou bien Autri-

2. Perceptions : l'enjeu de l'imprimé, entre « Bildung » et culture nationale

La réalité de la situation de l'imprimé est une chose, et sa perception par les acteurs ou les témoins en est une autre. Dans ces années où le livre devient accessible à un plus grand nombre, il est perçu dans le contexte d'une situation globale plus large : l'imprimé est désormais un enjeu dans l'organisation de la société.

On peut distinguer dans les années 1820–1840 deux attitudes parmi ceux qui s'expriment au sujet de la place des livres. Il y a d'une part les voyageurs germanophones qui parcourent la Croatie et d'autre part les habitants de Croatie qui observent la situation croate en la comparant aux autres régions européennes, et de l'Empire en particulier. Ainsi, Therese von Artner, femme de lettres proche du cercle de Caroline Pichler à Vienne, dans sa description de la Croatie¹⁹ n'omet pas de décrire les bibliothèques qu'elle remarque sur son chemin. Elle s'arrête en particulier devant une bibliothèque aménagée dans une ville des Confins militaires. Elle y admire l'ordre, la propreté, le soin apporté à l'organisation de la bibliothèque et remarque sur les étagères les œuvres de Schiller, Wieland et Goethe. La rencontre de ces trois noms, à cet endroit précis, en zone militaire, à l'extrémité de l'Empire, lui donne l'assurance que les hommes qui habitent cet endroit, et par conséquent cette région, sont sur la bonne voie, celle de la culture reposant sur des modèles classiques. En cela, elle reprend, consciemment ou pas, et ce mot pour mot, une observation de Carl Bernhard von Hietzinger, auteur d'une description des Confins militaires²⁰ parue treize ans auparavant : la maîtrise de l'allemand, la présence de bibliothèques proposant les trois noms prestigieux sont les garants d'une possibilité de former, d'éduquer ce peuple des Confins. La *Bildung*, vue comme un programme, apparaît ici comme le point autour duquel s'organise la perception de l'imprimé.

chiens, Allemands. Ce en quoi la situation est comparable aux autres régions du royaume de Hongrie, où la population urbaine reste majoritairement non magyarophone jusqu'aux dernières décennies du XIX^e s. Cf. György Kökay, *Geschichte des Buchhandels in Ungarn*, Wiesbaden 1990, p. 86.

¹⁹ Therese von Artner, *Briefe über einen Theil von Croatien u Italien an Caroline Pichler*, Halberstadt 1830, p. 39.

²⁰ Carl Bernhard Edler von Hietzinger, *Statistik der Militär-Grenze des österreichischen Kaiserthums. Ein Versuch*, Wien 1817, p. 280. L'auteur se présente comme un officier qui exerce ses fonctions dans les Confins militaires en tant que « k. k. Feldkriegssecretär bei dem Karlstädter-Warasdiner Gränz-General-Commando ».

Cette approche n'est d'ailleurs pas uniquement celle de voyageurs. On la retrouve, avec quelques nuances, dans des témoignages issus de l'intérieur de la société croate. Un appel à contributions lancé en 1829 en allemand²¹, par l'Académie royale de Zagreb, dans le but d'élargir l'offre de livres et le public prêt à utiliser les possibilités offertes par la consultation sur place des livres, va dans le même sens. Dans ce texte destiné à être porté à la connaissance de la population germanophone, c'est-à-dire celle qui forme la couche des lecteurs potentiels de cette institution, il est question des prolongements existants et envisagés à partir de la bibliothèque de l'Académie pour en faire un lieu de formation le plus complet possible à l'histoire (collection numismatique), la géographie (série de récits de voyages), aux sciences naturelles (cabinet de curiosités) et à la littérature (il s'agit ici explicitement de satisfaire aux exigences des lectrices en proposant un large choix de nouveautés allemandes). Dans ce cas, contrairement à ceux précédemment examinés, c'est une population urbaine qui se trouve au centre des préoccupations, et il n'est pas fait mention d'une spécificité géographique, sociale ou culturelle qui pourrait a priori faire obstacle sur la voie du progrès des connaissances. C'est que le groupe fréquentant la bibliothèque se voit et est vu par ses promoteurs comme faisant partie de l'espace culturel allemand d'Autriche. L'ouverture de la bibliothèque au public eut lieu officiellement lors du passage de l'empereur François I à Zagreb en 1818, ce que les bibliothécaires successifs se plaisent à rappeler : car elle les légitime à leurs propres yeux et aux yeux des utilisateurs comme les gardiens de l'accès à la culture (celle des livres allemands).

Ceci n'est toutefois vrai que jusque dans les années 1820, car ensuite se multiplient les témoignages allant dans le sens d'une relativisation de la *Bildung* allemande (c'est-à-dire reposant sur un corpus de textes classiques allemands) et cherchant à poser les jalons d'un développement alternatif de la culture dans le cadre d'une tradition autochtone, dans la langue populaire. Sans doute le contexte politique favorise-t-il une réflexion accrue au sujet de la langue : dans les années 1830, les autorités de Pest cherchent à homogénéiser les différents peuples du royaume de Hongrie, et se préoccupent d'introduire la connaissance du hongrois dans l'ensemble du territoire. A cette occasion, les débats s'enflamment et définissent un rapport à la langue beaucoup plus fort, plus contraignant. La langue apparaît désor-

²¹ Rojnić, op. cit., p. 20.

mais comme le moyen unique d'accéder à la connaissance, et plus largement à la formation pour la population qui n'a pas l'allemand comme langue maternelle. Ce qui remet en question l'ordre existant dans la transmission du savoir : l'allemand devient une langue étrangère²², qui ne peut servir à transmettre des connaissances, en particulier des pensées, car, c'est le postulat de départ de cette réflexion, il n'y a que des pensées formulées dans la langue maternelle qui peuvent être assimilées.

Les conséquences de cette place théorique accordée à la langue maternelle sont nombreuses, et font percevoir la situation du savoir, des bibliothèques et de la production de livres en particulier, sous un nouvel éclairage. Ce n'est plus le nombre de livres qui peut être un gage de valeur des bibliothèques, mais la langue des imprimés. Dès lors, la donation de l'évêque Vrhovac n'est pas saluée comme un progrès, car elle compte trop peu d'ouvrages en langue populaire²³. Et dès lors se pose la question des causes de cette situation et des moyens d'y remédier.

3. Réaction : la création d'un nouveau circuit de l'imprimé

Il s'agit tout d'abord pour ceux qui s'inquiètent des conséquences de la situation de l'imprimé, de dresser le tableau de la situation. Un éducateur de Zagreb, Dragutin Seljan, s'y essaie dans un livre qu'il publie en 1840 sur les débuts et les progrès de la littérature en langue populaire, dite illyrienne. Les tirages des ouvrages en langue populaire ne dépassent pas 400 exemplaires, souligne l'auteur, et par conséquent couvrent à peine les frais d'impression²⁴. Ce qui est ici en cause, ce sont les barrières linguistiques en Croatie même, et parmi les Slaves du Sud. La réflexion sur le marché du livre, née d'une conscience de l'importance de la langue, débouche en effet sur la question de la diversité dialectale²⁵. Tant que seront utilisés différents dialectes, et plusieurs orthographes dans la production de livres, il ne pourra y avoir de marché réellement unifié, et les tirages seront condamnés à rester bas. La réflexion sur le livre comme vecteur du savoir se mêle à un projet culturel. Exemple allemand et grec à l'appui, l'auteur affirme que les différences dialectales ne devraient pas empêcher la compréhension réci-

²² Dragutin Seljan, *Početak, naprėdak i vrėdnost literature Ilirske* (Début, développement et valeur de la littérature d'Illyrie), Zagreb 1840, p. 7.

²³ Ibid., p. 19.

²⁴ Ibid.

²⁵ Une mise en perspective historique de la question des dialectes est esquissée dans le livre de Paul Garde *Vie et mort de la Yougoslavie*, Paris 1992, pp. 127-138.

proque, à condition d'appliquer une orthographe unifiée. Alors le lectorat potentiel des éditions en langue populaire pourra s'élargir à l'ensemble de la Croatie, civile ou militaire, ce qui représente 700 000 personnes. Puis ces écrits devraient pouvoir être lus par les autres peuples slaves de la région : depuis la Slovénie jusqu'à la Bulgarie, ce qui représenterait un lectorat potentiel de 5 millions de personnes. C'est là l'expression de l'illyrisme, qui est caractéristique des années 1830-1845, programme d'union culturelle entre peuples slaves géographiquement proches, et qui se développe chez cet auteur comme une réponse à ce qui lui apparaît comme l'insuffisante production de livres slaves. Le désir de voir se développer une activité éditoriale conséquente en Croatie le fait même rêver d'un lectorat élargi à l'ensemble du monde slave: « Tant que les différents peuples slaves resteront indépendants les uns des autres et étrangers les uns aux autres, jamais ils n'auront durablement de littérature et de production de livres florissantes; car cela n'est possible que là où il y a de nombreux écrivains, et il n'y a un grand nombre d'écrivains que là où il y a de nombreux lecteurs; et il n'y a un grand nombre de lecteurs que là où se trouve une population nombreuse; et il n'y a de grande population que là où il y a un peuple important, uni, se connaissant et s'aimant dans ses différentes parties. »²⁶

Mais ces réflexions concernent avant tout le volet quantitatif de la production, et il n'échappe pas à d'autres Croates soucieux de développer la production de livres « illyriens » qu'il faut d'abord gagner ce lectorat potentiel, même une fois les disparités dialectales et orthographiques éliminées. Le comte Janko Drašković, une des figures de proue du mouvement de « renaissance nationale », aborde ce problème en publiant en 1838 un essai intitulé *Ein Wort an Iliriens hochherzige Töchter über die neueste Regeneration Ihres Vaterlandes* (« Un Mot adressé aux nobles filles d'Illyrie à propos de la toute nouvelle régénération de leur patrie »). L'ouvrage paraît directement en allemand et il est adressé aux femmes d'Illyrie²⁷. Il s'agit de les convaincre que ce qui est en train de se passer, cette « régénération », les concerne aussi, et qu'elles ont un rôle à y jouer. L'auteur s'emploie avant tout à démontrer que la lecture d'auteurs slaves peut remplacer celle d'auteurs allemands. La qualité, l'ancienneté des

²⁶ Seljan, op. cit., p. 41.

²⁷ Anna Pia Maissen, *Wie ein Blitz schlägt es aus meinem Mund. Der Illyrismus : die Hauptschriften der kroatischen Nationalbewegung 1830-1844*, Berne 1998. Le texte y est donné dans son intégralité avec une introduction et des commentaires.

écrits slaves, en particulier la littérature de Dubrovnik, sont les arguments essentiels. A l'évidence, les écrits croates souffrent d'un déficit de reconnaissance, que Drašković s'efforce de contrer en prenant appui sur l'érudition allemande (Herder) ou en langue allemande (Šafařík) pour emporter l'adhésion. La logique du raisonnement étant que puisque ce sont des livres allemands qui en font état, il faut bien les croire s'ils soulignent la qualité des livres slaves. Les femmes lectrices potentielles, c'est-à-dire issues de la moyenne ou haute bourgeoisie, ou de la noblesse locale, sont, on l'a vu, l'objet de l'attention des libraires, des éditeurs, et des bibliothécaires. C'est dans cette logique que lui-même s'inscrit, montrant qu'il est conscient qu'il faut engager un véritable combat pour gagner la confiance des lecteurs, et ici en l'occurrence des lectrices.

Une fois cet intérêt bien établi, il a fallu créer des lieux qui permettent de satisfaire cette curiosité. Ainsi naissent et se développent très vite, à partir de 1838, des cabinets de lecture²⁸. D'abord inaugurés dans les principales villes de Croatie, à Varaždin, Karlovac et Zagreb, ils sont ensuite ouverts à travers le pays. En l'absence de politique de l'Etat à cet égard, et face à des bibliothèques publiques ou de prêt tournées vers l'imprimé allemand, ces cabinets de lecture, qui ont pour but de rassembler en un endroit livres et lecteurs particulièrement intéressés par la culture « illyrienne » – ce qui n'exclut pas la lecture d'ouvrages et de périodiques en plusieurs langues, surtout s'ils traitent de sujets « illyriens » – ne peuvent être que le fait d'initiatives privées. Les cabinets de lecture sont financés par les contributions des membres, les fonds étant tout d'abord constitués par des donations ou des prêts. Les premiers versements montrent une fois encore la place prépondérante, voire exclusive des ouvrages en allemand ou de thématique allemande, dans les bibliothèques privées. Ainsi un patriote fait-il don en 1838 de 52 titres, uniquement allemands²⁹. La création de lieux de lecture rend assez vite criante la nécessité de remédier au manque ressenti d'éditeurs engagés dans un programme de diffusion de titres croates. Ainsi prend forme le projet de donner naissance à une maison d'édition entièrement tournée vers la production « illyrienne ». Il s'agit dans ce cas de reprendre en Croatie une forme d'organisation éditoriale déjà mise en place par les Serbes de Hongrie et les Tchèques, connue sous le nom de « matica »³⁰.

²⁸ Jakša Ravlić, *Ilirska čitaonica u Zagrebu* (Le cabinet de lecture illyrien de Zagreb), *Historijski Zbornik*, (XVI) 1963, pp. 159-215.

²⁹ *Ibid.*, p. 165.

En ce qui concerne le programme éditorial, les initiateurs du projet doivent faire face à un certain nombre de problèmes. Comme le remarque en 1840 Seljan : dans la production allemande, il y a des manques : « à ne se référer qu'aux travaux des géographes allemands, on peut en apprendre davantage sur les pays habités par les Indiens et de nombreux autres peuples sauvages, que sur le beau pays Turco-illyrien »³¹. Il faudra donc éditer en priorité des titres servant à la connaissance du pays (d'où la nécessité d'une description géographique et d'un recueil de sources historiques), sa langue (d'où la nécessité d'une grammaire moderne, d'un dictionnaire), sa littérature³². A ce sujet, les projets ne manquent pas, car les ressources manuscrites sont immenses. Cette conscience qu'il y a un patrimoine littéraire inédit ou très difficilement accessible (éditions du XVII^e siècle), en particulier à Dubrovnik, est le reflet d'un élargissement de l'horizon, jusqu'alors avant tout régional.³³ Avec ces projets, les « illyriens » essaient de renverser une tendance perceptible depuis l'invention de l'imprimerie³⁴ : les langues modernes forment en effet des circuits de livres clos sur eux-mêmes, ou qui du moins ne sont pas réceptifs à des productions de langues peu ou pas diffusées³⁵. L'édition dans ces langues, dont le croate, est rendue par là aléatoire, car il lui manque un marché assez vaste. Ce qui explique l'existence de nombreuses œuvres inédites. Et c'est ce qui justifie aussi cette perspective slave, ou du moins illyrienne, ou croate (et non pas régionale) dans les projets d'édition. Par ailleurs, l'édition d'œuvres de littéraires de Dubrovnik est aussi à mettre au compte de préoccupations esthétiques et de formation au goût classique, qui de la sorte se diffuserait dans l'ensemble de l'aire croate. L'espoir de trouver de nombreux lecteurs parmi les Slaves du Sud, voire d'autres peuples slaves, était sans doute illusoire, mais il a indubitablement contribué à rapprocher les univers cultu-

³⁰ Bernard Michel, *Nations et nationalismes en Europe centrale, XIX-XXe siècle*, Paris 1995, p. 163.

³¹ Seljan, op. cit., p. 4.

³² Ibid., p. 28.

³³ Cas isolés mis à part : il y eut bien des Mavro Orbin, Pavao Ritter Vitezović, Maximilian Vrhovac qui pensaient en termes suprarégionaux avant le XIX^e siècle. Mais il s'agit désormais d'un phénomène beaucoup plus vaste dans son ambition, qui vise à implanter dans toutes les couches de la société, par la diffusion de livres, la conscience d'une communauté de langue et de culture entre Slaves du Sud.

³⁴ Aleksandar Stipčević, *Povijest knjige* (Histoire du livre), Zagreb 1985, p. 356.

³⁵ Ce qui va de soi pour les langues comprises par un nombre relativement important de locuteurs, a des conséquences plus importantes pour des langues moins parlées.

rels de la Croatie continentale et littorale, et a ainsi joué un rôle dans la formation de la Croatie moderne.

L'établissement de liens, symboliques et matériels, entre différentes régions, fait partie des processus d'intégration nationale. La décoration de la salle de lecture de Zagreb en témoigne: des frais spéciaux sont engagés en 1842³⁶ pour exposer les portraits lithographiés du comte Drašković – le fondateur de cette institution, et de deux écrivains de Dubrovnik, Gundulić et Djurđević, perçus comme les plus brillants représentants d'une littérature en croate (« illyrienne »). Ces lithographies sont issues d'un don de l'association des femmes « illyriennes ». Elles souhaitent ainsi exprimer leur reconnaissance envers l'auteur de l'appel aux femmes lectrices de livres allemands (ce qui semble indiquer que le texte eut une véritable réception). Quant aux portraits des hommes de lettre de Dubrovnik, ils sont la face symbolique d'une politique éditoriale, qui en cette même année 1842, choisit de « publier tout d'abord les œuvres classique des poètes de Dubrovnik », quitte à refuser certains manuscrits, tel celui d'un officier proposant une étude grammaticale de l'illyrien (mais en allemand)³⁷. A travers cette politique éditoriale et de mise en avant de figures tutélaires, on perçoit la volonté, désormais de plus en plus tacite, de construire une collection de livres répondant au modèle allemand, en proposant des ouvrages qui prétendent remplacer les classiques allemands dans la formation – la *Bildung* – des lecteurs, grâce à des ouvrages en langue croate « cultivée ». En 1845, les libraires mettent l'accent, dans une présentation de la première édition à prix économique d'œuvres littéraires classiques croates, sur la qualité de l'objet livre : de format agréable, avec des caractères soignés, dans une orthographe standardisée, avec un appareil de notes appropriées, et enfin à un prix abordable³⁸. En 1845, le projet de marché du livre en croate semble donc déjà réalisé, en diversifiant les segments de la production de livres, supplantant ainsi implicitement, dans tout son spectre, l'édition allemande.

Des difficultés demeurent cependant, sur la voie de la création d'un circuit du livre croate : du côté des auteurs, il est difficile de trouver suffi-

³⁶ Ravlić, op. cit., p. 198.

³⁷ Ibid.

³⁸ Pervo jeptino izdavanje. U Zadru, 15 Prosinca 1845. Bratja Battara Izdavatelji. (Première édition à bon marché. A Zadar, le 15 décembre 1845. Frères Battara, éditeurs). Annonce figurant dans la collection des documents littéraires (Književni oglasi) de la Bibliothèque nationale et universitaire de Zagreb (NSK, Zbirka letaka, RVIIIa).

samment de plumes pour couvrir tous les domaines du savoir. Du côté des lecteurs, malgré l'engouement incontestable que rencontre cette production, elle demeure trop faible pour permettre au projet d'une librairie entièrement consacrée à la production d'aboutir avant 1852 à Zagreb³⁹.

De 1815 à 1848, se produit en Croatie un mouvement de fond qui vise à créer un marché du livre croate, parallèle à celui du livre allemand. Mais le projet donne l'impression d'être en avance aussi bien sur les attentes, que sur les possibilités structurelles de la population locale. Les freins idéologiques, sociaux, culturels (dus au taux d'analphabétisme en particulier⁴⁰) étaient encore trop puissants dans la première moitié du XIX^e siècle.

L'empreinte allemande est décisive dans l'impulsion donnée à toute l'entreprise, et elle demeure très forte tout au long de la période, qui voit l'éventail de l'offre croate s'étoffer. Mais le soin apporté à la création d'une bibliographie, le culte du livre comme preuve de l'existence d'une littérature, d'un marché de l'imprimé, et partant d'une nation sont autant de preuves de la prégnance du modèle allemand. Ainsi peut s'expliquer sans doute la multiplication de titres, de volumes, même de petit format et avec un nombre de pages minimal.⁴¹

Cependant, à côté de publications qui répondent à l'imprimé allemand, la période voit aussi se dessiner, à travers quelques cas, une ramification européenne. Ainsi, en 1834, un éditeur viennois met sur le marché l'édition, dans sa langue originale, d'un poète croate du XVIII^e siècle, « réellement classique » (« wahrhaft klassisch »), Kačić⁴². Le soin apporté à l'édition doit être le garant de cette assertion. Le prospectus détaille de la manière suivante les avantages de ce livre : l'œuvre d'un poète polonais (Mickiewicz), imprimé en polonais à Paris (chez Pinard en 4 tomes), sert de modèle typographique à un éditeur viennois (Dunder) se réclamant de la qualité du travail des d'imprimeries allemandes (« werden in einer der berühmtesten Offizinen Deutschlands gedruckt ») auprès d'un public croate.

³⁹ Kessler, op. cit., p. 455.

⁴⁰ Dans les zones rurales, 6 à 8 % de la population pouvait lire dans la deuxième moitié des années 1840. D. Šurmin, *Hrvatski preporod* (La Renaissance croate), Zagreb 1904, T. 2, p. 4, d'après Kessler, op. cit., p. 471.

⁴¹ Kessler, op. cit., p. 376.

⁴² NSK, Zbirka letaka (Bibliothèque nationale et universitaire de Zagreb, collection de feuilles volantes) RVIIIa: Subscriptions-Liste und Einladung Andrie Kačicha razgovor ugodni naroda slovinskoga. Wien, den 30ten May 1834 (Liste de souscription et invitation à souscrire à l'édition de Andria Kačich, Aimable discours du peuple slavons. Vienne, 30 mai 1834).

Ce qui en fait un exemple achevé d'un marché de l'imprimé qui sort de l'opposition binaire germano-croate et montre la complexification des flux d'échange entre l'Est et l'Ouest.

Sur les marches orientales de l'« Empire du livre » : Le livre et l'intégration des provinces polonaises de Prusse au XIX^e siècle

Thomas Serrier

Nous sommes à la fin du XIX^e siècle. La Pologne, démembrée par la Prusse, la Russie et l'Autriche, est rayée de la carte depuis 1795. Un vieux Polonais, ancien insurgé, devenu chercheur d'or en Australie, fermier en Californie, négociant au Brésil, a enfin trouvé la paix intérieure comme gardien de phare à Panama. Il y coule une retraite paisible jusqu'au jour fatidique où la réception d'un colis le met dans une transe incontrôlable : c'est que le paquet contient le *Pan Tadeusz* d'Adam Mickiewicz, l'épopée nationale polonaise ! Sa lecture produit un effet impérieux sur notre héros, transporté dans une communion absolue avec la Nation ; il en oublie le reste du monde et les bateaux dont il a la charge, et seule la catastrophe le tire de son extase.

Cette histoire est celle du *Gardien de Phare*, la nouvelle la plus mélodramatique et la plus populaire de Henryk Sienkiewicz. Quel meilleur symbole que le livre, semble dire cette fable, pour illustrer la persistance du sentiment national polonais au siècle des partages de la Pologne ? De fait, si l'histoire culturelle de la nation privée d'État ne peut se comprendre sans le contexte hautement politisé des partages, son histoire politique est tout aussi indissociable de ses aspects culturels : dans la Pologne du XIX^e siècle, « le verbe, les symboles et les mythes [étaient devenus] consubstantiels à l'action »¹.

De cette imbrication, la province prussienne de Posnanie fournit un cas d'école. Issue du deuxième partage de la Pologne (1793), remodelée en 1815, la Posnanie était la seule province de l'Est prussien où les Allemands, avec 39% de la population, étaient clairement minoritaires. Centre de la conscience nationale polonaise en Prusse, la Posnanie constitua rapidement un foyer de crise, surtout après 1871 et la fondation de l'Empire

¹ Daniel Beauvois, *Histoire de la Pologne*, Paris 1995, p. 187.

bismarckien². Tandis que pour les Polonais, l'essentiel était d'assurer la pérennité culturelle de la nation, le problème se posait dans des termes non symétriques pour la Prusse (puis pour l'Allemagne), les régions annexées représentant des provinces marginales de la périphérie. Cependant, dans le processus d'intégration intérieure du jeune État allemand, la région frontière servit de vitrine à la nation. Il s'agissait dès lors d'intégrer la « Marche orientale »³ au sein de « l'empire du livre »⁴.

Des deux côtés, la culture se voyait donc investie d'une « mission » fondamentale. Le terme n'est pas choisi au hasard. L'idée d'une « mission culturelle » de l'Allemagne sur ses confins orientaux constituait un soubassement idéologique largement partagé, fondé sur l'idée d'une culture universalisable ainsi que sur des interprétations de l'Histoire pour le moins contestables⁵.

Le marché potentiel du livre en Posnanie

La partie prussienne de la Pologne partagée se distingue par sa faiblesse générale quant à la situation du « livre » durant tout le XIX^e siècle. Les conditions étaient peu propices⁶. En matière d'alphabétisation, de lecture, de scolarisation, mais aussi du nombre d'ateliers typographiques, la disparité entre Allemagne occidentale et Allemagne orientale, est particulièrement frappante⁷. On se gardera de la rapporter au seul critère national : si la Posnanie apparaît comme un espace de dépression de la librairie allemande, c'est en raison d'une conjonction particulièrement défavorable de plusieurs

² William W. Hagen, *Germans, Poles and Jews: the nationality conflict in the Prussian East, 1772–1914*, Chicago 1980.

³ Ce lexique médiéval conquérant, désignant les provinces orientales, resurgit après 1848 et s'imposa dans les années 1890.

⁴ Pour reprendre comme synonyme d'Allemagne le titre de Frédéric Barbier, *L'Empire du livre. Le livre imprimé et la construction de l'Allemagne contemporaine (1815–1914)*, Paris 1995.

⁵ Thomas Serrier, « “Deutsche Kulturarbeit in der Ostmark”. Der Mythos vom deutschen Vorrang und die Grenzproblematik in der Provinz Posen 1871–1918 », dans Michael G. Müller/Rolf Petri (éd.), *Nationalisierung von Grenzen. Zur Konstruktion nationaler Identität in sprachlich gemischten Grenzregionen*, Marburg 2002.

⁶ Edyta Półczyńska, « Im polnischen Wind ». *Beiträge zum deutschen Zeitungswesen, Theaterleben und zur deutschen Literatur im Grossherzogtum Posen 1815–1918*, Poznań 1988, p. 59.

⁷ Étienne François, « Regionale Unterschiede der Lese- und Schreibfähigkeit in Deutschland im 18. und 19. Jahrhundert », dans: *Jahrbuch für Regionalgeschichte und Landeskunde*, 17/2, 1990, pp. 154–172. Frédéric Barbier, *op. cit.*, pp. 366–369.

paramètres (démographie, infrastructures, structures sociales et économiques, carte religieuse et linguistique, « politique polonaise » antidémocratique de la Prusse).

Même l'idée de « mission culturelle » allemande ne s'incarna donc pas immédiatement dans le symbole de la « librairie allemande », comme plus tard, dans les « romans des Marches orientales » de la fin du siècle⁸. Dans le célèbre best-seller de Gustav Freytag, *Doit et Avoir* (*Soll und Haben*, 1855), une « épopée de l'épicerie en gros »⁹ selon Michel Tournier, l'Allemagne s'incarnait encore dans un entrepreneur qui séjournait dans la petite ville posnanienne d'Ostrowo, près de la frontière prusso-russe. Le héros « providentiel », au nom programmatique de « Wohlfahrt », semblait y considérer la Pologne comme un *Far East* ouvert à la mission civilisatrice des Allemands. Mais Wohlfahrt, loin d'incarner l'idéal classique de la *Bildung*, représentait surtout la supériorité économique allemande face à la « gabegie polonaise ».

L'évolution de la situation découla :

a) des mutations sociales et culturelles de la population, notamment polonaise,

b) de la mobilisation de l'État prussien et d'une partie de la population allemande de la province.

La souveraineté prussienne dans les provinces polonaises revêtit durant tout le siècle un double visage. Le premier aspect est celui d'un pouvoir qui, par la modernité de son administration, modifia en profondeur les structures sociales polonaises, espérant favoriser ainsi une évolution loyaliste des Polonais. Le second aspect est celui d'un État qui privilégiait le groupe national dominant en bloquant ces mêmes évolutions par crainte de renforcer l'opposant national. Alors que les mesures de l'administration prussienne réduisirent à l'évidence en Posnanie les importantes inégalités de la société polonaise, thème incontournable en Galicie et en Pologne russe, ces blocages rassemblèrent contre l'État une majorité grandissante des administrés polonais. Un autre élément fondamental résida dans l'abandon précoce de la lutte armée par les Polonais dans leur combat pour l'indépendance. À partir des années 1840, la Pologne prussienne, où la population polonaise se trouvait dans une situation défensive depuis le soulè-

⁸ Maria Wojtczak, *Literatur der Ostmark. Posener Heimatliteratur (1890–1918)*, Poznań 1998.

⁹ Michel Tournier, préface à Sebastian Haffner, Wolfgang Vehnrohr, *Profils prussiens*, Paris 1983, p. 8.

vement de novembre 1830, fut le berceau du « travail organique », idéologie qui remplaça la tradition insurrectionnelle par un travail à la base, fondé sur une idée « organique » de la société.

La Posnanie, centre de la librairie polonaise en Prusse

Le « travail organique » se concentra sur le champ social et économique. Premier porte-parole de la conscience nationale, l'aristocratie joua un rôle primordial grâce au mécénat. La bibliothèque de Tytus Działyński dans son château de Kórnik¹⁰ et celle d'Edward Raczyński à Rogalin constituaient les hauts lieux d'un paysage culturel encore nettement polonais jusqu'en 1871. Raczyński offrit par ailleurs à la ville de Posen en 1829 la première bibliothèque publique de toute la Pologne. Parallèlement, un dense réseau socioculturel se développa à Posen. Sa figure emblématique, Karol Marcinkowski, était un médecin philanthrope qui mit sur pied des bourses d'éducation et un centre de réunion destiné à la bourgeoisie polonaise naissante, l'hôtel Bazar, un espace de sociabilité proche du « club » à l'anglaise¹¹.

La librairie polonaise constitua durant les deux premiers tiers du siècle un lieu réputé au-delà de la région. Tandis que Napoleon Kamieński éditait le philosophe Karol Libelt et l'historien Jędrzej Moraczewski, Jan Konstanty Żupański comptait à son répertoire les symboles de la culture polonaise en exil, Adam Mickiewicz et Joachim Lelewel. Le parcours biographique d'un Walenty Stefański, militant clandestin de l'Union des plébéiens dans les années 1840, prisonnier emblématique des « procès de Berlin » de 1847, illustre le potentiel patriotique de la profession, même si l'image de clivages nationaux irréversibles ne saurait être généralisable. Munk, par exemple, qui publia la revue allemande *Passé et Présent* (*Vorzeit und Gegenwart*) évoquée par Heine dans son *Voyage en Pologne* en 1823, avait aussi repris les droits de *Konrad Wallenrod*, le drame patriotique de Mickiewicz. Ludwik Merzbach, de son côté, éditait Zygmunt Krasiński et Józef Ignacy Kraszewski, mais il imprimait aussi le *Journal de l'Allemagne orientale* (*Ostdeutsche Zeitung*) dans les années 1860, alors qu'il avait été

¹⁰ Elles comprenaient quarante mille ouvrages et mille manuscrits. La Bibliothèque de l'École polonaise de Paris, qui regroupait notamment les fonds de Joachim Lelewel, y fut transférée en 1874. Voir *Kwartalnik Historyczny* 1913, p. 446.

¹¹ Witold Molik, *Kult Karola Marcińkowskiego* (Le culte de Marcinkowski), Poznań 1996.

traîné devant les tribunaux prussiens en 1863-1865 pour des éditions jugées séditeuses¹².

Cette époque vit la fondation d'une institution prestigieuse, l'Association des Amis des Sciences, réponse au refus gouvernemental d'ouvrir une université à Posen. Créée en janvier 1857, cette association pour « la diffusion de la science et la connaissance de la langue polonaise » cristallisa autour d'elle certains des intellectuels polonais les plus réputés de l'époque, à l'image de ses premiers présidents : le philosophe August Cieszkowski, Tytus Działyński et Karol Libelt, enfin Stanisław Egbert Koźmian, traducteur de Shakespeare et de Schiller, incarnation du combat catholique contre la politique bismarckienne¹³. Les *Annales de l'Association* étaient lues à Paris, Zagreb, Belgrade. L'association disposait d'une riche bibliothèque et d'un musée, dit Musée Mielżyński, qui émerveilla le grand libéral allemand Rudolph Virchow¹⁴.

À la fin du siècle, l'affrontement national se substitua à une lutte politique marquée jusqu'alors par l'opposition entre l'administration et l'aristocratie. Une logique de masse se fit jour. L'imprimé joua un rôle grandissant. Le *Kulturkampf* anticatholique engagé par Bismarck dès 1871 comprenait d'évidentes implications antipolonaises et suscita une mobilisation sans précédent autour des « valeurs spirituelles » comme la langue et la religion. Pour défendre ces piliers de l'identité nationale, des théâtres d'amateurs, des cabinets de lectures fleurirent au cours des années 1870. Les premières bibliothèques populaires polonaises, nées avant 1848, connurent un essor rapide sous l'action de l'Association d'éducation populaire, d'esprit libéral, formée en 1872. L'opposition convergente des autorités prussiennes et des cercles ultramontains polonais fut de courte durée. En 1879 fut créée, à l'initiative de plusieurs libraires (J. Leitgeber, J. K. Żupański, J. Chociński), l'Association des bibliothèques populaires, à laquelle collaborèrent cette fois-ci de nombreux prêtres, dans un esprit de fusion nationale et religieuse. Cette association connut chaque année plusieurs dizaines de nouvelles créations¹⁵. La bibliothèque Kraszewski, qui proposait cent jour-

¹² Ewa Skorupa (éd.), *Verbotene Druckschriften in Deutschland*, vol. 4: *Polnische Druckschriften 1850–1932*, Lichtenstein 1996, 2 vol.

¹³ Ryszard Marciniak, *Prezesi Poznańskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk* (Les présidents de l'Association des amis des sciences de Poznań), Poznań 1998.

¹⁴ Andrzej Wojtkowski, *Historia Towarzystwa Przyjaciół nauk w Poznaniu* (Histoire de l'Association des amis des sciences de Poznań), Poznań 1928, p. 256.

¹⁵ Witold Jakóbczyk, *Studia nad dziejami Wielkopolski* (Études historiques sur la Wielkopolska), vol. 2 : 1850–1890, Poznań 1959, p. 62.

naux en accès libre et dix mille volumes empruntables, fut symboliquement ouverte en 1912 sur le Vieux Marché de Posen. En 1907, on comptait mille quatre cent vingt-sept bibliothèques dont sept cent seize pour la seule Posnanie, devant la Prusse occidentale, la Haute-Silésie, Berlin et la Ruhr. Les quelque cent mille ouvrages disponibles avaient fait l'objet d'un million d'emprunts¹⁶, et trois mille bénévoles assuraient le fonctionnement de ces organisations souvent chapeautées par des ecclésiastiques. Leur rôle de pédagogie nationale est illustré par la vente par leur biais de vingt-quatre mille exemplaires de l'*Histoire de la Nation polonaise pour le peuple et la jeunesse* de Chociszewski (1869)¹⁷.

Des soutiens symboliques renforcèrent l'essor de la presse. Sienkiewicz, venu au Bazar en avril 1880 pour lire sa nouvelle *Za chlebem*, qui traitait de la germanisation, fit paraître *Le Déluge* en feuilletons dans le *Courrier de Poznań* (*Kurier Poznański*) en 1885 ; en 1888, le libéral *Quotidien de Poznań* (*Dziennik Poznański*) publiait *Messire Wolodyjowski*, suivi en 1900 des *Chevaliers teutoniques*. Toute l'œuvre du futur prix Nobel fut ainsi publiée jusqu'à sa mort, en 1916. Kraszewski, de Dresde où il avait élu villégiature, noua de nombreux contacts avec la Posnanie. Connu des lecteurs posnaniens depuis ses articles dans *L'Ami du Peuple* (*Przyjaciół Ludu*) et *Le Porte-Parole scientifique* (*Orędownik Naukowy*) en 1838, il publia dans le *Dziennik* quelque cinq cents contributions entre 1866 et 1879¹⁸.

Après des débuts lents, marqués par la collaboration germano-polonaise voire le bilinguisme, la presse polonophone se développa donc après 1850, malgré une faiblesse relative, puisque aucun tirage ne dépassa dix mille exemplaires¹⁹. Les années 1870 virent naître de nombreux titres : *Le Fidèle* (*Wiarius*), *Le Grand-Polonais* (*Wielkopolanin*), journaux ultramontains, ou encore *Le Porte-parole* (*Orędownik*), journal populiste souvent judéophobe. Autour de 1900 s'ajouta toute une série de revues typiques du « travail organique », *Le Faucon* (*Sokół*), *Le Chanteur* (*Śpiewak*), les *Annales*

¹⁶ Wilhelm Christiani, « Deutsches und polnisches Volksbildungswesen in Posen », dans *Ostland*, 1, 1912, pp. 200-204.

¹⁷ Andrzej Kwilecki, *Polska myśl zachodnia w Poznaniu i Wielkopolsce* (La pensée occidentale polonaise à Poznań et en Wielkopolska), Varsovie/Poznań 1980, p. 58.

¹⁸ Marcei Kosman (éd.), *Z dziejów prasy wielkopolskiej XIX i XX wieku* (Histoire de la presse en Wielkopolska aux XIX^e et XX^e siècles), vol. 2., Poznań 1995, pp. 56 et suiv. et vol. 4, 1998, pp. 34-37.

¹⁹ Pour comparaison, la plus importante publication polonaise en Prusse à l'époque de l'Empire, la *Gazeta Grudziąska*, éditée dans la Prusse occidentale voisine, comptait cent vingt-huit mille abonnés avant 1914.

des cercles paysans et agricoles ou le Mouvement socio-économique (*Ruch Społeczno-Ekonomiczny*), qui précédèrent souvent leurs équivalents allemands²⁰.

La mobilisation allemande et le rôle de l'imprimé

Dans le contexte de compétition nationale, l'évolution s'opéra dans un mouvement dialectique. La fondation du *Reich* fut un tournant décisif, l'intégration de la région semblant soudain plus urgente. Fait révélateur, en 1869, Bismarck créait les archives royales de Posen, ouvertes la même année que celles du Schleswig, cette autre région frontrière²¹. Les réalisations polonaises furent progressivement vues comme un défi, d'autant plus que la censure prussienne, alors même qu'elle dépassait en sévérité la censure tsariste²², était facilement contournée, comme le montre le succès « polonais » des *Brigands* ou du *Guillaume Tell*, les pièces patriotiques et démocratiques de Schiller, un classique allemand non censurable par définition, mais réinterprété dans un sens subversif aux yeux et à la barbe des censeurs prussiens²³.

La demande d'instruments plus adaptés au combat spirituel se fit plus pressante dans la population, les déficits culturels étant ressentis avec inquiétude :

À Posen, ma ville natale, écrivait un historien amateur allemand en 1885, la population allemande égale la population polonaise en nombre, et la dépasse largement en intelligence et en capital. Aussi est-il douloureux de voir les gens compétents entreprendre jusqu'à présent si peu de choses pour consolider au sein de la population allemande la conscience que l'Allemand a des droits historiques sur le sol qu'il exploite. Jusqu'à tout récemment, seuls les Polonais ont étudié la

²⁰ Wojciech Spaleniak, « Kształtowanie się warunków rozwoju prasy polskiej w Wielkopolsce w drugiej połowie XIX i na początku XX wieku (do roku 1918) » (Les conditions du développement de la presse polonaise en Wielkopolska dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e », dans *Kosman, op. cit.*, vol. 2, p. 32.

²¹ Adolf Warschauer, « Zur Geschichte des preußischen Staatsarchivs zu Posen », dans *Historische Monatsblätter der Historischen Gesellschaft für die Provinz Posen*, 20, 1919, n° 2-3, p. 28.

²² Hubert Orłowski, *Polnisches Schrifttum unter Zensur. Wilhelminische und nationalsozialistische Zensurpolitik im Vergleich*, Frankfurt/Main 1988, p. 11.

²³ Małgorzata Cabańska-Czebańska, « Zur Rezeption der Dramen von Friedrich Schiller auf der polnischen Bühne im Großherzogtum Posen (1815–1871) und in der Provinz Posen (1871–1918) », dans *Studia Germanica Posnaniensia*, 20, 1993, pp. 9-18.

Posnanie d'un point de vue historique et ethnographique. Naturellement, les recherches et les ouvrages ont un caractère essentiellement polonais...²⁴

Ce n'est qu'après 1896 que les chiffres (abonnements, nombre de titres) redevinrent franchement favorables à l'imprimé allemand. Cependant, les chiffres de 1900, notamment les cinquante mille exemplaires de l'hebdomadaire de l'Association des Marches orientales, *La Marche orientale* (*Die Ostmark*), titre lancé en 1896, cachent un développement difficile de la presse germanophone. L'offre se limita longtemps au *Journal de Posen* (*Posener Zeitung*), quotidien disponible aussi en version polonaise avant 1848, et fondé sur l'initiative des autorités juste après l'annexion de 1793.

À partir des années 1860 apparurent plusieurs organes de presse germanophones, de plus en plus résolument nationalistes, comme le *Journal de l'Allemagne orientale* (*Ostdeutsche Zeitung*) en 1862. Notons que la presse allemande ne resta pas limitée au camp nationaliste. Nées en 1899, *Les Dernières Nouvelles de Posen* (*Posener Neueste Nachrichten*) combattaient la politique de germanisation, et étaient lues aussi par des Polonais. Or c'est ce journal libéral, dont le rédacteur, Georg Wagner, avait quitté le *Journal de Posen* lors de la parution de sa brochure parodique sur l'hystérie antipolonaise en Prusse²⁵, qui atteignit les plus hauts tirages dans la province : dix-sept mille exemplaires en 1914. Fait notable, qui rappelle que la population allemande était loin de présenter un bloc uni contre les Polonais.

Première réponse au complexe d'apathie culturelle des Allemands de Posnanie, la Société historique de la Province de Posnanie, créée en 1885 par les archivistes de Posen, devint la plus grosse association historique de l'Empire du point de vue numérique (mille cinq cents membres en 1914). Sa revue, scientifique et populaire, était très bien diffusée dans les provinces orientales et jusqu'à Riga, Saint-Pétersbourg, Prague et la Transylvanie. L'administration garantissait un confort de fonctionnement à la société grâce à des subventions (1 000 marks annuels, à comparer aux 200 marks accordés aux « Amis des sciences » polonais à partir de 1895. L'agrandissement de la bibliothèque et du musée de l'association polonaise (en 1874–1887, puis en 1907–1908), pour un coût de plus d'un demi million de marks, reposa sur la « seule générosité du public »²⁶).

²⁴ Bibliothèque de l'Université Adam Mickiewicz, Poznań : *Acta der Historischen Gesellschaft betr. Mitarbeiterschaft an der Zeitschrift*.

²⁵ Georg Wagner, *Der Polenkiller. Skizze vom „Kriegsschauplatz“ in den Ostmarken*, Leipzig 1899.

²⁶ Wojtkowski, *op. cit.*, p. II.

Une deuxième réponse fut la fondation en 1894 de l'Association allemande des Marches orientales (*Deutscher Ostmarkenverein*), puissant lobby polonophobe et véritable machine de propagande, combattue à partir de 1905 par les patriotes polonais de l'association La Garde (*Straż*). La concurrence conduisit à une massification sans précédent de l'imprimé politique dans la région. Outre la revue *Die Ostmark*, de multiples brochures vinrent abreuver les librairies autour de 1900. L'influence de l'association étant très forte chez les instituteurs en butte à des conditions d'enseignement difficiles dans les régions polonophones, un brûlot nationaliste comme la *Vérité sur les grèves scolaires* trouva un million de lecteurs échaudés par la rébellion des écoliers polonais en 1901–1907²⁷.

L'urgence des objectifs de propagande contribua beaucoup à la diffusion des innovations techniques : bas prix, gros tirages et réclames publicitaires systématisées caractérisent la politique éditoriale d'Oskar Eulitz, premier éditeur au niveau national de la très politisée « littérature des Marches orientales », pilier local de l'Association des Marches orientales et membre actif de la Société historique à Lissa. Soutenu financièrement par l'Association des Marches orientales, qui avança 16.000 marks en 1912 pour lancer la revue *Terre de l'Est* (*Ostland*), Eulitz fondait ses stratégies d'expansion sur la reconnaissance de son activisme national²⁸.

Les activités patriotiques et éditoriales se renforcèrent mutuellement. La Société historique provinciale créa en 1888 un prix doté de 1.000 marks pour la « meilleure publication en langue allemande sur un sujet de l'histoire de la Grande Pologne ou de la province de Posnanie ». L'émergence de la littérature des Marches orientales dut également beaucoup à ces incitations. Un prix littéraire de 20.000 marks fut créé par les nationalistes en 1913 pour contrer la lassitude décelable parmi les romanciers²⁹. Ces stimulations s'observent tout aussi bien dans la société polonaise. Lors du cinq-centième anniversaire de Copernic en 1873, un prix littéraire fut créé à l'initiative de l'Association des amis des sciences pour une « biographie monumentale » du savant qui devrait prouver la lignée polonaise de l'astronome³⁰. Parallèlement aux incitations à la production, les

²⁷ Adam Galos et al., *Die Hakatisten. Der Deutsche Ostmarkenverein (1894–1934)*, Berlin (Est) 1966, p. 244.

²⁸ Wojtczak, *op. cit.*, pp. 28–30.

²⁹ Maria Wojtczak, „Hinter den Kulissen des Ostmarkenvereins. Zur Entstehungsgeschichte der 'Ostmarkenromane'“, dans *Studia Germanica Posnaniensia*, 22 (1995), p. 73.

³⁰ Wojtkowski, *op. cit.*, p. 245.

pratiques de lectures étaient guidées par des listes de « littérature recommandée », diffusées par le biais des manuels scolaires ou des bibliothèques.

La principale action fut évidemment la construction par l'architecte Zeidler de la clinquante Bibliothèque de l'Empereur Guillaume à Posen, inaugurée le 14 novembre 1902. Dotée de cent cinquante mille livres, consultables tous les jours jusqu'à dix heures même le dimanche³¹, la bibliothèque remplissait une évidente fonction de représentation étatique face à l'opposition locale de la population polonaise. Sa construction s'insérait dans une série de travaux herculéens qui métamorphosa l'aspect de Posen : Musée de l'Empereur Frédéric, nouveau Théâtre allemand, Académie royale, Institut hygiénique furent construits dans la même décennie que le fameux château impérial, inauguré en 1910³². Les discours d'inauguration rappelèrent tous « l'esprit » national qui avait prévalu lors de la refondation de la célèbre bibliothèque de l'université de Strasbourg au lendemain de 1870/1871. La Bibliothèque de l'Empereur Guillaume servit visiblement de phare à un ensemble de constructions de bibliothèques durant les années 1900, qui « germanisèrent » le paysage urbain et l'offre culturelle provinciale³³. Rien de surprenant à ce qu'elle figurât toujours en bonne place sur les cartes postales allemandes de la province³⁴. Notons que cette politique de grandeur contamina les autres communautés de la ville. En 1907, les Amis des sciences polonais entreprenaient l'extension du musée Mielżyński³⁵.

La Posnanie : une plaque tournante des transferts culturels germano-polonais

Une présentation des principales caractéristiques de l'histoire du livre en Posnanie resterait cependant lacunaire si elle se limitait à ce diptyque opposant deux réseaux et deux publics totalement imperméables l'un à l'autre.

En fait, jusqu'en 1870 et même après cette date, la librairie posnanienne servit de plaque tournante aux phénomènes de transferts culturels. Les libraires juifs, souvent installés de longue date dans la région, y jouèrent un

³¹ *Historische Monatsblätter der Historischen Gesellschaft für die Provinz Posen*, n°12, 1902 (numéro spécial).

³² Jan Skuratowicz, *Architektura Poznania* (Architecture de Poznań) 1890–1918, Poznań 1991.

³³ *Deutsche Bildungsinstitute in der Provinz Posen*, Lissa 1911, pp. 76-82.

³⁴ Rudolf Jaworski, Witold Molik (éd.), *Miasto na pocztówce. Poznań na tle porównawczym* (Une ville en cartes postales : étude comparative de Poznań), Poznań 1999.

³⁵ Marciniak, *op. cit.*, p. 30.

rôle considérable. Installé sur le Vieux Marché de Posen, président de la Fédération provinciale des Libraires posnaniens en 1896 et principal imprimeur de la Société historique allemande, Joseph Jolowicz figure emblématiquement ces contacts. Riche également en « judaica », sa librairie passait pour la plus fournie d'Allemagne en littérature slave. Aidé par le slaviste de l'université de Breslau, Władisław Nehring, Jolowicz éditait des bibliographies polonistiques très importantes. Indifférent aux chauvinismes, il continua de tenir des conférences érudites sur la richesse du patrimoine de l'« âge d'or » polonais, et s'il éditait aussi des ouvrages clairement antipolonais, il opposa aussi une discrète résistance aux excès du germanisme. À une époque où l'on retouchait les toponymes de la région, il reprocha ainsi au grand slaviste Alexander Brückner, professeur à l'université de Berlin, de germaniser les noms dans ses ouvrages³⁶. À l'exemple de Jolowicz, il faudrait ajouter celui du libraire polonais Ludwik Rzepecki, conférencier régulier à l'Association des sciences naturelles, fondée par le général Grolmann en 1836 et dernière association mixte germano-polonaise dans les années 1880³⁷. Un autre exemple serait celui d'Oswald Collmann, un Allemand étranger à la province qui devint bibliothécaire à la Bibliothèque Raczyński autour de 1900³⁸.

Le livre et la formation des frontières

Pour finir on peut s'interroger sur le rôle de l'imprimé dans la formation des frontières, question complexe dans la situation de la Pologne partagée. Le sentiment national du rayonnement culturel de l'Allemagne, qui se traduisait par l'aura remarquable du livre allemand en Pologne, joua sans nul doute un rôle fondamental dans les processus de distinction sociale et nationale entre le Même allemand et l'Autre polonais.

À bien y regarder, l'affaire était pourtant plus complexe. D'une part, les réussites matérielles de la population polonaise, inquiétantes à bien des égards pour les observateurs allemands, prouvaient aussi la modernité de

³⁶ Rudolf Focke, éd., *Festschrift zur Begrüßung der sechsten Versammlung Deutscher Bibliothekare in Posen*, Posen 1905, p. 87.

³⁷ Witold Molik, « Z dziejów polsko-niemieckich kontaktów naukowych. Niemieckie Towarzystwo Naukowe Przyrodników w Poznaniu i udział Polaków w jego działalności, 1837–1902 » (Histoire des contacts scientifiques germano-polonais. L'Association allemande de sciences naturelles et la collaboration de Polonais à ses activités), dans Kubiak et al., op. cit., pp. 161 et suiv.

³⁸ *Historische Monatsblätter der Historischen Gesellschaft für die Provinz Posen*, 13, 1912, pp. 130 et suiv.

l'Empire, l'efficacité de l'école prussienne et l'excellence de la pédagogie allemande. Ainsi s'opéra un transfert de la légende noire de la Pologne sur la province autrichienne de Galicie³⁹, à laquelle fut associée progressivement l'image d'une région « semi-asiatique », foyer endémique de cet analphabétisme qui condensait l'idée de l'infériorité culturelle slave. Alors que l'objectif intrinsèque du mouvement national polonais était de résister aux tendances à l'éclatement, les mêmes clivages apparurent dans les perceptions réciproques des différentes parties du pays partagé. Les historiens cracoviens se plaignaient ainsi de la condescendance avec laquelle les Posnaniens considéraient leurs travaux scientifiques (rétrospectivement bien plus importants !).⁴⁰ L'image négative de la Russie, commune chez les Polonais de Prusse, déteignait également sur la perception culturelle de la Pologne orientale. Dans le même temps, la reconnaissance du rayonnement international de « l'empire du livre » allemand constituait un problème délicat, auquel différentes réponses pouvaient être apportées, selon qu'on se plaçait sur le plan de la concurrence et du ressentiment, ou qu'on recherchait une vision plus nuancée.

L'historien comparatiste est ici confronté au double phénomène d'intégration et de dissimulation, de mimétisme inconscient ou assumé, d'écarts plus ou moins recherchés. Ces dualités sont caractéristiques de la période des partages, signe que les pratiques culturelles, nécessairement différentes en raison de logiques diamétralement opposées, s'étaient développées dans le cadre d'une expérience historique intimement partagée.

³⁹ Serrier, art. cit.

⁴⁰ Wojtkowski, *op. cit.*, p. 239.

Die Sozialgeschichte der Literatur oder die übersetzte Literatur in den Wochenzeitschriften Prags und Budapests gegen Ende des 19. Jahrhunderts

Dorottya Lipták

Ein charakteristisches Phänomen der bürgerlichen Entwicklung, der Emanzipationsbestrebungen des Bürgertums ist, daß das kulturelle und literarische Leben kommerziell geprägt, das gedruckte Wort zum Gebrauchsartikel wird, was wiederum mit der Individualisierung und Subjektivierung der Rezipienten einhergeht. Dieser Prozeß entfaltete sich in der Mitte Europas in seiner vollen Intensität im letzten Drittel des 19. Jahrhunderts.

Die Untersuchung der Phänomene der Moderne regt den Kulturhistoriker, der sich mit der Geschichte des Buches, der Presse und des Lesens auseinandersetzt, notwendigerweise zur Neubestimmung seiner Aufgaben an. Die Untersuchung muß sich auf die Gesamtheit der kulturellen Beziehungssysteme erstrecken, die verschiedenen Produkte der Kultur genauso erfassen wie die kulturelle Praxis. Einerseits muß das Umfeld dargestellt werden, die Gesellschaft der Produzenten und Konsumenten der kulturellen Produkte; es gilt auf die Fragen eine Antwort zu finden: wer, wann, was und wie herausgibt, wie der Markt der literarischen Werke funktioniert, was, wie, wo der Leser liest. Andererseits, da Buch und Zeitung Träger von Gedanken, Ideen und Gefühlen sind, muß die Kommunikationskette erschlossen werden, die Botschaften vermittelt, die Gedanken in Schrift, in gedruckte Form umwandelt, um diese dann wieder in Gedanken zu transformieren. Der Kulturhistoriker kann sich dabei einiger Methoden der Anthropologie und der Soziologie bedienen.

Im Habsburgerreich wird in der Regel für den Wandel in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts das Schlüsselwort „Modernisierung“ verwendet, das als ein System der Rahmenbedingungen fungiert. Im Bewußtsein der kleinen Nationen des Reiches lebte noch die unerfüllte Wirklichkeit der Ziele der Revolution von 1848 mit der bürgerlichen Umwälzung, der nationalen Selbständigkeit und Einheit sowie das negative Erlebnis, damit konfrontiert zu werden, weiter. In diesem geographischen Raum können wir in den siebziger Jahren des 19. Jahrhunderts beobachten, wie sich die Aufho-

lung an die westliche Hälfte Europas beschleunigt. Die wirtschaftliche Innovation beinhaltet – um uns auf unser Thema zu konzentrieren – das freie Gewerbe und den freien Handel mit den Büchern, die Mechanisierung des Druckwesens durch die Verbreitung neuer technischer Erfindungen, den Ausbau der Infrastruktur, die Kapitalisierung des Verlagswesens und des Buchhandels sowie die Massenherstellung. Die sozialen Folgen der relativen Stärkung der Wirtschaft bestehen in der Beschleunigung der bürgerlichen Entwicklung. Die Kommerzialisierung, die Industrialisierung und die Urbanisierung zerstören oder verändern die bisher gewohnten Lebensumstände von Tausenden und Abertausenden, die dann gezwungenermaßen oder freiwillig neue Lebenssituationen eingehen. Der schneller werdende Lebensrhythmus wertet die Bedeutung der Informationen auf, und die Literatur oder die romanhaften Geschichten bedeuten einen Halt oder eine Erlösung gegenüber dem Druck des Alltags.

Im Zusammenhang all dieser Prozesse erlebt während des 19. Jahrhunderts die Leserschaft in der Donaumonarchie eine strukturelle Änderung, die auf drei miteinander verbundene und aufeinander einwirkende Faktoren zurückzuführen ist. Den ersten Faktor stellt die Änderung des Niveaus der Lesefähigkeit dar, was wiederum mit Schulbildung und Alphabetisierung zusammenhängt. Das zweite Element ist die Wandlung der Lesegewohnheiten, die im Leseverhalten an Stelle der Spontaneität die Möglichkeit der bewußten Wahl bietet und in den Vordergrund stellt. Dies bedeutet gleichzeitig den allmählichen Umstieg von der intensiven zur extensiven Lektüre. Der dritte wichtige Faktor ist die Erweiterung der Lesemöglichkeiten, die neben dem Lesen im Kreis der Familie auch zur Einbeziehung der öffentlichen und gemeinschaftlichen Orte und Einrichtungen führt.

Wenn man die Lese- und Schreibfähigkeit in den drei Hauptstädten der Donaumonarchie vergleicht, kann festgestellt werden, daß in Wien und Prag um die Jahrhundertwende über 85 Prozent der Einwohner lesen und schreiben konnten, was gleichzeitig auch hieß, daß Prag über den höchsten Bevölkerungsanteil derer verfügte, die lesen und schreiben konnten (89 Prozent), während Budapest bescheidenere Ergebnisse vorwies, aber die Dynamik des Wachstums von Wien und Prag übertraf (im Jahre 1880 66,2 Prozent, im Jahre 1900 77,5 Prozent)¹. Derselbe Vorteil für die Tschechen

¹ Die summarischen Ergebnisse der Volkszählungen von 1880, 1890, 1900. in den im Reichsrat vertretenen Königreichen und Ländern: *Österreichische Statistik Hrsg. von der k. und k. Statistischen Zentralkommission*, Bd. I., II, Heft 2-3, S. 50-51; Bd. 32, Heft 2, S. 46-47 und 76-77; Bd. 63, Heft 2, S. 74-75 und 94-95. G. Thirring, Buda-

ist zu sehen – die tschechische und deutsche Bevölkerung in Böhmen und Mähren miteinbezogen –, wenn man die Indikatoren auf der Basis der Volkszählung aus dem Jahre 1910 mit den Datenreihen der anderen Erblande und Ungarn vergleicht. Das heißt, daß von den Gebieten jenseits der Leitha im Jahre 1910 von der Bevölkerung im Alter von über sechs Jahren in den böhmischen Ländern nur zwei Prozent (2,34 Prozent bei den Tschechen, 2,17 Prozent bei den Deutschen) Analphabeten waren, während es unter der Bevölkerung mit Deutsch als „Mutter“sprache (darunter ist die sog. Umgangssprache zu verstehen) der Alpenländer 3,12 Prozent waren. In dieser Zeit konnten 10,3 Prozent der Italiener und 14,65 Prozent der Slowenen nicht lesen und schreiben. Insgesamt zählten 16,5 Prozent der Bevölkerung jenseits der Leitha zu den Analphabeten. In Ungarn kannten trotz der ununterbrochenen Entwicklung 33,3 Prozent der Einwohner noch nicht die Buchstaben.

Im internationalen Vergleich bedeutet dies, daß die Donaumonarchie mit einer Analphabetenrate von 25 Prozent zwar hinter den überwiegend protestantischen Spitzenländern West- und Nordeuropas (Niederlande, Norwegen, Schweden, Deutschland, Schweiz) und Frankreich (15 Prozent) zurückblieb, aber immerhin zweimal soviel lese- und schreibfähige Bürger hatte wie Italien (45 Prozent)².

Gleichzeitig mahnen die statistischen Angaben auch zur Vorsicht, und wir wollen nicht die Behauptung aufstellen, daß durch Erwerb der Lese-

pest főváros demográfiai és társadalmi tagozódásának fejlődése az utolsó 50 évben. Statisztikai Közlemények (= Die Entwicklung der demographischen und gesellschaftlichen Gliederung der Hauptstadt Budapest in den letzten fünfzig Jahren. Statistische Mitteilungen), Bd. 53/2, S. 155-158. D. Elekes, *Budapest szerepe Magyarország szellemi életében. Stat. Közl.* (= Die Rolle der Hauptstadt Budapest im geistigen Leben Ungarns. Statistische Mitteilungen), 1936, S. 15-19. J. Áfra Nagy, *Az írástudatlanok Budapesten. Stat. Közl.* (= Analphabeten in Budapest. Statistische Mitteilungen), 63, S. 39-58. J. Havránek, *Předpoklady působení české kultury v Čechách v 19. století. In. Město v české kultuře 19. století* (= Die Bedingungen der Wirkung der tschechischen Kultur in Böhmen im 19. Jahrhundert. Rolle der Stadt in der böhmischen Kultur), Praha 1983, S. 109.

² *Österreichische Statistik*, Bd. 63, H. 3, Wien, 1903, S. 34. Neue Folge, Bd. 1, H. 2, Wien 1914, S. 20. *Statistická příručka království českého*. (= Statistisches Hilfsbuch für die Länder der böhmischen Krone), Praha 1913, S. 132. M. N. Kuzmin, „Alphabetisierung im neuzeitlichen Europa. Versuch einer sozialgeschichtlichen Charakterisierung“, in: *Bildungsgeschichte, Bevölkerungsgeschichte, Gesellschaftsgeschichte in den böhmischen Ländern und in Europa*, hg. Lemberg [u. a.], Wien/München 1988, S. 95-115. O. Kádner, „Das böhmische Schulwesen und böhmische Institute für Volkserziehung“, in: Z. V. Tobolka (Hg.), *Das Böhmisches Volk*, Prag 1916, S. 117-135.

und Schreibfertigkeit die Bevölkerung tatsächlich anfängt zu lesen. Dies wird auch durch die Daten des Buch- und Zeitungskonsums nicht bestätigt. Es hängt in großem Maße davon ab, in welches Umfeld der Sozialisierung das Individuum nach dem Erwerb der grundlegenden Kenntnisse gerät, was unter Umständen auch bedeuten kann, daß sich diese Fähigkeit zurückbildet und ein Zustand des Halb-Analphabetismus eintritt. Die tatsächliche Auswirkung der Einführung der allgemeinen Schulpflicht auf die Gesellschaft kann aus einer Perspektive von 50-80 Jahren, nach zwei Generationen, wirklich eingeschätzt werden, und es gibt immer Personen, die durch die Maschen dieses Netzes fallen. Trotz dieser Überlegungen denken wir, daß auch unter Berücksichtigung des unterschiedlichen Niveaus des überall in der Monarchie ausgebauten Schulsystems in den einzelnen Ländern im letzten Drittel des 19. Jahrhunderts die potentielle Möglichkeit dafür geschaffen wurde, daß breite Massen nach Abschluß der Schule zu regelmäßigen Buchlesern und Zeitungskonsumenten werden.

Es ist allgemein bekannt, daß in Ungarn und Böhmen Jahrhunderte lang Deutsch die Amtssprache war (in Ungarn bis 1844 auch Latein). Demzufolge ist bis zur Hälfte der von uns untersuchten Zeit das Übergewicht der deutschen bzw. der aus dem Deutschen übersetzten Werke charakteristisch. Diese Tatsache wurde auch dadurch grundlegend beeinflußt, daß die Pioniere des modernen Buch- und Zeitungswesens in ihrer Mehrheit zur deutschen Ethnie gehörten bzw. aus dem deutschen Sprachraum in diese Länder eingewandert sind.

Wenn man die Prager und Budapester Tages- und Wochenblätter in die Hand nimmt, die in der Zeit von der Mitte des Jahrhunderts bis in die siebziger Jahre erschienen sind und literarische Fragen behandeln, treffen wir auf eine wahre Flut von Beschwerden. Aladár György berichtet im *A Figyelő*, Pál Gulyás in den *Fővárosi Lapok*, Holecek in seinem Büchlein über das vielfältige Lesen (*Rozmanité Ctení*), Ferdinand Schultz in der *Osveta*, Sládek im *Lumír* darüber, daß die deutsche Belletristik massenhaft ohne jede einschränkende Maßnahme auf den Markt der Monarchie ströme. Insbesondere hervorgehoben werden die deutschen Zeitungen und Zeitschriften, hauptsächlich die illustrierten populärwissenschaftlichen und unterhaltenden Familien-Wochenblätter, an denen ein besonders großer Mangel in der Donaumonarchie zu beobachten war. Sie werfen den tschechischen und ungarischen Lesern oft vor, unter der Wirkung zweitrangiger deutscher Schriftsteller zu stehen. „Die tschechischen Familien werden verrückt, wenn die *Gartenlaube* ein paar Tage zu spät kommt“ – schreibt Neruda in

der *Národní listy*³. Die *Gartenlaube* erscheint in ihrer Spitzenzeit (1875) in einer Auflage von 375.000 Exemplaren, und obwohl ihre Nummern auch die nach Amerika ausgewanderten Deutschen erreichen, hat sie, wenn man den sicherlich übertriebenen Schätzungen der Zeitgenossen glauben darf, in der Donaumonarchie mindestens so viele Leser wie in Deutschland.

Die durch hohe Auflagen erreichten niedrigen Preise, die anziehende Aufmachung, ihre Anziehungskraft machen es unmöglich, daß sich in dieser Gattung unter dem starken Konkurrenzkampf auch Blätter mit österreichischem Charakter etablieren können. Der deutsch lesende Bürger aus Wien, Linz, Budapest, Pressburg, Zagreb, Prag oder Brünn findet es um diese Zeit selbstverständlich, daß er Zeitschriften aus Leipzig (*Gartenlaube*, *Leipziger Illustrierte Zeitung*), aus Stuttgart (*Über Land und Meer*, *Vom Fels zum Meer*), und Berlin (*Schörers Familienblatt*) liest. Die im Angebot von Zeit zu Zeit auftauchenden österreichischen Blätter sind die lokalen Versionen – oder Nachahmungen – der berühmten deutschen Vorbilder und halten sich kaum mehr als ein bis zwei Jahre. Dazu gehören zum Beispiel *Das Illustrierte Familienbuch* in der Herausgabe des Triester Llyod, die Wiener und Prager Varianten des *Von Haus zu Haus* oder die *Österreichische Gartenlaube* und die Wiener Ausgabe des *Über Land und Meer*⁴.

Um gegenzusteuern, entstehen ab den sechziger Jahren des 19. Jahrhunderts zur Erziehung einer Leserschaft in ungarischer und tschechischer Sprache die illustrierten Wochenzeitschriften, wie zum Beispiel die in der ungarischen Hauptstadt als Pionier geltende *Vasárnapi Újság*, danach gegen Ende des Jahrhunderts die *A Hét* und die *Új Idők* sowie ihre Prager

³ Zemské listy, 1878, S. 7-10. Lumír, 1877, 6, S. 94-95. J. Neruda, „Ne potřebujeme časopisů“ (= Wir brauchen keine Zeitschriften), in *Jak se časopisy dělají* (= Wie damals die periodische Presse gemacht wurde), Praha 1959, S. 124-127. J. Thon, „Boj o českého čtenáře“ (= Kampf um die tschechischen Leser), in *Osvětou k svobodě* (= Volkserziehung für die Freiheit), S. 124-137. F. Schultz, „Literární obecnost česká“ (= Tschechisches literarisches Publikum), *Osvěta* 1878, S. 149-159. J. Holeček, *Rozmanité čtení* (= Vielartige Lektüre), Praha 1881, S. 1-14. Ruch, 1881, 10, S. 125; 11, S. 137-138. *Dějiny Prahy v datech* (= Geschichte der Stadt Prag in Daten), hg. Z. Míky, Praha 1988, S. 215. „Die Feuilletons von Sládek“, in *Lumír*, 1880, 8, S. 463; 1882, 30, S. 480.

⁴ *Bibliographie der deutschsprachigen Familienblätter und familienblattähnlicher Zeitschriften*. D. Barth, *Das Familienblatt, ein Phänomen der Unterhaltungspresse des 19. Jahrhunderts*, Frankfurt am Main 1975, S. 284-304.

Pendants, in erster Linie *Svetozor* und *Zlatá Praha*. Im Weiteren möchten wir uns mit diesen eingehender beschäftigen⁵.

Niveauvolle Literatur-Modeblätter, literarisch-kritische Zeitungen gab es auch schon in der ersten Hälfte des Jahrhunderts, aber Wochenzeitschriften, die das Interesse breiter Bevölkerungsschichten wecken konnten, auch die unteren Schichten der bürgerlichen Mittelschicht erreichten und die Richtung der Massenlektüre aufzeigten, erschienen erst um diese Zeit auf dem Markt. Ihre Herstellung kostete wegen der Illustrationen das Mehrfache ihrer Vorgänger, was nur von kapitalstarken Verlagen gewährleistet werden konnte, wie in Budapest die Firma von Heckenast und ihr Nachfolger, die Franklin Rt., der Verlag Singer und Wolfner, die Athenaeum Rt. sowie in Prag die Unternehmen der Brüder Skrejšovsy und von Jan Otto.

Diese Wochenblätter sind zur Zurückdrängung der deutschen Literatur entstanden, paradoxerweise folgen sie diesen jedoch im strukturellen Aufbau, in der thematischen Gliederung, in ihren technischen Lösungen. Die *Gartenlaube*, die *Leipziger Illustrierte Zeitung* und die anderen haben nämlich in Mitteleuropa eine eigenartige gattungsspezifische Form ins Leben gerufen; nach ihrem Erscheinen konnte man keine Zeitung oder Zeitschrift so redigieren wie vorher⁶. Im Wesentlichen geht es hierbei darum, daß das Blatt in zwei thematische Einheiten gegliedert ist. Mit den populärwissenschaftlichen Artikeln will es die Ergebnisse der Naturwissenschaften, der Technik und der neuen Humanwissenschaften (Archäologie, Geschichtswissenschaft, Volkskunde, Linguistik) in allgemein verständlicher Form und Sprache propagieren und im literarischen Teil die Produktion der einheimischen und der Weltliteratur verfolgen und zum Allgemeingut machen. Mit den Familienzeitschriften entwickelte sich eine enge Symbiose zwischen Erzählliteratur, Journalwesen und Lesepublikum. Der Fortsetzungsroman erlangte durch das Familienblatt massenhafte Verbreitung, ebenso wie das Familienblatt durch den Fortsetzungsroman.⁷ Die Zielsetzung war, daß die Leser durch die Verbindung des Prinzips der lernenden Unterhal-

⁵ *Vasárnapi Újság* (= Sonntagsblatt, 1854–1921). *A Hét* (= Die Woche, 1890–1924). *Új Idők* (= Neue Zeiten, 1895–1947). *Světazor* (= Weltumschau, 1867–1898). *Zlatá Praha* (= Goldenes Prag, 1884–1929).

⁶ „Několik dokumentů k dějinám novinarstva v 60. letech věku XIX“ (= Einige Dokumente zur Geschichte des Journalismus in den sechziger Jahren des 19. Jahrhunderts), *Osvěta*, 1914, 9, S. 693–703. „Gyulai Pál levele Nagy Miklóshoz“ (= Der Brief von Pál Gyulai an Miklós Nagy), *Vasárnapi Újság* (im weiteren V. U.), 1879, S. 161–163. Jókai Mór, „Hogyan született, hogyan dajkáltuk?“ (= Wie ist es geboren, wie wurde es gepflegt?), S. 170.

tung und des unterhaltenden Lernens allmählich zu gebildeten und nützlichen Staatsbürgern erzogen werden, was eine Voraussetzung der Realisierung der gesamtnationalen Ziele ist. An dieser Stelle entsteht die Verbindung zwischen der bürgerlichen Tugend des Nützlichwerdens mit dem Ideal des guten Patrioten sowie dem geschäftlichen Kalkül oder, von Fall zu Fall, mit der Manipulierung des Lesers.

Der Vergleich des belletristischen Angebots der Wochenblätter aus Prag in tschechischer Sprache und der Wochenblätter aus Budapest in ungarischer Sprache zeigt die Umrisse einer recht ähnlichen Tendenz. Neben der Dominanz der Nationalliteratur steigt die Zahl der Übersetzungen aus der ausländischen Literatur immer kräftiger an, was in beiden Ländern mit dem Aufschwung der literarischen Übersetzungen auf dem Buchmarkt der neunziger Jahre zusammenfällt. Das heißt, wir werden Zeugen der qualitativen und quantitativen Umstrukturierung der Nachfrage, des Angebots und des Geschmacks. Die Auswahl aus der ausländischen Literatur wird durch die Geschmacksrichtung der Redakteure der Zeitschrift beeinflusst, aber es ist ein grundlegender Fakt, daß es um Familienblätter geht, die eine Art balancierende Rolle in der Gesellschaft wahrnehmen; sie wachen über den sozialen Frieden, den guten Geschmack und die Moral. Die hinter der *Vasárnapi Újság* stehenden konservativen, national gesinnten Gruppen und die internen Mitarbeiter des *Svetozor*, die ihre Wurzeln im patriotischen, elegischen Historismus fanden, gehen bewußt auf Abstand zu den moderneren, experimentalen Richtungen der Literatur. In den von ihnen publizierten Werken erscheint die Gesellschaftskritik in einer mildereren Form, Formexperimenten geben sie keinen Raum. Gegen Ende des Jahrhunderts setzt sich eine neue Generation durch, die sogenannte literarische Opposition, die in Budapest durch die Wochenzeitschrift *A Hét* repräsentiert wird, und *Zlatá Praha* öffnet sich immer mehr gegenüber den sogenannten Modernen, den Mitgliedern der Lumír-Gruppe. Durch sie, durch ihre Vermittlung wird das breitere tschechische und ungarische Publikum von der neuen westlichen Literatur erobert⁸.

In den Blättern ist die österreichisch-deutsche Literatur mit dem kleinsten Gewicht vertreten, was wiederum auf mehrere Gründe zurückgeführt

⁷ D. Barth, *Zeitschrift für alle. Das Familienblatt im 19. Jahrhundert*, Münster 1974, S. 6-8.

⁸ Für diese Untersuchung wurden die Inhaltsverzeichnisse folgender Jahrgänge der erwähnten Wochenblätter verglichen: *Vasárnapi Újság*, 1880-1886, 1892, 1899; *Svetozor*, 1867-1882.; *A Hét*, 1891-1900, 1902-1906; *Új Idők*, 1896-1900, 1902-1905; *Zlatá Praha*, 1884-1898, 1903.

werden kann. Die wertvollen Werke und, mit der Zunahme der Freizeit, die die Unterhaltungsansprüche befriedigenden Romanzeitungen werden von den Angehörigen der gebildeten Mittelschicht, den Intellektuellen und den Beamten weiterhin im Original gelesen. Das Lesen in zwei Sprachen verliert – laut zahlreicher Erinnerungen – sowohl in Prag als auch in Budapest ab den neunziger Jahren des 19. Jahrhunderts allmählich an Bedeutung. Dies hängt damit zusammen, daß die deutschsprachige Bevölkerung in Böhmen und in Ungarn im wirtschaftlichen und auch kulturellen Leben immer mehr an Boden verliert, mit der natürlichen Assimilation, aber auch damit, daß Hunderttausende mit tschechischer und ungarischer Muttersprache vom Lande in die Städte Prag oder Budapest ziehen und die die Zahl derer, die potentiell in der Nationalsprache lesen, um mehrere Zehntausend erhöhen.

In den Übersetzungen aus der deutschen Literatur sind in erster Linie die sogenannten Klassiker vertreten. Goethe, Schiller, Heine sowie Lenau – aus ihren Lebenswerken lassen die Redakteure im Einklang mit den Traditionen der kleinen Nationen in Mitteleuropa der Lyrik eine hervorgehobene Rolle zukommen. In ihrer Themenwahl wird tendenziös die Sehnsucht nach Freiheit zum Ausdruck gebracht; wir sollten nicht vergessen, daß es um die Zeit nach 1848 geht (siehe: *Vasárnapi Újság*, *Svetozor*). Bis Ende des 19. oder bis zum Beginn des 20. Jahrhunderts wird die Thematik bereichert, man wendet sich neben der Romantik den alltäglichen Ereignissen des bürgerlichen Lebens zu, was bis auf Hoffmannstahl von weniger anerkannten Künstlern repräsentiert wird, wie zum Beispiel Liliencron Detler, dem Genredichter, sowie Emil Geibel mit seinen Gedichten, Richard Dehmel mit seinen Romanen, Otto Heinrich Hartleben mit seinen Novellen und Dramen, die die Moral zum Gegenstand machten (*A Hét*).

Von der Literatur der großen Nationen verrät die Präsenz der englischen Literatur die umfassendste Ausgeglichenheit. Sie ist die ganze Zeit hindurch markant vertreten, wird aber in keinem Jahrzehnt dominant. Unter den Lyrikübersetzungen sind Burns und Byron am beliebtesten. Später, in den achtziger Jahren mit der Verstärkung des Historismus, erscheint mehrmals Alfred Tennyson, der historisch-sagenhafte Themen schildert, und um die Jahrhundertwende trifft man oft auch auf Keats, Kipling und Oscar Wilde. In den achtziger Jahren und um die Jahrhundertwende sind in den ungarischen Zeitschriften, in erster Linie in der *Vasárnapi Újság*, gleich zwei Romanwellen zu vernehmen, oft ohne den Autor. Am meisten vertreten ist Dickens, aber ab Ende des Jahrhunderts sehr oft Kipling, Her-

bert George Wells wie auch die amerikanische Literatur (*Vasárnapi Újság*, *Svetozor*, *A Hét*)⁹.

Unter den Übersetzungen aus der fremdsprachigen Literatur spielt ab den achtziger Jahren eindeutig die französische Literatur die Hauptrolle, was auch als eine gesamteuropäische Modeerscheinung angesehen werden kann. Dieses Phänomen wird durch zahlreiche lokale, mitteleuropäische Motive gefärbt. Auf die französische Nation schauten die kleinen Nationen Mitteleuropas Jahrhunderte lang als auf die Bannerträger des europäischen Freiheitsideals, und dieses Gefühl wurde durch die Ereignisse des Krieges 1870/1871 weiter verstärkt. Die Tageszeitungen und auch die Wochenzeitschriften berichten in der Geschichte des modernen Zeitalters zum ersten Mal über zwei Jahre hindurch ständig über die Kriegsergebnisse, und die Sympathien der Leser wenden sich eindeutig den Franzosen zu. Sprunghaft wächst das Interesse an allem, was irgendwelchen französischen Bezug hat. Es setzt ein Strom von Übersetzungen ein. Die obere Schicht der Mittelklasse, die gebildeten Kreise möchten die französischen Romane nicht mehr in der deutschen Übersetzung lesen, sie beanspruchen die ungarische und tschechische Übersetzung, und die sich ständig verbreiternde Basis der Mittelschichten trifft um diese Zeit zum ersten Mal auf das französische Konversationsdrama. Der Publikumsliebbling wird über Jahrzehnte unbestritten Jules Verne. Bis zum Ende des Jahrhunderts bringt z. B. allein die *Vasárnapi Újság* 23 seiner Romane in Fortsetzungen. Neben ihm sind in den Zeitschriften die Romantiker und Realisten ständig vertreten: Victor Hugo, Dumas der Ältere und der Jüngere, Stendhal, Gustave Flaubert, George Sand, Alphonse Daudet, Émile Zola, um die Jahrhundertwende werden schon zu Dutzenden die Werke von Guy de Maupassant, Marcel Prévost, Anatole France publiziert¹⁰.

Die Lektüre ist in der Mehrzahl durch die Konversationsdramen von Bourget, Feuillet, Ohnet, Georges Feydeau, Ponson du Terrail und durch

⁹ *Repertorium von Vasárnapi Újság*, hg. F. Galambos, Handschrift Budapest, S. 275-282. *Repertorium von A Hét*, hg. F. Galambos, Handschrift Budapest, S. 169-171. F. Chalupa, „Devátenácte ročníků Světozora. Příspěvek k dějinám literatury české doby nejnovější“ (= Der zwanzigste Jahrgang von Světozor. Beitrag zur Geschichte der tschechischen Literatur in der neuesten Epoche), (im folgenden: Šv), 1886, S. 613-614 und 627-630.

¹⁰ E. Angyal, „Magyarok és csehek“, in *Magyarország és Kelet-Európa. A magyarországi kapcsolatai a szomszéd népekkel* (= Ungarn und Tschechen, in *Ungarn und Osteuropa. Beziehungen Ungarns zu den Nachbarvölkern*), Red. I. Gál, Budapest 1947, S. 98-101.

die Detektivgeschichten von Gaborieau vertreten (*A Hét*). Während in den letzten Jahrzehnten des Jahrhunderts meistens die Gedichte von V. Hugo, Lamartine und Béranger erscheinen, sind zu Beginn des neuen Jahrhunderts die Vertreter der „Parnassiens“ wie Sully-Prudhomme oder Copée vertreten. Die neue symbolistische Lyrik, insbesondere die Werke von Baudelaire, Verlaine, aber auch die Gedichte von Materlinck sind zu finden¹¹. Die Autoren der *A Hét* lebten selbst im Bann der französischen Literatur, sie sind oft in Paris, und in ihrer Themenwahl, in ihrem schriftstellerischen Instrumentarium sind die französischen Muster dominierend. Die größte Wirkung auf sie übt Zola aus. Von ihm lernen sie die Technik, wie die einzelnen gesellschaftlichen Klassen gezielt einander entgegengestellt werden, aus dieser heraus entwickeln sie ihre Figuren und deren wichtigste Charaktereigenschaften – in den ungarischen Boden verpflanzt.

Betont wird das Stadtthema, in erster Linie Budapest – eine in Entstehung befindliche Weltstadt, mal als Protagonist, mal als Hintergrund, als Stimmungsmaler. Tamás Kóbor widmet eine ganze Romantrilogie der Hauptstadt, in deren erstem Teil er bis auf die kleinsten Einzelheiten die Koronaherceg utca mit ihren Geschäften und Käufern beschreibt. Das schriftstellerische Talent von Ferenc Molnár meldet sich zuerst in seinem Werk mit dem Titel *Józsi*. Józsi, das „enfant terrible“ ist aber nicht aus Paris, sondern wächst aus der jüdischen Psyche der Budapester Boulevards. In den *Abendbriefen* von Béla Tóth wird das „genre chronique“ aus Paris auf dem Pflaster von Budapest zum Leben erweckt. Auch Bourgets Methode der Seelenanalyse wie auch der Psychologismus von Barrét zeigen eine Wirkung auf sie.¹²

Neben dem starken Einfluß der französischen Literatur ist die Präsenz der russischen Literatur ab den achtziger Jahren kennzeichnend. Die Verbreitung des literarischen Realismus und des Naturalismus lenkt in ganz Europa die Aufmerksamkeit des Publikums auf die russische Literatur, was in Böhmen auf die traditionell vorhandene Sympathie gegenüber den Russen, auf die Idee der slawischen Schicksalsgemeinschaft trifft. Insbesondere wird dieses Gefühl in der Periode vor und nach dem Österreichisch-Ungarischen Ausgleich verstärkt, als tschechische Führungskreise

¹¹ *Repertorium von Vasárnapi Újság*, op. cit., S. 287-296. *Repertorium von A Hét*, op. cit., S. 175-187.

¹² E. László, *Francia hatások A Hét c. folyóiratban* (= Einflüsse der französischen Literatur in der Zeitschrift *A Hét*), Debrecen 1937. G. Sántha, „Minden nemzetnek van egy szent városa“ (= Jede Nation hat eine heilige Stadt), Pécs 2000, S. 99-166.

bis zum Ersten Weltkrieg erfolglose Versuche unternehmen, das dualistische System der Monarchie auf eine trialistische Basis zu stellen, das heißt, aufgrund des böhmischen historischen Staatsrechts die vollständige Emanzipation der tschechischen Nation zu erreichen.

Hier soll auf eine Eigenart der tschechischen Pressegeschichte hingewiesen werden. Bei jeder Zeitschrift kann festgestellt werden, welcher Partei sie nahe steht. Dies gilt selbst für die illustrierten Wochenblätter, die auf der Basis der weltanschaulichen Neutralität stehen. Es kann als ein nicht zu vernachlässigender Gesichtspunkt gelten, daß der Begründer von *Svetozor*, F. Skrejsovsky, zusammen mit seinem Bruder Mitglied der liberal-konservativen Altböhmischen Partei und derjenigen Delegation ist, die nach dem Österreichisch-Ungarischen Ausgleich von 1867 nach Moskau reist. Der Besuch, bei dem sie auch vom Zaren empfangen werden, ist ein offener Protest gegen die dualistische Ausprägung der Monarchie und gleichzeitig eine politische Demonstration der Freundschaft zu Rußland. Außerdem hat es symbolischen Wert, daß auf dem Kopf der 1884 gestarteten Wochenzeitschrift, der *Zlatá Praha*, die symbolische Frauenfigur, die Schutzfrau Böhmens sich mit dem linken Arm auf das tschechische Wappen stützt, während sie mit dem rechten Arm den Lindenzweig, Symbol des slawischen Ruhmes, in die Höhe hält.¹³

Auch im Literaturteil der Zeitschrift sind die Spuren der Politik zu finden. Unter den Lyrikübersetzungen nehmen Lermontow, Puschkin, Nekrasow, Sewtschenko und Tolstoi gleichermaßen einen hervorragenden Platz ein. In der Prosa steht Tschechow an der Spitze, auf ihn folgen Tolstoi und Turgenjew. Gegen Ende des Jahrhunderts wird als Folge der verstärkten sozialen Spannungen in der tschechischen und ungarischen Gesellschaft durch die literarische Opposition die schärfere Gesellschaftskritik Gogols in den Vordergrund gestellt. Ab Mitte der achtziger Jahre steigt plötzlich die Zahl der anonym publizierten Autoren bzw. der weniger bekannten (Patru, Polevoi), was auch der Tatsache zuzuschreiben ist, daß um diese Zeit weder Österreich-Ungarn noch Rußland dem internationalen Rechtsschutzabkommen beitraten, welches dem Autor eines Originalwerkes auch das

¹³ J. Kořalka, *Tschechen im Habsburgreich und in Europa 1815–1914*, Wien/München 1991, S. 95–97 und 102–103, 112–117, 202. Z. Jindra, „Vizsgálódások a csehországi német-cseh gazdasági kapcsolatok tárgyában a 19. és 20. század fordulóján“, in *Tradíciók és modernitás* (= „Untersuchung über die tschechisch-deutschen Wirtschaftsbeziehungen an der Wende des 19. und 20. Jahrhunderts“, in: *Tradition und Modernität*), Red. D. Lipták, D.-É. Ring, Budapest 1996, S. 109–122. O. Urban, *Česká společnost 1848–1918* (= Die tschechische Gesellschaft, 1848–1918), Praha 1982.

Recht der Übersetzung für unbegrenzte Zeit zuerkennt und auch vor dem Nachdruck Schutz gewährt. Um die Jahrhundertwende sieht die Situation noch so aus, daß die Verleger lieber die Werke aus solchen Nationen übersetzen lassen, die noch nicht den Schutz der Berner Konvention oder einer gegenseitigen Vereinbarung zwischen den beiden Ländern genießen. Dies führte vorübergehend zu einer zwiespältigen Situation, weil die Absichten des Verlegers in erster Linie nicht durch die Qualität des Werkes beeinflußt wurden, sondern davon, ob es geschützt ist oder nicht geschützt. Diese Situation endet dann mit dem Beitritt Ungarns, und die Menge der Übersetzungen nimmt auch in den Zeitschriften deutlich ab.¹⁴

Im Einklang mit den europäischen Tendenzen ist noch das Auftauchen der skandinavischen Literatur zu erwähnen. In den letzten Jahrzehnten des Jahrhunderts erscheinen auch in den Wochenzeitschriften Ibsen, Björson, Hamsun und Strindberg.

Dieser Überblick bliebe jedoch lückenhaft, wenn wir die gegenseitigen ungarisch-tschechischen Übersetzungen nicht erwähnen würden. Trotz der Zugehörigkeit zum gemeinsamen Reich sind die Ergebnisse der Verfolgung der Kultur des jeweils anderen als eher bescheiden zu bezeichnen, was zum Teil mit Vorurteilen aus dem Bereich der Politik zu tun hat. Den Tschechen kommt Ungarn als ein erfolgreicher Mitgestalter der Monarchie vor, und sie waren auch ununterbrochen bestrebt, diese Position zu erreichen. Ungarischerseits wird dauerhaft die Angst vor der panslawischen Gefahr im weiteren Sinne und ganz konkret vor der russischen Gefahr formuliert, wovon sich die Tschechen betroffen, ja sogar verletzt fühlen. In *Svetožor* sind die tschechischen Nachbeben der ungarischen Romantik zu vernehmen, in erster Linie durch die Übersetzung der Gedichte von Petőfi. Ab den siebziger Jahren erscheinen dann regelmäßig die Erzählungen von Mór Jókai und später die Novellen von Kálmán Mikszáth, ins Tschechische übertragen von Tuma, Brábek und Mayerhoffer. Von Mikszáth bringen die Zeitschriften auch Feuilletons aus dem Bereich des Parlaments und des öffentlichen Lebens, die die Welt des gemeinsamen Reiches und deren

¹⁴ *A Světozor 1000. jubileumi száma közli a fordításban megjelent művek jegyzékét nemzetek szerinti bontásban* (= Die Jubiläumsnummer von Světozor teilt das Verzeichnis. Tisíc čísel Zlaté Prahy (= Tausendste Nummer des Wochenblattes von Zlatá Prahá), im folgenden *Z. P.*, 1903, 2, S. 135, 143-144; 12, S. 138-142; 14, S. 166. L. Knorr, *A Szerzői jog magyarázata* (= Kommentar zum Urheberrecht), Budapest 1890. V. Ranschburg, *A Szerzői jog nemzetközi védelmére alkotott berni egyezmény vonatkozásai Magyarországon* (= Die Berner Konvention zum internationalen Schutz des Urheberrechts und ihre ungarische Bezüge), Budapest 1901.

Durchlässigkeit dem tschechischen Lesen erschließen. Bis zum Ersten Weltkrieg erscheint dann auch die moderne ungarische Lyrik (die Gedichte von Vajda und Zsigmond Justh), die von keinem anderen als Vrchlicky ins Tschechische übertragen werden. Seine Gedichte werden des öfteren in der Zeitschrift *A Hét* publiziert¹⁵.

Gegen Ende des Jahrhunderts verbreitet sich sowohl in Böhmen als auch in Ungarn die Praxis, daß die Werke eines Schriftstellers in einer gesammelten Ausgabe publiziert, als thematische Reihen herausgebracht werden, um einen effektiveren Vertrieb zu gewährleisten und um die immer differenzierteren Ansprüche der Leser befriedigen zu können. Es würde den Rahmen dieser Studie sprengen, das Angebot an ausländischer Literatur in den Blättern mit dem der größten Verlage zu vergleichen, aber einige Feststellungen können doch getroffen werden. Wir engen den Kreis ein und vergleichen den Literaturteil der Zeitschriften mit der Zusammensetzung der von ihnen herausgegebenen Buchreihen. Das ist schon deshalb zweckmäßig, weil sich hinter den Buchpublikationen und den Zeitschriften dieselben Unternehmen verbergen. Die Familienblätter machen als Teil des Koppelgeschäftes regelmäßig Werbung für die Neuerscheinungen der Buchverlage und starten Reihen, die ausgesprochen eng an die Zeitschriften geknüpft sind.

Im Falle der Reihen ist der Verlag mehrfach gesichert. In die Auswahl werden die in der Wochenzeitschrift bereits publizierten oder als selbstständige Bücher erschienenen Werke aufgenommen, das heißt, mit deren Rezeption und Konsumtion hat der Verlag schon Erfahrungen. Das führt zu einem gewissermaßen normierten Verfahren, die Illustrationen sollen der Aufmerksamkeit der Leser eine Erholung gönnen und die Rezeption erleichtern. Der Verlag vertreibt die Reihe wie eine Wochenzeitung durch Abonnements, deshalb kann er recht gut kalkulieren, wieviel Exemplare verkauft werden. Aus der Sicht des Lesers gibt es scheinbar die Möglichkeit der Wahl nicht, er bekommt, was der Verlag für ihn für richtig hält. Aber gleichzeitig werden latent auch seine Bedürfnisse und sein Geschmack dadurch berücksichtigt, daß die Buchreihe aus von ihm erprobten Werken besteht. Die Abonnenten sind immer häufiger unter denen zu suchen, die als Zeitungsleser bereits Anhänger eines Blattes sind, über einen

¹⁵ E. Angyal, „Magyarok és csehek“, in *Magyarország és Kelet-Európa. A magyarság kapcsolatai a szomszéd népekkel* (= Ungarn und Tschechen, in *Ungarn und Osteuropa. Beziehungen Ungarns zu den Nachbarvölkern*), Red. I. Gál, Budapest 1947, S. 98-101.

gewissen intuitiven literarischen Geschmack verfügen, jedoch nicht über die für die Gebildeten charakteristische Fertigkeit der bewußten Auswahl. Mit der ihnen angebotenen fertigen Auswahl überschreiten sie diese Schwelle.

Darin versucht sich auch Šimáček, der Eigentümer des Světozor-Verlages, der in den achtziger Jahren in Heftform illustrierte Romane zu einem niedrigen Preis herausgibt. Das Ziel ist dasselbe wie im Falle der Zeitschrift – die deutsche Literatur verdrängen und das tschechische Lesepublikum stärken. Für die Angehörigen der Mittelschicht ist die Reihe der „Romanbibliothek von Světozor“ (*Románová Knihovna Světozoru*) bestimmt.

Das Otto-Firmenimperium, das die umfassendste verlegerische Tätigkeit entfaltet, startet im Jahre 1892 die Bibliothek *Zlatá Praha*, eine zweiwöchentlich erscheinende Romanreihe in eleganter Ausführung, wobei genau darauf geachtet wird, daß dadurch keine Konkurrenz für die zahllosen sonstigen Serien von Otto entsteht. Uns steht die Liste der bis 1911 erschienenen 57 Bände zur Verfügung, in der Mark Twain, Flaubert, Hamsun mit mehreren Werken vertreten sind, aber auch Kipling, Tschechov, France, Balzac und sogar Ferenc Herczeg nicht fehlen. Eine andere repräsentative Publikation der Weltliteratur ist die *Svetová Knihovna*, in der sowohl Gedichte als auch Erzählungen und Romane enthalten sind. Der hinter *Új Idők* stehende Singer-Wolfner-Verlag aus Budapest propagiert ab den achtziger Jahren gemeinsam mit dem Wochenblatt die *Egyetemes Regénytár* („Universal-Romanbibliothek“) und startet zu Beginn des neuen Jahrhunderts die *Remekírók Képes Könyvtára* („Illustrierte Bibliothek der Meisterautoren“), die mit ihrer repräsentativen Ausführung ein Pendant der Bibliothek *Zlatá Praha* sein könnte. Das außerordentliche Interesse der tschechischen Leser an der Lyrik befriedigt die *Sborník světové poesie* in etwa 100 Bänden bzw. das an der russischen Literatur die *Ruská Knihovna* in 55 Bänden. Der Verleger der *Vasárnapi Újság* startet in 30 Bänden eine *Französische Bibliothek* und in zehn eine für die deutsche Literatur, wobei die Zahlenverhältnisse die Akzentverschiebung und Umstrukturierung unter der literarischen Repräsentanz der einzelnen Nationen zum Ausdruck bringen. Die Verlage denken auch an die immer breiter werdenden Schichten der Kleinbürger, Arbeiter und Handwerker, die um diese Zeit in den Genuß des Lesens kommen. Für sie bringt Otto die „Billige Volksbücherei“ (*Laciná knihovna národní*) in wöchentlich erscheinenden Heften in 237 Bänden für 20 Heller heraus. Zu erwähnen ist auch noch die „Bibliothek zur Volksbildung“

(*Knihovna besed lidu*) wie auch in Budapest die „Billige Bücherei“ (*Olcsó Könyvtár*) von der Franklin A. G.¹⁶

Ein Ausdruck für den Kontakt zwischen den Zeitschriften und dem Publikum ist, daß die Leser den literarischen Inhalt des Blattes beeinflussen möchten, sie möchten mitreden, wie sich das Schicksal des Protagonisten des Fortsetzungsromans entwickeln soll, was deshalb so riskant ist, weil die Zeitschrift im Falle einer Ablehnung massenweise Abonnenten verlieren kann. Gleichzeitig kann es aber auch zum unerwünschten Phänomen führen, daß nicht die Zeitschrift den literarischen Geschmack der Leser steuert, sondern die Leser eine Art literarischen Druck auf die Redaktionen ausüben möchten. Aber oft fühlen die Herausgeber die Notwendigkeit, sich dem vermuteten Lesergeschmack und dem Geschmack der Zeitschrift entsprechend in die Arbeit der Schriftsteller und Übersetzer einzumischen und die Übersetzer zu Änderungen des Originaltextes zu überreden. Eine parallele Übersetzung von ausländischen Werken kommt relativ oft vor.¹⁷

Über den Geschmack des Lesepublikums stehen keine exakten Quellen aus der Zeit zur Verfügung, in Memoiren und Tagebüchern gibt es dagegen einige Hinweise.

Gegen Ende des Jahrhunderts verbreitet sich die Mode der Umfragen, die Leser werden nach ihren Lieblingsautoren und den Gründen danach befragt. Die als geschmacksoziologische Skizzen geltenden Antworten werden so geformt, daß möglichst die Autoren an die Spitze kommen, die dem Blatt ohnehin nahe stehen. Von der ausländischen Literaturproduktion steht Jules Verne an erster Stelle. Weitere dauerhafte Publikumsbeliebte

¹⁶ *Seznam knih, časopisů, hudebnin a děl uměleckých, které vlastním nákladem vydal J. Otto v Praze 1871–1911* (= Gesamtverzeichnis der Bücher, Zeitschriften, Musikalien und Reproduktionen des Verlags von Jan Otto), Praha 1911. D. Lipták, „Zwei Unternehmer des kulturellen Bereichs in der Habsburger Monarchie (Jan Otto und Károly Légrády)“, in: *Prager Wirtschafts- und sozialhistorische Mitteilungen*, 1996, S. 51–85. K. Steinhofer, „Franklin RT. és sorozatai“ (= Die Bücherserien der Franklin AG), *Corvina* 1913, 9, S. 44–46. *Franklin Rt. Könyvjegyzéke* (= Bücherverzeichnis der Franklin AG), Budapest 1873, 1889, 1913. *Singer és Wolfner összes kiadványainak jegyzéke* (= Gesamtverzeichnis des Verlags von Singer und Wolfner), Budapest 1896, S. 1–84. *Athenaeum Irodalmi és Nyomdai RT. könyvjegyzéke* (= Bücherverzeichnis der Athenaeum AG), Budapest, 1894. *Athenaeum irodalmi kiadványainak teljes lajstroma* (= Gesamtverzeichnis der literarischen Ausgaben von Athenaeum Verlag und Aktiengesellschaft), Budapest, S. 1–104. „Egy halmaz regény“ (= Eine Menge Romane), in *Fővárosi lapok*, 1888, 61, S. 440–441.

¹⁷ S. Kohlmanová, „Jókai Mór cseh fordításokban“ (= Mór Jókai in den tschechischen Übersetzungen), in *Studia Caroliensia*, 2000, 4, S. 16–20.

sind noch Dickens, Goethe, Shakespeare, Heine, Dumas fils, Dostojewski und Tolstoi. Laut Buchverkaufsstatistik in Bezug auf die 350 Bände der Reihe *Magyar Könyvtár* bevorzugt das Publikum die Unterhaltungsliteratur, die französische Lektüre. Die zeitgenössische Presse widmet sich ständig dem Lesepublikum, aber die Bemerkungen der Kritiker zeugen eher von volkserzieherischen Absichten als von einem Situationsbericht, der auf konkreten Untersuchungen beruht. Das Wochenblatt *Ország-Világ* veröffentlicht die Beschwerden eines „vernünftigen Familienvaters“, der meint, seine Familie sei völlig durcheinander vom vielen Lesen der Schnulzenliteratur in den gelben Heften. Sie übernähmen die Allüren von Ponson du Terrail, Feydeau, Feval, sie stöhnten ständig, und wenn sie der Vater anredet, winkten sie nur ab, weil dieser ungebildet sei. Der „vernünftige Familienvater“ – dem zu entnehmen ist, daß er Molière kennt und wahrscheinlich der Redakteur selbst ist – nutzt die Gelegenheit zur Propagierung der guten Literatur. Er empfiehlt von den Ausländern Victor Hugo, Dumas, Thackeray, George Sand, Dickens, Balzac und Walter Scott, deren Werke überall erhältlich sind¹⁸.

Aufgrund des oben Genannten kann allgemein festgestellt werden, daß sowohl in Böhmen als auch in Ungarn neben den mäßig konservativ gesinnten romantischen Erzählungen auch der Realismus einen Platz erobert, der hie und da naturalistische Töne anschlägt. Gleichzeitig herrschen im Geschmack des Publikums leichte, sentimentale Geschichten vor, wobei auch das Gefühl des Fernwehs zum Ausdruck gebracht wird. Darüber schreibt ein Leser folgendes:

Als ob uns diese Geschichten aus der Langeweile des Alltags herausführen würden und wir könnten wie auf Flügeln in der strahlenden Luft einer entfernten Märchenwelt fliegen ...¹⁹

¹⁸ Fragenbogen der Zeitschrift *A Hét* 31. Januar 1892, 7 Februar 1892. *Ország-Világ* (= Land und Welt), 1880, 3, S. 67-70. *Politikai Hetiszemle* (= Politische Wochenrundschau), 18. Oktober 1903, S. 9-10.

¹⁹ *A Hét*, 31. Januar 1892.

Paradigmes

Un long voyage: le *Bellum grammaticale* de Guarna en Europe centrale

Martin Svatoš

*Doctissimae Dominae Theophilae Mouchová,
magistrae dilectissimae, D.D.C.
M. S.*

La domination de longue durée, sinon le monopole du latin à l'école, dans le savoir et dans l'Église en Europe moderne a été déjà plusieurs fois constatée¹. C'étaient les humanités (*die humanistische Bildung*), liées au christianisme, qui constituaient, du XVI^e au XIX^e siècle, la culture commune des érudits européens sans considération de condition sociale, de situation politique ni de religion. Les humanités, appuyées sur les littératures de l'Antiquité grecque et romaine et sur leurs thèmes, genres et langues, représentaient, durant les trois siècles et demi de l'époque moderne, presque tout l'enseignement des écoles latines, surtout des collèges. Grâce à leur continuité des humanités, on formait et enseignait des dizaines de générations de jeunes gens par la lecture de textes et d'auteurs classiques, par l'imitation et la traduction de la littérature latine, ainsi que par les exercices, conformément aux normes reçues de l'éducation esthétique et morale. Cette éduca-

¹ Par exemple Peter Burke distingue et décrit trois types de latin moderne selon les trois domaines principaux de son usage : le latin de l'Église catholique, le latin académique et le latin pragmatique, c'est-à-dire celui des domaines pratiques des activités de l'homme dans lesquels il fonctionnait comme une langue de communication (droit, diplomatie, art militaire, administration, comptabilité etc.). Voir Peter Burke, « Heu Domine, adsunt Turcae! Abriß einer Sozialgeschichte des post-mittelalterlichen Lateins », dans Id., *Küchenlatein. Sprache und Umgangssprache in der frühen Neuzeit*, Berlin 1989, pp. 31-59, de nouveau, sous une forme élargie dans *Lingua, società e storia*, Bari 1990, pp. 33-104. Voir sur ce point notamment le travail synthétique de Françoise Waquet : *Le Latin, ou l'Empire d'un signe. XVI^e-XX^e siècle*. Paris 1998, pp. 18-23, ici p. 31. Françoise Waquet appelle l'école *le pays latin par excellence*, l'Église catholique *la forteresse latine* (en empruntant l'expression à Ferdinand Brunot) et l'Europe intellectuelle *unitaire où le savoir s'énonçait en latin* (op. cit., pp. 9-11).

tion était associée aux langues anciennes, avant tout à la langue latine en tant qu'outil de la communication et de la pensée².

Dans le monde scolaire des XVI^e-XVIII^e siècles, le latin était omniprésent. Les écoliers de l'école latine devaient combattre les difficultés de la langue dix années durant. Les maîtres parlaient aux élèves en latin, faisaient leur cours en latin, expliquaient en latin les règles grammaticales ainsi que les principes de la création poétique et rhétorique, interprétaient des auteurs antiques etc. ; les enfants, eux aussi ne devaient parler en classe (parfois aussi lors des récréations) que latin³. Les textes latins étaient choisis en premier lieu pour des raisons linguistiques, souvent aussi pour des leçons morales. La plus grande difficulté de l'apprentissage du latin a consisté dans l'enseignement majoritairement orienté vers la grammaire⁴. Les étudiants étaient tourmentés par la mémorisation des règles détaillées et des irrégularités nombreuses de la grammaire latine. Pour faciliter aux élèves l'apprentissage ardu d'une langue non-maternelle, les pédagogues inventaient des moyens mnémotechniques (formulations des règles en vers, jeux de mots) ou bien des histoires plaisantes, des anecdotes, faisant appel à l'emploi du vernaculaire. Dans les collèges des jésuites, on organisait des compétitions déclamatoires, des représentations théâtrales⁵, etc. Ma communication traitera de cette pédagogie à la fois amusante et instructive, devenue populaire dans l'Europe entière et par laquelle je voudrais faire une démonstration d'une voie concrète de l'humanisme européen ou, si vous voulez, du transfert culturel de l'Ouest à l'Est de l'Europe.

Une œuvre allégorique, mettant face à face les parties du discours personnifiées, paraît en 1511 à Crémone sous le titre de *Grammaticae opus novum...*, avec un complément de titre : *Grammaticale bellum Nominis et Verbi regum de principalitate orationis inter se contendentium* (dans une traduction française de l'époque : *Guerre grammaticale des deux Rois, le Nom et le Verbe, combattants de la Principauté de l'Oraison*). Elle a apporté à son au-

² André Chevrel, Marie-Madeleine Compère, « Les Humanités dans l'histoire de l'enseignement français », dans *Les Humanités classiques*, dir. Marie-Madeleine Compère, André Chevrel (numéro spécial de *Histoire de l'éducation*), Paris 1997, pp. 6-11.

³ F. Waquet, *op. cit.*, p. 19.

⁴ F. Waquet aperçoit une tendance hyper-grammaticale dans l'enseignement du latin (*op. cit.*, p. 135).

⁵ Pour les pays de langue allemande, voir notamment Jean-Marie Valentin, *Les Jésuites et le théâtre (1554-1680), contribution à l'histoire culturelle du monde catholique dans le Saint-Empire romain germanique*, Paris 2001 (avec une bibliographie des ouvrages parus depuis 1978).

teur une large renommée dans de nombreux pays européens. Nous ne savons que peu de choses sur celui-ci. Andrea Guarna, dénommé Salernitano, venait d'une famille patricienne de Crémone, où il était né en 1470. Après ses humanités à Bologne, il se rend à Rome où il est ordonné prêtre, puis il se fixe à Crémone et y fréquente les humanistes italiens. Il décède après 1517. Nous connaissons deux de ses œuvres : une satire sur la construction commencée de la cathédrale de Saint-Pierre à Rome, éditée en 1517 sous le titre *Simia*, ainsi que notre *Grammaticale bellum*. L'humaniste Guarna désirait apparemment amuser, avec esprit, ses collègues érudits, par une forme attrayante – dans le style des chroniques décrivant les guerres civiles des cités italiennes moyenâgeuses. Il explique la naissance des irrégularités de la grammaire latine comme la conséquence d'une lutte entre deux catégories de mots.

Brièvement, le contenu de l'œuvre est le suivant. Deux rois régnaient en bonne intelligence au pays de la Grammaire : le roi des Verbes s'appelait *Amo* et le roi des Noms *Poeta* (il est certainement inutile d'expliquer qu'il s'agissait de modèles des premiers paradigmes de déclinaison et de conjugaison d'une grammaire latine utilisée à l'époque). Une fois, au cours d'un grand dîner, une dispute a éclaté entre eux pour savoir lequel occupait une position plus importante et plus utile dans la langue. Le Nom appuyait son argumentation en disant que Dieu lui-même est un nom, le Verbe citait le passage de l'Évangile de Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » (*In principio erat Verbum...*, Jean I, 1-3). La dispute d'un repas a dégénéré en guerre. Le roi des Verbes a rassemblé une importante armée des parties du discours du système verbal. Les Adverbes se sont précipités pour lui venir en aide. Le roi des Noms a également réuni une grande armée, composée des parties du discours de la classe du nom renforcées par les Prépositions.

L'atroce bataille s'est déroulée près de la rivière disjonctive *Sive*. Les Verbes défectifs ont supporté les plus douloureuses pertes : on leur a coupé les personnes, les temps et les modes. Du côté des Noms, les hétéroclites ont perdu les genres, les nombres et les cas. Bref, tout ce qui se trouve, dans la grammaire latine, d'incomplet, avait été mutilé en ce temps-là. La bataille interrompue par la pluie et par le nombre élevé des pertes dans les deux camps, on entame les négociations de paix. Se conformant aux conseils des grammairiens antiques Priscianus, Servius et Donatus, on a institué un triumvirat d'arbitres impartiaux (Guarna nomme trois humanis-

tes italiens connus de l'époque)⁶, qui décide que le nom dirigera le verbe *in casu recto* mais qu'il lui sera subordonné *in casu obliquo*. Puis, on a expulsé du pays les barbarismes et les solécismes⁷.

Les querelles allégoriques des propriétés et des notions personnifiées jouissaient de beaucoup de faveurs dans la littérature moyenâgeuse. Même la personnification des parties du discours n'était pas une idée de Guarna, lequel connaissait très certainement le dialogue du poète grec Lucien, traduit en latin sous le titre de *Iudicium vocalium* et qui relate le procès de quelques sons. Guarna apporte cependant, dans son allégorie, des réalités d'époque et la vision des humanistes, en particulier la critique des manuels moyenâgeux, « barbares », de la langue latine.

L'œuvre a rapidement trouvé des lecteurs et des éditeurs même à l'extérieur de l'Italie. Dès l'année qui suivit la première édition italienne, il sort à Vienne, Strasbourg, Leipzig et, probablement, à Paris. L'éditeur des temps modernes de cette œuvre, Johannes Bolte, a calculé que jusqu'à la fin du XVI^e siècle, le livre est paru en soixante-quinze éditions, en vingt-cinq au XVII^e⁸. Ce sont en particulier les pédagogues qui se sont approprié la version latine du texte allégorique de Guarna, désirant ainsi alléger l'épuisante étude de la grammaire latine aux étudiants. Des versions en prose et en vers ont été créées : le premier qui a utilisé la matière de Guarna pour les besoins des étudiants, était le prédicateur, humaniste et professeur Johannes Spangenberg (1484–1550), se contentant de modifications minimales du point de vue d'un professeur allemand et protestant⁹. Pour les besoins de l'enseignement, il a raccourci et simplifié le récit à l'intention de ses lecteurs, il a supprimé les mentions concernant Bologne, Rome et les humanistes italiens et, en tant que protestant, il a supprimé les louanges du pape Jules II, etc.¹⁰ La version du

⁶ Thomas Inghirami, surnommé Phaedrui, Pietro Marso et Raffaello Brandolino.

⁷ Sur les textes latins de Guarna et de ses épigones, voir dans l'édition de Johannes Bolte, *Andrea Guarnas Bellum Grammaticale und seine Nachahmungen*, Berlin 1906 (« Monumenta Germaniae Paedagogica », XLIII).

⁸ Une bibliographie des éditions de l'ouvrage de Guarna et de ses adaptations successives figure dans *Andrea Guarnas Bellum Grammaticale... ouvr. cit.*, p. 253-281.

⁹ L'ouvrage de Spangenberg est réédité dans *Andrea Guarnas Bellum Grammaticale...*, *op. cit.*, p. 5-55.

¹⁰ Spangenberg a supprimé entre autre la fin de l'ouvrage de Guarna : *Quod ut facilius aptiusque exsequi possent, iussi sunt, ut curiam Romanam continue sequentur, quo non tam bonorum virorum frequentia confluit, quam malorum faeces se frequentes exonerant. Quae quidem auctoritas pontificalibus imperialibusque amplissimis privilegiis corroborata dinoscitur et praecipue sanctissimi domini nostri Iulii pontificis incompa-*

Bellum grammaticale de Spangenberg, dont la première édition est parue à Wittenberg en 1534, a rencontré un grand succès, atteignant au moins vingt-quatre rééditions en Allemagne et en Suède.

Une autre adaptation à succès de la *Guerre grammaticale* a été celle de Jakob Spannmüller, un jésuite allemand, professeur, théoricien littéraire et écrivain, originaire de Brüx en Bohême, et qui a exercé son activité pédagogique et littéraire sous le nom latinisé de Jacobus Pontanus (1542–1626)¹¹. Dans les années 1615–1620, Spannmüller édite, aux fins « de détente spirituelle des étudiants après l'effort et la fatigue » un mélange varié d'anecdotes, histoires, lettres, dialogues et discours de l'époque antique et moderne, sous le titre *Attica bellaria, sive litteratorum secundae mensae...* (« Amuse-gueules ou desserts des littérateurs... »). Dans la troisième partie du recueil (1620), l'auteur place l'extrait du texte de Guarna, sous le titre modifié de *Bellum Grammaticum, libellus ingeniosus et iocosus*, adapté et enrichi en latin cicéronien – la langue et le style de Cicéron servaient, dans les écoles jésuites, comme un modèle hors concurrence. Pontanus divise l'histoire en vingt-trois chapitres, accompagnés chacun, en vue d'une plus grande lisibilité, d'une introduction explicative, il ajoute des citations supplémentaires tirées des auteurs antiques lus dans les collèges jésuites mais, comme Spangenberg, il supprime des allusions à la situation culturelle italienne, citations jugées superflues pour les étudiants, et il remplace les noms des humanistes italiens par des noms fictifs¹². Je devrais mentionner encore une version en vers, écrite par le professeur poméranien Georg Manderssen et publiée à Greifswald en 1694, et encore au moins deux parmi de nombreuses versions théâtrales que les enseignants préparaient pour les mises en scène scolaires, afin de prouver aux étudiants le bénéfice qu'il est possible de tirer de l'enseignement linguistique : le *Bellum grammaticale* en tant que comédie scolaire a, par exemple, été joué aux environs de 1590 à Oxford, ou en tant que pièce de collège, a été présenté en 1597 par les élèves du collège jésuite de Munich¹³.

rabilis, cuius memoria nunquam intermorietur (Andrea Guarnas *Bellum Grammaticale...*, *op. cit.*, p. 54).

¹¹ Les renseignements principaux sur la vie de ce jésuite et de son œuvre ainsi que sur les autres écrivains jésuites mentionnés se trouvent dans Carlos Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, T. I-X, Paris, Bruxelles 1890–1900.

¹² Le texte de Pontanus est réédité dans *Andrea Guarnas Bellum Grammaticale...*, *op. cit.*, pp. 56–74.

¹³ Voir *Andrea Guarnas Bellum Grammaticale...*, *op. cit.*, pp. 75–183.

C'est d'une manière ingénieuse que le jésuite allemand Casparus Knittel (1644–1702), originaire de Silésie¹⁴, a intégré le texte de Guarna dans son sermon. En tant que professeur de philosophie et de théologie à l'Université de Prague, Knittel était partisan du lullisme, il a publié des travaux de mathématiques et de physique, des œuvres scholastico-théologiques et, en particulier des commentaires au sujet de la philosophie aristotélicienne. En tant que prêtre exerçant à Prague, il devait prononcer des sermons dominicaux en latin à l'adresse de la noblesse et des membres de l'Université Charles-Ferdinand, gérée à l'époque par les jésuites, et des sermons en allemand pour la communauté germanophone. Il composait ses sermons, comme il dit, non seulement « pour le plaisir », mais aussi « comme une distraction utile (...) des amoureux de la parole de Dieu ». S'adressant à des auditeurs de culture universitaire, ses discours religieux débordaient d'idées pleines d'esprit et de jeux de mot intellectuels, ils étaient décorés d'éléments oratoires classiques et de figures de rhétorique. Son édition posthume de sermons latins (*Conciones Academicæ in præcipua totius Anni Festa...*, Praga 1707) contient aussi le sermon de la Saint-Barthélemy (24 août), sous le titre de *Bellum Grammaticale Apostolicum*. Le sermon est construit avec ingéniosité sur un concept consistant dans la composition binaire du texte, à savoir le parallélisme de deux doubles motifs reliés par le personnage de saint Barthélemy. Je me bornerai ici à un seul motif, celui de la guerre, développé par un couple d'exemples : le premier, celui d'une guerre démunie de toute dimension spirituelle, n'est mentionné que pour valoriser le second, qui concerne la lutte de saint Barthélemy. L'explication allégorique de la grammaire latine, sous forme de guerre entre le Nom et le Verbe, a permis à l'auteur de passer par l'intermédiaire d'une compréhension figurée de ces deux notions grammaticales à l'autre exemple, théologique celui-là et représenté par la guerre des apôtres, la guerre entre l'homme et Dieu.

Au début du sermon du *Bellum Grammaticale Apostolicum*, l'orateur prévient les auditeurs qu'il parlera des affaires militaires, leur expliquant dans quelle armée combattait le héros apostolique saint Barthélemy. Le Christ est ici représenté comme « un soldat total » (*totus militaris*), qui a

¹⁴ Sur sa vie et son œuvre, voir Ivana Čornejová, Anna Fechtnerová, *Životopisný slovník pražské univerzity. Filozofická a teologická fakulta 1654–1773*, Praha 1986, pp. 209–210; Karel Hubka, « The Late seventeenth-century Lullism in Caspar Knittel's [Via regia] », dans *Collectanea Franciscana*, 51, 1981, pp. 65–82 ; voir aussi le chapitre *Barokní lullismus: Kašpar Knittel* dans le livre de Stanislav Soušedík: *Filosofie v českých zemích mezi středověkem a osvícenstvím*, Praha 1997, pp. 210–212.

appelé ses apôtres sous son drapeau. Le prêtre promet aux auditeurs de leur montrer la première armée du Christ, mais comme le chemin sera long et fatigant, il le leur facilitera par le récit de l'étonnante guerre. Puis, il présente au public académique un rapide aperçu de la bataille grammaticale comme nous la connaissons depuis les écrits du patricien crémonais Andrea Guarna. En comparaison avec l'humaniste italien, le jésuite pragois a allégé le style, et il utilise beaucoup plus les rappels bibliques en tant qu'arguments dans le conflit des rois pour la première place dans la Grammaire. À la différence de Guarna, la paix entre le Nom et le Verbe est négociée chez Knittel par un prince nommé Participe, qui participe des deux parties principales du discours et qui, en tant que l'obligé des deux, devient leur médiateur.

Ayant dépeint la guerre grammaticale, le prêtre présente une guerre nettement plus atroce, nettement plus importante, la lutte commencée déjà au paradis, entre l'homme et Dieu, lutte qui, de nouveau, n'est rien d'autre que la lutte entre le Nom et le Verbe. Qu'est-ce que l'homme, en fait, demande Knittel ? Un pauvre nom en terre, tandis que, comme chacun le sait par l'Évangile de Jean, *Deus erat Verbum* (« le Verbe était Dieu »). Le nom voulait montrer du mépris au Verbe et devenir Verbe. Puis vient la comparaison de la lutte entre les Noms et les Verbes avec celle entre les régiments humains, menés par Adam, et l'armée de Dieu, qui comprend les anges (comparés aux adverbes) et les anges déchus (comparés aux verbes défectifs). Et quand la lutte continua même en dehors du paradis, le Participe devait devenir le médiateur, lui qui est en même temps Nom et Verbe, en même temps homme et Dieu : l'intermédiaire, Jésus Christ, selon la Première Épître de Paul à Timothée, est *unus mediator Dei et hominum* (I Tm. II, 5) et réussit à négocier la paix entre l'homme et Dieu. Knittel compare saint Barthélemy, en tant que combattant du Christ dans l'armée apostolique, au Participe divin, intermédiaire entre le Verbe et le Nom, c'est-à-dire entre Dieu et l'homme. Saint Barthélemy est ici présenté comme *miles christianus*, combattant de la foi, pour le Christ, luttant pour l'idéal spirituel sans égards pour les souffrances de la torture et le danger de mort. Et c'est là la véritable lutte : la lutte pour le Christ, que le prêtre jésuite présente aux auditeurs académiques comme la véritable valeur de la vie chrétienne, digne d'être suivie. Saint Barthélemy, le combattant du Christ, le véritable « chevalier chrétien » est présenté comme un idéal, comme un modèle digne d'être imité.

Dès le début des temps modernes, l'œuvre de Guarna a souvent été traduite dans les langues vernaculaires, la première traduction étant celle en français donnée en 1546 à Bâle par l'imprimeur Jacques Estauge de Lyon. À Lyon même, la version française a été publiée en 1556, par Michel Jove ; puis suit la traduction anglaise (1565), la traduction allemande ne paraissant qu'après la Guerre de trente ans (1650), puis la traduction suédoise au début du XVIII^e siècle (1710), etc. Il semblerait que le *Bellum grammaticale* n'ait été traduit en langues slaves, en Europe centrale, qu'au XIX^e siècle¹⁵.

La position du latin dans le système scolaire de la monarchie des Habsbourg au cours de la première moitié du XIX^e siècle ne change pas notablement par rapport au siècle précédent. Comme par le passé, dans les écoles jésuites et piaristes latines, le latin est la matière principale dans les lycées et son enseignement a pour objectif d'atteindre une connaissance pratique dans l'expression écrite et orale latine, préparant ainsi les élèves à l'enseignement universitaire. Les mathématiques et les sciences de la nature, introduites sur le modèle allemand en 1805, ont été de nouveau supprimées des programmes des lycées quinze ans après, au bénéfice du latin. Quand, pendant l'année révolutionnaire de 1848, la bourgeoisie autrichienne, mécontente de l'état du système d'enseignement de la monarchie, proclama la nécessité de réformes scolaires, elle se tourna vers le modèle scolaire prussien, basé sur les principes néo-humanistes. Même si les professeurs Exner et Bonitz, auteurs de réformes de l'enseignement en Autriche, plaçaient, aux côtés des mathématiques les sciences naturelles et la physique, mettant l'accent sur les rapports mutuels et sur la cohésion de toutes les matières en tant qu'objectif principal de l'enseignement, ils gardaient malgré tout au centre de l'enseignement secondaire les langues classiques qui continuaient toujours à représenter 40% des programmes scolaires.

Il ne s'agissait pas toutefois, dans l'enseignement linguistique, de s'appropriier le latin comme une langue de communication, mais l'intérêt principal résidait dans la lecture : la lecture d'auteurs antiques « scolaires » devait permettre d'atteindre l'objectif pédagogique, c'est-à-dire former le « caractère cultivé [et] noble » des élèves. Les réformes scolaires des années 1850 ont été mises en place par le comte Leo Thun, ministre des cultes et de l'enseignement. Le discours du ministre, à l'occasion du Congrès des philologues et des professeurs allemands de lettres classiques à Vienne en 1858 explique pourquoi le gouvernement autrichien de l'époque soutenait

¹⁵ Une bibliographie des traductions se trouve dans *Andrea Guarnas Bellum Grammaticale...*, *op. cit.*, pp. 284-292.

les réformes de l'enseignement et ce qu'il attendait de la part de la philologie classique en tant qu'axe des humanités. Thun a apprécié les humanités classiques non seulement comme un contrepoids au style de vie devenu matérialiste d'une bourgeoisie prospère, non seulement comme « gardiens des plus anciens trésors de la grande culture », comme il dit, mais aussi comme la clé d'une meilleure compréhension et utilisation des langues maternelles. Les méthodes de la philologie classique devaient soutenir le développement des langues nationales modernes, qui manquaient d'une littérature reconnue, et donc faciliter le développement des cultures nationales de l'empire des Habsbourg. Dans un état plurinational comme la monarchie des Habsbourg, les humanités classiques devaient tenir la fonction de facteur culturel unificateur qui, en conservant les spécificités des différents groupes ethniques, permettrait de créer un milieu culturel unique de l'État. C'est par ce moyen que les différences flagrantes entre les cultures et les langues nationales devaient être surmontées, mais non pas effacées, facilitant la coexistence des habitants et la gestion de tout l'appareil de l'État multinational. C'est pour cette raison que l'enseignement des langues classiques a toujours gardé sa prédominance dans les lycées de la monarchie des Habsbourg après 1850, la philologie classique restant la discipline principale des sciences humaines dans les Universités autrichiennes jusqu'à la fin de la monarchie¹⁶.

C'est justement au moment de la réalisation des réformes de l'enseignement de l'Empire autrichien, en 1853, que la version tchèque du *Bellum grammaticum* est éditée à Prague, sous le titre *Válka v Gramatice* (« La Guerre dans la Grammaire »). Son auteur, Karel Vladislav Zap (1812–1871)¹⁷, fut l'un des premiers animateurs des relations culturelles tchéco-polonaises pendant la période de la renaissance nationale tchèque et

¹⁶ Sur ce thème voir plus Herbert H. Egglmaier, « Die klassische Philologie im Umbruch. Studien- und bildungspolitische Vorstellungen bei der Berufung ausländischer Lehrkräfte in der ersten Jahren nach 1848/49 », dans *Domus Austriae*, Graz 1983, pp. 104-116 ; idem, „Die Bedeutung der klassischen Philologie als Leitfach an den philosophischen Fakultäten der österreichischen Universitäten in der 2. Hälfte des 19. Jahrhunderts“, dans *Bericht über den 16. österreichischen Historikertag in Krems/Donau (...) in der Zeit vom 3. bis 7. September 1984*, Krems, 1985, pp. 515-526. Je me permets de renvoyer aussi au premier chapitre de mon ouvrage *Česká klasická filologie na pražské univerzitě 1848–1917*, Praha 1995, pp. 18-25.

¹⁷ Sur sa vie et son œuvre, voir l'article « Zap Karel František », dans *Ottův slovník naučný*, vol. XXVII, pp. 430-432; *Československé práce o jazyce, dějinách a kultuře slovanských národů od r. 1760. Biograficko-bibliografický slovník*, réd. par Milan Kudělka et Zdeněk Šimeček, Praha 1972, pp. 519-520.

un ardent défenseur de la cohésion slave (il est resté dix ans à Lemberg/Lvov, en tant que fonctionnaire). Il se consacrait à l'archéologie, à la topographie historique et à l'ethnographie. Zap a eu entre les mains le recueil de Pontanus *Attica bellaria* avec le *Bellum grammaticum* qui lui « a fourni l'occasion de raviver la mémoire de son auteur et de notre savant compatriote. »¹⁸ Ayant trouvé une adaptation polonaise des « idées géniales de notre compatriote », comme il dit, il a préparé sur cette base une version tchèque pour l'offrir à « notre jeunesse patriotique (...) pour son bien et pour son plaisir ». En dehors des motifs pédagogiques, on trouve donc, chez Zap, une inspiration patriotique.

La nouvelle version polonaise qui inspirait Zap était l'ouvrage anonyme *Woyna Grammatyczna wyrazów lacińskich, przerobiona według myśli Jakoba Pontany* (« Guerre des mots latins, remaniée d'après Jacobus Pontanus »), édité à Cracovie en 1833. Certes, l'imprimé ne porte pas le nom de l'auteur, mais la bibliothèque du Musée national de Prague conserve l'exemplaire offert par lui au musée tchèque et portant sa signature. Nous y apprenons qu'il s'agit de P. Józef Kalasanty Maliszewski : pour le moment, je n'ai aucun renseignement plus précis sur lui¹⁹, mais je suppose que le prénom cité est un nom de l'ordre que Maliszewski a choisi d'après le nom du fondateur espagnol des Piaristes, Joseph de Calasanza. Dans la première moitié du XIX^e siècle, les Piaristes, aussi bien en Pologne qu'en Bohême, dirigeaient l'enseignement secondaire. L'objectif pédagogique de l'auteur du recueil polonais correspondrait à la vocation éducative de l'ordre, dans la mesure où il écrit, en introduction, que le texte a pour mission « d'adoucir les règles grammaticales » pour les élèves et, par « l'intermédiaire de l'humour, [de] leur faire connaître la base de la langue des anciens Romains ».²⁰

¹⁸ ... ono [=dílo Pontanovo] mně poskytlo příležitost obnoviti památku původce svého a našeho učeného krajana ... (K. V. Zap, *Vojna v Grammatice* ..., Praha 1853, p. IV.)

¹⁹ Il ne figure ni dans les dictionnaires des écrivains polonais, ni dans ceux des écrivains de l'ordre des Piaristes, comme p. e. le *Diccionario Enciclopédico Escolapio*, vol. II, *Biografías de escolapios*, dir. Claudio Vilá Palá, Luis María Bandrés Rey, Salamanca 1983 (je remercie M. Václav Bartůšek de m'avoir donné ce renseignement).

²⁰ ... wziętem sie do przekładu, albo raczém do przerobienia téj powieści, która uczniom wiele osłodzi prawidel grammatycznych i w posród wesolego humoru, da im poznać (...) pierwsze zasady języka starożytnych Rzymian (*Woyna Grammatyczna* ..., Kraków 1933, p. 4).

Les modifications, introduites par l'auteur polonais dans le texte de Pontanus et destinées à augmenter l'attractivité d'une matière ayant bénéficié, pendant des siècles, d'une attention particulière, sont très remarquables : Maliszewski a supprimé un grand nombre de citations antiques, n'en gardant que quelques-unes, de notoriété publique auprès des écoliers²¹, transformant les rois en princes, changeant le nom de Poeta en Principium, ajoutant d'autres personnages pour lesquels il invente de nouveaux épisodes (par exemple l'aventure amoureuse des deux enfants princiers et l'histoire du conspirateur Parenthèse). La description du milieu social de la cour du pays de la Grammaire, faite par Maliszewski, correspond à la réalité des XVIII^e et XIX^e siècles, la description du repas de fête rappelle, par exemple, les salons français ou plutôt les salons de la noblesse et de la bourgeoisie polonaises imitant les élites sociales françaises. On imagine que l'auteur polonais désirait parodier, dans certains passages, le roman français héroïco-galant du XVII^e siècle, tel de M^{elle} de Scudéry. Il a ajouté, par exemple, les personnages d'enfants princiers afin de pouvoir insérer une aventure galante : la fille du prince des Noms, Principissa, est faite prisonnière par le fils du prince des Verbes, nommé Amaturus, qui en tombe amoureux et lui fait la cour. Ici, Maliszewski n'a pu s'empêcher de critiquer la haute société polonaise : la comtesse prisonnière, effrayée

parle beaucoup et encore plus en français, car le savoir-vivre ne lui permettait pas de s'exprimer simplement en sa langue maternelle.

L'aventure amoureuse permet de dénouer l'histoire : le conflit s'achève et la paix entre les deux princes est instaurée non pas par un traité de paix mis en place par les arbitres de la grammaire comme chez Guarna et Pontanus, mais par l'union matrimoniale et la fête du mariage des deux enfants princiers, accompagnée de danses et de jeux de mots. Les barbarismes et les solécismes expulsés de la Grammaire ont, semble-t-il, trouvé refuge en Hongrie et en Allemagne, où on leur a fait bon accueil. Le repas du mariage est suivi d'une cérémonie funèbre en l'honneur des héros tombés sur le champ de bataille, cérémonie pendant laquelle le Panégyriste prononce un discours destiné aux écoliers, les prévenant que les conséquences de cette guerre seront supportées par eux et leur rappelant de bien retenir les aventures de chaque mot. *Woyna Grammatyczna* se classe dans la littérature héroï-comique de l'époque – rappelons-nous du travestissement popu-

²¹ P. ex. les deux vers célèbres de Virgile, *Aeneis* 2, 353-354 : *Moriamur et in media arma ruamus/ Una salus victis, nullam sperare salutem*.

laire de l'*Énéide* de Virgile fait par l'écrivain et publiciste autrichien Aloys Blumauer *Die Abenteuer des frommen Helden Aeneas* datant de 1782.

Comme Maliszewski, Zap ne connaissait sans doute pas l'allégorie de Guarna en tant que modèle de Pontanus et il croyait que le *Bellum grammaticum* était une œuvre originale du jésuite. La traduction tchèque est cependant, par sa composition et par son esprit, entièrement dépendante de l'adaptation polonaise. Zap ne fait que compléter certains détails d'après Pontanus, adaptant le récit aux réalités de Bohême du milieu du XIX^e siècle. C'est ainsi que nous pouvons constater un glissement intéressant dans le texte tchèque : la comtesse Principissa évanouie, par exemple, n'est pas ranimée par de la vodka, comme dans la version polonaise, mais par de l'eau-de-vie, Principissa n'entremêle pas son discours de mots français, mais de mots allemands, comme c'était la coutume dans la bourgeoisie tchèque snob, etc.

C'est ici que je perds les traces du long voyage de la *Guerre grammaticale* de Guarna vers l'Europe centrale. Dans les pays tchèques, la version de Zap a pu amuser de nombreuses générations d'étudiants jusqu'à la moitié du XX^e siècle, avant que les réformes communistes de l'enseignement ne perturbent considérablement la continuité de l'enseignement du latin et la réception de la culture antique. Je ne pense pas qu'il soit possible, à l'heure actuelle, de trouver en Bohême un éditeur qui ferait une réédition tchèque de la *Guerre dans la Grammaire* de Zap, réalisée pour « le bien et le plaisir des latinistes » (et ne parlons même pas de la version latine de Guarna ou de Pontanus), dans la mesure où le livre ne réjouirait plus aujourd'hui qu'une poignée de lecteurs professionnellement déformés.

Rabelais, Cervantes et la Bohême.

À propos de la réception de leur œuvre par les lecteurs tchèques du XVI^e au début du XX^e siècle

Jaroslava Kašparová

Je voudrais aborder quelques sujets de la vaste problématique de la réception des ouvrages littéraires provenant de l'espace géographique roman par les lecteurs du milieu de l'Europe centrale. J'ai choisi deux exemples illustres des belles lettres européennes de la Renaissance, François Rabelais (1494–1553) et Miguel de Cervantes Saavedra (1547–1616)¹. À la fin du XVI^e siècle, la situation culturelle des pays tchèques est caractérisée par l'ouverture du Royaume de Bohême à l'Europe. La cour impériale de Rodolphe II attirait non seulement des hommes de cour, politiques, diplomates, soldats et aventuriers, mais aussi des membres des élites intellectuelles du temps – hommes de lettres, philosophes et artistes de tout genre. La liberté de croyance facilitait les relations humaines, l'échange d'idées et de la culture. L'essor de l'enseignement secondaire et la large participation de la bourgeoisie à la vie culturelle étaient remarquables. La fin du siècle était marquée par la pratique des grands voyages de jeunes gentilhommes (les « grand tours ») à travers l'Europe, notamment en Italie, aux Pays-Bas, en France et en Espagne. C'était l'époque d'un élargissement considérable tant des horizons géographiques que de la connaissance et des savoirs en général.

¹ Voir l'exposition sur la vie et l'œuvre de Rabelais – *Smáti se jest lépe věděti* (« Rire c'est mieux savoir »). *François Rabelais (1494–1553)* (Bibliothèque nationale de la République tchèque, 12 décembre 1994-4 janvier 1995) et le scénario d'exposition (Jaroslava Kašparová, « François Rabelais », dans *Miscellanea oddělení rukopisů a starých tisků* (« Miscellanea du Département des manuscrits et livres anciens »), 11/1994, Praha 1996, pp. 246-284. Voir aussi Jaroslava Kašparová, « François Rabelais a Čechy » (« François Rabelais et la Bohême »), dans *Dějiny a současnost* (« Histoire et contemporanéité »), 18, 1996, n° 6, pp. 30-35. Voir aussi l'exposition *Cervantes a český čtenář* (« Cervantes et le lecteur tchèque »). *Miguel de Cervantes Saavedra 1547-1616* (Bibliothèque nationale de la République, Chapelle des glaces du Clémentinum, 6-23 novembre 1997) et le catalogue d'exposition : Jaroslava Kašparová, *Cervantes and the Czech reader. Miguel de Cervantes Saavedra, 1547–1616*, Prague 1997, 39 pp.

Les idées de l'humanisme et de la Renaissance ont profondément influencé le style de vie, la culture, la littérature de l'Europe centrale. Ces remarques générales faites, on constate non sans étonnement que l'atmosphère politique et culturelle de la seconde moitié du XVI^e siècle des pays tchèques n'était pas si ouverte à la littérature récréative de la Renaissance (surtout en langue vernaculaire). Une production littéraire originale de nouvelles du style de Boccacce, ou encore de poésies à l'image de Pétrarque, de L'Arioste, du Tasse ou de Ronsard y faisait défaut². Dans les pays tchèques de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle, la production littéraire originale était d'abord orientée vers la littérature religieuse, historique, géographique, politique et vers la production de circonstance (surtout en poésie latine). La littérature de caractère didactique ou moralisateur prédominait. L'atmosphère des combats idéologiques et politiques avant la Guerre de Trente ans n'était certes pas favorable à la production littéraire originale de la poésie et de la prose de la Renaissance³.

La situation dans le domaine de la production imprimée importée était semblable, mais il est important de prendre en considération le fait que c'était surtout l'aristocratie du pays qui s'intéressait très vivement aux idées de la Renaissance, grâce à une position sociale et politique facilitant les contacts avec l'étranger, grâce aussi à sa formation intellectuelle, à sa connaissance des langues et à son goût littéraire. Les élites de la noblesse et les membres du patriciat instruit étaient capables de lire les ouvrages en

² D'un autre côté, il est vrai que les traductions des chefs-d'œuvre humanistes (celle de l'*Éloge de la folie* d'Érasme en tchèque a été faite par l'humaniste Řehoř Hrubý z Jelení et diffusée sous forme manuscrite et non pas imprimée. Il s'agit de l'une des premières traductions européennes de cette œuvre en langue vulgaire), de nouvelles du *Décameron* de Boccacce (traductions de Hynek z Poděbrad, par l'humaniste, éditeur, imprimeur et traducteur Mikuláš Konáč z Hodiškova, et adaptations variées venues de la littérature allemande) ou encore des nouvelles de Poggio, sont apparues assez tôt, dans la première moitié du XVI^e siècle.

³ Les lecteurs moins cultivés préféraient notamment les adaptations de récits d'origine allemande (comme par ex. *Histoire du docteur Faust*, *Histoire de Tyl Eulenspiegel*) et les histoires inspirées par des sujets du Moyen Âge (*Chronique de Troie*, *Tristan et Isolde*) ou de l'Antiquité (*Vie d'Ésope*). Les ouvrages originaux écrits en tchèque représentaient une production de second ordre et assez peu nombreuse. On peut nommer par exemple la prose et la poésie réflexive et sentimentale de Hynek z Poděbrad, fils du roi de Bohême Jiří z Poděbrad, ou encore des satires anonymes sur les ecclésiastiques, une parodie sur les règlements de la corporation des ivrognes et des coquins, les *Droits de François* (d'après le nom de l'auteur, médecin à Pilsen) et l'« Histoire du frère de Paleček », le fou du roi Jiří z Poděbrad.

allemand, en latin, mais aussi en italien (beaucoup d'entre eux ont étudié ou voyagé en Italie), de sorte qu'ils pouvaient comprendre un texte espagnol ou français assez facilement grâce au latin et à l'italien. Si les livres de la littérature de la Renaissance ont été importés avec un retard de un-demi siècle environ, l'essor culturel très sensible a permis d'accélérer ce mouvement et la réception de la production littéraire contemporaine au point que dans les années 1620 les lecteurs tchèques disposaient désormais des nouveautés de la production européenne (affirmation confirmée par exemple par les études sur la littérature de la Renaissance espagnole).

Dans les collections de livres des bibliophiles de l'époque, on rencontre la littérature de la Renaissance en nombre supérieur à celui de la littérature politique, historique (récits des événements en France et aux Pays-Bas, compendia de l'histoire de l'Antiquité et des autres pays d'Europe, etc.) et géographique (notamment textes sur les découvertes en Amérique et cosmographies). Puis viennent la littérature de caractère pratique (grammaires, conversations et dictionnaires des langues, guides de pays ou de villes, notamment en Italie), celle sur l'art et l'architecture et les traités d'ordre politique, avec les best sellers de Machiavel et de Bodin et la « bible du chevalier de la Renaissance » – le *Courtisan parfait* de Balthasare de Castiglione. Ce titre est imité à la fin du siècle par Jiří Závěta ze Závětic (1575–vers 1637), un auteur moralisateur, dans sa *Schola aulica* (1607).

Quand on parle de la réception de la littérature récréative de la Renaissance des pays méditerranéens, il importe de ne pas oublier que le phénomène était limité non seulement par le choix d'œuvres et d'auteurs, mais aussi par leur forme d'existence et par la situation sociale et intellectuelle des lecteurs. Dans la plupart, cette littérature circulait en original ou en versions d'autres langues romanes, ou bien en allemand, parfois aussi en latin. Il nous faut en outre constater que la circulation et la réception de certains chefs-d'œuvre de la littérature européenne de la deuxième moitié du XVI^e siècle et du premier tiers du XVII^e étaient assez faibles et limitées dans l'espace géographique des pays tchèques. Le fait s'explique par la pratique de lecture : des titres parfois célèbres faisaient défaut, faute de lecteurs potentiels, notamment dans le milieu d'une bourgeoisie récemment constituée. Le processus d'acculturation du lecteur bourgeois, capable d'accepter et de créer la nouvelle littérature même dans la langue vernaculaire, s'est trouvé brisé par les événements politiques d'avant la Guerre de Trente ans. Les lecteurs aristocratiques lisaient les originaux ou les traductions en d'autres langues, comme nous l'avons vu, s'ils les lisaient. Il y avait par

exemple bien peu de lecteurs de la poésie de Dante, poésie trop philosophique et trop réflexive pour représenter une lecture courante des lecteurs tchèques !

C'est le même cas avec le roman de Rabelais *Gargantua et Pantagruel*, sujet bien reçu au milieu francophone, non seulement grâce à l'œuvre originale mais aussi grâce aux nombreux récits anonymes populaires. Ce n'était pas seulement les problèmes linguistiques qui rendaient la lecture difficile en pays tchèque, mais aussi la langue spécifique de Rabelais et l'esprit même du roman. Le lecteur cultivé d'Europe centrale n'était pas capable de comprendre une philosophie de la Renaissance comme celle de Rabelais, à la fois spontanée et effrénée, sinon peut-être dans la version allemande du *Gorgellentua* : ce roman, du protestant strasbourgeois Johann Friedrich Fischart (vers 1545/1550–1589) date de la fin du XVI^e siècle (1^{ère} édition en 1575) a été profondément modifié par rapport à l'original et adapté au goût d'un lectorat allemand assez proche de celui des pays tchèques.

Dans les fonds de livres conservés jusqu'à nos jours, on trouve très rarement Rabelais en éditions du XVI^e siècle, avec cependant une exception qui contredit les hypothèses jusqu'ici formulées. Nous ne sommes pas étonnés de trouver l'adaptation de Fischart dans la bibliothèque d'un aristocrate tchèque de la fin du XVI^e siècle connu pour ses goûts en matière de lecture et de bibliophilie, homme largement ouvert au style de la Renaissance et à la philosophie non-conformiste : il s'agit de Petr Vok z Rožmberka (1535–1592), diplomate et homme politique, esprit européen très cultivé et tolérant en matière religieuse, bon vivant aussi, un homme couramment jugé en son temps comme extravagant, voire comme hérétique. Il n'est pas surprenant quand, dans le catalogue manuscrit de sa célèbre collection de livres, aujourd'hui malheureusement disséminée, on découvre à plusieurs reprises Rabelais – outre la version allemande de Fischart de 1590, une édition en français, datée probablement de 1559 et peut-être sortie des presses de Strasbourg. La même édition se trouve dans la collection personnelle du médecin viennois d'origine slovaque Joannes Sambucus (1531–1584), le célèbre savant humaniste.

Parmi les éditions rares de Rabelais du XVI^e siècle conservées dans les fonds tchèques, on peut nommer un exemplaire de la contrefaçon genevoise illustrée de gravures en bois et donnée vers 1600 : l'ouvrage faisait partie des collections de livres des Černín, famille noble tchèque très connue et importante des XVII^e et XVIII^e siècles. Mais voici encore un exemplaire de

l'édition des cinq livres du roman, publiée en 1596 (à Lyon chez P. Estiart et à Montbéliard chez J. Foillet), et qui se trouvait depuis 1642 dans les collections des jésuites du collège de Clémentinum de Prague. Un exemplaire de la chronique anonyme du géant Gargantua publiée à Rouen au début du XVII^e siècle figure dans la bibliothèque des Trinitaires de Prague pendant tout le XVIII^e siècle et jusqu'à l'abolition de l'ordre : il est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de Prague).

En France, la réception du roman évolue profondément au siècle suivant. Rabelais, ce « bon Rabelais qui boivait toujours cependant qu'il vivait » (Pierre de Ronsard) est classé parmi les auteurs de la littérature récréative (classification de Michel de Montaigne). L'époque du XVII^e siècle a vu beaucoup d'éditions françaises du roman de Rabelais, commentées et munies de clefs d'interprétation, illustrées par des artistes plus ou moins éminents et parues en France ou aux Pays-Bas (surtout à Amsterdam chez les Elzeviers, avec aussi un certain nombre d'éditions contrefaites). Ajoutons que les éditions de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e étaient bien reçues par les lecteurs de l'aristocratie tchèque : nous conservons des exemplaires ayant appartenu aux membres des familles nobles les plus importantes du pays, les Lobkowitz, Eggenberg, Sternberg, Fürstenberg, Schwarzenberg, etc. Les éditions de 1675 et 1681, et surtout l'édition publiée pour la première fois en 1711 par Le Duchat à Amsterdam, illustrée, commentée et accompagnée d'une biographie de Rabelais, étaient plus particulièrement appréciées. Pour l'aristocratie, celle des pays tchèques y compris, Rabelais et ses adaptations du XVII^e siècle représentaient une lecture récréative assez légère. Les nobles tchèques de cette époque, orientés vers la langue et la culture françaises, parlaient et lisaient le français, et l'esprit du roman de Rabelais correspondait à leur attente.

Ces lecteurs tchèques aristocrates s'intéressaient aussi à un autre grand écrivain de la Renaissance – Miguel de Cervantes Saavedra, avec son *Don Quichotte*, ses *Nouvelles exemplaires*, dans une moindre mesure son *Galatée* et son *Persile et Sigimonde*). Les œuvres de Cervantes avaient circulé parmi les lecteurs aristocrates non seulement en original, mais aussi en versions françaises, quelquefois italiennes et allemandes. Les versions françaises (par Césaire Oudin, François de Rosset ou Filleau de Saint-Martin) et attribuées aux presses de France, de Bruxelles ou d'Amsterdam, étaient les plus répandues parmi les lecteurs tchèques et elles ont influencé la réception du roman pris comme une lecture d'amusement proche des romans de chevalerie classique. La bibliothèque d'État à Olomouc possède ainsi la

première édition de la traduction par Rosset des *Nouvelles* (Paris, 1615), dont une édition plus tardive (1665) se trouve dans la bibliothèque des Kinský. Marie Ernestine, princesse d'Eggenberg, résidant à Český Krumlov (1649–1719), était une dame très cultivée et qui aimait les livres : elle avait à sa disposition la version française des *Nouvelles exemplaires* de 1678 et celle de *Don Quichotte* de 1681 (la bibliothèque du château possédait aussi des éditions de Cervantes en espagnol, entre autres celles des *Nouvelles* de 1614 et de 1622). Dans les collections de la famille Lobkowicz de Roudnice sont conservées jusqu'à nos jours quelques éditions des versions françaises (par exemple celles d'Oudin de 1616 et de Rosset de 1618, et celles de Filleau de Saint-Martin de la fin du XVII^e siècle), etc.

Il faut souligner que l'œuvre de Cervantes (*Don Quichotte* et les *Nouvelles*), au contraire de celle de Rabelais, était vite assez célèbre dans l'espace des pays tchèques. La situation culturelle du royaume au début du XVII^e siècle, quand *Don Quichotte* a été publié, était très changée. D'un côté, la production littéraire espagnole était bien suivie (il y avait un fort groupe d'aristocrates hispanisants, entretenant des relations politiques et familiales très étroites avec l'élite diplomatique et politique espagnole), de l'autre, le processus de pénétration de la littérature romane, surtout italienne et espagnole était assez développé et la circulation des livres étrangers fonctionnait bien. Les Pays-Bas étaient facilement accessibles, de sorte que le lectorat tchèque peut rattrapper son retard et s'initier à la littérature espagnole du siècle précédent. On avait une préférence marquée pour les romans de chevalerie (*Amadís de Gaule*) et les romans picaresques (*Lazarillo de Tormes* ou *Guzmán d'Alfarache* de Mateo de Alemán), ainsi que pour la littérature moraliste de Pedro Mejía et d'Antonio de Guevara⁴.

On a des témoignages de l'existence d'exemplaires du roman de Cervantes non seulement grâce aux fonds conservés des bibliothèques du pays, mais aussi par les sources d'archives, comme dans le cas du cardinal František z Dietrichsteina (1570–1636). Au total, le texte était d'abord lu dans les originaux espagnols, dont on conserve des éditions précieuses de 1605 (celle de Lisbonne dans le fond de la Bibliothèque centrale de Moravie à Brno, celle de Valence dans la Bibliothèque d'État d'Olomouc/Olmütz).

⁴ Voir p. ex. Jaroslava Kašparová, « Španělská literatura 16. století a český čtenář XVI. a XVII. Století » (= La littérature espagnole du XVI^e siècle et le lecteur tchèque aux XVI^e et XVII^e siècles), dans *K výzkumu zámeckých, měšťanských a církevních knihoven* (= Pour une étude des bibliothèques aristocratiques, bourgeoises et conventuelles), České Budějovice 2000, pp. 339-360.

Dans la bibliothèque des Lobkowicz de Roudnice, on trouve aussi une édition de la première partie du roman publiée en 1608 à Bruxelles (l'exemplaire attesté d'une édition de 1605, une des premières, est malheureusement perdu). L'édition complète du roman publiée par Velpius et Hubert Antoine à Bruxelles en 1611 et 1616 était elle aussi bien recherchée (des exemplaires sont conservés dans le fonds des Lobkowicz de Roudnice, une mention figure dans le catalogue manuscrit de 1614 de la bibliothèque des Dietrichstein à Mikulov), ainsi que l'édition du roman à Madrid en 1647 (à la Bibliothèque du château de Mladá Vožice, collection ayant appartenu autrefois à Marie Josefa, comtesse de Harrach (1637–1706), la célèbre femme bibliophile). La première édition espagnole illustrée publiée à Bruxelles en 1662 et la première édition de la traduction italienne sont également conservées à la Bibliothèque nationale de Prague. Cette préférence pour l'œuvre de Cervantes durait aussi pendant tout le siècle suivant, tandis que les éditions critiques illustrées publiées par Joaquín de Ibarra à Madrid dans les années 1770 et 1780 étaient elles aussi répandues parmi les lecteurs tchèques. Pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, il circulait en outre des éditions en allemand, souvent établies à partir du français et publiées à Francfort ou à Leipzig : elles étaient toujours recherchées, sur le marché et parmi les lecteurs.

La fin du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle représente dans la culture tchèque l'époque de la « renaissance nationale ». C'est la période du grand développement de la littérature écrite en langue tchèque, période dans laquelle l'identité et la culture nationale moderne sont nées. Ce développement, qui allait de paire avec un élargissement de la connaissance de la culture européenne, se prolongea jusqu'à la fin du XIX^e siècle – avec notamment la publication d'importantes traductions et la volonté d'« ouvrir les fenêtres vers l'Europe ». Pour ce qui regarde les langues romanes, l'esthétique des traductions a été théorisée par Josef Jungmann (1773–1847), linguiste, historien de la littérature, poète et traducteur de l'époque du romantisme tchèque, dans sa célèbre traduction d'*Atala* de François de Chateaubriand (en 1805)⁵.

⁵ La littérature française du romantisme était très suivie par les traducteurs comme par les lecteurs tchèques. Parmi les auteurs pré-romantiques et romantiques les plus recherchés, on peut nommer François de Chateaubriand, George Sand, Victor Hugo (*Les Misérables* ont été traduits en tchèque en 1863, *Notre Dame de Paris* en 1864), Alexandre Dumas, Alfred de Musset, mais aussi Eugène Sue et Bernardin de Saint-Pierre (*Paul et Virginie*). Dans la période suivante, c'est-à-dire à la fin du XIX^e siècle

Rabelais était très à la mode en France grâce à la génération romantique. Et en Bohême ? Il faut dire franchement que la traduction du texte de Rabelais était un véritable casse-tête pour les traducteurs, qu'il s'agisse de la langue, du dictionnaire de Rabelais ou du style d'écriture. La pensée de Rabelais sembla assez longtemps étrangère à l'atmosphère de la littérature tchèque moraliste et didactique. Le poète Jaroslav Vrchlický (1853–1912), romaniste passionné et traducteur de la poésie française, a célébré le personnage de Rabelais dans un de ses sonnets, dans lequel il chante le style de vie de Rabelais en l'opposant caractère borné de la vie en Bohême à l'époque). Mais ce qui fut très important pour la culture tchèque de la fin du XIX^e siècle, c'était le fait que l'attention des intellectuels tchèques fut alors d'abord attirée par la figure de Rabelais comme pédagogue. Les idées rabelaisiennes ont été d'abord diffusées et analysées par des pédagogues : Václav Petrů (1841–1906), avec une étude publiée en 1885 dans la revue *Paedagogium*, mais aussi František Drtina (1861–1925), ce grand homme de la pédagogie tchèque, dans un article de 1897, ou encore Otakar Kádner (1870–1936), avec son manuel *Histoire de la pédagogie* de 1910 (les deux derniers rangeaient Rabelais parmi les grands réformateurs pédagogiques européens). Les premiers extraits traitant des pensées pédagogiques de Rabelais ont paru dans la revue *Jihočeský dělník* (« Ouvrier de la Bohême du Sud ») dans les années 1898/1899. La propagation de la littérature française a été en outre facilitée par la fondation de la chaire de la langue et littérature française à l'Université Charles de Prague. Certains professeurs sont tout particulièrement brillants, comme Jaroslav Vrchlický (dans les années de 1893–1908), Václav Tille (1867–1937) et notamment František Xaver Šalda (1867–1937) et Prokop Miroslav Haškovec (1876–1935).

Ce dernier enseignait, avant d'entrer à l'Université (en 1908–1909), dans les lycées de Bohême du Sud. Il fut un grand propagateur de l'œuvre de Rabelais en Bohême, non seulement par ses cours universitaires (Histoire du roman de la Renaissance), mais aussi par ses recherches littéraires. C'est lui qui a écrit la première monographie tchèque sur Rabelais (en 1907, à l'occasion de la traduction des extraits du roman traitant des idées pédagogiques de Rabelais), mais il donna aussi une étude en français (dans la *Revue des études rabelaisiennes* de 1908) et entreprit la première traduction du roman de Rabelais en tchèque en rassemblant un groupe de roma-

(grâce à l'école de Jaroslav Vrchlický), on traduit aussi les poètes symbolistes et décadents, ou bien le drame d'Edmond Rostand *Cyrano de Bergerac*, etc.

nistes de Bohême du Sud : ce groupe, « la petite Thélème tchèque », comptait des personnages comme František Kamarýt (1887–1914), Karel Šafář (1889–1970) et Josef Rejlek (1888–1958). La traduction de *Gargantua*, faite dans les années 1909–1910, fut publiée en 1912 en édition de bibliophilie, avec des illustrations de Vratislav Hugo Brunner (1886–1928), un des fondateurs de la graphique du livre tchèque moderne. Les efforts de « La Thélème de la Bohême du Sud » furent bientôt suivis d'effets, et *Gargantua* et *Pantagruel* furent publiés par les éditions *Družstevní práce* (« Travail coopératif ») dans la série des *Nesmrtelní* (« Les Immortels ») en 1931, avec les célèbres illustrations de Gustave Doré (1832–1883).

Les membres survivants de la « Thélème » (surtout K. Šafář et Josef Rejlek) ont continué à améliorer leur traduction pendant toute la première moitié du XX^e siècle, avec la collaboration d'historiens littéraires importants comme le Professeur Josef Kopal (1883–1966), élève et successeur de Haškovec. La traduction de Rabelais est entrée dans l'histoire de la littérature avec un retard (en comparaison avec la littérature russe par exemple), retard causé par des problèmes linguistiques et stylistiques. Elle s'est prolongée durant plusieurs dizaines d'années et fut regardée comme un événement historique important, en tant que la première traduction collective dans l'histoire de la littérature tchèque et en tant que travail à la fois scientifique et fidèle à l'esprit du roman et à l'époque de Rabelais. Cherchant à conserver les valeurs esthétiques de l'original, les traducteurs ont imité la langue tchèque du XVI^e siècle, notamment la langue de Vavřinec Leandr Rvačovský (1525–après 1590), auteur d'une satire moraliste, le *Masopust* (« Carnaval »), à la fois « artistique » et « lisible ». C'est alors l'apogée de la réception de Rabelais dans la culture tchèque.

En ce qui concerne la littérature espagnole, c'est justement Cervantes qui attire d'abord l'attention des lecteurs et des traducteurs tchèques du XIX^e siècle, à côté des romances et de la poésie de Calderón. L'élite intellectuelle continue de lire Cervantes en original ou dans les versions allemandes et françaises (par exemple Václav Hanka (1791–1861), représentant des poètes romantiques, lui-même philologue et conservateur du Musée National, possédait une édition espagnole de *Don Quichotte* de 1744). Il existait depuis la première moitié du XIX^e siècle de bonnes éditions critiques allemandes, avec des illustrations de qualité, et qui circulaient très souvent parmi les lecteurs – un exemplaire est conservé dans la bibliothèque personnelle de la chanteuse d'opéra Ema Destinová (1878–1930), etc.

En 1838 sort la traduction tchèque des *Nouvelles* de Cervantes faite par Josef Bojislav Pichl (1813–1888), médecin, politicien et journaliste et publiée à Prague par Jan František Hostivít Pospíšil (1785–1868), l'un des grands éditeurs du mouvement national. Pichl n'a traduit que cinq nouvelles de Cervantes (*La Bohémienne*, *L'Espagnole anglaise*, *Cornélie*, *L'Amant libéral*, *Léocadie*), non pas directement de l'espagnol mais à partir du français – il s'agit de l'adaptation de Jean Pierre Claris de Florian, homme de lettres et traducteur français de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Dans sa préface, il formule le dessein de traduire encore la poésie espagnole (des romances) et le roman de *Don Quichotte*⁶. De fait, Pichl a traduit le premier volume de *Don Quichotte*, d'abord en extraits parus dans la revue de Pospíšil *Květy* (« Fleurs ») à partir de 1840. Sa traduction complète du premier tome sort en 1866 chez Ignác Leopold Kober (1825–1866) à Prague. Kober, éditeur spécialisé dans les traductions littéraires (les *Contes* d'Andersen, le *Faust* de Goethe ou encore *Consuelo* de George Sand), fait illustrer ce « roman humoriste-satirique le plus connu du monde » par Quido Mánes (1828–1880), connu comme peintre et illustrateur de livres tchèques dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le second tome sort aussi chez Kober deux ans plus tard, en 1868, dans la traduction de Kristián Stefan (1819–1892), un ami de Pichl, politicien, pédagogue, traducteur et journaliste, à qui ce dernier, trop occupé, remet la suite du dossier. Le texte est illustré par Mánes et par Karel Purkyně (1834–1868), un autre peintre connu à l'époque.

Une autre traduction tchèque de *Don Quichotte*, à la fois précieuse et très curieuse, est née en 1864, donc avant les traductions de Pichl et Stefan. C'est une adaptation en deux volumes, dans l'esprit des livres d'amusement et de caractère un peu didactique, sous le titre *Bláznivý rytíř. Kratochvilné čtení pro lid* (« Le Chevalier fou. Lecture récréative pour le peuple »). L'auteur, Josef Pečírka (1818–1870), est un médecin, également politicien et professeur de lycée. L'édition n'est pas illustrée, mais comprend deux frontispices dans le style de l'époque, avec Don Quichotte représenté en Espagnol « romantique », avec moustache et mandoline. Le fait que le roman de Cervantes circulait parmi les lecteurs tchèques de la fin du XIX^e siècle comme lecture d'amusement et exemple de littérature humoris-

⁶ La poésie des romances espagnoles n'a pas été traduite par Pichl, mais par Josef Rodomil Čejka (1812–1862), médecin et l'un des premiers propagateurs de l'œuvre de George Sand en Bohême, et par le poète Václav Nebeský (1818–1882), auteur de l'étude critique sur les romances espagnoles publiée en 1856.

tique, explique aussi les nombreuses adaptations faites pour la jeunesse et pour le plus grand nombre – un phénomène également connu dans les autres littératures (française, italienne) de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Il s'agit d'éditions du roman en cahiers en général bon marché, le plus souvent imprimés sur du mauvais papier mais parfois aussi sous une forme presque bibliophilique, avec des illustrations peu réalistes et très colorées. Elles furent très appréciées par les consommateurs, et quelques exemplaires s'en sont conservés dans les bibliothèques tchèques : ainsi, dans la Bibliothèque du Musée national, de cet exemplaire de l'adaptation illustrée à Paris chez Maurice Dreyfous et M. Dalsace en 1901. L'exemplaire appartenait aux frères Vilém (1863–1912) et Alois (1861–1925) Mrštík, prosateurs et auteurs dramatiques très connus à l'époque, à qui il servait non seulement de livre de récréation, mais aussi de manuel du français – comme en témoignent leurs notes manuscrites sur la traduction de certains mots français en tchèque. La première adaptation pour la « jeunesse tchèque » date de 1897, par Jan Kabelík (1864–1928), professeur de lycée et inspecteur scolaire, et publiée à Telč, « aux dépens de la librairie tchèque » d'Emil Šolc (1861–1931). Elle est accompagnée d'illustrations en noir et blanc ou en couleurs, de la biographie de Cervantes (2 p.) et d'une explication des mots difficiles (1 p.). Cette adaptation, certainement recherchée et populaire, a été rééditée à Prague en 1926, alors que d'autres adaptations sont venues la concurrencer – par exemple, en 1902, celle de la plume de Ludmila Grossmannová-Brodská (1859–1935), ou encore celle d'Alfons Bohumil Štastný (1866–1922) en 1912, etc.⁷

L'œuvre de Cervantes attirait aussi, à côté des lecteurs et des traducteurs, l'attention des historiens littéraires tchèques. En 1881, le premier texte biographique sur Cervantes a été publié par Jakub Arbes (1840–1914), écrivain et historien de la culture. Après les adaptations de Pečírka, de Pichl et de Stefan vient le temps des nouvelles traductions critiques et relativement complètes de l'œuvre. Dans les années 1898–1900, c'est la traduction de *Don Quichotte* en deux volumes par Antonín Pikhart (1861–1909), traducteur spécialisé dans la littérature espagnole⁸ : l'ouvrage paraît à Prague, chez le libraire Jan Otto (1841–1916), en dix-huit livraisons dans

⁷ La réception populaire du roman sous forme d'adaptations abrégées et plus ou moins fidèles a conduit jusqu'à la rédaction de pièces de marionnettes, bien éloignées de l'esprit du roman de Cervantes (Sancho Panza reçoit la figure de guignol).

⁸ Pikhart a traduit le roman picaresque de Lazarillo de Tormes.

la série « Littérature mondiale ». C'était une édition critique, avec une préface de Jaroslav Vrchlický et avec une présentation de la vie et de l'œuvre de Cervantes par Pikhart. Ce dernier est aussi l'auteur de la traduction des *Nouvelles exemplaires*, édition en trois volumes, publiée aussi par Jan Otto (en 1903) et qui lança le mouvement des autres traductions de Cervantes. Pendant la première moitié du XX^e siècle, nombre de traductions illustrées sont parues, parmi lesquelles une édition de *Don Quichotte* traduit par Hugo Kosterka (1867–1935) publiée par les éditions « Travail coopératif » (*Družstevní práce*) en 1924. Les illustrations originales sont de Q. Mánes et K. Purkyn, puis, en 1931, celles de Gustave Doré. Il s'agit du tome 13 de la série des *Nesmrtelní* (« Les Immortels »). Il faut encore citer les traductions du grand romaniste Václav Černý (1905–1987) et de Zdeněk Šmíd (*1937).

Le processus de la réception de *Don Quichotte* dans la culture tchèque s'achève au XX^e siècle, avec la réception du sujet cervantin dans la littérature tchèque à proprement parler et dans la graphique tchèque originale. Viktor Dyk (1877–1931), poète et auteur dramatique connu, a écrit le drame de *Zmoudření Don Quijota* (« Assagissement de Don Quichotte »), regardé comme le meilleur drame symboliste de la littérature tchèque⁹. Mais voici encore les illustrations enchanteresses de František Tichý (1896–1961), très fines et pleines de l'atmosphère de conte de fées, qui accompagnent l'adaptation du roman par Jaromír John (1882–1952) pour les jeunes lecteurs : l'ouvrage est publié pendant la Deuxième Guerre mondiale (en 1940). Avec celles de Josef Liesler (pour une édition de 1982), elles représentent un des sommets de la graphique tchèque.

De même le cycle *Don Quichotte*, daté des années 1955–1960, par Bohuslav Reynek (1892–1971), poète, traducteur et artiste graphique : Reynek a été poursuivi par le régime communiste, au point de faire figure de héros du type de Don Quichotte poursuivant les mêmes idéaux cervantins.

En conclusion, on peut constater que l'influence de la culture française est certaine pour expliquer le processus de réception de l'œuvre de Cervantes en Bohême du XVII^e au XIX^e siècle. Non seulement il s'agit de la langue servant d'intermédiaire dans la pratique de lecture (son rôle ici a été

⁹ Il a été d'abord édité comme un livre précieux de bibliophilie, en 1913, avec les illustrations de Vratislav Hugo Brunner, et a circulé en exemplaires sous une reliure de luxe de Ludvík Bradáč (1885–1947). Comme la pièce dramatique, il a été présenté au public en 1914, avec un décor de František Kysela (1881–1941) et la musique de Jaroslav Křička (1882–1969). Ces représentations ont annoncé un changement brusque dans l'histoire du théâtre tchèque, celui de la victoire du nouveau style expressionniste.

dominant aux XVII^e et XVIII^e siècles), mais les lecteurs tchèques appréciaient aussi l'interprétation française des idées de Cervantes et la qualité des illustrations françaises d'un Charles Coypel, Bernard Picart et surtout d'un Gustave Doré (celui-ci même employé pour des éditions originales tchèques). L'influence de ces logiques de transfert est très grande pour la compréhension comme pour la réception des textes de Cervantes. Dans le cas de Rabelais, le processus de la réception des idées et de l'esthétique du roman était plus difficile et compliqué, mais il finit par être couronné de succès, avec la naissance d'une traduction adéquate et moderne, bien reçue par les lecteurs tchèques. Ce n'était pas par hasard que les traductions tchèques modernes de ces deux chefs-d'œuvre de la prose de la Renaissance européenne ont été publiées la même année 1931, par la même maison éditoriale *Družstevní práce* (« Travail coopératif »), dans la même série des *Nesmrtelní* (« Immortels ») : *Gargantua et Pantagruel* sous le numéro 11, *Don Quichotte* sous le numéro 13.

Influences françaises dans les lectures hongroises 1660–1760

István Monok

On peut à bon droit poser la question de savoir s'il est motivé d'isoler la période 1660–1760 en abordant la diffusion des livres français en Hongrie. Les années 1660 n'ont offert aucun changement remarquable dans l'histoire générale hongroise en vertu duquel nous pourrions parler d'un quelconque changement d'époque.

Il en va autrement dans l'histoire des Églises protestantes, pour lesquelles cette décennie a été qualifiée de « décennie de deuil »¹ : dénomination ingénieuse, puisque c'est alors que la Contre-Réforme catholique, soutenue par le pouvoir des Habsbourg, a condamné à mort un certain nombre de pasteurs et d'enseignants protestants, sous prétexte que le champ de bataille spirituel ne serait pas le seul lieu de combat. Le pays majoritairement protestant au XVI^e siècle est redevenu à prépondérance catholique à la fin du XVII^e². Les années 1660 présentent encore des changements remarquables dans le domaine de la pensée politique. La génération de l'aristocratie hongroise qui avait envisagé la possibilité de chasser les Turcs et de réunifier le royaume de Hongrie grâce à l'alliance des Habsbourg, de la Pologne, de Venise et de la France, en fait la triste expérience lorsque, après les premiers succès contre les Turcs, le souverain Habsbourg conclut la paix avec le sultan (traité de Vasvár). Bien qu'en 1664, Miklós Zrínyi (1620–1664)

¹ *Rebellion oder Religion? Die Vorträge des internationalen Kirchenhistorischen Kolloquiums Debrecen, 12. 2. 1976*, éd. Peter F. Barton et László Makkai. Budapest, 1977 (« Studien und Texte zur Kirchengeschichte und Geschichte », 2^e série, vol. III).

² *Mille ans de l'histoire de Hongrie*, dir. Péter Hanák, Budapest 1986 (László Makkai, « La scission du pays en trois parties », pp. 51-63 ; Kálmán Benda, « La réunification de la Hongrie dans l'Empire des Habsbourgs », pp. 64-88). *Histoire de la Transylvanie*, dir. Béla Köpeczi, Budapest 1992 (Gábor Barta, « La première période de la principauté de Transylvanie, 1526–1606 », pp. 239-292 ; Katalin Péter, « L'âge d'or de la principauté de Transylvanie, 1606–1660 », pp. 293-345 ; Ágnes Várkonyi, « Les dernières décennies de la principauté autonome, 1660–1711 », pp. 346-394). István Nemeskürty, *Nous, les Hongrois. Histoire de Hongrie*. Budapest 1994, stt. pp. 130-207. Béla Köpeczi, *Histoire de l'histoire de la culture hongroise*, Budapest 1994.

ait encore conduit des unités françaises dans la bataille de Szentgotthárd, la paix conclue après la victoire a montré que les théories françaises sur le refoulement des Turcs d'Europe, connues et diffusées également en Hongrie, ne relevaient que de la seule philosophie politique et ne pouvaient avoir aucune incidence pratique.

Au cours du dernier tiers du XVII^e siècle sont intervenus un certain nombre de changements, et pas seulement en Hongrie, susceptibles d'influencer la diffusion des auteurs français et de la pensée française dans le bassin des Carpates. Sous le règne du Roi Soleil, la renommée de la langue et de la culture françaises s'est accrue, au point que le français a acquis le statut de langue la plus influente en Europe. Les pays protestants non plus ne pouvaient pas se soustraire à cette influence, en particulier au moment où, après la révocation de l'édit de Nantes, de nouvelles vagues des huguenots ont quitté le pays pour s'installer en Allemagne – un phénomène qui a également renforcé l'influence intermédiaire de la culture allemande. Les discussions théologiques et celles relatives à la politique ecclésiastique au sein de l'église catholique française avaient un retentissement considérable partout en Europe, surtout en Bavière et en Autriche, deux pays avec lesquels l'église catholique hongroise entretenait depuis ses origines des relations très étroites. Donc, l'étude de la présence des livres français en Hongrie nous informera aussi non seulement sur la connaissance de la langue française, mais aussi sur le rôle de certaines villes européennes comme centres intermédiaires dans les processus de transferts culturels.

La connaissance de la langue, dans le cas présent il s'agit du français, est à chaque époque un indicateur de l'influence d'une culture nationale sur une autre, mais il y a aussi, jusqu'à aujourd'hui, un certain nombre de langues « intermédiaires ». À l'époque qui nous intéresse, le latin a perdu ce statut de langue intermédiaire avec la pensée et les œuvres françaises, pour être remplacé par l'allemand, l'italien puis, à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le hongrois : on a commencé à traduire les œuvres françaises au moment même où le latin disparaissait comme langue d'écriture). Le latin commençait à être relégué à l'arrière-plan en France alors même que la connaissance du français commençait à se répandre en Hongrie. Mais la connaissance du français dans le bassin des Carpates était insuffisante pour assurer la diffusion des idées et des œuvres élaborées en France.

Pour autant, la tendance est claire : parmi les aristocrates hongrois, il y avait de plus en plus de familles dans lesquelles les parents donnaient une attention toute particulière à ce que leurs enfants apprennent le français.

Durant le dernier tiers du XVII^e siècle, le phénomène ne touchait encore que les familles vivant à la cour de Vienne, mais vers le milieu du XVIII^e, des familles comme celles de l'aristocratie calviniste de Transylvanie ont considéré comme naturel d'engager un gouverneur français pour leurs enfants. Du coup, il devenait possible, pour un nombre croissant de gens, de monnayer leur connaissance du français, tandis que cette connaissance même se répand dans un groupe social de plus en plus large : ainsi de cette partie de la moyenne noblesse qui était élevée et vivait à la cour des grandes familles, mais aussi cette partie de la bourgeoisie souhaitant le développement social et une certaine forme d'ouverture. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, parler français devient de plus en plus à la mode, et la figure de celui qui, tout en ignorant le français, se plaît pourtant à parsemer son discours d'expressions françaises (souvent fausses ou inappropriées), est tournée en dérision dans la littérature hongroise.

La population des villes au XVIII^e siècle était surtout de langue maternelle allemande et la connaissance de l'allemand était plus répandue que celle du français dans la noblesse. L'Allemagne, catholique comme protestante, tient le premier rôle sur le plan économique et politique, mais aussi du point de vue culturel, et l'allemand était, en dehors du latin, la langue naturelle de la communication avec le milieu de la cour de Vienne. L'expansion géographique du catholicisme a encore favorisé l'influence allemande puisque, après le refoulement des Turcs, la population arrivée sur ces territoires largement vides d'habitants venait surtout des régions catholiques d'Allemagne.

Quant à la formation du clergé et des intellectuels catholiques, c'était des établissements d'enseignement supérieur de Vienne, de Graz et d'Allemagne du Sud, ainsi que des établissements italiens, qui jouaient le rôle principal, de sorte que, au XVIII^e siècle, la place de la langue italienne comme langue intermédiaire s'est également renforcée. Ce qui a été traduit en italien, à partir du français ou de n'importe quelle autre langue, a probablement été diffusé non seulement en Dalmatie ou dans les territoires croates, mais aussi dans le bassin des Carpates. Il faut souligner fortement l'influence théologique de la réforme italienne et son rôle joué dans la diffusion des lumières françaises ³.

³ Béla Holl, « Lo sviluppo del pensiero teologico alla luce del patrimonio librario del clero cattolico ungherese del primo periodo dell'illuminismo », dans *Venezia, Italia, Ungheria fra Arcadia e illuminismo : rapporti italo-ungheresi dalla presa di Buda alla Rivoluzione Francese*, éd. Béla Köpeczi et Péter Sárközy, Budapest 1982, pp. 211-224.

Le livre en tant que support du transfert est une source réelle, mais dont l'efficacité n'est pas toujours si évident. La présence d'un livre dans une librairie, dans une collection ou même dans une bibliothèque privée d'un pays étranger n'implique pas nécessairement que son contenu exerce une quelconque influence (pour pouvoir parler d'une véritable influence, il faut pouvoir montrer non seulement que le livre a été lu, mais encore comment son contenu a été ou non reçu par ses lecteurs). L'analyse statistique des lectures, du système de la librairie et du commerce du livre permet pourtant de dessiner le contexte des recherches sur l'influence d'un auteur, d'un ouvrage ou d'un courant intellectuel dans son ensemble.

Notre point de départ est la bibliographie nationale rétrospective (qui donne la description des livres publiés en Hongrie à partir de 1650 et au XVIII^e siècle)⁴. En dehors de cela, on dispose de quelque deux mille cata-

Péter Sárközy, « Il 'pre-illuminismo cattolico' e la crisi del reformismo illuminato in Ungheria », dans *Conflitti e compromessi nell'Europa 'di Centro' fra XVI e XX secolo. Atti de 2° Colloquio Internazionale (Vierbo, 26-27 Maggio 2000)*, Viterbo 2001, pp. 241-255; István Monok, « Libri Ecclesiae pastorumque – Zeugnisse der Protokolle der Kirchenvisitationen », dans *Lesestoffe und kulturelles Niveau des niederen Klerus. Jesuiten und die nationalen Kulturverhältnisse. Böhmen, Mähren und das Karpatenbeken im XVII. und XVIII. Jahrhundert*, éd. István Monok, Péter Ötvös, préf. Frédéric Barbier, Szeged 2001, pp. 43-53.

⁴ Károly Szabó, *Régi Magyar Könyvtár I. kötet* (RMK I). (Livres anciens hongrois, vol. I) : *az 1531-től 1711-ig megjelent magyar nyelvű hazai nyomtatványok könyvészeti kézikönyve* (Bibliographie des livres imprimés de langue hongroise parus en Hongrie entre 1531 et 1711), Budapest 1879. Károly Szabó, *Régi Magyar Könyvtár II-dik kötet* (RMK II.) : *az 1473-tól 1711-ig megjelent nem magyar nyelvű hazai nyomtatványok könyvészeti kézikönyve* (Bibliographie des livres imprimés de langue non hongroise parus en Hongrie entre 1473 et 1711.), Budapest 1885. *Régi Magyarországi Nyomtatványok* (RMNy), 1473–1600 (Livres imprimés en Hongrie), éd. Gedeon Borsa, Ferenc Hervay, Béla Holl, István Käfer et Kelecsényi Ákos munkája, Budapest 1971. *Régi Magyarországi Nyomtatványok* (RMNy), 1601–1635 (Livres imprimés en Hongrie.), éd. Gedeon Borsa, Ferenc Hervay et Béla Holl, József Fazakas, János Heltai, Kelecsényi Ákos et Judit Vásárhelyi, Budapest 1983. *Régi Magyarországi Nyomtatványok* (RMNy), 1636–1655 (Livres imprimés en Hongrie.), éd. János Heltai, Béla Holl, Ilona Pavercsik, Judit Vásárhelyi, Sándor Dörnyei, Judit V. Ecsedy et István Käfer, Budapest 2000. Géza Petrik, *Magyarország bibliographiája* (Bibliographie de Hongrie) 1712–1860. I–VI. Kötet, Budapest, 1888–1892 ; *Magyarország bibliographiája* (Bibliographie de Hongrie) 1712–1860. VII. kötet. Petrik Géza Pótlások: *Magyarország bibliographiája 1712–1860. című művéhez.* (Suppléments à l'ouvrage de Géza Petrik intitulé *Bibliographie de Hongrie 1712–1860*) 1701–1800 között megjelent magyarországi (és külföldi magyar nyelvű) nyomtatványok (Imprimés de langue hongroise parus en Hongrie et à l'étranger entre 1701 et 1800), éd. Lászlóné Bayer, Magda Fajcsek, Miklósné Komjáthy, Ilona Pavercsik, Judit P. Vásárhelyi et Judit V. Ecsedy, Budapest 1989. *Magya-*

logues de bibliothèques privées ou institutionnelles antérieures à 1750, ce qui constitue un fonds susceptible de servir de base aux analyses statistiques⁵. Il importe de souligner le fait que l'influence des idées françaises aux XVII^e et XVIII^e siècles est facile à mettre en évidence pour toutes les cultures du bassin des Carpates et que, pour ce travail, la source mentionnée est à la disposition de toutes les nations sous forme d'une base de données constituée par un travail en collaboration. S'agissant des XVII^e et XVIII^e siècles, l'interprétation des sources est facilitée par le fait que les recherches sur l'ancienne littérature hongroise ont abouti à un nombre très élevé d'études fouillées qui analysent l'expansion des courants intellectuels tout en identifiant les sources européennes des œuvres hongroises examinées.

Le dépouillement statistique et l'analyse critique de cet ensemble de sources sont en cours. Dans la présente étude, je me suis proposé de donner une première idée des résultats. À l'époque qui nous intéresse, les contacts directs entre éditeurs et libraires français d'une part et clients ou lecteurs en Hongrie restent sporadiques. C'étaient surtout les foires de livres en Allemagne, et d'abord la foire de Leipzig, qui jouaient le rôle d'intermédiaire, mais d'autres centres jouent également un rôle rien moins que négligeable : ainsi, à partir du XVI^e siècle, Bâle, mais aussi la cour de Bruxelles, Strasbourg et pour une part Heidelberg. Plus les périodes postérieures, il conviendra d'examiner le rôle de Genève, celui de Francfort/Main, de Leiden et des Pays-Bas, de même que de Venise, Berlin et Vienne.

Dans le dernier tiers du XVII^e siècle l'université de Heidelberg a déjà cessé de fonctionner⁶, et ce sont les établissements d'enseignement supé-

rország bibliographiája (Bibliographie de Hongrie), 1712–1860, VIII. kötet. Függelék. Hazai 18. századi színlapok, gyászjelentések és szentképek bibliográfiája. Nyomda- és kiadástörténeti mutató az 1701–1800 között megjelent magyarországi (és külföldi magyar nyelvű) nyomtatványokhoz. (Annexe à la Bibliographie de Hongrie : affiches de théâtre, avis de deuil, images de dévotion. Index de l'histoire des imprimeries et des éditions de langue hongroise parus en Hongrie et à l'étranger), éd. Gedeon Borsa, Magda Fajcsek, Ilona Pavercsik et Judit V. Ecsedy, Budapest 1989.

⁵ *Könyvtártörténeti Füzetek* (Cahiers d'histoire des bibliothèques). *Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliographie des inventaires) 1535–1750. I–XI. Kötet, éd. István Monok, Szeged 1981–2001. Voir le site informatique à l'adresse <http://www.eruditio.hu>

⁶ János Heltai, « Adattár a heidelbergi egyetemen 1595–1621 között tanult magyarországi diákokról és pártfogóikról » (Répertoire des étudiants hongrois faisant leurs études entre 1595–1621 à Heidelberg, et de leurs protecteurs), dans *Az Országos Széchényi Könyvtár évkönyve 1980*, Budapest 1982, pp. 243–346.; Imre Trencsényi-Waldapfel, « Szenci Molnár Albert heidelbergben » (Albert Szenci Milnár à Heidel-

rieur des Pays-Bas, surtout à Franeker et Leiden, qui l'ont remplacée pour la formation des intellectuels protestants hongrois⁷. Le rôle de ces établissements est important, du point de vue qui nous intéresse ici, pour la diffusion de l'œuvre de Descartes en Europe centrale : les discussions philosophiques et théologiques suscitées par les œuvres de Descartes ont de ce fait trouvé un vaste écho parmi les intellectuels hongrois protestants. La plupart des théologiens calvinistes hongrois ont été formés dans les universités hollandaises, où ils ont dû connaître les écrits des partisans du philosophe (Henri Le Roi, Hermann Alexander Roell, etc.) et ceux de ses adversaires acharnés (Gisbertus Voetius, Samuel Maresius, etc.). Certains ont choisi pour sujet de leur examen de fin d'étude tel ou tel point des idées cartésiennes.

De même, les intellectuels unitaires ont en règle générale porté un vif intérêt aux courants philosophiques rationalistes, de sorte que l'on peut considérer comme naturel que plusieurs représentants du cartésianisme aient été très populaires dans ce groupe. La réception des idées cartésiennes par les Luthériens est très particulière : les jeunes gens qui fréquentaient uniquement les seules universités allemandes n'ont eu accès aux idées de Descartes qu'à travers la médiation allemande. On retrouve le même phénomène concernant l'histoire de la réception des ouvrages des premières Lumières : le rôle de médiation que jouent les ouvrages de Christian Wolff ou ceux de Samuel Pufendorf est une question de première importance. Mais il faut également rappeler le rôle d'intermédiaire joué par le latin : parmi les intellectuels protestants de l'époque, on ne peut mentionner personne qui ait bien connu le français de la langue philosophique. Pour autant que nous le sachions, ils n'ont donc lu les œuvres de Descartes qu'en latin⁸.

Le premier tiers du XVIII^e siècle présente un phénomène nouveau : des ouvrages rédigés en français pénètrent les bibliothèques hongroises, et jusqu'aux collections bourgeoises. Il s'agit d'un nombre très restreint de traités moraux et d'œuvre littéraires (n'oublions pas que la majorité de la

berg), dans *Uő. Magyar Irodalo. Világirodalom* (Littérature hongroise-littérature mondiale), *Tanulmányok* (études), II, Budapest 1961, pp. 109-155.

⁷ Ferenc Postma, Jakob van Sluis, *Auditorium Academiae Franekerensis. Bibliographie der Reden, Disputationen und Gelegenheitsdruckwerke der Universität und des Atheneums in Franeker 1585–1843*, Leeuwarden, 1995.

⁸ István Monok, « La présence des auteurs français dans les lectures de la noblesse hongroise entre 1526 et 1671 », dans *Cahiers d'études hongroises*, vol. 7, 1995. [1996], pp. 38-50.

bourgeoisie a l'allemand comme langue maternelle et est de confession luthérienne).

En examinant les corpus des bibliothèques des aristocrates hongrois de la seconde moitié du XVII^e siècle, on peut suivre l'apparition, puis la présence permanente des œuvres françaises même si, du point de vue thématique, on observe très peu de changements (le meilleur exemple est donné par les bibliothèques de Ferenc Nádasdy⁹ et de Pál Esterházy¹⁰), avec toujours aussi peu d'ouvrages littéraires. Les œuvres théologiques et philosophiques en langue française sont également très rares dans ce corpus. Au contraire, la persistance des pratiques anciennes de collection de livres et de lecture explique le grand nombre d'ouvrages théologiques chez nos deux aristocrates, des ouvrages parmi lesquels le nombre des titres d'auteurs français tend à augmenter même s'il s'agit pratiquement toujours d'éditions en latin. Le plus souvent, ce sont les titres de Philippe Alegambe et de Nicolas Caussin. Les éditions qui parviennent alors en Hongrie et dans le bassin des Carpathes viennent généralement de Paris et de Lyon. À l'origine de ces phénomènes, on peut citer le retour en force des ordres réguliers, au premier rang desquels viennent les Jésuites, les Cisterciens et les Prémontrés. On remarquera d'autre part que, parmi les Cisterciens, dont la présence se renforce surtout en Hongrie occidentale, figurent nombre d'originaires des Pays-Bas du Sud, pour lesquels le français est soit la langue maternelle, soit une langue véhiculaire connue à côté du flamand¹¹. Les ouvrages de piété janséniste se rencontrent assez fréquemment : nous sommes à une époque où les courants exprimant l'exigence d'une religiosité personnelle ont fait l'objet de fervents débats (le piétisme chez les protestants, le jansénisme chez les catholiques). Il est donc naturel que les ou-

⁹ *Magyarországi magánkönyvtárak* (Bibliothèques privées en Hongrie), II. 1588-1721, éd. Gábor Farkas, András Varga, Tünde Katona et Miklós Latzkovits, Szeged, 1992 (« Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez » (Documentation de l'histoire des courants intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles) 13/2), notamment pp. 73-80 et 101-107.

¹⁰ *Lesestoffe in Westungarn II. Frankenstein (Fraknó), Eisenstadt (Kismarton), Güns (Kőszeg), Rust (Ruszt)*, éd. Tibor Grüll, Katalin Keveházi, Károly Kokas, István Monok, Péter Ötvös et Harald Prickler, Szeged, JATE-Scriptum Rt. 1996 (« Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez », 18/2. « Burgenländische Forschungen », XV), pp. 157-192.

¹¹ *Adattár*, *ouvr. cité*, 18/2, pp. 199-200. *Katolikus intézményi könyvtárak Magyarországon* (Bibliothèques catholiques institutionnelles en Hongrie), 1526-1726, éd. Edina Zvara, Szeged, 2001 (Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 19/1).

vrages de base de ces controverses se rencontrent aussi dans le corpus du bassin de Carpathes.

Notons également les différences qui se manifestent dans les habitudes de lecture entre les aristocrates de Hongrie occidentale (la Hongrie royale) et ceux de Transylvanie. La plupart des familles transylvaines ont conservé leur foi calviniste, et leur façon de lire reste plus archaïque, autant s'agissant de la langue que s'agissant du contenu¹². La première bibliothèque à posséder un corpus important d'ouvrages historiques et politiques en langue française est celle de Dénes Bánffy (catalogues dressés entre 1734 et 1737, à l'époque où le jeune homme fait ses études en Allemagne)¹³. Étant donné que dans le catalogue on a fait figurer également le lieu de l'édition, il est acquis sans peine que Bánffy a pu se procurer des livres en langue française dans des éditions publiés aux Pays-Bas (Amsterdam, La Haye, Utrecht) et en Allemagne (Nuremberg, Leipzig, Augsbourg). Inversement, un bon nombre de traductions latines des ouvrages français figurent dans les bibliothèques des aristocrates transylvains de la seconde moitié du XVII^e siècle (Apafi, Teleki, Bethlen). Parmi les titres, les traités de Jacques Auguste de Thou étaient les plus répandus¹⁴.

Le chercheur travaillant sur la présence de livres français en Hongrie doit consacrer une attention toute particulière à Ferenc Rákóczi (1676–1735), dont la culture française (rappelons qu'il a écrit une partie de ses livres dans cette langue) reste pourtant un phénomène exceptionnel. Plusieurs monographies ont été rédigées, et pour cause, sur ce personnage exceptionnel¹⁵. Dans les inventaires du mobilier de ses châteaux (Sárospatak, Szerencs et Munkács), on trouve toujours mention de livres. Nous connais-

¹² István Monok, « Leser oder Sammler ? Die Veränderung der Buchsammel- und Lesegehnheiten an der Wende des 17.-18. Jahrhunderts », dans *Das achtzehnte Jahrhundert und Österreich. Jahrbuch der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts*, 12, Wien, 1997, pp. 127-142. Id., « Über die höfischen Bibliotheken », dans *Acta Comeniana*, 15, 2002.

¹³ *Erdélyi könyvesházak III* (Bibliothèques de Transylvanie), 1563–1757. *A Bethlen-család és környezete* (La famille Bethlen et son milieu). *Az Apafi-család és környezete. A Teleki-család és környezete. Vegyes források*, éd. István Monok, Noémi Németh et András Varga, Szeged, 1994 [1995] (*Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez*, 16/3.) (*Adattar*, 16/3.), pp. 303-314.

¹⁴ *Ibidem*, pp. 3-170.

¹⁵ Béla Köpeczi, *Döntés előtt. Az ifjú Rákóczi eszmei útja* (Avant de décider: le chemin intellectuel du jeune Rákóczi), Budapest 1982. Béla Köpeczi, *A bujdosó Rákóczi* (Rákóczi, le réfugié), Budapest 1991, pp. 467-566. *Adattar*, 13/2, pp. 128-129, 153-158 et 165-166.

sons ses lectures à Bécsújhely (1701 : dix-neuf livres, uniquement de belles-lettres en française et en allemand, ainsi que des traductions d'auteurs de l'Antiquité ¹⁶), et faites celles à Rodostó pendant son exil (1736 : cent seize titres, ouvrages d'histoire, de morale et de méditation, pour la plupart en français ¹⁷). On peut considérer comme caractéristique l'inventaire établi en 1701 à Sárospatak : cent soixante-huit titres, dont quatre-vingts en français, treize en allemand, cinq en italien et les autres en latin ¹⁸. Du point de vue thématique, la collection caractérise également les curiosités de son lecteur-politicien : les sujets sont l'histoire, la science politique, la stratégie et la géographie.

En comparaison avec les lectures de Ferenc Rákóczi, nous pouvons citer celles de plusieurs généraux de son armée. Imre Thököly (1657–1705), soutenu par la cour française, possédait une petite collection de livres pendant son exil à Constantinople ¹⁹. Dans l'inventaire de son mobilier établi en 1708, on trouve soixante-dix livres : pratiquement uniquement des titres historiques en latin et en hongrois, vingt-trois titres en allemand, aucun en français ni traduit du français. Après que Miklós Bercsényi (1665–1725), intendant militaire de Haute-Hongrie, ait rejoint Rákóczi et soit passé en Pologne, en 1701, la Chambre a confisqué ses biens à Ungvár par la Chambre ²⁰ : l'inventaire mentionne cent quatorze livres, dont trois en allemand et tous les autres en latin. Il s'agit d'ouvrages d'histoire, de science politique ou de philosophie, outre et quelques titres à caractère religieux. Rien ne vient traduire une quelconque influence de la culture française.

Dans l'appareil d'État mis en place par Rákóczi, András Szirmay (?–1707) a été président de la Cour d'appel ²¹ et il a dressé lui-même la liste de ses livres, deux cent dix-sept titres, tous en latin sauf trois en allemand. Les intérêts majeurs portent Szirmay vers la politique et la philosophie historique, et il possède quelques classiques français, Froissard, Commines, Jean Bodin et de Thou, outre, comme seul texte français récent, le *Lilietum politicum* de Jacques Le Bleau. Enfin, parmi les soixante livres du général

¹⁶ Adattar, 16/3, pp. 153-154.

¹⁷ *De Saussure Czézárnak II. Rákóczi Ferencz fejedelem udvari nemesének törökországi levelei 1730–39-ből és följegyzései 1740-ből* (Lettres de Turquie de César de Saussure, noble de cour du prince Ferencz II Rákóczi datant de 1730–1739, et notes de 1740), éd. Kálmán Közli Thaly, Budapest, 1909, pp. 365-368.

¹⁸ Adattar, 13/2, pp. 128-129.

¹⁹ Ibid., pp. 175-179.

²⁰ Ibid., pp. 148-152.

²¹ Ibid., pp. 168-173.

« kuruc » Simon Forgách (1669–1739), on ne rencontre, vers 1730, qu'un seul ouvrage d'un auteur français (mais en latin), et une *Grammatica Gallicae linguae*...²² Quant aux lectures des membres de la délégation envoyée par Rákóczi en France, on n'en sait rien.

L'absence des auteurs français et des ouvrages en langue française dans les bibliothèques des aristocrates au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles ne doit pourtant pas être interprétée comme une absence d'intérêt pour les idées françaises. Les livres français du XVII^e siècle aujourd'hui conservés contiennent beaucoup de notes écrites manuscrites démontrant d'usage fréquent. Au cours du XVIII^e siècle, la composition linguistique des bibliothèques des aristocrates subit des modifications spectaculaires. Au milieu du siècle, lire en français est devenu naturel dans ces milieux. L'éducation d'un jeune aristocrate n'est pas complète s'il n'a pas effectué un voyage de formation – et non en vue d'études universitaires – à l'étranger, et s'il ne connaît pas l'allemand ou le français. La langue française domine tout le secteur des belles-lettres, mais un bon nombre de titres relevant du domaine de la littérature de voyage et de l'histoire naturelle sont également écrits en français. Les livres d'histoire et de politique sont souvent écrits en français ou en allemand. On dispose de la liste des livres qui se trouvaient dans les années 1740 dans la chambre d'Ádám Batthány : il s'agit donc probablement des livres qui lui étaient les plus familiers, notamment toute une petite bibliothèque en langue française, alors que les titres en latin ou en allemand restent en nombre infime. Même les auteurs de l'Antiquité grecque et romaine sont présents dans des traductions françaises. La seconde moitié du XVIII^e siècle voit l'arrivée en Hongrie d'un nombre très élevé de livres français, au point que l'on peut dire que certaines bibliothèques d'aristocrates, et jusqu'à des ensembles de deux à dix mille volumes, sont majoritairement des collections françaises. Toutes les célébrités des Lumières sont désormais représentées, mais aussi un grand nombre d'œuvres libertines ou maçonniques²³.

Dans les années 1740, l'aristocratie hongroise entre dans une période d'enrichissement spectaculaire, dont témoigne le fait que cette décennie voit la construction de plus de deux cents châteaux. Or, un château ne l'est

²² Adattar 13/2, pp. 218-220.

²³ Olga Granasztói, « A franciás műveltségű magyar arisztokrácia három különleges figurájának portréja könyvgyűjtő tevékenységük tükrében », dans *Magyar Könyvszemle*, 2000, pp. 43-70. Id., « A tiltott francia könyvek sorsa Magyarországon : válogatás a cenzúrahivatal aktáiból » (Le sort des livres français mis à l'index en Hongrie : une sélection de documents du Bureau de la censure), dans *Sic itur ad astra*, 2000, 4, pp. 47-76.

pas s'il ne possède pas une salle de bibliothèque, et la construction de ces châteaux suppose donc une demande accrue importante en livres. Depuis les années 1750 d'autre part, le système de la librairie commence à se transformer en Hongrie et à se rapprocher des normes d'Europe occidentale. Le rôle prépondérant revient toujours à la librairie de Vienne et à celle de Leipzig, mais les contacts se développent aussi avec les commerçants de Francfort, des autres grandes villes allemandes et de Venise. Au cours du règne de Marie-Thérèse, la censure sur les importations de livres s'exerce à travers tous les territoires habsbourgeois, dont la Hongrie, mais l'avènement de Joseph II s'accompagne d'une libéralisation rapide. Il n'est donc pas étonnant que les lecteurs hongrois aient dès lors eu accès à une partie de plus en plus importante de la production livresque européenne. Mais, pour l'histoire de la présence des livres français dans le bassin des Carpathes, c'est là un nouveau chapitre.

Lecteurs hongrois de livres français. Diffusion et réception de la littérature française en Hongrie vers la fin du XVIII^e siècle

Olga Granasztói

C'est en étudiant la littérature française libertine du XVIII^e siècle que je me suis peu à peu familiarisée avec les travaux dans le domaine de l'histoire du livre et de la lecture. Mes recherches sur cette face longtemps cachée de la littérature française de l'époque des Lumières m'ont dirigée vers l'univers de la littérature clandestine, avec son extraordinaire popularité parmi les lecteurs occidentaux. C'est ainsi que je me suis posé une question toute simple : dans quelles mesures cette production livresque a-t-elle été diffusée en Hongrie ? Cette première question a entraîné la suivante, à savoir que lisaient les Hongrois dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle ? Finalement c'est en reliant les deux que je suis arrivée au thème des lecteurs hongrois de livres français durant la période de 1770 à 1810.

Afin de pouvoir aller au-delà des résultats auxquels la recherche consacrée aux influences des Lumières en Hongrie et au développement de la culture du livre a produits, il fallait choisir un point d'approche qui ne tienne pas compte des jugements esthétiques de la postérité et permette de se faire une idée plus proche de la réalité quant aux centres d'intérêt du public des lecteurs. D'après les résultats des recherches françaises dans le même domaine, il ne me semblait pas trop audacieux de supposer que, pour qui s'écarterait du canon des auteurs classiques, il y aurait encore bien des ouvrages à découvrir dans les différentes sources, des livres négligés tout simplement parce que sans valeur pour la recherche traditionnelle. Au-delà des recherches sur les bibliothèques, les acheteurs, les lecteurs ou les modes d'acquisition des livres français, mon objectif est devenu celui de définir les pratiques de lectures du public hongrois des livres français et de reconstituer ses mentalités, sans pour autant négliger l'étude des processus de réception et d'appropriation.

Au sein de l'élite hongroise cultivée susceptible d'avoir une prédilection pour les livres français, il s'est facilement détaché le groupe des aristocrates francophones et francophiles, dont les membres ont fondé entre 1760 et

1780 des bibliothèques importantes et connues pour leurs collections de titres français – de quelques centaines à cinq, voire huit mille volumes. Or, paradoxalement, ces bibliothèques nobiliaires n'ont jamais fait objet d'un recensement complet, leur description la plus précise date d'avant-guerre alors même que les bouleversements de l'histoire, sans parler des changements territoriaux du pays, l'ont en quelque sorte rendue inadéquate¹ : une grande partie de ces bibliothèques est demeurée au même endroit jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, exceptées celles offertes à des collections publiques ou vendues aux enchères, alors que, après la Guerre, les unes avaient disparu, les autres se trouvaient dispersées ou, dans le meilleur des cas intégrées dans des bibliothèques publiques, municipales, sans que jamais leur provenance ait été révélée. Les catalogues anciens de ces bibliothèques n'ont jamais non plus été recensés de manière systématique.

Faute d'études préliminaires fiables, j'ai donc dû procéder à une enquête quantitative non exhaustive : dépouiller le maximum de catalogues de bibliothèque ayant appartenu à des aristocrates amateurs de livres français et analyser leur contenu. Cet échantillon devait être suffisamment représentatif pour permettre d'esquisser dans ses grandes lignes le caractère des collections françaises. L'état actuel d'avancement de mes recherches ne me permet pas de donner de chiffres exacts sur l'effectif des collectionneurs et l'importance des collections : j'ai étudié une dizaine de fonds, peut-être les plus représentatifs, dont les catalogues sont conservés en totalité ou en partie. De plus, on ne dispose que d'informations indirectes sur nombre de collectionneurs de ce même groupe social, notamment, s'agissant du contenu de leurs bibliothèques, des informations fournies par les rapports de la Censure ou encore des traces d'achats laissées dans les archives des libraires de Buda et de Pest spécialisés sur les livres étrangers. Ces sources permettent d'élargir le cercle de l'étude et de partir à la quête de bibliothèques tombées dans l'oubli.

La génération ayant fait ses études dans les années 1760 à Vienne est la plus intéressante dans notre perspective. Il s'agit d'abord de jeunes magnats issus des plus grandes et plus puissantes familles, pour la plupart catholiques, élèves en général au *Theresianum* de Vienne et qui, imprégnés de l'esprit des Lumières, constitueront l'élite culturelle de la Hongrie de la fin du siècle. Curieusement, parmi ces magnats, le voyage en l'Occident n'était pas un élément régulier du cursus d'éducation. Un autre groupe est issu de

¹ Voir: György Aladár, *Magyarország köz-és magánkönyvtárai*. Budapest 1885. Margit Szarvasi, *Magánkönyvtáraink a XVIII században*. Budapest 1939.

la noblesse protestante éclairée, dont le cursus d'études est le plus souvent accompli dans les universités allemandes ou hollandaises et qui voyageait régulièrement en Europe : de manière logique, l'influence allemande est, ici, plus perceptible que l'influence française et, si les bibliothèques possèdent évidemment nombre de livres français, ceux-ci témoignent de curiosités différentes. Il s'agit en effet de collections plus érudites, spécialisées dans les auteurs classiques des Lumières, on y trouve peu de belles-lettres mais plus de livres de religion que chez les catholiques.

À cette dichotomie première se superpose une opposition géographique, tout particulièrement sensible sur le point de l'ouverture à l'innovation et aux titres les plus récents. Si la haute noblesse est toujours la plus favorisée et la plus réceptive, on remarque aussi la place tenue, bien qu'en un beaucoup plus petit nombre, par la moyenne noblesse des comitats de l'ouest et du nord-est de la Hongrie (ces derniers sur le territoire de l'actuelle Slovaquie). C'est dans ces comitats les plus développés que l'on a construit le plus grand nombre de châteaux lors de la grande vague de construction des années 1770–1780. Ces demeures nobiliaires possèdent toujours une bibliothèque, et ont joué un rôle considérable dans la vie intellectuelle : ils ont été en quelque sorte des institutions d'une sociabilité éclairée dont le développement s'appuyait notamment sur la création de bibliothèques souvent importantes. Celles-ci se sont enrichies le plus rapidement sous le règne de Joseph II, grâce à sa suppression de la censure et de la surveillance des livres étrangers. C'est vers le milieu des années 1790 que le rythme des achats commence à se ralentir, suite aux sévères instructions de l'empereur François I^{er}, et cette tendance se renforcera jusqu'à la fin du siècle.

Mais revenons au contenu de nos bibliothèques. Les études consacrées à la culture de la haute noblesse s'accordaient quant à la diminution des lectures religieuses, à la place importante prise par les livres scientifiques et historiques, et à la montée des belles-lettres. En bref, des tendances caractéristiques pour quasiment toute l'Europe éclairée. À part ces constatations très générales, le seul domaine des livres français à avoir fait l'objet d'analyse plus approfondie était celui des titres classiques des Lumières, titres dont la diffusion, la présence dans les collections nobiliaires et la réception par le public hongrois sont aujourd'hui bien connus. Mais le résultat du dépouillement de catalogues qui n'avaient été examinés que partiellement, voire ne l'avaient jamais été, a confirmé, voire renforcé mon hypothèse². Un examen même rapide et superficiel met en évidence la présence

² Pour plus d'informations voir : Olga Granasztói, « A libertinus irodalom fogad-

en nombre de livres français variés et dont peut-être la seule caractéristique commune est le fait d'avoir été interdits. Comme il est impossible de faire une démonstration détaillée, je vais attirer l'attention sur les genres les mieux représentés.

Le phénomène le plus frappant est celui de la domination de la catégorie de la « littérature » par les ouvrages licencieux, à commencer par les best-sellers de la pornographie, les romans libertins et les recueils de poèmes érotiques. Il faut également mentionner la richesse de la littérature épistolaire, du genre théâtral et des mémoires. Quant à l'« histoire », là aussi présente en nombre, on y retrouve des libelles, pamphlets, « vies privées », anecdotes, « chroniques scandaleuses », rapportant des détails piquants, érotiques ou même pornographiques sur les grandes figures de l'Ancien Régime et en premier lieu sur la cour royale. Enfin j'attire l'attention sur la présence très générale d'ouvrages anticléricaux, parfois des plus audacieux. En guise de première conclusion, il faut donc souligner la surabondance de la littérature dite de divertissement qui dans plusieurs collections l'emporte largement sur les titres philosophiques proprement dits.

Parallèlement à l'étude statistique de la diffusion et la possession de livres, qui nous informe sur les mentalités collectives, j'ai entamé des recherches sur une autre piste afin d'obtenir des renseignements concernant le comportement individuel en matière de lecture. Selon Hans-Erich Bödeker, pour chercher les traces et les résultats d'une « lecture productive », en tenant compte des processus d'appropriation des lecteurs sur ce qu'ils lisent, il faut collecter et exploiter systématiquement tous les indices que l'on peut obtenir³. Mais rares sont les fonds d'archives assez complets pour permettre d'embrasser tous les domaines à la fois. C'est la raison pour laquelle mon choix est tombé sur un collectionneur représentatif de son milieu social et en même temps absolument unique. Dans le cas du comte István Csàky et de sa femme, la comtesse Júlia Erdődy, nous avons en effet la chance de disposer de l'essentiel, non seulement la bibliothèque pratiquement dans son intégralité mais aussi le fonds d'archives privés⁴, ces deux éléments étant complétés par des témoignages de contemporains et par certains documents isolés. La bibliothèque des Csàky est d'autant plus intéres-

tatása Magyarországo », dans *Irodalomtörténeti Közlemények*. 2000, 3-4, pp. 393-405.

³ Hans-Erich Bödeker, « D'une histoire littéraire du lecteur à l'histoire du lecteur. Bilan et perspectives de l'histoire de la lecture en Allemagne », dans *Histoire de la lecture. Un bilan de recherches*, Paris 1995, p. 116.

⁴ Aux Archives Nationales de l'Hongrie.

sante pour le chercheur qu'elle a gardé son caractère original : fondée vers 1765 par le comte et enrichie par le couple jusqu'au début des années 1800, elle a été vendue par le comte et la comtesse, qui n'avaient pas d'enfants, pour des raisons financières mais à la suite de leur séparation.

La bibliothèque des Csàky était aménagée dans le château de Homonna (Hummené, à l'Est de la Slovaquie), mais les livres ont été retrouvés dans les années 1910 par un chercheur hongrois, dans le fond des livres anciens de la bibliothèque municipale d'Arad (Roumanie)⁵. Je ne veux pas reprendre ici l'histoire de la bibliothèque, mais simplement rappeler que, depuis les publications de l'historien Sándor Eckhardt dont la dernière date de 1943, personne ne savait ce qu'était devenue cette collection exceptionnelle : j'ai été la première personne depuis la guerre qui soit allée voir ce fond pour vérifier s'il existe encore. Grâce au désintérêt total à son égard, la bibliothèque Csàky existe toujours presque intacte, intégrée avec d'autres collections nobiliaires hongroises dans le fond des livres anciens de la bibliothèque municipale d'Arad.

La bibliothèque comptait, selon le catalogue encore étudié par Eckhardt, cinq mille six cent dix volumes, correspondant à quelque trois mille huit cents titres dont environ trois mille en français tous édités au XVIII^e siècle. Il s'agit, au vu de ces chiffres, d'une bibliothèque de taille moyenne, mais unique de par son caractère homogène. Le fait que l'on puisse consulter les livres, les prendre en main et en relever les particularités d'exemplaires augmente encore plus son intérêt pour le chercheur. Cette bibliothèque offre un panorama complet de la littérature française du XVIII^e siècle, tous genres confondus (théâtre, poésie, conte, roman, etc.) La présence des titres de pratiquement tous les auteurs des Lumières, comme les éditions complètes de Voltaire, de Rousseau et des philosophes matérialistes, mais aussi l'*Encyclopédie*, etc., était connue depuis le travail d'Eckhardt, de sorte que j'ai pu concentrer mon attention sur les autres titres. C'est ainsi que j'ai trouvé une véritable mine d'or dans le domaine de la littérature française pour l'essentiel interdite. Tous les livres « philosophiques »⁶ s'y retrouvent, littérature libertine, pornographique, libelles, pamphlets, chroniques scandaleuses, vies privées, mémoires, anecdotes, et classiques de la littérature anticléricale. Ce qui est frappant au vu de cette collection, c'est le choix consciencieux et le goût évident du ou des collectionneurs. Il vaut la peine de prendre en main chaque volume, dont beaucoup contiennent des notes,

⁵ Eckhardt Sándor, *Az Aradi közművelődési palota francia könyvei*, Arad 1917.

⁶ Au sens du mot qu'utilisaient les libraires clandestins du XVIII^e siècle.

des parties soulignées, des inscriptions etc., révélant ainsi certains secrets de leur lecture.

Grâce au fonds d'archives de la famille Csàky, il est également possible de tracer le portrait des propriétaires de la collection et de reconstruire, à partir des informations fragmentaires, le rôle que le livre a pu jouer dans leur vie. Un examen minutieux des sources montre que c'est la comtesse qui avait une prédilection pour la littérature et les ouvrages les moins « sérieux », et que, d'une manière générale, c'est elle qui a constitué l'essentiel de la collection⁷. Il ne subsiste presque pas de correspondance privée, mais une correspondance d'affaires avec les différents administrateurs des domaines dans laquelle les allusions aux livres figurent en nombre. D'autres sources précieuses sont constituées par les inventaires des différentes demeures du couple, parmi lesquels fait malheureusement défaut celui du château où se trouvait la bibliothèque : ces inventaires, établis à des périodes différentes, permettent de repérer la présence des livres dans les diverses parties de l'habitation. Il est également souvent questions de livres dans les « livres de poste », où l'on enregistre les envois de colis, dont des livres adressés au relieur ou reçus en retour de celui pour la comtesse. Il existe même une facture du relieur à la date de 1777 : il s'agit de Kollar et Höffer, relieurs à Leutschau (Levoca), et le document mentionne une vingtaine de titres différents tous, à trois exceptions près, des livres français, des romans aujourd'hui tombés dans l'oubli.

L'une des questions les plus intéressantes est celle de savoir comment ces livres, pour la plupart interdits, ont pu parvenir à leurs destinataires. Lors des périodes où les contrôles de douane étaient sévères, il existait en Hongrie tout un réseau de commerce clandestin. Nous en avons retrouvé des traces dans les archives des Csàky, lesquels faisaient par exemple appel à des commerçants de la ville de Késmàrk pour cacher des livres parmi leurs différents articles. Mais sous le règne de Joseph II, se procurer des livres français même strictement interdits ne posait pas de grande difficulté, surtout pour l'aristocratie. Les « livres de poste » des Csàky contiennent encore d'autres témoignages précieux : deux noms de libraires font leur apparition, celui de Weingand à Pest mentionné en 1780, et celui de Jean Gay à Vienne deux fois en 1787. Les informations livrées par le fonds d'archives familiales restent cependant très fragmentaires, de sorte qu'il ne faut ni sur-estimer ni sous-estimer leur portée, mais bien les considérer

⁷ Olga Granasztói, « *A franciás műveltségű magyar arisztokrácia három különleges figurájának portréja* », dans Magyar Könyvszemle 2000, 1, pp. 43-68.

comme des morceaux d'une mosaïque en cours de reconstitution.

Les lacunes de la documentation supposent de faire appel à d'autres sources susceptibles de révéler des traces indirectes sur la pratique de la lecture nobiliaire : on pense aux archives des maisons spécialisées dans la « librairie » étrangère, et aux archives de l'Office de la censure. Du côté des librairies, le choix est réduit puisque, de la période concernée, seules les archives de Weingand et de son associé Köpff ont subsisté⁸. Les liens révélés entre Weingand et le comte Csàky m'ont lancée à examiner minutieusement le fonds Weingand et Köpff, avec les pièces du procès entre Weingand et la veuve de son associé, puis l'héritier de cette dernière. La moisson est très riche, puisque le fonds conserve des pièces comme la liste des débiteurs et des créanciers à travers toute l'Europe, tant libraires et clients privés. Après la séparation des deux associés, la documentation du commerce du successeur de la veuve Köpff comprend le journal de caisse des librairies de Pest et de Kassa (Kosice) entre 1786 et 1789, un livre de commande de la même époque et un inventaire des ouvrages défectueux, sans parler des différents catalogues de vente. Non seulement on rencontre constamment dans ces sources les noms de personnes appartenant au groupe social qui nous intéresse ici, par exemple celui du comte Csàky, qui passe plusieurs commandes, mais ces documents commerciaux sont si riches d'informations qu'ils permettent d'utiliser des méthodes d'approche très variées : l'examen du réseau international du commerce du livre, le recensement et l'analyse selon diverses critères du contenu des commandes et des achats, l'identification des meilleures ventes, celle des clients et de leurs centres d'intérêt, etc. Je ne ferai que mentionner la troisième source citée ci-dessus, source déjà bien exploitée mais selon des critères différents des miens : ce sont les archives de l'Office de la censure, que j'exploite en me concentrant exclusivement sur les livres français. Ici, le champ de recherche s'étend nécessairement à d'autres groupes sociaux, comme le public des cabinets de lecture et des bibliothèques de prêt, ou à d'autres pistes, comme le commerce des livres interdits, leurs réseaux clandestins, etc.

Pour finir, je voudrais mentionner ma découverte la plus récente, que je crois très importante. C'est l'*Histoire de l'édition française* qui m'a donné l'idée de mener une enquête dans les archives de la Société Typographique de Neuchâtel, suite à la mention d'une lettre envoyée à la S.T.N. par J. M. Weingand, libraire à Pest⁹. Je voulais savoir s'il existait de la corres-

⁸ Dans les archives de la Ville de Budapest.

⁹ *Histoire de l'édition française*, 2^e édition, tome II. Paris 1990, p. 452.

pondance entre des libraires installés en Hongrie et cette maison d'édition, l'une des plus importantes en matière de livres français interdits. Tout récemment j'ai obtenu ce que j'avais cherché : la copie de toute la correspondance de Weingand avec la S.T.N., soit une quinzaine de lettres écrites entre 1781 et 1788. Si le temps a manqué pour les examiner de plus près, on peut pourtant déjà constater que l'importance de ces lettres ne réside pas seulement dans leurs listes de commandes, mais dans les informations sur l'état de la librairie en Europe centrale, sur les différents itinéraires des ballots envoyés, le goût des lecteurs hongrois et les rapports avec le pouvoir. Autant de témoignages importants, qui révèlent également le projet, finalement non accompli, de Weingand, d'étendre son commerce à la S.T.N.

Pour conclure j'ai préféré citer une phrase de Weingand, dans une lettre écrite à Pest le 31 janvier 1782 qui résume bien mon hypothèse en lui faisant écho :

La Sainte Bible n'est pas celle que nous avons pensé de recevoir, celle-ci, étant en françois, nous sera a charge dans un pays ou, outre le latin, et le hongrois on ne comprend presque aucun langage d'Europe. La noblesse et ceux qui sçavent cette langue, sont peu disposés à lire la Ste Bible, ils aiment plutôt des bons romans, des livres de critique, des histoires et en général les belles lettres ...

Les philosophes des Lumières dans les bibliothèques de l'Hongrie

Éva Ring

La dynamique des facteurs constituant les particularités du XVIII^e siècle entraîne deux phénomènes ayant des conséquences importantes pour l'histoire du livre. Le premier se traduit par la croissance de la production des imprimés, qui sont devenus le moyen principal du débat général ayant pour l'objet la modernisation politique, sociale et économique. Cependant, le décalage chronologique de développement entre régions européennes s'inscrit aussi dans les modalités de communication. La France est confrontée aux défis et aux exigences de la modernisation bien avant les autres pays, et elle fournissait des idées et suggestions importantes pour les lecteurs des régions plus retirées de l'Europe. D'où le deuxième phénomène important de la période : la langue véhiculaire de la critique de l'Ancien régime et du débat sur les réformes indispensables fut partout le Français.

Mon hypothèse se calque sur ces deux phénomènes : si le français et l'imprimé furent les moyens privilégiés de transmission des réflexions sur la modernisation, la demande des livres en français doit indiquer l'intérêt des lecteurs pour les théories sur la modernisation. Dans ma communication, j'essaie d'examiner cette hypothèse sur la base des livres des philosophes français. Dans la première partie, je dirai quelques mots des éditions de la littérature éclairée aujourd'hui conservées dans les bibliothèques de Hongrie. Puis je parlerai des œuvres des plus populaires parmi les philosophes et de leurs premières traductions.

Avant d'entrer dans le détail, je dois ajouter une petite précision : je ne traiterai que de la littérature française, avant tout des écrits de Montesquieu, Voltaire et Rousseau. Mon approche ne vise pas à donner une image complète de l'écho des Lumières françaises ni de la réception des philosophes anglais ou allemands. En ce qui concerne l'impact des œuvres des philosophes, je n'examinerai pas vraiment les réflexions des écrivains hongrois sur les thèses des auteurs français. Je m'intéresse surtout à la question simple : quels auteurs et quels ouvrages français étaient préférés par les lecteurs de Hongrie ? Pour répondre à cette question, j'ai étudié les

catalogues des grandes bibliothèques de Hongrie, ceux de la Bibliothèque nationale, des bibliothèques universitaires et des Bibliothèques Ráday et Szabó Ervin. Je n'ai examiné que les éditions parues entre 1700 et 1850, parce qu'à mon avis c'était la période où le public hongrois a montré le plus d'intérêt pour les Lumières françaises.

La diffusion de la littérature éclairée en Hongrie au XVIII^e siècle dépendit tout d'abord de la censure, qui visait au contrôle des stocks des libraires et réduisait l'offre des livres étrangers. Le système du contrôle des éditions et du commerce de livres en Hongrie fut réorganisé dans les années 1730, quand le souverain promulgua l'ordonnance chargeant le Conseil de lieutenance de faire appel à des employés responsables de la révision des livres étrangers importés par les libraires ou par les étudiants ayant fini leurs études à l'étranger. Le *Departamentum revisionis librorum* fut donc établi en 1730. Dans la période suivante et jusqu'au règne de Joseph II, les ecclésiastiques et surtout les Jésuites jouaient un rôle très important dans la pratique du contrôle des livres. En vue d'harmoniser les règles concernant la production livresque, Marie-Thérèse promulgua en 1772 un décret ne permettant aux typographes et aux libraires la vente que de leur propre fonds (les livres imprimés ou reliés par eux-mêmes). Le commerce des livres étrangers ne fut plus permis qu'aux libraires munis de licences spéciales accordées par le Département de la révision des livres au Conseil de Lieutenance.

Mais, malgré tous les efforts des autorités centrales, les livres interdits restaient accessibles en Hongrie. Regina Donath, après avoir étudié la liste des livres prohibés rédigée par Gerhard Van Swieten en 1755 et interdisant majoritairement le commerce de la littérature érotique française, constata que la plupart des œuvres prohibées se rencontrent toujours dans les bibliothèques nobiliaires. Ses affirmations sont confirmées par les dernières recherches d'Olga Granasztói. Cependant, la plupart des œuvres éclairées furent achetées à l'époque de Joseph II, après la promulgation du célèbre édit de censure en 1782. L'empereur rendit alors libre l'exercice du métier de typographe et de libraire. À partir de 1783, il ne fallait plus respecter les anciens privilèges d'édition qu'à l'intérieur même de la Monarchie. Par la suite, les librairies des États des Habsbourgs connurent le premier boom du commerce de livre. Cependant après la mort de Joseph II, la censure préalable fut rétablie par son successeur, Léopold II, en 1792.

L'institutionnalisation du contrôle des livres date de 1793, quand la censure fut confiée au *Departamentum revisionis librorum*, subordonné au

Conseil de Lieutenance de Hongrie. Jusqu'en 1848, le système de la censure fut de temps en temps modifié, mais une libéralisation importante n'a jamais eu lieu, ce qui permettait de poursuivre plus ou moins régulièrement les différents libraires de la Monarchie accusés de commercer dans les livres interdits.

Sur la base des deux cent quatre-vingt-six éditions des œuvres des philosophes français publiées entre 1700 et 1850 que j'ai identifiées jusqu'ici dans les grandes bibliothèques, il me semble que les efforts de Vienne pour contrôler la diffusion des livres étrangers n'ont pas été très efficaces. Bien que nous ne connaissions pas le nom de la grande majorité des propriétaires de livres, nous pouvons supposer qu'une partie des livres du XVIII^e siècle furent achetés peu après leur publication. Il est assez étonnant que, à côté des grands collectionneurs de livres et des familles aristocratiques comme celles des frères Teleki ou des comtes Széchényi et Ráday, c'était surtout les bibliothèques ecclésiastiques qui disposaient des livres philosophiques en nombre : ainsi de la bibliothèque de la Superintendance protestante de Transtibisquie, ou encore de la Bibliothèque des Piaristes de Szeged. Parmi les propriétaires figurent aussi les noms des célébrités des Lumières hongroises, comme János Batsányi et Sándor Kisfaludy. Mais il faut tout de suite ajouter que les pièces de théâtre et les poèmes historiques de Voltaire, publiés en français, furent achetés non seulement par les aristocrates ou par les écrivains, mais aussi par le commun des bourgeois des villes.

Parmi les deux cent quatre-vingt-six titres mentionnés, cent trente-trois virent le jour au XVIII^e siècle, tandis que deux cent quinze (75%) sont en français : ce point nous permet de dire que les Lumières françaises se liaient en Hongrie généralement dans leur langue originelle. Les éléments dont nous disposons concernant les propriétaires montrent qu'à cette époque la connaissance du français ne se réduisait pas à la noblesse. Il faut cependant souligner que l'offre des livres français publiés au XVIII^e siècle est aujourd'hui beaucoup plus abondante dans les bibliothèques de Hongrie : nous disposons au moins de mille titres français parus à cette période, dont la majorité représentent des ouvrages ayant un caractère scientifique, théologique ou littéraire. Le tiers au moins des livres français fut écrit par des auteurs non-francophones, ce qui démontre bien que le français servait de langue vernaculaire de la République des lettres à l'époque. D'autre part, il ne faut pas oublier que les lecteurs hongrois lurent aussi les ouvrages des philosophes français dans des versions allemandes, voire

hongroises : pour deux cent neuf éditions françaises, nous trouvons quarante éditions allemandes (14%) et vingt-sept hongroises (9%). Il n'y a que quelques publications en d'autres langues, l'italien, l'anglais, le latin, le serbe ou le russe.

En ce qui concerne la répartition géographique de ces imprimés, nous connaissons la provenance de cent soixante-deux titres (59% du total), de sorte qu'il est très difficile de donner une réponse exacte à la question de savoir où les livres français furent imprimés. Même si le lieu d'édition est indiqué, le nom de l'atelier manque souvent. Dans la diffusion de la littérature française, Londres (trente titres) et Amsterdam (vingt-trois titres) jouaient le rôle le plus important, suivis par Paris et Genève (quinze titres chacun) – mais il faut tenir compte des fausses adresses. Il se trouve aussi trois éditions lyonnaises des philosophes français dans la Bibliothèque nationale de Hongrie (*Œuvres* de Montesquieu 1792 et 1805, *Œuvres complètes* de Rousseau, 1796).

<i>Villes</i>	<i>Éditions</i>	Pressbourg	4	Neuchâtel	2
Londres	30	Lyon	4	Augsbourg	2
Amsterdam	23	Győr	4	Bruxelles	1
Genève	15	Francfort/Lpz.	4	Hambourg	1
Paris	14	Bâle	3	Ferney	1
Berlin	7	Lausanne	3	Mannheim	1
Vienne	6	Komárom	3	Leyde	1
Zweibrücken	6	Francfort	2	Londres/Francft.	1
Leipzig	6	Utrecht	2	Gotha/Bâle	1
Amsterd./Lpz.	6	Stockholm	2	Berlin/Lpz.	1
Dresde	4	Paris/Genève	2	Pressbourg/Lpz.	1

Géographie typographique des ouvrages

Parmi les deux cent quatre-vingt-six titres étudiés, plus de la moitié, soit cent soixante-six (58%) représentent les œuvres de Voltaire, surtout d'ordre littéraire ou historique. Parmi les éditions françaises sorties entre 1700 et 1850, les titres de Voltaire forment une proportion considérable : cent vingt titres (56%), ce qui prouve que la société hongroise était profondément pénétrée par les idées du philosophe. Les titres les plus populaires de Voltaire furent la *Henriade* et la *Pucelle d'Orléans* (neuf éditions chacun), suivis par l'*Histoire de Charles XII roi de Suède* et par l'*Histoire*

du siècle de Louis XIV (sept éditions chacun). Dans l'état actuel d'avancement de l'enquête, j'ai trouvé cinq éditions du *Dictionnaire philosophique* et des *Œuvres complètes*, dont deux achetées au XVIII^e siècle par le comte Gedeon Ráday. Les tragédies de Voltaire eurent neuf traductions hongroises au XVIII^e siècle, dont deux proviennent de deux figures majeures des Lumières de Hongrie, György Bessenyei et András Dugonics – un nouveau témoignage de la popularité exceptionnelle de ces pièces à l'époque.

Mais Voltaire fut également lu en allemand, surtout l'*Histoire de Charles XII*. Il faut ajouter que la Bibliothèque universitaire de Szeged dispose d'un exemplaire de la traduction italienne et la Bibliothèque nationale de Hongrie d'un exemplaire de la traduction latine de la *Henriade* publiée à Mannheim en 1775. La pièce de *Zadig, ou la Destinée*, fut traduite à la demande de la Matica Srbska en serbe en 1828 et publiée cette même année par la Typographie universitaire et royale de Buda. La sensibilité des lecteurs hongrois à la tolérance et à l'anticléricalisme du « Patriarche de Ferney » s'explique par l'état multiconfessionnel de la Hongrie, où les Protestants restaient complètement exclus de l'administration centrale durant presque tout le XVIII^e siècle malgré leur importance numérique. La crise politique provoquée par les réformes de Joseph II et le mécontentement de la population à l'encontre de la Maison d'Autriche s'expriment également dans la popularité des œuvres de Voltaire donnant une image du souverain « idéal », comme la *Henriade* ou l'*Histoire de Charles XII*. Le style satirique de *Candide* inspira même la publication d'une série de livres hongrois, racontant des histoires passées dans des pays exotiques ou imaginaires. Enfin, parmi les œuvres reflétant l'écho de Voltaire, il faut mentionner les écrits de Bessenyei (*Amerikai Podocz és Kazimir, Tariménes utazása*), ceux de Br. Lőrinc Orczy (*Fejér tatárok országáról*), de János Laczkovics (*A Jézus-társaságbeli szerzeteseknek Kínából való kiűzöttetése, A keresztyén vallásban magát oktattatni vágyó utazó ember*) et de Sándor Szacsvay (*Izé purgatóriumba való utazása, Zakkariásnak a pápa titkos író-deákjának Rómából költ levelei*)...

Rousseau prend place au deuxième rang des philosophes français les plus appréciés par les lecteurs hongrois, avec soixante-quatorze titres (26%), et il est suivi par Montesquieu avec quarante-six titres (16%). La popularité de Montesquieu en Hongrie au XVIII^e siècle est confirmée par de nombreux témoignages de l'époque. Un ami anglais de Montesquieu, un certain Caldwell, écrit en novembre 1751 :

Je ne peux pas vous raconter combien grand est l'intérêt ici à l'Esprit des lois. Je les ai vus traduits en allemand à Vienne et il y a quelques temps quand j'ai visité la Diète à Presbourg où je voyais l'Esprit des lois en latin chez un libraire n'ayant plus qu'une vingtaine de livres.

Malheureusement, les historiens hongrois n'ont pas encore réussi à identifier ce titre, et il s'agit très probablement que d'un extrait en latin pour les lycées. Selon les mémoires de l'époque, l'*Esprit des lois* était au programme des lycées grâce à Van Swieten, chef de la commission de censure, lequel effaça le titre de la liste des livres prohibés en 1753. La traduction hongroise était demandée par le public intellectuel plusieurs fois depuis les années 1770, mais, avant la fin du siècle, on ne disposait encore que de quelques fragments traduits en hongrois. C'était le périodique littéraire du *Mindenek Gyűjtemény*, rédigé par József Péczely (un pasteur luthérien et traducteur de plusieurs pièces de théâtre de Voltaire), qui publia en 1790 le premier quelques chapitres des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* en hongrois sans indiquer le traducteur. Plusieurs chapitres de l'*Esprit des lois* suivirent dans la même revue. La première traduction complète de l'ouvrage en hongrois sort en 1833 chez Belnay à Pressbourg (Bratislava), sous le titre *Montesquieu a'törvények lelkéről*. Le nom du traducteur n'est pas mentionné : selon le catalogue de la Bibliothèque nationale il s'agit de Károly Rédly, mais M^{me} Éva H. Balázs évoque aussi le nom de Gábor Haller.

La thèse de la séparation des trois pouvoirs devint si populaire en Hongrie après la mort de Joseph II que les États transylvains ont célébré l'ouverture de la Diète en juin 1792 à Kolozsvár/Cluj-Napoca par la mise en scène d'un opéra présentant la compétition des trois pouvoirs. L'opéra, dont les héros s'appelaient Législatif, Exécutif, Justice se conclut par la combinaison des trois pouvoirs se félicitant du règne de la concorde. Le scénario était de Márton Bolla, professeur d'histoire, tandis que János Schreier, professeur de philosophie composa la musique. La popularité des idées de Montesquieu s'exprime aussi dans le nombre des exemplaires conservés : les dix-sept exemplaires de ses *Œuvres complètes* en font l'ouvrage le plus populaire écrit par les philosophes français du XVIII^e siècle. Ajoutons que les bibliothèques de Hongrie disposent encore de treize éditions de l'*Esprit des lois*, ce qui confirme la crédibilité du récit de Caldwell que nous venons de citer.

L'autre grand philosophe français de l'époque, Jean-Jacques Rousseau, fut aussi bien connu en Hongrie, bien que ces œuvres figurassent sur la

liste des livres interdits presque tout au long de la période examinée. Nous conservons neuf éditions de ses *Œuvres complètes* dans les grandes bibliothèques hongroises, dont cinq éditions du XVIII^e siècle. Son ouvrage pédagogique, *l'Émile*, était aussi connu que la *Nouvelle Héloïse* – nous conservons douze éditions aujourd'hui de chacun. Cependant, le fait que Rousseau se lisait souvent en allemand mérite attention. Les idées de Rousseau, sa sensibilité à la mobilité sociale, intéressaient sans aucun doute le commun des bourgeois, qui lisaient plus facilement en allemand, leur langue natale.

Il est un peu étonnant que le *Contrat social*, qui rendit Rousseau aussi populaire que Montesquieu en Hongrie, ne figure que rarement sur la liste de ses titres. La pensée du *Contrat social* est mentionnée aussi souvent que la thèse sur la séparation de trois pouvoirs dans les débats politiques des années 1780 et à l'époque de la Diète hongroise de 1790–1791. En 1792, deux éditeurs de la capitale demandèrent la permission au Conseil de lieutenance de publier le livre en latin, mais leur demande fut rejetée. Malgré cette interdiction, Ferenc Szentmarjay, l'un des chefs des Jacobins hongrois, traduit le *Contrat social* en hongrois sous le titre de *Társaságbeli Szerződés avagy a' politikabéli törvénynek eleji J.J. Rousseau, geneviai polgár által, Bernában, Helvétziában* 1793. Cette interprétation circulait en manuscrit parmi les partisans des idées de la Révolution française. Le *Cathéchisme de l'homme et du citoyen*, rédigé par Ignac Martinovics pour la Société de la Liberté et de l'Égalité en 1794, reflète aussi les principes du *Contrat social* et de la *Déclaration des droits de l'Homme*.

Les cent quarante éditions des œuvres des philosophes français parues dans la première moitié du XIX^e siècle montrent que l'intérêt du public hongrois pour la littérature française n'a pas disparu après la Révolution française ni avec les guerres napoléoniennes. Comme l'exemple de Károly Kisfaludy le montre bien, ce sont les guerres qui, souvent, ont permis aux gens moins fortunés de connaître la littérature française – on sait que Kisfaludy a traduit *Le Temple de Gnide* de Montesquieu quand il était prisonnier de guerre à Milan. Malgré le renforcement progressif de la censure, les lecteurs de Hongrie ont étudié encore longtemps les livres des philosophes français pour y trouver des solutions susceptibles d'aider à la modernisation du pays.

Langue et Histoire. L'Europe centrale entre l'érudition et la tradition, 1760–1810 (ou : quelques réflexions autour de Schlözer, Herder, Dobrovský et Dobner)

Marie-Elizabeth Ducreux

L'identification entre culture et nation particulière, constitutive du « modèle » allemand de *Bildungsnation*, est couramment appliquée à l'espace centre-européen et balkanique pour rendre compte du schéma de développement national et de l'émergence des nations. La référence majeure de cette vision du développement national et de ses représentations est évidemment Herder. L'influence dominante de Herder dans l'émergence des conceptions de la nation en Europe centrale, plus qu'un fait admis et indiscuté, est aujourd'hui un lieu commun. En tant que paradigme, la multiplication des modèles sociologiques et anthropologiques de la naissance et du développement des nations modernes, tels que ceux proposés par Gellner, Hroch, Anderson ou Hobsbawm, l'ont cependant un peu relégué à l'arrière-plan. Probablement aujourd'hui figé et peu opératoire, il continue pourtant à régner en maître comme modèle explicatif des renouveaux nationaux des pays de l'Europe centrale. Sa validité, tout au moins en Europe occidentale, est rarement discutée : or, elle n'est pas non plus démontrée, faute de re-contextualisation à l'intérieur des milieux locaux et des sociétés centre-européennes. Le modèle me paraît avoir été à la fois importé d'Allemagne, et être passé par l'Europe occidentale. Dans les pays d'Europe centrale, il se superpose sans les pénétrer réellement à des schémas autochtones d'intelligibilité sur l'émergence (toujours perçue, dans le contexte centre-européen, comme une « ré-émergence ») des nations modernes. Sa stabilisation définitive ne serait intervenue qu'assez tard, par un transfert conceptuel de l'histoire littéraire et de la philosophie de l'histoire allemandes.

A l'appui d'une vision des choses faisant de l'influence de Herder le moteur premier de la construction des nations romantiques et l'impulsion à la « création » des littératures en langue nationale moderne, on peut certes puiser des citations auprès de Centre-Européens ayant joué un rôle déterminant dans la « renaissance » de leur peuple / nation. « Dans la langue vit la nation » écrit ainsi, vers 1840, le « plus grand des Magyars », le comte

István Széchenyi qui, en ce qui le concerne, n'avait appris le hongrois qu'à l'âge adulte. « La langue, la nation et la patrie sont une même chose » disait une génération plus tôt, en 1795, le Tchèque Josef Jungmann, qui faisait de la littérature vernaculaire la philosophie de la nation. Dans quelle mesure, cependant, la mise en relation de ces attitudes avec l'influence dominante des idées de Herder n'est-elle pas au moins partiellement une reconstruction postérieure, qui aurait pu compter plusieurs étapes et médiations ? Les aphorismes cités sont devenus adages, à force d'être répétés depuis que l'adéquation entre l'ethnie, le peuple et la nation, résumée par un idiome qui s'incarne à son tour dans les productions d'un génie propre – les coutumes et la poésie orale d'un côté, la littérature vernaculaire de l'autre – est acceptée comme le trait fondateur des nations modernes. Ils semblent conforter l'application du modèle « allemand » de l'identification entre culture et nation particulière à l'émergence des nations dans l'espace centre-européen¹.

Les travaux contemporains sur l'histoire de la réception de Herder sont plus nombreux en Allemagne qu'en Europe centrale. Parmi les premiers, les essais critiques² semblent moins abondants que ceux, de tradition plus longue, qui donnent à Herder une place indiscutée dans l'histoire de la philosophie de l'histoire en Allemagne. Les études, le plus souvent allemandes³ et quelquefois françaises⁴, traitant des rapports entre Herder et les na-

¹ La notion même de *Bildungsnation*, certainement opératoire dans ses grands axes en Europe centrale, ne s'applique pourtant sans doute pas de façon absolument identique en Allemagne et en Hongrie, Bohême, etc., en partie parce que son usage, appliqué à ces sociétés, postule leur identité au modèle et tend à faire du transfert l'unique moteur de la création des nations centre-européennes. D'autre part, il n'est pas certain que la notion allemande de *Bildung*, dans sa dimension réflexive en tant que trait constitutif de la mémoire allemande, soit intégralement transposable dans des sociétés ayant vécu des histoires distinctes de l'Allemagne. (Sur la notion de *Bildung*, je me réfère aux analyses développées par Aleida Assman, dans *Arbeit am nationalen Gedächtnis : eine kurze Geschichte der deutschen Bildungsidee*, Frankfurt-New-York, Paris 1993, paru également en français sous le titre *Construction de la mémoire nationale : une brève histoire de l'idée allemande de Bildung*, Paris 1994).

² On peut se reporter à : Claus Träger, *Die Herder-Legende des deutschen Historismus*, Berlin 1979, et surtout à : Bernhard Becker, *Herder-Rezeption in Deutschland*, St. Ingbert 1987.

³ Sur Herder et les peuples d'Europe centrale (et orientale) : Holm Sundhausen, *Der Einfluß der Herderschen Ideen auf die Nationsbildung bei den Völkern der Habsburger Monarchie*, München 1973 ; János Rothmann, *Zur Geschichtsphilosophie Johann Gottfried Herders*, Budapest 1978 ; Peter Drews, *Herder und die Slaven, Materialien zur Wirkungsgeschichte bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts*, München 1990 ; un ouvrage

tions centre-européennes, ne remettent presque jamais en question le modèle et, bien au contraire, l'appliquent le plus souvent dans toutes ses dimensions, descriptives et démonstratives. Dans les pays concernés, les études disponibles ne sont pas, sauf erreur, le fait d'historiens ni de philosophes de l'histoire, mais majoritairement de germanistes publiant en allemand et dans leur langue. Elles ne sont pas non plus très récentes. La première question que je souhaite introduire serait donc celle de l'influence de cette histoire de la philosophie de l'histoire, telle qu'elle se développe en Allemagne et dans l'Europe anglo-saxonne à partir de 1850, sur la réception d'un Herder fondateur de la conception romantique de la nation culturelle. Cette question en contient et en entraîne une autre : celle d'une possible hypertrophie de cette vision. Dans les espaces germanique et centre-européen, celle-ci s'est conjuguée, entre 1820 et 1850, avec la transmutation de mouvements culturels en luttes politiques pour l'existence de nations et d'Etats. Or ces mouvements, devenus politiques, imposent, à une date imprécise mais certainement après 1860, leur *Weltanschauung* au sein des sociétés qu'ils travaillent. Dès lors qu'est mis en circulation dans chaque population concernée l'arsenal fondateur de l'imaginaire de nations perçues comme des entités intemporelles, dès lors que ce réservoir de héros, de coutumes, de traditions, de chants, de textes, joint au rappel d'événements et de faits historiques soutenant l'idée de la présence ancienne des « nations », s'est mué en références certifiantes de leur existence « naturelle » et « culturelle », le paradigme herdérien qui en fonde les preuves ne peut plus guère être remis en question. Herder, dans les espaces non allemands – ou non purement allemands – de l'Europe centrale, vit désormais éternellement, mais un tant soit peu de la vie poussiéreuse des cau-

dont les conclusions paraissent aujourd'hui vieilles: Konrad Bittner, *Herders Geschichtsphilosophie und die Slawen* (Veröffentlichungen der Slavistischen Arbeitsgemeinschaft an der Deutschen Universität in Prag, herausgegeben von Franz Spina und Gerhard Gesemann, I. Reihe: Untersuchungen, Heft 6), Reichenberg 1929, 150 p., 4° (ou gr 8°). Voir aussi : *Johann Gottfried Herder : zur Herder-Rezeption in Ost- und Südosteuropa*, éd. par Gerhard Ziegenheist, Helmut Grasshoff et Ulf Lehmann, Berlin 1978. En revanche, Peter Anraschke, Helmut Loos (éds.), *Ideen und Ideale: Johann Gottfried Herder in Ost und West*, Freiburg im Breisgau 2002, apporte parfois une vision plus décapante et met en cause, dans certains chapitres (en particulier sur les Slaves), l'action immédiate des thèses de Herder sur les auteurs centre-européens du début du XIX^e siècle.

⁴ Voir en particulier, dans: Pierre Pénisson (éd.), *Herder et la philosophie de l'histoire*, Iași, 1997, et : Anne-Marie Thiesse, *La Construction des identités nationales*, Paris 1999, les chapitres abordant les peuples d'Europe centrale.

tions anciennes devenues canons de la pensée. Ainsi que l'écrit tout récemment Wolfgang Kessler, « la traditionnelle 'recherche sur les influences' est obsolète depuis au moins trois décennies... Herder n'a pas non plus proposé de modèle structurel orienté sur la communauté linguistique ou culturelle qui aurait permis de fonder idéologiquement le processus moderne de la construction nationale »⁵.

Ceci ne revient pas à ignorer l'existence de références à Herder, et en particulier à ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* et aux *Stimmen der Völker in Liedern*, en Europe centrale pendant la phase des réveils nationaux dont je daterai la fin des Révolutions de 1848. Deux militants de la renaissance linguistique et littéraire en langue vernaculaire, Ferenc Kazinczy en Hongrie et Josef Jungmann en Bohême traduisent et publient en hongrois et en tchèque quelques extraits de ces livres de Herder, après 1806⁶, parmi d'autres auteurs. Car la traduction de morceaux de textes – plus souvent que de textes entiers – joue alors, me semble-t-il, un rôle spécifique sur la scène esthétique et littéraire de ces deux pays, et le goût pour ces collections d'« exemples » pourrait être interrogé, en regard avec ce qu'il suppose montrer des qualités des langues réceptrices. Cependant, même si, comme on le verra dans la seconde partie de cet article, des fragments des « Idées » sont publiées en allemand ou traduites en latin dès 1792, la prise en compte de son système exigeait qu'il puisse être présenté comme tel à ces publics, ce qu'il ne fut pas, sauf erreur. Il s'agit là de beaucoup plus que de la lecture privée des éditions allemandes de Herder. La diffusion du modèle d'interprétation attribué si longtemps au seul Herder est repérable vers 1820, auprès de la « seconde » ou même de la « troisième » génération d'intellectuels engagés dans la résurrection des nations par l'histoire, la culture, et parfois aussi, ce que l'on a tendance à oublier en Europe occidentale, par la réflexion politique⁷. Même auprès d'eux,

⁵ „Es muß hier nicht betont werden, daß die traditionelle ‚Einflussforschung‘ mindestens seit drei Jahrzehnten obsolet ist, doch fehlen neuere struktur- oder rezeptionsgeschichtlich konzipierte Untersuchungen zum engeren Thema. Herder hat auch kein an der Sprach- und Kulturgemeinschaft orientiertes Strukturmodell angeboten, das einen modernen Nationenbildungsprozeß ideologisch hätte fundieren können“. Wolfgang Kessler, „J. G. Herder bei Serben und Kroaten bis zum Ende des 19. Jahrhunderts“, in: Peter Andraschke, Helmut Loos (éd.), op. cit., p. 246.

⁶ Ce qui correspond chronologiquement, fortuitement ou non, à l'édition de J. G. Cotta à Tübingen, entre 1805 et 1808, de 10 volumes des *Johann Gottfried von Herder's sämtliche Werke zur schönen Literatur und Kunst*.

⁷ István Széchenyi, l'un des grands penseurs et acteurs politiques hongrois des années 1830–1848, se réfère dans ses œuvres et son journal à la « prophétie » de Herder

d'autres médiateurs de la philosophie, de l'esthétique et de la philologie allemandes ont existé, et l'assimilation de ses idées a aussi été indirecte : la reconstitution minutieuse des contextes de ces croisements demande à être refaite, dans un espace transnational. Chez Pavel Šafařík (que je place ici dans la « troisième » génération de ces savants engagés), elle est passée, par exemple, par la critique du livre qu'un auteur polonais, Surowiecki, avait consacré à l'origine des Slaves⁸. Pour la génération directement contemporaine de Herder, il est encore plus difficile de documenter son influence sur la pensée et les travaux des érudits qui sont à l'origine de ces mouvements de renaissance⁹.

Rouvrir encore une fois le dossier des origines érudites des nations modernes en Europe centrale à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle pourrait permettre de reculer dans le temps la réflexion sur l'élaboration des théories et des représentations de la nation dans cette région et, en particulier, de mieux préciser jusqu'à quel point la construction des nations par l'érudition est une entreprise concurrente du romantisme entre 1770 et 1830. Les dossiers « langue » et « histoire locale/nationale », en particulier, se sont trouvés intrinsèquement liés plusieurs décennies avant que vers 1805, un Kazinczy, en Hongrie, ou un Jungmann, en Bohême, n'assimilent le peuple à sa langue propre.

Résumons les hypothèses proposées. La première d'entre elle concerne donc la représentation communément acceptée de l'importance exceptionnelle, voir unique, du rôle de la réception de Herder dans la construction des nations modernes en Europe centrale. Si, comme j'incline à le penser,

sur la fin proche de la nation hongroise entourée de Slaves (cf. János Rothmann, *op. cit.*, p. 113. Cette « prophétie » est un des axiomes de l'anti-slavisme magyar autour de 1840).

⁸ Pavel Josef Šafařík [Paul Joseph Schaffarik] *Über die Abkunft der Slawen nach Lorenz Surowiecki*, Ofen (=Buda), mit kön. ung. Universitäts-Schriften, 1828.

⁹ Carl Wilhelm Friedrich Breyer écrivait déjà ceci en 1805: « Herders *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, die in den jetzigen Tagen selten genannt werden, wird eine spätere Nachwelt kennen und ehren und auf eine Linie mit Johannes Müllers und Anderer Werken stellen, so wie sie überhaupt den Schatten des verewigten Herders, seiner letzten Schwächen vergessend, dankbarer ehren wird, als Manche seiner Zeitgenossen, die ihm so viel zu danken hatten ! » (Carl Wilhelm Friedrich Breyer, *Ueber den Begriff der Universalgeschichte*, Landshut 1805, p. 21). Cité par: Jochen Johannsen, « Heeren versus Pölitiz. Herders *Ideen* im Streit zwischen empirischer und philosophischer Geschichte » in: *Vom Selbstdenken. Aufklärung und Aufklärungskritik in Herders « Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit »*. Beiträge zur Konferenz der International Herder Society Weimar 2000, hrsg. von Regine Otto und John H. Zammito, Heidelberg 2001, p. 211.

cette représentation est postérieure aux premières décennies des mouvements nationaux, quel a été le rôle de la cristallisation au cours du XIX^e siècle et peut-être plus encore de la première moitié du XX^e siècle, d'une historiographie nationale allemande, de l'histoire de la philosophie allemande et de l'histoire littéraire ? La figure de Herder comme père fondateur de la conception de nations conçues comme des communautés linguistiques et culturelles, et identifiées à leur génie propre manifesté par la littérature et la poésie, populaire, ou épique venue du fond des âges, aurait alors été ciselée au même rythme que celle de l'histoire nationale, puis projetée rétrospectivement comme clé de lecture englobante sur les débuts de ce que l'on appelle, dans la majorité des pays de l'Europe centrale et balkanique, le « Réveil national ». Enfin, le rôle de ce modèle aurait été accepté par les spécialistes de ces Réveils nationaux. Il s'agirait ensuite de s'interroger sur l'environnement intellectuel qui accueille l'œuvre et les idées de Herder en Europe centrale, et de se demander si d'autres œuvres et d'autres idées n'ont pas reçu un accueil au moins égal, et dans ce cas dans quels contextes intellectuels. D'autres que moi ont déjà indiqué que son influence ne se laisse pas réduire à la réception d'idées. La fécondité de ses propositions tient pour une part à leur capacité à susciter dans les contextes centre-européens des positions analogiques aux siennes, qui trouvent à se renforcer d'abord dans sa vision de l'humanité en marche où chaque peuple tient une place égale et pourtant a un rôle spécifique assigné dans l'épopée des hommes, ensuite dans sa pensée, d'ailleurs contradictoire, d'une nouvelle philosophie de l'histoire, enfin, dans sa conception de la littérature.

Entrons à présent dans les prolégomènes de ce ré-examen. Tâchons d'abord, assez modestement et trop rapidement, de commencer par situer quelques-unes des modalités selon lesquelles, à la fin du XVIII^e siècle, Herder (mort, on s'en souvient, en 1803) aurait pu prendre place dans les débats contemporains qui animent les élites éclairées de Prague, Vienne, Presbourg ou Pozsony, Buda, mais aussi de Pologne. Ces élites recouvrent en grande partie les milieux de l'érudition des Lumières tardives, compris comme réseaux interpersonnels de sociabilité savante. Or, les hommes qui les constituent rédigent encore souvent leurs travaux en latin, mais le passage à l'allemand est déjà bien amorcé. L'usage savant des autres langues vernaculaires demeure encore rare, au moment même où la question centrale devient, en Hongrie, en Bohême, puis un peu plus tard chez les Slaves du Sud, leur réhabilitation comme langues de culture nationale (et même, en Hongrie, de l'administration). Ce recours à l'allemand (et au latin tradi-

tionnel) s'explique d'ailleurs par le fait central qu'il s'agit d'un réseau de lecteurs et de contradicteurs, du monde d'une « République des Lettres » centre-européenne. Parmi ces hommes, certains vont désormais prendre pour objet la construction d'une science des langues et d'une science de l'histoire.

Il est important de reconstituer la conjoncture historiographique de la fin des Lumières dans les pays de la Monarchie des Habsbourg (et en Pologne). En simplifiant extrêmement ici, je la ramènerai à une tension entre deux courants: celui d'une demande historiographique liée aux Diètes, liée à ce que l'on appelle le « juridico-politique », qui devient très nette sous Joseph II et à laquelle est liée la création de chaires universitaires d'histoire et de littératures nationales en 1791 en Hongrie, en 1792 en Bohême. Mais avant cet aboutissement, les diètes de Bohême et de Moravie, avaient nommé des historiographes officiels du royaume et du margraviat vers 1775–1780¹⁰. Cette première histoire « nationale », est aussi une histoire des légitimations politiques.

Le second courant, essentiel pour notre propos, est celui de l'histoire universelle qui devient une discipline académique nettement constituée et qui, telle quelle, est enseignée sous Joseph II dans les universités de la monarchie des Habsbourg. On ne saurait trop souligner ici l'importance d'un nouveau modèle d'histoire universelle, celui de Schlözer qui, à mon sens, constitue le premier moment d'une histoire « scientifique » en Europe centrale. Or, premier paradoxe apparent, ce modèle va coexister jusqu'en 1848 avec les nouveaux récits canoniques de la nation (telle l'œuvre d'un Palacký en Bohême), parce que c'est cette histoire universelle qui est le référent de l'histoire « discipline scientifique » et qui est enseignée prioritairement dans les universités et dans les lycées de la monarchie des Habsbourg sous Joseph II et ses successeurs¹¹. L'histoire de Schlözer est traduite en effet dans toutes les langues de l'Europe centrale et orientale (sauf en tchèque car il est lu et enseigné en allemand en Bohême avant 1848), directement de l'allemand, et parfois, comme en pays bulgares à partir de 1840, par l'intermédiaire d'une première traduction en russe.

¹⁰ Par exemple, en Bohême, le jésuite Pubitschka, historiographe de la diète de Bohême à la fin du 18^e siècle.

¹¹ Sur ces questions voir : M. E. Ducreux (éd.), *Histoire et Nation en Europe centrale et orientale, XIX^e–XX^e siècles*, n° spécial (86) de la *Revue d'Histoire de l'Education*, Paris 2001.

D'autre part, s'élabore au même moment une science nouvelle des langues par la constitution de grammaires comparées et par l'établissement critique, si possible même définitif, de textes fondateurs de corpus nationaux. Or, ces deux opérations, vers 1790–1800, sont certes épistémologiquement liées entre elles, puisque c'est par l'édition sûre de textes débarrassés des leçons fautives et des falsifications que s'élabore aussi la grammaire nouvelle; cependant, dans cette démarche, elles sont aussi postulées fondatrices d'une science sûre de la littérature et de l'histoire nationale, basée sur les progrès de la philologie. Entre ces deux démarches, il existe la possibilité d'un hiatus et d'une rupture logique.

Les échanges entre des hommes occupés à transformer les bases du savoir scientifique empruntent des voies complexes et multiples, et souvent des allers et retours. Mais, ce que construit chacun de ces lecteurs de l'œuvre des autres, avec qui ils sont ou non en relation directe ou en correspondance, c'est bien plus que ce qu'ils disent vouloir, c'est donc bien plus le renouvellement des méthodes et des disciplines, bien plus que de proposer un nouvel ordre des connaissances, en contribuant activement à renouveler la conjoncture intellectuelle et scientifique de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e. Ils construisent eux aussi la vision moderne de la nation. C'est ici qu'il devient crucial de se demander si, au nom de la science et de la vérité philologique et historique, ces hommes de la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles ne mettent pas en circulation de nouveaux mythes, ou bien ne relancent pas quelquefois ceux-là même dont ils scrutent les fondements (ou l'absence de fondements), eux qui récusent la tradition au nom de la critique et du progrès, qui honnissent la preuve par l'étymologie analogique, encore pratiquée de leur vivant. Avec l'Allemand Schlözer, le Tchèque Dobrovský, le Lusatien Anton, le Hongrois Engel, et bien d'autres qui se lisent tous et souvent se connaissent personnellement s'ouvre la voie qui mène à la science de l'histoire, à la science de la littérature, à la science du langage, et cette voie combine des horizons universels et le service des patries, nations, groupes ethniques particuliers. Autrement que chez Herder, certes, puisque, au cœur de leur démarche, et comme moyen de la faire aboutir, ces hommes placent au premier plan la méthode et la recherche de système. Leur acharnement à mettre en œuvre une érudition radicalement moderne peut se combiner pourtant avec un engagement militant, au service des patries particulières, de la langue nationale, ou encore de la slavité.

Sur le chemin de cette mise en cause d'un des modèles explicatifs dominants des nations dites culturelles de l'Europe centrale, une personnalité me paraît pour l'instant assez centrale, et avoir joué un rôle important tout au moins entre 1769 et 1820, celle donc d'August Ludwig Schlözer (1735-1809). Pour beaucoup de raisons, et dans beaucoup de domaines, il apparaît comme une autorité incontournable, et un passeur.

I) Quelques rappels bio-bibliographiques à propos de Schlözer

August Ludwig Schlözer (ou, après son anoblissement par le tsar Alexandre I^{er}, von Schlözer), né en 1735, et mort à Göttingen en 1809, fils et petit-fils de pasteur luthérien, est élevé par son grand-père, puis étudie la théologie à Wittenberg, puis se rend à Göttingen où il abandonne la théologie pour les langues orientales, la géographie, la médecine et les « sciences de l'Etat ». Parmi ses maîtres, Michaelis, qui lui procure un poste de précepteur en Suède. Il y publie en 1758 (à 23 ans, donc) d'abord en suédois puis, en 1761, en allemand, une « histoire universelle de la navigation et du commerce antiques » (*Versuch einer allgemeinen Geschichte der Handlung und Seefahrt in den ältesten Zeiten*) qui le fait immédiatement connaître. Toujours protégé par Michaelis, il se rend en Russie d'abord comme précepteur, puis il y assiste un compatriote, Müller, qui est membre de l'Académie Impériale des Sciences de St Pétersbourg. Il devient vite secrétaire-adjoint de cette Académie, et y donne enfin des cours d'histoire russe. Müller, comme les autres Allemands de cette Académie, ne connaît pas le russe. Schlözer l'apprend et entreprend l'étude des anciennes chroniques manuscrites russes, s'attirant au passage le ressentiment de Karamzine, mais la faveur des souverains russes, qui ne se démentira plus.

Schlözer semble infatigable, et son œuvre en témoigne: il a publié presque 200 titres, abordant des domaines aussi variés que l'origine des langues et des nations, des recherches philologiques et historiques sur les Allemands de Transylvanie, une Histoire générale des peuples du Nord, une apologie du règne de Catherine II et de la métamorphose de la Russie sous son règne, qui s'apparente d'ailleurs, par sa conception et son contenu, à la statistique dont il est aussi, en Allemagne et en Europe centrale, l'un des promoteurs.

En effet, il est nommé, au retour de Russie, professeur à l'université de Göttingen, en 1769, pour enseigner l'histoire universelle, puis la statistique, justement. Il y publie en 1772 la première version de son système d'histoire universelle en deux parties (*Vorstellung seiner Universalhistorie*); immé-

diatement éreintée dans les *Frankfurter Gelehrten Anzeigen* par nul autre qu'Herder lui-même, qui publie une critique incendiaire, pleine d'ironie et d'une mauvaise foi telle qu'elle fait douter, même aujourd'hui; qu'il ait réellement lu le livre de Schlözer. Celui-ci consacre à sa propre défense un volume entier en 1773. Malgré les sarcasmes de Herder, le système de Schlözer, sur lequel je ne peux pas m'étendre ici, devient presque immédiatement le modèle de l'histoire universelle de la fin des Lumières, en tous cas en Europe centrale. C'est la 3^e édition (*Weltgeschichte*, Göttingen 1785) de son livre qu'enseigne à Vienne, dans une édition locale de 1786, le premier professeur de la nouvelle chaire d'histoire universelle, un élève de Schlözer à Göttingen, Watteroth. En Hongrie, ses livres d'histoire universelle sont immédiatement traduits en latin et en hongrois, avant 1800.

Mais Schlözer, en dehors de l'université, est aussi l'éditeur d'un journal, *Briefwechsel* puis, après 1781, *Staatsanzeigen*, qui est diffusé à 4000 exemplaires, en Allemagne, en Autriche et en Europe centrale. Il y suit et commente l'actualité, imprime des mémoires sur les affaires politiques de l'Europe, souvent rédigés par ses élèves, des tableaux statistiques, etc. C'est sur son modèle qu'aurait été créé, à Pozsony-Presbourg (Bratislava) le premier journal en langue hongroise en Hongrie, *Magyar Hírmondó*¹².

Enfin, à l'ultime fin de sa vie, Schlözer entreprend l'édition critique de la Chronique russe de Nestor¹³, qui relate les débuts de la Russie et la conversion au christianisme du prince Vladimir de Kiev.

¹² Sur ce journal, on peut consulter: János Poor, « Die erste Zeitung in ungarischer Sprache ‚Magyar Hírmondó‘ (1780–1788) », in: *Zeitschriften und Zeitungen des 18. und 19. Jahrhunderts in Mittel- und Osteuropa*, hrsg. von István Fried, Hans Lemberg und Edith Rosenstrauch-Königsberg, pp. 159-174. D'autre part, dans ce même recueil, István Fried attire l'attention sur les réseaux de Schlözer et de ses élèves et sur leur importance en Hongrie (István Fried, « Funktion und Möglichkeiten einer deutschsprachigen Zeitschrift in Ungarn. Die Zeitschrift von und für Ungarn », *ibid.*, pp. 139-158).

¹³ *Povest' vremennykh let*, littéralement en français "Récit des temps anciens", dont il existe de nombreux manuscrits. L'édition de Schlözer paraît d'abord à Göttingen (*Nestor. Russische Annalen in ihrer Slavinischen Grundsprache vergleichen, von Schrift-Felern und Interpolationen gereinigt, erklärt und übersetzt von A. L. Schlözer*, 5 tomes en 3 vol., Göttingen 1802–1805) puis, après sa mort, traduite de l'allemand en russe, à Saint-Pétersbourg entre 1809–1819 (*Nestor. Russkie letopisi na drevneslavjanskom jazyke, sličennye, perevedennye i ob'jasnennye A. L. Šlecerom*, 3 vol. in-8). Sur les débuts de l'historiographie russe, les premières éditions de Nestor au XVIII^e siècle, et le rôle de Schlözer, voir: Wladimir Berelowitch, « Les Origines de la Russie dans l'historiographie russe au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire-Sciences Sociales*, 2003, 1, pp. 63-84.

II) L'histoire universelle et le génie des peuples individuels

L'histoire universelle de Schlözer veut réintégrer toutes les histoires particulières, et de déboucher sur une histoire nationale, avant la lettre. Son objet, en effet, est l'humanité: tous les hommes font partie de l'histoire, sur toute la surface de la terre. Le système proposé permet de les étudier, ainsi que le produit de leurs actes, sous tous les angles possibles. Il ne s'agit plus d'une juxtaposition d'histoires étatiques et de dates comme l'a compris à tort Herder dans le compte-rendu incendiaire et moqueur qu'il donne dans les *Frankfurter gelehrte Anzeigen* de la première édition de 1772¹⁴. Schlözer propose donc une méthode d'assemblage intellectuel de notions qui se recoupent, se chevauchent, ou même s'excluent mutuellement. Il veut que l'on puisse penser et élaborer l'histoire particulière de chaque « peuple » (*Volk*) par rapport à différents ordres d'ensemble: le plus vaste étant l'humanité toute entière. Il le fait en définissant quatre méthodes complémentaires qui, toutes, doivent être utilisées ensemble par les historiens: une méthode chronographique et synchronique, une méthode technographique qui englobe l'histoire des arts et des sciences, une méthode géographique et une méthode ethnographique.

Le résultat devient une perspective, une conception qui affirme avant tout la nécessité de traiter toutes les dimensions de l'histoire et des activités humaines à travers le temps et l'espace. Elle débouche immédiatement, in-

¹⁴ „Rezension von A. L. Schölzers Vorstellung seiner Univeral-Historie“, *Frankfurter gelehrte Anzeigen* 1772, pp. 473-478. Le compte-rendu de Herder a récemment été républié dans l'édition reprint suivante: August Ludwig Schlözer, *Vorstellung seiner Universal-Historie (1772/73)*, mit Beilagen, neu herausgegeben, eingeleitet und kommentiert von Horst Walter Blanke, Waltrop 1997, pp. *a*-*g* (suivie de la réaction de Schlözer publiée à Göttingen en 1773). 26 ans plus tard, dans le compte-rendu d'un autre livre de Schlözer (*Kritische Sammlungen zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*), Herder se montrera beaucoup plus élogieux à l'égard de son vieil adversaire, et les deux hommes se réconcilieront. Voici ce qu'écrira alors Herder à propos de Schlözer: « daß manche kurze Stellen seiner Vorreden, seiner Anmerkungen und Einschaltungen mehr sagen und weiter hinweisen, als lange schale sogenannt-philosophische Commentare. Die wahre Philosophie der Geschichte ist nicht Geschichte a priori ersinnen oder mahlen, sondern Facta darstellen und ordnen. Das Meistertalent des Vf., historische Kritik, hat sich also auch in dieser Schrift erwiesen. [...] Sonderbar wird es vielleicht manchem Leser, wenn er in unsrer wortschäumenden (écumant de mots) Zeit die Stimme eines solchen Veteran hört: denn Veteranen nennen unsre Neulinge, (die sich für die jetzt herrschende Generation halten,) ihre Lehrer ». Cité par Jochen Johannsen, « Heeren versus Pölit. Herders Ideen im Streit zwischen empirischer und philosophischer Geschichte », *op. cit.*, p. 210.

trinsèquement même, sur la nécessité de penser dans ce cadre universel l'histoire particulière de chaque peuple en mettant en évidence ses particularités dans l'histoire du monde ; son « destin », dit Schlözer, mais toujours en le resituant dans une histoire qui déborde les frontières d'une histoire locale ou particulière : par rapport à ses voisins, par rapports aux formes d'organisations politiques, par rapport à la géographie, à l'histoire du commerce, de l'art, des découvertes. Ce qui ouvre la voie à des histoires du génie national.

Il est intéressant de voir comment Schlözer met lui même en œuvre ces principes dans les livres qu'il consacre à des peuples ou des espaces particuliers, tels que *Probe russischer Annalen* (1768) et « l'Histoire générale des Peuples du Nord » (*Allgemeine nordische Geschichte*, Halle 1771). Au cœur du système et de la pratique de l'historien il place, certes, l'étude critique et philologique minutieuse des documents : cependant, il avance des propositions allant beaucoup plus loin que la simple démarche érudite. C'est la langue, écrit-il dans *Probe russischer Annalen*, qui constitue l'individualité de chaque peuple : « seule une langue demeure et reste au delà de toutes les autres sources ». C'est à la langue, déjà, que Schlözer, en 1768, attribue hors du temps – et donc au delà de l'histoire, (je le souligne) la capacité à intégrer chaque peuple (chaque nation). Toujours dans ce même livre, il postule l'autochtonie des Slaves en Europe et leur présence sur son sol bien avant les Allemands et même les Romains. Il est ainsi le premier ou l'un des premiers à construire un modèle de l'histoire des Slaves sur lequel vont s'appuyer Herder, mais aussi les premiers slavistes, au premier rang desquels se tient le Tchèque Josef Dobrovský.

III) Origines et affinités des langues et des peuples

Schlözer a donc été un passeur, d'abord dans toutes les recherches et discussions sur les langues et les origines des Slaves, mais aussi d'autres langues, tel le hongrois et, d'une façon assez particulière, on le verra un peu plus loin, sur les origines des nations tchèque et polonaise. Cette liste n'est en rien exhaustive, car Schlözer intervient dans d'innombrables domaines soit directement comme auteur, soit comme préfacier et éditeur de l'œuvre d'autrui. Sa notoriété, au zénith en Russie et en Europe centrale depuis qu'il a été nommé, de retour de Russie, professeur à l'université de Göttingen, lui permet d'appuyer de toute son autorité les travaux ou les idées de ceux qu'il prend ainsi sous son aile.

a) *La parenté des langues finno-ougriennes*

Ces rôles tenus par Schlözer ont été généralement oubliés, sauf de quelques spécialistes allemands. Outre ses fort nombreux ouvrages, il a publié et fait connaître les travaux d'autres auteurs. Sur les langues finno-ougriennes, Schlözer publie en 1770, à Göttingen et Gotha, chez Dieterich, les *Quaestiones Petropolitanae* rédigées en 1756, mais restées inédites, par Johann Eberhard Fischer, membre (*socius*) de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg comme lui-même¹⁵. Contre la théorie généralement admise alors qui fait descendre les Magyars des Huns, Fischer y postule une origine commune des Hongrois et des Finnois en démontrant la similitude de leurs langues. Or, c'est le livre de Sajnovics (un Hongrois), *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse*, paru lui aussi en 1770 à Copenhague, que l'on trouve aujourd'hui cité surtout dans la littérature spécialisée comme le premier texte fondateur sur la genèse de la théorie de l'origine finno-ougrienne du hongrois, et non le nom de Fischer. La concomitance de la publication des deux livres n'est plus toujours perçue, encore moins la médiation de Schlözer. Cette même littérature spécialisée rappelle aujourd'hui les mérites en ce sens du Transylvain Samuel Gyarmathi, qui établit scientifiquement en 1799 la parenté de la langue magyare avec celles de ce qui est désormais devenu la famille des langues finno-ougrienne¹⁶, sans que, le plus souvent, ne soit signalé le fait que Gyarmathi ait été un étudiant de Schlözer à l'université de Göttingen¹⁷. D'autre part, entre Fischer publié par Schlözer, Sajnovics, et l'élève de

¹⁵ *Johanni Eberhardi Fischeri, ... Quaestiones Petropolitanae : I. De origine Ungarorum. II. De origine Tatarorum. III. De diversis Shinarum imperatoris nominibus titulisque. IV. De Hyperboreis. Edidit Aug. Ludovicus Schloezer...*, Gottingae et Gothae, impensis Dieterichianis, 1770.

¹⁶ Samuel Gyarmathi, *Affinitas linguae hungaricae cum linguis Fennicae originis grammaticae demonstrata. Nec non Vocabularis dialectorum Tatarorum et Slavicarum cum Hungarica comparata*, Vienne 1799.

¹⁷ Sur Schlözer en Hongrie, à côté des articles de János Poor et de István Fried on peut consulter la biographie consacrée à un de ses élèves les plus éminents par Éva H. Balázs, *Berzeviczy Gergely a reformpolitikus 1763-1795*, Budapest 1967, et la thèse non publiée de Lorenz Hüfner, *Schlözer und Ungarn. Ein Beitrag zur internationalen Wirksamkeit August Ludwig von Schlozers*, soutenue à l'Université Humboldt de Berlin le 29 fév. 1972. Avant Fischer et Sajnovics, de nombreux auteurs avaient, depuis le XV^e siècle, déjà remarqué ou soupçonnés des traits communs aux peuples finno-ougriens (cf. Hüfner, p. 215): Aeneas Sylvius, (*Cosmographia*), Mathias Mjecho (Tractatus de dubus Sarmatiis, Cracovie 1517), Sigmund Herberstein, Martin Fogel, Albert Molnár, Olaf Rudbeck, Johannes Ihre, Johann Philip Strahlenberg, et Gottfried Wilhelm Leibniz.

Schlözer Gyarmathi, surgit un autre passeur, considérable lui aussi, bien que l'habitude ait été prise de le percevoir, en dehors de son pays, uniquement comme le fondateur de la slavistique moderne, et, en Bohême et en Moravie, comme l'un des premier « éveilleurs » de la nation tchèque, Josef Dobrovský. En effet, Dobrovský joue un rôle important dans la décision prise par Gyarmathi de rédiger ce livre, à côté de l'influence de Schlözer¹⁸. Ici intervient un autre réseau d'échanges, fort important, encore assez peu étudié dans son ensemble: celui du triangle Bohême-Hongrie-Allemagne dans la construction précoce d'une science – grammaticale et historique, puis littéraire – de la nation.

En 1792, Dobrovský fait un voyage en Suède, en Russie et en Finlande, accompagné du comte Sternberg, aux frais de la *Königliche Böhmisches Gesellschaft des Wissenschaften*. Officiellement, Sternberg doit mener des recherches naturalistes, et Dobrovský établir sur place le catalogue des trésors et tableaux dont les Suédois, pendant la Guerre de Trente Ans, ont « spolié la nation bohême ». Mais il s'agit aussi pour ce dernier de rechercher et d'étudier sur place les manuscrits slaves et vieux-slaves, d'enrichir sa documentation sur les langues et les peuples, et de rencontrer, assez accessoirement peut-être, quelques-uns de ses correspondants. Il s'arrête à Göttingen et y voit celui qu'il nomme volontiers, dans ses lettres à Anton et à Kopitar, par exemple, « l'immortel Schlözer »¹⁹. Son voyage le confronte aux « peuples du Nord » et rend pour lui plus urgente que jamais la question de la parenté des langues que l'on appellera bientôt « finno-ougriennes ». Aussi, après son retour à Prague, il lance en 1794 un appel au monde des lettres hongrois, dans le journal viennois en hongrois *Hírmondó*: c'est aux Magyars de reprendre la recherche sur leur langue et d'avancer ainsi la grammaire comparée, et pour cela ils doivent se mettre en relations avec des philologues finnois, et parmi eux Heinrich Porthan, fondateur de la philologie finnoise. Gyarmathi répond et entre effectivement en contact avec Porthan. Dans le bilan de son voyage que publie ensuite Dobrovský, en 1796, il insiste sur sa conviction de la parenté des langues finno-ougriennes, acquise en étudiant sur place de récentes

¹⁸ Voir entre autres : Lorenz Hüfner, op. cit., pp. 216-217, et : R. Pražák, *Josef Dobrovský als Hungarist und Finno-Ugrist*, Brno 1967.

¹⁹ Anton lui répond sur le même ton en ajoutant: „Schlözer ist auch mein Lehrer und Freud“. Miloslav Krbec, Věra Michálková, *Der Briefwechsel zwischen Josef Dobrovský und Karl Gottlob von Anton*, Berlin 1959, IV, 77 p., 7 ill. (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Veröffentlichungen des Instituts für Slavistik, hrsg. von H. R. Bieckfeldt, Nr. 21), p. 22.

grammaires du finnois, du lapon, du votiak et du permien. Il y annonce sa décision d'en écrire lui même une grammaire comparée²⁰.

Pour clore trop rapidement ce chapitre entrouvert, recherchons quelques unes des traces laissées par les références à Herder dans cette première génération des philologues de Bohême. La correspondance publiée de Dobrovský²¹ permet de rechercher, grâce à l'existence d'index de personnes cités, les nombre de références aux auteurs contemporains. Les références à Herder y restent rares, celles concernant Schlözer beaucoup plus fréquentes. Certes, ce dernier pouvait être perçu comme un appui, et ses intérêts professionnels étaient plus proches de ceux de Dobrovský. Le premier volume de sa correspondance avec Kopitar, publié par Vatroslav Jagić à Berlin et à Saint-Petersbourg à la fin du siècle dernier, contient une mention de Herder contre 47 de Schlözer²². Les lettres de Dobrovský et d'Anton ne font aucune mention de Herder, et évoquent quatre fois Schlözer. D'autre part, si les célèbres pages qu'Herder consacre aux Slaves dans le 16^e chapitre du 4^e livre de ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* sont très tôt republiées en Bohême en allemand, elles le sont d'abord sous la forme de la citation chez l'historien Ignaz Cornova, dès 1792²³, puis sous celle de la juxtaposition, sans aucun commentaire, dans le recueil de textes sur les Slaves que publie Dobrovský en 1806 et en 1808 chez Calve, à Prague. On y trouve d'ailleurs aussi des extraits de l'édition de Nestor par Schlözer²⁴.

²⁰ Josef Dobrovský, *Litterarische Nachrichten von einer auf Veranlassung der böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften im Jahre 1792 unternommenen Reise nach Schweden und Russland...Nebst einer Vergleichung der Russischen und Böhmischen Sprache nach dem Petersburger Vergleichungswörterbuche aller Sprachen*, Prag 1796.

²¹ En dehors de quelques volumes publiés à Berlin et à Saint-Petersbourg, l'édition de la correspondance de Dobrovský, commencée systématiquement dans ce qui était encore la Tchécoslovaquie en 1938, devait comporter plus de trente volumes. Elle est restée incomplète. Plus de soixante cartons du fond Dobrovský, déposé à Prague aux archives du *Památník národního písemnictví* (« Mémorial de la littérature nationale ») ne sont toujours pas catalogués.

²² *Briefwechsel zwischen Dobrowski und Kopitar (1808–1828)*, hrsg. von V. Jagić, Berlin 1885, et Saint-Petersbourg 1885 (page de titre et notes de l'éditeur en russe).

²³ Premier livre de la traduction en allemand commentée que donne en 7 volumes Ignaz Cornova de la *Res Publica Bojema* de Pavel STRÁNSKÝ (1 vol in-18°, 1^{ère} édition Leyde 1634): Ignaz Cornova, *Staat von Böhmen*, vol. 1, Prague 1792.

²⁴ Joseph Dobrovský, *Slawin*, Calve, Prague, 1806 et 1808.

b) *Čech et Lech*

Remontons un peu en amont dans le temps, aux débuts de la carrière de Schlözer. Entre 1761 et 1782, le piariste Gelasius Dobner, de la province de Bohême, en religion le Père Gelasius a Sancta Catharina, publie six volumes de commentaires critiques, en latin, sur la *Chronique Tchèque* de Václav Hájek, dont l'édition originale, en tchèque, à Prague, datait de 1541²⁵. Cette chronique, pourtant déjà mise en doute à l'occasion par l'historiographie baroque, faisait encore largement autorité et passait pour une source historique. Dobner est une personnalité considérable. Il est en correspondance avec plusieurs érudits et historiens hongrois, parmi lesquels György Pray et Károly Koppi. Il a laissé une précieuse autobiographie manuscrite²⁶ et, parmi beaucoup d'autres œuvres, six volumes de *Monumenta historiae Bohemiae*.

Dans les trois premiers volumes de son édition critique de la chronique de Hájek, Dobner refuse de prêter foi à l'existence mythique de deux frères, Čech et Lech²⁷, réputés depuis fort longtemps être à l'origine de deux nations slaves sœurs, à la fois fondateurs d'ethnies et de formations étatiques, c'est-à-dire des Tchèques, pour Čech, et des Polonais pour Lech. Dobner prouve que ces deux éponymes ne sont qu'une affabulation d'un chroniqueur tchèque du début du 14^e siècle, Dalimil, qui a ensuite été repris par les chroniqueurs de Pologne et de Bohême. Pour Dobner, ces deux noms propres ne seraient pas des noms de personnes, mais se référeraient à des peuples voisins apparentés aux anciens Tcherkesses, les Zich et les Lich, venus sur les territoires désormais tchèques et polonais aux temps des grandes migrations des peuples²⁸.

²⁵ Gelasius Dobner, *Wenceslai Hagek a Liboczan Annales Bohemorum*, Prague, 6 volumes, 1761–1782.

²⁶ Celle-ci, restée manuscrite, a été publiée au début du XX^e siècle par Josef Hanuš : « Autobiografie Gelasia Dobnera » (L'autobiographie de Gelasius Dobner), *Český časopis historický* (Revue tchèque d'histoire), XXIII, 1917, pp. 129-138.

²⁷ Dans la tradition légendaire, Čech est le fils de l'ancêtre commun de tous les Slaves, Helisa, descendant lui-même de l'ancêtre des Grecs Javan, fils de Japhet, fils de Noé. Dans cette conception, le premier siège des Tchèques descendants des Grecs est aux frontières du monde hellénique, en Croatie (Dalmatie). Pour Hájek, Čech n'est pas seulement un ancêtre éponyme, mais un prince qui quitte la Croatie surpeuplée avec son clan. Dobner ne trouve pas trace dans l'antiquité des Tchèques, mais des Zich, dont il pense qu'ils tirent leur nom. Voir ici Josef Haubelt, *Dějepisectví Gelasia Dobnera* (L'historiographie de Gelasius Dobner), Prague 1979, p. 76.

Il est intéressant de reconstituer comment Dobner en arrive à la destruction des bases sur lesquelles reposaient les représentations de l'ethnogenèse des peuples slaves, ici des Tchèques et des Polonais. C'est effectivement un moment fondateur dans la démarche de Dobner, par lequel elle va se transformer, en quittant les positions établies par les Bénédictins de St Maur, les Bollandistes puis Muratori, et devenir un premier modèle pour la critique des Lumières tardives. Dobner fait ici le pont entre un Muratori et un Schlözer. Il hérite en effet de cette entreprise d'édition latine, qui avait été commencée par un autre piariste, le père Victorinus. Au départ, il ne s'agissait pas de la mettre en question, mais d'en donner une édition moderne. Pour ce faire, cependant, Dobner essaie de reconstituer la base documentaire des événements relatés par Hájek. Il reconstitue aussi les usages qui avaient été fait de ce même Hájek par l'historiographie des siècles antérieurs, et du XVII^e siècle en Bohême et ailleurs. Il est donc amené à questionner la date d'arrivée des Slaves en Europe et en Bohême. Déjà l'historiographe Balbín voyait une contradiction entre ce que disait Aeneas Sylvius (l'assassinat d'un gouverneur romain par le prince « croate » Čech, cause de son départ de sa première patrie) et la présence de Čech, réputé arrivé seulement au VI^e siècle en Bohême²⁹. Dobner refait par conséquent une synthèse des idées sur l'origine des Tchèques et des éléments dispersés de la tradition, et déconstruit, dirions nous aujourd'hui, complètement cette tradition, et propose une théorie « scientifique » de l'ethnogenèse des peuples slaves qui refuse la tradition: « *Traditio cedit rationi, historiae ac veritati* »³⁰. Sa démarche, en effet, porte plus loin que de mettre fin aux généalogies diluviennes ou à l'habitude de faire remonter les peuples modernes à un fondateur éponyme. Chez lui, les anciens Slaves, ici les Tchèques, étaient opposés à toute forme de monarchie et partisans de l'égalité et de la liberté du peuple, car c'est un peuple qui s'est installé en Bohême après le départ des Marcomans et qui a fondé la « nation », et non un prince.

²⁸ Gelasius Dobner, op. cit., volume 1, Prague, chez la Veuve Kirchner, 1761, pp. 51-53, 57. Toute la démonstration concernant l'inexistence historique de Čech se trouve entre les p. 50 et 63.

²⁹ Bohuslav Balbín (1622–1688), jésuite tchèque, correspondant des *Acta Eruditorum* de Leipzig et des *Acta Sanctorum*, pour lesquels il rédigea par exemple la vie de saint Jean Népomucène, auteur de manuels de rhétorique, de nombreux ouvrages d'hagiographie et d'histoire, et « découvreur » de manuscrits oubliés ou inconnus jusqu'à lui. Je me réfère ici à ses *Miscellanea historica Regni Bohemiae, Liber II, caput IV*, pp. 10-12, *caput V*, p. 25, *caput VII (De Czech, & Lechi adventu)*, et *caput VIII*, p. 21.

³⁰ Gelasius Dobner, op. cit., II., *Introductio*.

L'édition de Dobner fait l'objet de compte-rendus élogieux à Leipzig, dans les *Nova Acta Eruditorum* dès 1762³¹, puis dans les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* du 14 septembre 1765. Cette réfutation d'une tradition parfaitement établie et entretenue jusqu'alors provoque un scandale, en Bohême et en Pologne. Je passe sur les étapes de cette grande émotion en Bohême, où se déchaînent les adversaires de Dobner en de nombreux pamphlets, auxquels il répond d'ailleurs³². De son côté, le prince polonais Jablonowski, dont la famille prétend descendre en droite ligne de Lech, s'en émeut particulièrement. De Dantzig, il publie dans les *Göttingische Anzeigen von Gelehrten Sachen* une annonce, par laquelle il offre 30 ducats à qui apportera des arguments approfondis, soit pour démontrer que le prince slave Lech s'est bien installé en Pologne entre 550 et 560, soit au contraire pour réfuter cette thèse. En s'appuyant sur les analyses de Dobner qui, écrit-il, « a mis un terme aux délires » (« *Delirare desiit* »), c'est Schlözer qui, de Russie, répond et remporte la mise, mais en prétendant à son tour que Lech n'est qu'une figure fabuleuse. Cependant, il s'élève contre la théorie des Zich et des Lich³³, et rappelle, non sans ironie, que la Chronique de Nestor mentionne elle aussi trois frères fondateurs de Kiev, dont un Sček (puis Kij et Choriv), et que ce Sček pourrait bien, quant à lui, être Čech, le fondateur des Tchèques ! C'est ainsi, par son intermédiaire, que cette chronique devient dès lors connue en Europe occidentale et centrale, puisque dans la foulée, il publie en 1769 sa démonstration de la « preuve par les annales russes » à Göttingen³⁴.

³¹ P. 24-35, 101-109.

³² En Bohême, l'historiographe de la diète, le jésuite Pubitschka. Celui-ci réintroduit fermement Čech dans le premier volume de sa « Chronologie historique de la Bohême » (Francisci Pubitschka... *Chronologische Geschichte Böhmens*..., Prague (gedruckt bey den Hrabischen Erben durch M. Stiasny), et Leipzig (bey F. A. Höchenberg), 6 tomes en 10 volumes in -4°, Prague 1779-1801, ici : 1^{er} volume, 1779. Sur la querelle autour de la réfutation de Čech et Lech par Dobner, la meilleure publication reste : Milan Kudělka, *Spor Gelasia Dobnera o Hájkovu kroniku* (La querelle de Gelasius Dobner autour de la chronique de Hájek), Prague 1964.

³³ A. L. Schlözer, *Abhandlung über die Aufgabe aus der polnischen Geschichte „Könnte nicht die Ankunft des Lechs in Polen zwischen den Jahr 550 und 560 u.s.w.“, welcher von der Naturforschenden Gesellschaft in Danzig 1766 den 19. August der Fürst Jablonowski sche Preis zuerkannt worden*, Danzig 1767.

³⁴ *Id.*, *Probe russischer Annalen*, Bremen und Göttingen, im Verlag Georg Ludewig Försters, 1768. Il le fait aussi pour réfuter les arguments de l'anti-Dobnerien Elias Sandrich (le Père Athanasius a S. Josepho), qui prétend que Čech ne peut pas désigner un peuple, ni un individu, car ce nom ne serait intervenu dans l'histoire qu'à partir du moment où le roi de Bohême est devenu archiéchanson de l'Empire, sous Frédéric

La querelle ne s'éteint pas pour autant en Bohême, où l'on répond à Schlözer, comme à Dobner, mais je ne m'étends pas sur ses rebondissements ici³⁵. Le prince Jablonowski ne s'avoue pas vaincu. En 1768, il fonde et préside à Leipzig, où il s'est exilé après sa tentative infructueuse d'être élu au trône de Pologne, sa propre société savante, la *Societas Jablonowskiana*, et remet à concours la question de l'existence historique d'un prince nommé Lech, contre les « *antilechitae* » Dobner et Schlözer. Paradoxalement, c'est encore une fois Schlözer qui remporte le prix, en 1770, pour son « *De Lecho Commentario proemio Jablonoviano adfecta* »³⁶. Car, s'il concédait déjà, avec Nestor, en 1767, que Sček aurait pu être Čech, il juxtapose maintenant la tradition comme une référence autonome à la preuve par la critique philologique. Celle-ci, en effet, n'opère qu'à l'intérieur d'un texte, et ne témoigne pas directement de la vérité historique. Je crois que ce retour de la tradition, dans un sens tout différent des usages de la rhétorique traditionnelle, est une étape très importante.

En effet, c'est bien autour du nœud qui relie et sépare en même temps la critique textuelle « scientifique » des dernières Lumières et la possibilité d'admettre la tradition en la tenant, ironie ou non à l'appui, en dehors de l'épreuve critique, que va s'articuler désormais, non seulement le débat sur Lech et Čech, mais la coexistence entre la recherche rigoureuse sur l'origine et la parenté des langues slaves, par exemple, et des discours sur les nations d'un tout autre statut, dirions-nous aujourd'hui. La figure des pères fondateurs Lech, Čech, puis Rus, dont il n'a pas été question ici, était jusqu'à Dobner une figure intégratrice par excellence des nations pré-modernes. Celle-ci, déconstruite par la critique, n'est plus acceptée comme telle, mais ceci intervient au moment de refondation des nations modernes

Barberousse (« *arcičísňíková země* », le « pays » de l'archi-échanson). Le nom de « Tchèque » viendrait alors de « *čieši* », forme ancienne de « *číše* », « la coupe ». (Athanasius A. S. Josepho (=Elias Sandrich), *Disquisitio historico-chronologica-critica quare et quando Bohemia fuerit appellata Czechia ejusque incolae Czechii...*, Vetro-Pragae, typis J. C. Hraba, s.d. (1768).

³⁵ Les principaux adversaires pragois de Dobner sont Karel Kříž, recteur du séminaire de l'archevêque, Václav Duchovský, secrétaire du consistoire archiepiscopal (qui passe alors pour être l'auteur du pamphlet *Lucifer lucens non urens, lustans ac illustrans omissa et commissa in Prodromo Annalium Hayekianorum...*, Prague 1765, auquel répond Dobner, à l'invitation de l'archevêque en personne (qui condamne le libelle précédent) par un *Lucifer urens non lucens...*, et une *Epistola apologetica adversus Luciferum*, Prague 1767 ; enfin, Elias Sandrich, déjà mentionné.

³⁶ A. L. Schlözer, „Dissertatio de Lecho, praemio Jablonoviano adfecta d. XV. Maii 1770“, *Acta Societatis Jablonovianae* III, Leipzig 1771, 4°.

autour de leurs langues « nationales ». Or Dobner, au fond, ne prouve qu'une chose: c'est qu'au départ de la fable se situe la leçon fautive d'un manuscrit médiéval. Le reste est hypothèse: en faisant des Zich les éponymes des seuls Tchèques, Dobner affaiblit du même coup l'importance d'une origine commune de tous les Slaves, et par conséquent l'idée d'une slavité demeurée longtemps indistincte. De même que les interventions de Schlözer, celles de Dobner peuvent être comprises, non comme des preuves de la vérité historique, mais comme la possibilité de choisir entre diverses explications. En 1792, l'historien Ignaz Cornova, *Aufklärer* s'il en est pourtant, déclare préférer la tradition de Čech, c'est à dire ce qu'il sait être une fable. Quant à Dobrovský, que nous retrouvons pour finir, il s'est posé en adversaire de Dobner à qui il reproche des erreurs de lecture, d'autres leçons fautives, et l'hypothèse indémontrable des Zich. Un peu plus tard, au début du XIX^e siècle, il s'attaque à son tour aux mythiques frères éponymes des Tchèques et des Polonais, en cherchant à expliquer par la philologie slave le sens caché dans leurs noms. Pour lui, les mots Čech et Lech viendraient tout simplement de racines slaves signifiant respectivement « l'origine »; le « début » (Čech), et « ce qui vient après » (Lech). Cette savante démonstration n'exclut certes pas un le retour de ces personnages légendaires, puisqu'elle ne s'occupe pas de leur existence. Même réduits à des « sèmes », Čech et Lech peuvent continuer à vivre. Ici, c'est la slavité des débuts qui compte, la langue (slave), non plus la race et l'origine géographique. Mais on voit bien ici que le relativisme de l'érudition d'un Schlözer et encore d'un Dobrovský n'exclut pas le retour du mythe, même sous des formes modernisées. L'érudition, même « nouvelle », est à côté du mythe. Les successeurs de Dobrovský, Šafařík en tête, combineront les cadres établis par cette nouvelle scientificité, essentielle à l'appréhension qu'ils ont de leurs travaux et de leurs positions institutionnelles, avec une revalidation du mythe. C'est sur le terrain du dialogue, et non du modèle, qu'ils peuvent alors rencontrer et utiliser Herder, et dans les conditions aussi d'une critique herméneutique, mais non épistémologique, des Lumières.

Les projets éditoriaux de Hugo von Hofmannsthal durant la Première Guerre mondiale : de la *Bibliothek autrichienne* à la *Bibliothek tchèque*

Jacques Le Rider

C'est la Guerre Mondiale qui a imposé chez Hugo von Hofmannsthal la prise de conscience de « l'idée autrichienne », au sens géopolitique. Au début de l'essai *Die österreichische Idee*, publié dès le 15 novembre 1917, en français, dans *La Revue d'Autriche*, sous le titre « La vocation de l'Autriche », puis en allemand, le 2 décembre 1917, dans la *Neue Zürcher Zeitung*, Hofmannsthal affirme :

On a fini par voir en cet « assemblage de nations », en ce « conglomérat » soi-disant astreint à une « tutelle tyrannique », la révélation d'une grandeur de caractère et d'une nécessité historique...¹

Cet empire, rappelle Hofmannsthal, est l'héritier direct du Saint Empire romain germanique qui lui-même se concevait comme la *translatio imperii* de l'empire romain. L'Autriche-Hongrie joue le rôle d'une Europe du milieu, rempart contre la Russie (que la révolution léniniste est en train de rendre encore plus menaçante), passerelle entre l'Est et l'Ouest :

simultanément pays limitrophe, rempart, frontière entre l'imperium européen et le chaos de peuples constamment mobiles à ses portes, (...) mi-Europe, mi-Asie et conséquemment la transition : le point de départ de la colonisation civilisatrice qui s'étend vers l'Orient, et encore le récipient tout indiqué des courants qui gravitent vers l'Occident...²

¹ Hofmannsthal, GW RA II, Francfort/Main, 1979, p. 454 ; nous citons sans modification la traduction française publiée dans *La Revue d'Autriche* et reproduite ici en annexe. On notera que Hofmannsthal traduit « Offenbarung einer geistigen Kraft » par « révélation d'une grandeur de caractère ».

² *Ibid.* p. 456; Hofmannsthal traduit « fließende Grenze » (« frontière fluctuante ») par « la transition »; et « bereit zu empfangen die westwärts strebende Gegenwelle » (« prêt à accueillir la vague opposée, déferlant vers l'Ouest ») par « le récipient tout indiqué des courants qui gravitent vers l'Occident ».

Fondée sur la synthèse et le compromis (Hofmannsthal emploie ici le mot « Ausgleich ») entre le monde latin-germanique et le monde slave, l'idée autrichienne a été oubliée par les Européens entre 1848 et 1914 :

Tandis que le monde entier s'adonnait aux problèmes nationaux (...) nos incidents de 1859-1866 étaient encore la liquidation d'une ancienne politique visant au-delà du nationalisme³.

Mais à présent, en décembre 1917, alors que toutes les puissances en guerre commencent à échafauder les nouveaux équilibres européens de l'après-guerre, Hofmannsthal rappelle les aspects essentiels de « l'idée autrichienne » : « synthèse, neutralisation et concorde »⁴. Et il conclut son article par ces mots :

« L'Europe centrale » (*Mitteleuropa*) n'est qu'un terme symbolisant les besoins du jour, mais (...) cette Europe ne saura se passer de l'Autriche...⁵

Le mot de « Mitteleuropa »⁶, d'Europe du milieu, avait fait son entrée dans le vocabulaire allemand usuel autour de 1914, à l'occasion de la discussion sur les buts de guerre allemands. Il avait été repris en 1915, dans une acception un peu moins agressivement pangermaniste, par Friedrich Naumann. À l'époque de son article sur « l'idée autrichienne », Hofmannsthal avait (grâce à Josef Redlich⁷) pris connaissance de livre de Friedrich Naumann

³ *Ibid.* p. 457. Une traduction plus claire serait : « nous avons d'abord dû, au fil des événements des années 1859 à 1866, nous employer à liquider les restes, devenus incompréhensibles pour le temps présent, d'une ancienne politique européenne supranationale ».

⁴ Mot à mot : « Réconciliation, synthèse, raccordement des bords opposés ».

⁵ *Ibid.* pp. 457 et suiv. ; mot à mot : « Cette Europe qui veut se reconstituer a besoin d'une Autriche : c'est-à-dire d'une structure naturellement élastique, mais structure tout de même, véritable organisme, imprégné d'une piété religieuse envers lui-même, sans lequel aucun lien entre les forces vivantes n'est possible ; elle a besoin d'elle, pour contenir l'Est polymorphe. La *Mitteleuropa* est une notion de la pratique et du moment, mais dans la sphère supérieure, pour l'Europe, (...) l'Autriche est indispensable. »

⁶ Jacques Le Rider, *La Mitteleuropa*, Paris 1994.

⁷ Le 24 novembre 1915, à la suite d'une conversation entre les deux hommes à Rodaun, Josef Redlich dédicace à Hofmannsthal un exemplaire de la brochure de Naumann (cf. BW Redlich, p. XIII) et cette brochure se trouve toujours dans la bibliothèque de Hofmannsthal (*ibid.*, p. 164). Hofmannsthal rencontrera Naumann à Berlin les 3 et 15 janvier 1916 (Cf. Heinz Lunzer, *Hofmannsthals politische Tätigkeit in den Jahren 1914-1917*, Frankfurt/Main-Bern 1981, vol. I, pp. 163 et 168 (« Analysen und Dokumente. Beiträge zur Neueren Literatur », hrsg. von Norbert Altenhofer).

et avait écrit à ce dernier pour lui témoigner son approbation⁸. Depuis que le mythe habsbourgeois, dont parle si bien Claudio Magris, était devenu un élément de l'idéologie de la Maison d'Autriche, destiné à sauver une vision dynastique, fondée sur l'idée d'un ensemble historique pluriculturel et polyethnique soudé par l'histoire et par les solidarités géopolitiques, la notion d'espace danubien habsbourgeois s'opposait au principe des nationalités. La part d'identité juive que Hofmannsthal a le plus souvent cachée et refoulée ne se révèle pas dans ses hymnes à la supranationalité habsbourgeoise. Cette conviction est paradoxalement le terrain sur lequel se rencontrent Joseph Roth et Hofmannsthal. Les mêmes hypothèses seraient possibles à propos de Leopold von Andrian, fils d'une mère juive : sous la gangue du conservatisme néo-aristocratique sommeille chez Andrian l'aspiration à un universalisme qui n'est pas seulement d'essence catholique et qui plonge ses racines dans une judéité secrète.

Judéité refoulée, il est vrai. Dans une lettre à Rudolf Pannwitz du 2 septembre 1917, on lit des formules troublantes : Vienne, écrit Hofmannsthal, souffre d'« un certain milieu juif intellectuel, monde de parasites et de mollusques », qui est

le pôle diamétralement opposé à la société qui se trouve postulée ou supposée dans mes œuvres – cette société qui, dans son élément profond du moins, est mon univers, un univers autrichien...⁹

L'ensemble des essais politiques et des créations littéraires de Hofmannsthal, entre 1914 et 1919, forme un ensemble de « défense et illustration » de l'identité autrichienne. Essais historiques, sur Marie-Thérèse ou sur le prince Eugène, essais littéraires, sur Grillparzer et sur la tradition du théâtre viennois, perspectives européennes enfin. Ces dernières méritent une mention particulière. Dans une conjoncture historique où tant d'intellectuels de *Kultur* allemande tournent le dos à la *Zivilisation* française et anglaise, les déclarations fermement européennes de Hofmannsthal, dans l'article « Boycott des langues étrangères ? » de 1914, ou dans les notes « L'idée

⁸ Cf. Hermann Rudolph, *Kulturkritik und konservative Revolution. Zum kulturell-politischen Denken Hofmannsthals und seinem problemgeschichtlichen Kontext*, Tübingen 1971 (« Studien zur deutschen Literatur », vol. 23), p. 93 (H. Rudolph fait ici référence à Theodor Heuß qui mentionne une lettre de Hofmannsthal retrouvée dans les manuscrits posthumes de Friedrich Naumann).

⁹ Lettre non publiée, conservée au *Freies Deutsches Hochstift*. Nous citons d'après Jens Rieckmann, « (Anti-) Semitism and Homoeroticism: Hofmannsthal's Reading of Bahr's Novel *Die Rotte Kohras* », in *The German Quarterly*, vol. 66, n° 2, printemps 1993, (pp. 212-221), p. 218

d'Europe » de fin 1916/1917, tranchent sur le conformisme et le chauvinisme de la plupart des écrivains durant cette même période.

Une dimension de l'identité autrichienne devient particulièrement perceptible chez Hofmannsthal durant ces années de guerre : l'antipathie envers l'Allemagne. La fameuse esquisse « Prussien et Autrichien », publiée dans la *Vossische Zeitung* en décembre 1917, annonce la physionomie du protagoniste de la comédie *L'Homme difficile*. Un autre aboutissement de cette période d'intense réflexion sur l'identité autrichienne sera le projet du Festival de Salzbourg. Mais la première phrase du texte « Un festival allemand à Salzbourg » sera plutôt malencontreuse :

La pensée du festival est la pensée artistique proprement dite de l'ethnie bava-roise-autrichienne...¹⁰

Ici le provincialisme nadelrien étouffe l'universalisme politique du Saint-Empire et le cosmopolitisme européen¹¹. Dans ces faiblesses d'analyse politique, dans ces phrases où le mot *Geist* revient pompeusement au détour de chaque paragraphe, Hofmannsthal paie le prix de son indolence apolitique. Nul ne l'a dit plus clairement que Hermann Broch, dans *Hofmannsthal et son temps* (1947-1948) :

Il est bien vrai qu'il n'existait pas d'autre substance de l'État que la Couronne, mais de cela, ni de l'hostilité des « nationalités » à l'Autriche, Hofmannsthal ne voulait convenir. Des masses grises et indéfinissables du prolétariat, il savait seulement qu'il faudrait leur transmettre de la « culture », et il ignorait tout de leur attitude. L'apolitisme de son origine autrichienne et bourgeoise était chez lui porté à l'extrême ; là où il se préoccupait de structures politiques, même encore dans *La Tour*, le mysticisme esthétique transparaissait, le désir d'un ordre hiérarchique, à peu près semblable à celui de l'ancien ordre corporatif...¹²

Néanmoins, on ne peut contester la logique de l'imaginaire politique de Hofmannsthal. L'édifice est fragile, mais son ordonnance obéit à quelques traditions historiques. Dans « L'idée de l'Europe », l'Autriche signifie :

¹⁰ GW RA II, p. 255; *Lettre*, 1980..

¹¹ À moins que, comme Wolfram Mauser, « Hofmannsthals 'Idee Europa' », in *Hofmannsthal Jahrbuch zur europäischen Moderne*, vol. 2, 1994, pp. 201-222, on perçoive dans ce texte le charme de « l'Europe des régions »...

¹² Hermann Broch, « Hofmannsthal et son temps », in Broch, *Création littéraire et connaissance*, trad. Albert Kohn, Paris 1966, pp. 138 et suiv. ; *Schriften zur Literatur*, I, *Kritik* (Kommentierte Werkausgabe, éd. par Paul Michael Lützeler, vol. 9/1), Frankfurt 1975, pp. 206, 207 et 209.

Lutte millénaire pour l'Europe, mission millénaire confiée par l'Europe, foi millénaire en l'Europe. Pour nous, qui demeurons sur le sol de deux empires romains, Allemands, Slaves et Latins, élus pour porter un sort et un héritage communs – pour nous, en vérité, l'Europe est la valeur fondamentale de la planète...¹³

Dès le 7 octobre 1914, Hofmannsthal, dans une lettre à Eberhard von Bodenhause, souligne que la régénération de l'après-guerre devra passer par une réforme du dualisme habsbourgeois. Il parle de « la relation avec la Hongrie qui doit cesser de n'exister que sur le papier et devenir vivante », mais aussi des relations avec l'Allemagne, qui devront être rectifiées :

On parle toujours de colonies: ne sommes-nous pas au fond qu'une immense colonie allemande, difficile au-delà de toute mesure, au milieu de l'Europe ?¹⁴

Pour mettre en œuvre sa « politique culturelle », il conçoit le projet de la collection « Österreichische Bibliothek », chez Insel, collection annoncée en novembre 1914 sous le titre de « A.E.I.O.U. Bücher aus Österreich » (Austria est imperare orbi universo [devise des Habsbourg], livres d'Autriche)¹⁵. Dès mars 1916, Hofmannsthal s'efforce d'obtenir une décoration pour Anton Kippenberg, le directeur des Éditions Insel. Ce dernier sera finalement décoré de la croix de chevalier de l'ordre de François-Joseph par l'empereur Charles, en mai 1918¹⁶.

La collection sera publiée en quatre séries. Première série (vol. 1 à 6), fin juillet 1915 ; deuxième série (vol. 7 à 13), fin novembre 1915 ; troisième série (vol. 14 à 20), juin 1916 ; quatrième série (vol. 21 à 26), mai 1917. En voici le catalogue complet :

- Vol. 1 Hugo von Hofmannsthal, éd., *Le Testament politique de Grillparzer*.
- Vol. 2 Max Mell, éd., *Actions héroïques des maîtres allemands 1697–1914*.
- Vol. 3 Heinrich Friedjung, *Custoza et Lissa*.
- Vol. 4 Franz Zweybrück, éd., *Bismarck et l'Autriche*.
- Vol. 5 Felix Braun, éd., *Audiences chez l'empereur Joseph*.
- Vol. 6 Otto Zoff, éd., *1809. Documents de la guerre de l'Autriche contre Napoléon*.

¹³ *Lettre*, 1980, p. 288; GW RA II, p. 54

¹⁴ Lunzer, *op. cit.*, p. 44.

¹⁵ *Ibid.*, note 15.06, p. 319.

¹⁶ *Ibid.*, note 15.07, p. 319.

- Vol. 7 Helene Bettelheim-Gabillon, éd., *Le prince Friedrich zu Schwarzenberg, « le lansquenet » : images de l'ancienne Autriche.*
- Vol. 8 Richard von Kralik, éd., *Abraham a Sancta Clara.*
- Vol. 9 Felix Braun, éd., *Beethoven dans la conversation.*
- Vol. 10 Ersnt Molden, éd., *Radetzky : sa vie et son action.*
- Vol. 11 Robert Michel, *Sur le bastion sud-est de notre empire.*
- Vol. 12 Anton Wildgans, *Poèmes autrichiens.*
- Vol. 13 Freidrich Eckstein, éd., *Comenius et les frères de Bohême.*
- Vol. 14 Max Mell, éd., *Les contrées autrichiennes dans la poésie.*
- Vol. 15 Franz Grillparzer, *Querelle de frères dans la Maison Habsbourg.*
- Vol. 16 Stefan Zweig, éd., *Lettres de Nikolaus Lenau à Sophie Löwenthal.*
- Vol. 17 Irma Hift, éd., *Le prince Eugène dans ses lettres et ses conversations.*
- Vol. 18 Adam Müller-Guttenbrunn, *La vie allemande en Hongrie.*
- Vol. 19 Karl Burdach, éd., *Walther von der Vogelweide : choix de poèmes et de maximes.*
- Vol. 20 Wilhelm Bauer, éd., *Lettres de Vienne.*
- Vol. 21 Paul Eisner, éd., *Anthologie tchèque : Vrchlicky, Sova, Brezina.*
- Vol. 22 Richard Smekal, éd., *Lettres d'Adalbert Stifter.*
- Vol. 23 Ernst Molden, éd., *Un chancelier autrichien : le prince de Metternich.*
- Vol. 24 Max Pirker, éd., *Légendes des Alpes.*
- Vol. 25 Josef Kallbrunner, éd., *Marie-Thérèse impératrice. Extraits de ses mémoires autrichiens, de ses lettres et de ses résolutions (1740-1756).*
- Vol. 26 Felix Braun, éd., *Schubert dans son cercle d'amis*¹⁷.

On voit qu'une bonne part des titres publiés dans la « Bibliothèque autrichienne » relèvent de la propagande de guerre, destinée à l'édification des patriotes autrichiens et dédiée à la gloire des Habsbourg, même si Hofmannsthal parvient à faire passer dans son programme quelques titres de grande valeur littéraire et quelques documents d'histoire culturelle et artistique de haut niveau. Il convient de rappeler ici que Hofmannsthal, officier de réserve, âgé de quarante ans en 1914, avait dû rejoindre une affectation sur le front italien en juillet 1914, à Pisino (Istrie), puis avait obtenu en août, non sans peine, une dispense de service actif et une affectation au

¹⁷ *Ibid.*, notes 15.03 et 15.04, p. 318. Cette collection est conservée au *Deutsches Literaturarchiv* de Marbach/Neckar et au *Goethe- und Schiller-Archiv* de Weimar.

Pressebüro du *Kriegsfürsorgeamt* du ministère de la Guerre. Sa mission consistait précisément à mettre sa plume au service de l'Autriche-Hongrie en guerre¹⁸.

Dans l'autre collection « *Ehrenstätten Österreichs* » (« Hauts-lieux de l'Autriche » ; dans le langage d'aujourd'hui, on parlerait sans doute de « Lieux de mémoire »), l'Europe centrale devait également occuper une place importante. Hofmannsthal avait l'intention d'utiliser ici toutes les techniques d'héliogravure et de reproduction photographique pour concevoir des albums illustrés alliant le texte et l'image pour dresser un panorama imprimé des hauts lieux de la monarchie habsbourgeoise. Cette collection devait être publiée chez Hugo Heller à Vienne. Dans une lettre du 20 octobre à Hermann Bahr, Hofmannsthal expliquait son projet :

Il faudra y ajouter des illustrations représentant tous les lieux et les champs de bataille dignes de mémoire, ainsi que les cimetières, châteaux, maisons bourgeoises, ou tel pont qui fut l'enjeu d'un glorieux combat, de même que, si possible, le jardin ou le paysage dans lequel évoluait le botaniste Gregor Mendel, la maison où mourut Paracelse à Salzbourg ou le palais Wallenstein à Prague. Mais rien qui ne serait que pittoresque et beau du point de vue du paysage ou de l'architecture sans avoir un lien avec un souvenir exaltant. Il est vrai que, comme en Autriche presque tout est très beau, le livre sera tout naturellement un recueil de belles images...¹⁹

C'est Hermann Bahr qui mit en contact Hofmannsthal avec Jaroslav Kvapil, l'intendant du Théâtre national de Prague. Dès le 16 novembre 1914, Kvapil, à qui Hofmannsthal proposait de rédiger le volume consacré à la Bohême, rétorquait que la Bohême et l'Autriche s'étaient toujours porté

peu d'attention mutuelle aux valeurs de l'autre (...). La Bohême entretient de meilleures relations avec l'Allemagne qu'avec l'Autriche-Hongrie (...). Les princes allemands ont soutenu le protestantisme en Bohême, tandis que les Habsbourg...

En réponse à cette lettre, Hofmannsthal, visiblement pris de court, invoquait l'incapacité des dirigeants politiques qui auraient contrarié une « volonté de vivre en commun ». Le 11 janvier 1915 encore, Kvapil refuse d'approuver l'article de Hofmannsthal « L'approbation de l'Autriche »

¹⁸ Eberhard Sauermann, Hofmannsthals « *Österreichischer Almanach auf das Jahr 1916* – ein Beitrag zur Geistesgeschichte oder zur Kriegspublizistik ? », in *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 2001, pp. 288-328.

¹⁹ Lunzer, p. 95.

(« Die Bejahung Österreichs »), contestant l'idée d'un « renascimento Österreichs » :

Trop longtemps le peuple de Bohême a été opprimé par l'absolutisme, la germanisation et le catholicisme...²⁰

Finalement, le projet de série « Ehrenstätten Österreichs » fut abandonné. D'abord parce que le libraire-éditeur Hugo Heller s'était montré peu disposé à mettre en œuvre ce projet après que Hofmannsthal avait préféré publié la collection « Bibliothèques autrichiennes » chez Insel. Ensuite et surtout parce que les objections rencontrées, chez Bahr, mais surtout chez Kvapil, avaient découragé Hofmannsthal. Inclurait-on ou n'inclurait-on pas les territoires de la monarchie habsbourgeoise ? Serait-il possible de consacrer un volume à la Bohême, mais de laisser de côté, peut-être, la Galicie ou la Bucovine ? Visiblement, Hofmannsthal n'avait pas d'idée fermement arrêtée sur la question. En 1915 et 1916, il consacre une bonne partie de ses efforts à convaincre les Allemands de la spécificité de l'Autriche et de la nécessité de son rôle en Europe centrale. C'est le sens, par exemple, de son article « Nous, Autrichiens, et l'Allemagne », publié le 10 janvier 1915 dans la *Vossische Zeitung* de Berlin. Il pense que les Allemands ne connaissent pas suffisamment l'Autriche : aucune étude allemande n'existe, à propos de l'Autriche, qui puisse se comparer, dit-il, à celle de l'universitaire français L. Eisenmann sur le Compromis austro-hongrois. Il souligne que depuis les guerres contre les Turcs, l'Autriche a joué le rôle de « grandiose concentration de toutes les forces de l'Europe centrale »²¹, et qu'elle conserve plus d'un point commun avec les peuples slaves : en particulier une certaine immaturité politique et l'inachèvement de la construction de l'État national. Appréciation quelque peu péjorative, il est vrai, du rôle de l'Europe centrale, qui s'achève sur la vision d'une Europe centrale qui serait un continent plus « jeune » que l'Allemagne :

Mais en même temps, dans notre ethnie, germanique aussi bien que slave, il y a quantité immense d'éléments jeunes et inemployés et ici résonne l'idée d'une Amérique européenne...²²

Ces tournures font évidemment songer à Herder qui opposait souvent la vieille Europe française, anglaise et italienne à la jeune Europe germanique et slave.

²⁰ *Ibid.*, p. 102.

²¹ Hofmannsthal, *Lettre*, 1980, p. 258; GW RA II, p. 393.

²² *Lettre*, 1980, p. 259; GW RA II, p. 394.

Toujours pour défendre la mission autrichienne en Europe centrale contre les prétentions hégémoniques de l'Allemagne, Hofmannsthal insiste, dans son compte rendu de la brochure de C. Brockhausen, *Österreichs Kriegsziel* (« Le but de guerre de l'Autriche »), publiée le 1^{er} août 1915 dans la *Österreichische Rundschau*, sur le fait que l'Autriche, pour sa part, ne doit pas songer à des conquêtes, mais au renforcement de la « symbiose » des peuples et des territoires qui la constituent²³. Hofmannsthal, dans une allocution prononcée le 1^{er} mars 1916 dans la maison de la famille Nostitz à Leipzig, devant un public d'invités, sur le thème « Le phénomène de l'Autriche », parle de l'idée de l'État autrichien qui renoue avec celle d'imperium romanum. Il ajoute : « Seules nous appartiennent les provinces que nous possédons spirituellement »²⁴. Pour lui, la Bohême figure au premier rang de ces provinces historiques que l'Autriche peut considérer comme ses possessions intellectuelles et culturelles. En revanche il n'évoque presque jamais de la Hongrie.

Son voyage à Prague de juin 1917 portera le coup de grâce à ses illusions. Il pourra constater l'affirmation désormais sans partage du sentiment national tchèque et l'hostilité unanime, dans les cercles pragois, envers la politique habsbourgeoise. Il constatera que beaucoup de nationalistes tchèques considèrent les minorités allemandes comme quantité négligeable pour l'affirmation l'identité des futurs États indépendants²⁵. Et cependant, malgré l'interruption de la collection « Bibliothèque autrichienne » en mai 1917, malgré l'enlisement et l'abandon du projet de collection « Hauts-lieux de l'Autriche », Hofmannsthal conçoit encore le projet d'une « Bibliothèque tchèque » en langue allemande, avec Pavel Eisner (qui avait publié l'*Anthologie tchèque*, vol. 21 de la « Bibliothèque autrichienne »), poète, publiciste, qui traduira en tchèque Kafka et Thomas Mann. Le 9 janvier 1918, Eisner annonce à Hofmannsthal qu'il a parlé du projet à Frantisek X. Salda. Il estime, comme Salda, que le projet ne réussira que si on donne la parole aux Tchèques et seulement à quelques Allemands triés sur le volet pour parler des Tchèques²⁶ et ajoute que, si le projet ne pouvait être réalisé

²³ Cf. Lunzer, *ouvr. cit.*, p. 120.

²⁴ Cité par Lunzer, *ouvr. cit.*, p. 201.

²⁵ Cf. les articles de Martin Stern, « Hofmannsthal und Böhmen », *Hofmannsthal-Blätter*, n° 1, pp. 3 et suiv.; *Hofmannsthal-Blätter*, n° 2, pp. 102 et suiv.; *Hofmannsthal-Blätter*, n° 3, pp. 195 et suiv.; *Hofmannsthal-Blätter*, n° 4, pp. 264 et suiv..

²⁶ Martin Stern, « Hofmannsthal und Böhmen (3), Hofmannsthals Plan einer tschechischen Bibliothek (1918) : Ein Aufklärungswerk für die Deutschen », in *Hofmannsthal-Blätter*, fasc. 3, automne 1969 (pp. 195-215), p. 199.

dans l'immédiat, on pourrait se limiter à une série de traductions des classiques tchèques anciens et modernes. Parmi les collaborateurs possibles, Eisner songe à Hermann Bahr, à Rudolf Pannwitz et, à la rigueur, au cercle de Franz Werfel et de Max Brod pour lequel il n'a pas de sympathie, mais qui, écrit-il, est difficile à éviter. Le 26 janvier 1918, c'est Franz Spina, un slavisant et germaniste, chargé de cours à l'Université de Prague, qui écrit à Hofmannsthal après une conversation avec Pavel Eisner :

En ce qui concerne la grande entreprise d'information sur les Tchèques, dont M. Eisner m'a exposé le plan, je ne peux vous cacher mes sérieuses réserves, compte tenu des circonstances actuelles et de l'avenir prévisible pour les années qui viennent. Il ne me semble pas que le besoin ni le souhait d'une telle collection allemande se fasse sentir parmi les Tchèques. De l'autre côté, la contribution venue de l'intérieur, sans laquelle une telle collection ne pourrait pas être rédigée, ne susciterait parmi les Allemands que de l'incompréhension...²⁷

Les collections conçues et partiellement réalisées par Hofmannsthal témoignent, malgré toute la bonne volonté qui a certainement présidé à leur mise en œuvre, d'une hésitation fondamentale sur la place des lieux de mémoires slaves et hongrois dans la mémoire autrichienne. Elles constituent de ce point de vue un aveu d'incapacité à concevoir la monarchie habsbourgeoise autrement que placée sous l'hégémonie, y compris culturelle, des Allemands (au sens où l'on parlait à l'époque de Hofmannsthal des « Allemands d'Autriche »). Tant que l'existence même de la monarchie danubienne n'est pas mise en cause, c'est-à-dire jusqu'à la défaite et jusqu'au Traité de Saint-Germain, on perçoit dans les écrits de Hofmannsthal une force de conviction incontestable. Mais à partir de 1919, sa pensée politique tourne dans le vide. Comme lui-même l'écrit à Josef Redlich : « Avec l'effondrement de l'Autriche [j'ai] perdu le terreau dans lequel je suis enraciné »²⁸. Son désespoir l'entraîne dans deux voies sans issue : d'un côté il se représente une Europe centrale livrée à l'absurde : c'est le royaume de Pologne plongé dans l'anarchie que présente la deuxième version de *La Tour*. De l'autre côté, il se rapproche du mouvement très marqué à droite du prince Karl Anton Rohan, fondateur de la *Europäische Revue* et proche sur certains points du fascisme italien. Le discours prononcé à l'Université de Munich en 1927, qui contient la malheureuse formule de « révolution conservatrice », témoigne du désespoir et de l'incompréhension que l'Europe inspirait désormais à l'humaniste Hofmannsthal.

²⁷ Martin Stern, *ibid.*, p. 204.

²⁸ Hofmannsthal, BW Redlich, p. 116 (lettre de 1928).



L'Europe en réseaux.
Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650–1918
Vernetztes Europa.
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918

Edité par / Herausgegeben von
Frédéric Barbier, Marie-Elisabeth Ducreux, Matthias Middell,
István Monok, Éva Ring und Martin Svatoš

Volume II

ISBN 3-86583-043-9 (Band 2)
ISBN 3-86583-056-0 (Bände 1-3)